UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

3 1761 06635863 1

HF.C
B275b

BIBLIOTHÈQUE
DES MÉMOIRES

RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE

PENDANT LE 18e SIÈCLE

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR M. Fs. BARRIÈRE

TOME XIX

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

MÉMOIRES

SOUVENIRS ET ANECDOTES

PAR

M. LE COMTE DE SÉGUR

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CORRESPONDANCE ET PENSÉES DU PRINCE DE LIGNE

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR M. Fs. BARRIÈRE

TOME PREMIER

30860

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1859

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoires19stauoft

AVANT-PROPOS.

Un homme d'un esprit vif et fin, M. le vicomte de Ségur, disait, en parlant de son frère aîné, M. le comte de Ségur : *Je pourrais en être jaloux; j'aime mieux en être fier.* Il avait pris le bon parti. Tous deux étaient fils du maréchal de Ségur, qui, couvert de blessures, mais actif, laborieux, dévoué, fut ministre de la guerre aux plus belles années du règne de Louis XVI. Le vicomte de Ségur, qui, déjà maréchal de camp, quitta le service à la Révolution, briguait, dans les lettres, des succès qu'il y aurait peut-être obtenus, si sa vie n'eût été livrée aux plaisirs. Quoiqu'il ait donné vingt-quatre ouvrages dramatiques, aux Français, à l'Odéon, à l'Opéra-Comique et même au grand Opéra, rien n'est resté de lui au théâtre : une chanson charmante, *L'Amour et le Temps,* serait aujourd'hui son titre unique à la célébrité, si l'on n'avait de lui trois volumes in-12 intitulés : *Les Femmes.* L'ouvrage abonde en observations aussi vraies qu'ingénieuses : on voit qu'il avait bien étudié son sujet. Il indique le rôle des femmes et particulièrement, chose étrange! celui des mères dans la société de son temps. On va voir sous quels rapports les mères y occupaient une place importante, y exerçaient une magistrature aimable, aussi respectée que chérie ; et, puisque l'ensemble de cette collection a pour objet de reproduire les mœurs,

on nous saura gré d'en saisir, dans le fragment qui suit, un des traits les moins connus ; qu'on en juge :

« Autrefois, sous Louis XV et sous Louis XVI, un jeune homme entrant dans le monde y faisait ce que l'on appelait un début. Il cultivait les arts d'agrément ; le père indiquait et suivait la direction de ce travail ; car c'en était un ; mais la mère, la mère seule pouvait porter son fils à ce dernier degré de politesse, de grâce et d'amabilité qui finissait son éducation. Outre sa tendresse naturelle, son amour-propre se trouvait tellement de la partie, que l'on peut juger du soin, de la recherche qu'elle mettait à donner à ses enfants, à leur entrée dans le monde, tout le charme qu'elle pouvait développer en eux ou leur communiquer. De là venaient cette politesse si rare, ce goût exquis, cette mesure dans les discours, dans les plaisanteries, cette grâce de maintien, en un mot, cet ensemble qui classait ce qu'on appelait la bonne compagnie, et qui distingua toujours la société française, même chez les étrangers. Un jeune homme avait-il manqué, dans sa jeunesse, à une attention pour une femme, à un égard pour un homme plus âgé que lui, à une déférence pour la vieillesse, que la mère du jeune étourdi en était instruite le soir même par ses amis; et le lendemain il était sûr d'une leçon et d'une réprimande.

« La société, répartie en mille cercles différents, se tenait, sous tous ces rapports, sans se voir habituellement. La politesse, le goût, le bon ton étaient une espèce de dépôt que chacun gardait avec soin, comme s'il n'eût été confié qu'à lui. C'est à la politesse que les femmes, avec raison, mettaient le plus d'importance : elle est, en effet, la première expression du respect qu'on leur doit. La politesse est de plus si précieuse dans le commerce de la vie, que l'on a

vu des gens se passer d'esprit en sachant mêler la politesse à la noblesse, à l'élégance des manières (1). »

Nous n'exprimerons pas de trop justes regrets sur l'absence aujourd'hui de ce gouvernement maternel : la singulière politesse et l'étrange bon ton qui règnent dans les salons du jour constateront mieux que nous cette absence. Bornons-nous à remarquer, sans jeter les yeux autour de nous, que ce seul morceau placerait M. le vicomte de Ségur parmi les écrivains féconds en observations utiles. Nous ne rappellerons point sa courageuse collaboration aux *Actes des Apôtres* après 89. Nous ne citerons pas davantage ce mot que s'attira, sous le Directoire, un acteur chéri du public et qui s'en montrait vain, même avec M. de Ségur : « Prenez donc garde, mon cher Elleviou, vous oubliez que la Révolution nous a rendus tous égaux. » C'était là le tour imprévu de son esprit. Moins connu certainement est le mot qui suit. — Le vicomte (son père étant encore ministre) logeait à l'hôtel de la Guerre. Il déjeunait, quand un inconnu, un provincial insiste pour lui parler. Sur un mot du vicomte, il entre et s'asseoit : « En quoi, Monsieur, puis-je vous être utile? dit M. de Ségur. — Je vous prierais, Monsieur le Vicomte, de vouloir bien appuyer mes démarches auprès du ministre ; il ne refusera rien à son fils. — Vous avez servi sans doute, Monsieur ? — Non,

(1) L'ouvrage dont nous venons de faire connaître un fragment, et qui a eu plusieurs éditions, est intitulé : *Les Femmes, leur condition et leur influence dans l'ordre social, chez les différents peuples anciens et modernes.* — Incarcéré sous la Terreur, M. le vicomte de Ségur fit paraître en 1795 : *Ma Prison depuis le 23 Vendémiaire jusqu'au 10 Thermidor.* Né à Paris en 1756, M. de Ségur mourut à Bagnères en juillet 1805.

pas encore. — Eh bien ! de quoi donc s'agit-il ? — Je voudrais avoir un régiment. — Oh ! rien de si facile, dit le vicomte de Ségur, en souriant : en voulez-vous deux ? »

Épris des lettres comme son frère, mais avec beaucoup plus de savoir, avec plus d'étendue, de solidité, d'élévation dans l'esprit, M. le comte de Ségur a fort brillamment parcouru les plus différentes carrières. Ses ouvrages sont aussi variés que son sort éprouva d'alternatives. Nul heureusement ne supporta mieux la bonne et la mauvaise fortune, échappant à l'enivrement de l'une comme au découragement que produit l'autre. — Né en 1753, il avait trente-six ans quand la Révolution éclata. Le malheur n'atteignit donc pas sa jeunesse ; il en raconte les belles années, dans ses Mémoires, avec la puissance, le charme d'un talent qui donne à la plus rare élégance de style toute la facilité, toute la grâce du naturel. On va savoir de lui-même l'attrait qui lui fait rechercher la société des écrivains et des artistes célèbres ; on va savoir la faveur qui l'accueille à Versailles, ses duels brillants et ses premiers essais poétiques, son avancement dans l'armée, son départ pour l'Amérique avec MM. de Broglie et de Lauzun, les hasards galants ou guerriers de son voyage, son retour en France, la carrière nouvelle qu'ouvre devant lui la diplomatie, et ses succès à Saint-Pétersboug auprès de l'impératrice Catherine II.

Il fut de ce célèbre et curieux voyage entrepris par la czarine et sa cour en Crimée. Huit cents lieues parcourues au milieu des réceptions et des fêtes, cinq cents chevaux commandés à chaque relais pour emporter les voyageurs sur des traîneaux à travers les neiges et la glace, des bûchers de sapins éclairant la route pendant la

nuit, le Boristhène étonné de voir ses eaux solitaires couvertes de flottilles pavoisées, des armées exécutant des simulacres de combats dans des déserts, des villes et des populations improvisées, des rencontres de princes et de souverains presque à chaque halte, tout prête à l'histoire, dans ce trajet, les surprises et le merveilleux des contes de fées.

Là paraissent tour à tour les principaux personnages de la Russie. Quels souvenirs M. de Ségur y rassemble! que de portraits intéressants il trace! Je suis surpris toutefois qu'il ne s'arrête pas plus particulièrement à Bezborodko, ministre de l'intérieur en Russie. Sorti des rangs les plus obscurs, comment avait-il mérité la confiance de la czarine? par sa connaissance parfaite de la langue russe, par sa capacité, surtout par sa présence d'esprit. Elle lui recommande un jour la rédaction d'un ukase important. Le lendemain, son travail avec l'impératrice étant terminé, il allait sortir : *Et l'ukase!* lui dit-elle. Il rouvre son portefeuille, en tire un papier et lit une suite de visa, de considérants et de dispositions réglementaires. « C'est fort bien : Donnez que je signe, dit l'impératrice en avançant la main. » Que voit-elle? un papier blanc! Il avait oublié l'ukase, et venait de l'improviser. — M. de Ségur, dans la première audience que lui accorda Catherine II, fut tiré d'un plus mauvais pas, précisément aussi par l'heureuse facilité de sa parole : on le verra dans ses Mémoires.

A notre grand regret ils se terminent à la fin de 89, avec son ambassade à Saint-Pétersbourg. La France était, à son retour, en proie aux agitations les plus menaçantes; la cour ne lui dissimule ni ses incertitudes ni ses craintes : elle met en lui toute confiance. Mais que

peut-il ; et que calmerait ou maîtriserait la tempête? On envoie M. de Ségur ministre à Berlin, où ses efforts retardent une déclaration de guerre. Il est nommé ambassadeur à Rome; hélas! qu'irait-il y faire? Les hostilités y étaient trop vivement commencées entre le saint-siége et la nouvelle constitution française. Il se refuse à l'émigration : plus tard, par miracle, il échappe à la Terreur ! mais emplois et biens il a tout perdu, soit à Saint-Domingue, soit en France : ses talents, son courage soutiendront sa famille. Il donne, au Vaudeville, *Molière à Lyon*, *le Mamelouck à Paris*, *les Français au Caire*, en collaboration avec MM. Deschamps et Després. Le retour *d'un Français qui était au Caire* et se nommait Bonaparte fut favorable aux trois auteurs. M. Deschamps devient, plus tard, secrétaire des commandements de l'impératrice Joséphine, et M. Després a le même emploi auprès de S M. la reine Hortense. Le portrait le plus ressemblant que j'aie vu de cette princesse était chez M. Després, et lui avait été donné par elle.

Quant à M. de Ségur, le ciel, dès le gouvernement consulaire, était devenu pour lui moins sombre. On le voit successivement législateur, conseiller d'État, académicien, grand maître des cérémonies, sénateur en 1813, commissaire extraordinaire en 1814 ; et partout il est à la hauteur des emplois ou des missions qu'on lui confie. Ici reparaît l'inconstance de sa destinée. La Restauration a lieu : les services rendus par ses ancêtres et par lui-même aux Bourbons ne peuvent être oubliés ; Louis XVIII le nomme pair. Sur quoi compter pourtant? Napoléon revient de l'île d'Elbe. De nouveau M. de Ségur est grand maître et sénateur. Le bail est court. Les Bourbons rentrent en

France après Waterloo : M. de Ségur n'a plus ni charge ni pairie; qu'importe! les grandeurs et la politique le rendent aux lettres : on ne l'a pas destitué de son esprit; son savoir, son courage, sa plume et son talent lui restent. Ce talent se plie avec une merveilleuse souplesse à tous les genres d'occupations, et dans tous obtient un immense succès. Diplomatie, littérature, histoire, tout était du domaine de cette remarquable intelligence. Il est vrai qu'un ange de dévouement et de vertus, une petite-fille de Daguesseau, madame la comtesse de Ségur, secondait admirablement son mari dans ses travaux; faisant pour lui des recherches, des lectures, et chaque jour écrivant six ou sept heures sous sa dictée. Il eut le malheur de la perdre! Ce fut le coup le plus sensible dont il ait jamais souffert. M. Brifaut, nouvellement académicien, reçut alors un bienveillant accueil chez M. de Ségur, à qui l'on avait, depuis quelques années, rendu la pairie, honteux enfin de la lui avoir ôtée. « Veuf et triste, dit M. Brifaut dans ses « Œuvres récemment publiées, M. de Ségur réunissait « chez lui une compagnie peu nombreuse, mais triée. On « ne s'entendait pas mieux que l'ancien grand maître des « cérémonies à tenir salon. Sa table n'était pas aussi bril- « lante que sa conversation; si les événements politiques « n'avaient pas renversé la nappe, du moins ils l'avaient « dégarnie; mais qui pensait à cela, quand l'aimable et « gracieuse causerie de l'amphitryon nous attachait des « heures entières à cette table où les bons mots suppléaient « les bons vins, où le matériel de la vie paraissait si in- « digne d'attention, les besoins de l'intelligence étant si « ingénieusement satisfaits? Nous n'avons pas longtemps « conservé, par malheur, l'un des derniers modèles de

« l'urbanité française. Il avait le tort de ne pas se soigner « assez. Je le lui reprochais un jour en lui disant : Mais « songez donc que vous ne vous appartenez pas ; vous ap- « partenez à la France entière. Il est mort laissant un vide « véritable dans le monde poli. Ses Mémoires sont d'un « ton exquis ; ils n'ont qu'un tort, leur brièveté. »

Le reproche est fondé : tous les lecteurs, nous l'espérons, en tomberont d'accord. Ces Mémoires devaient avoir une suite : l'auteur l'annonçait ; la mort, hélas ! a fait tomber la plume de ses mains. Ses ouvrages du moins resteront ; et l'on peut recommander à la jeunesse ses livres d'histoire, aux diplomates sa *Politique des États de l'Europe*, aux bibliophiles les rares exemplaires signés du livre intitulé *Recueil de famille :* enfin, aux gens de goût, ravis de trouver le charme du style joint à des révélations historiques on ne peut qu'indiquer les pages qui vont suivre. Et comment, écrites par un homme d'un coup d'œil si pénétrant, d'un esprit si distingué, ces révélations ne seraient-elles pas du plus haut intérêt, quand on songe qu'il a vu Voltaire à son déclin et Mirabeau dans sa toute-puissance, Frédéric II et le prince de Nassau (comme on dirait l'histoire et le roman), Poniatowski le roi de Pologne et Joseph II l'empereur d'Autriche, l'heureuse Catherine II, l'infortunée Marie-Antoinette, Potemkin et le prince de Kaunitz, le héros de la liberté Wasingthon, et Napoléon le Conquérant tout éblouissant de gloire !

Fs Barrière.

MÉMOIRES

OU

SOUVENIRS ET ANECDOTES.

La jeunesse veut savoir ce que les vieillards ont vu et fait; ceux-ci aiment à le raconter : rien n'est plus naturel. Ainsi on s'étonnerait à tort de voir publier aujourd'hui tant de Mémoires, peindre tant de personnages, rappeler tant d'anecdotes.

Jamais la curiosité ne dut être plus active qu'à l'époque où nous vivons : cette époque arrive après le siècle le plus fécond en orages. Pendant sa durée, institutions, politique, philosophie, opinions, lois, coutumes, fortunes, modes et mœurs, tout a changé.

L'existence de chaque État n'a été qu'une suite de révolutions; la vie de chaque homme, semblable à un roman, a été pleine d'aventures; elle offre le coup d'œil d'une galerie variée, où se mêle une foule de portraits, de tableaux d'histoire, de tableaux de genre, parfois même de scènes comiques et de métamorphoses.

Échappé au naufrage et arrivé dans le port, on aime à se rappeler avec calme les tempêtes qui nous ont tant agités; on veut rendre compte à soi même, à sa famille, et même au public, de la part que le sort nous a fait prendre à tant de passions, à tant d'événements, à tant de vicissitudes.

Se retracer ainsi tout ce qu'on a éprouvé, c'est reculer vers

la jeunesse, c'est presque recommencer à vivre ; c'est un dernier plaisir d'autant plus pur, que notre expérience peut instruire ceux qui n'en ont pas.

Le dernier rayon de l'esprit de l'homme qui finit sa carrière sert parfois d'utile fanal au jeune homme qui entre dans la sienne.

Plusieurs de mes amis m'ont souvent pressé d'écrire ce qu'ils m'avaient entendu raconter. Je cède à leurs conseils.

En lisant ces fragments de Mémoires ou plutôt ces Souvenirs et Anecdotes, on verra que mon but a été, non de faire un tableau historique, mais de tracer une esquisse morale du temps où j'ai vécu.

J'ai espéré satisfaire la curiosité du lecteur et non sa malignité. On n'y trouvera point d'aliments pour le scandale ou pour les passions. Je désire que cette lecture amuse et intéresse ceux qui aiment la vérité, et qui cherchent avec modération à remonter aux vraies causes, souvent légères, des grands événements dont ils ont été les témoins.

Ma position, ma naissance, mes liaisons d'amitié et de parenté avec toutes les personnes marquantes de la cour de Louis XV et de Louis XVI ; le ministère de mon père, mes voyages en Amérique, mes négociations en Russie et en Prusse, l'avantage d'avoir connu, sous des rapports d'affaires et de société, Catherine II, Frédéric le Grand, Potemkin, Joseph II, Gustave III, Washington, Kosciusko, la Fayette, Nassau, Mirabeau, Napoléon, ainsi que les chefs des partis aristocratiques et démocratiques, et les plus illustres écrivains de mon temps ; tout ce que j'ai vu, fait, éprouvé et souffert pendant la révolution ; ces alternatives bizarres de bonheur et de malheur, de crédit et de disgrâce, de jouissances et de proscriptions, d'opulence et de pauvreté ; tous les états différents que le sort m'a forcé de remplir, m'ont persuadé que cette esquisse de ma vie pourrait être piquante et intéressante.

Puisque le hasard a voulu que je fusse successivement colonel,

officier général, voyageur, navigateur, fils de ministre, ambassadeur, négociateur, courtisan, prisonnier, cultivateur, soldat, électeur, poëte, auteur dramatique, collaborateur de journaux, publiciste, historien, député, conseiller d'État, sénateur, académicien et pair de France, j'ai dû voir les hommes et les objets sous presque toutes les faces, tantôt à travers le prisme du bonheur, tantôt à travers le crêpe de l'infortune, et tardivement à la clarté du flambeau d'une douce philosophie.

Je ne veux publier, pour le moment, que la partie de mes *Mémoires ou Souvenirs et Anecdotes* relatives à mon voyage en Amérique et à ma mission en Russie. Elle sera seulement précédée par quelques souvenirs de ma jeunesse, ainsi que par le tableau des mœurs et des opinions de la cour et de Paris, telles que je les ai vues au moment où je suis entré dans le monde.

En écrivant l'histoire, il faut que l'auteur s'oublie si complétement qu'on puisse presque douter du temps où il a vécu, du rôle qu'il a joué, et du parti vers lequel il a incliné. Mais quand on fait des Mémoires, et qu'on retrace les souvenirs de sa vie, on est forcé de parler de soi, de sa famille : car cette famille est le premier élément où l'on vit et le premier horizon qu'on aperçoit. Cependant, comme c'est à mon avis l'écueil et l'inconvénient de ce genre d'écrits, puisque ce qui n'intéresse que nous pourrait fort bien ennuyer les autres, je serai à cet égard sobre autant que possible.

Issu d'une famille noble, ancienne et militaire, j'appartiens à une branche de cette maison établie depuis longtemps en Périgord. Comme ma famille professa et conserva un long attachement pour la religion protestante, elle eut beaucoup à souffrir dans les guerres civiles, et ne participa point aux grâces que la cour répandit sur les catholiques.

Henri IV avait honoré de son amitié un de mes aïeux, compagnon de sa jeunesse, et qui courut de grands risques le jour de la Saint-Barthélemy. Il le nomma son ambassadeur auprès de

plusieurs princes d'Allemagne. Mais depuis la mort de ce monarque, toute faveur s'éloigna de nous; et, comme ma famille se trouva divisée en beaucoup de branches, elles devinrent presque toutes assez pauvres.

Mon bisaïeul releva notre fortune : s'étant distingué à la guerre, il devint officier général, eut une jambe emportée, et obtint le cordon rouge. Son fils, le comte de Ségur, mon grand-père, fut un militaire considéré : il commandait le corps d'armée destiné à soutenir l'électeur de Bavière Charles VII. Il fut pris à Lintz par les Autrichiens.

On l'accusa dans le temps, avec amertume et injustice, de s'être imprudemment exposé à cet échec. Le roi de Prusse, Frédéric le Grand, lui fait de piquants reproches à ce sujet dans ses Mémoires, parce que ce malheur avait augmenté les embarras personnels du monarque.

Mais mon grand-père, abandonné par les Bavarois, et forcé, par des ordres supérieurs, à rester dans un poste ouvert et intenable, pouvait-il vaincre avec dix mille hommes toutes les forces de l'Autriche? La cour de France, plus impartiale et plus à portée d'être instruite, approuva sa conduite; et le maréchal de Belle-Isle, dont le suffrage est d'un grand poids, lui donna les plus honorables éloges.

Il augmenta sa réputation pendant la défense opiniâtre de Prague, et se couvrit de gloire par la belle et fameuse retraite de Pfafenhoffen, qu'il fit avec dix mille hommes sans se laisser entamer, et combattant toujours pendant cinquante lieues contre l'armée de l'empereur. Il fut récompensé de cette belle action, que l'on compara dans le temps à la retraite des dix mille, par le commandement des Trois-Évêchés et par le cordon bleu.

Son mérite lui avait donné de la réputation, des grâces, des appointements; mais il n'avait pour tout patrimoine que deux petites terres en Périgord. M. le duc d'Orléans, régent de France, lui avait promis la charge de premier écuyer du roi;

mais ce prince mourut d'apoplexie au moment même où il montait chez le jeune monarque pour lui faire signer son travail.

Mon père, le marquis de Ségur, compta moins sur la faveur des princes, et calcula mieux : déjà distingué à vingt-deux ans, colonel et décoré de deux honorables blessures, il plut à une jeune et belle créole de Saint-Domingue, mademoiselle de Vernon, et l'épousa. Elle avait une habitation de cent vingt mille livres de rentes ; ce qui procura à mon père la facilité de vivre, à la cour et à l'armée, convenablement au rang que lui donnaient sa naissance, les services de son père et les siens.

Le roi Louis XV lui donna le cordon bleu ; il lui accorda aussi le gouvernement de la province de Foix, et la lieutenance générale de Brie et de Champagne, que le régent avait fait obtenir à son père.

J'aurais beaucoup à dire si, en obéissant à mon cœur, je voulais donner ici les détails de la vie glorieuse de celui de qui je tiens le jour. Mais la préface alors serait plus longue que l'ouvrage. Ce sont mes propres souvenirs que j'écris, et je me contente seulement de faire connaître de ma famille ce qui est indispensable pour entrer en matière. Ainsi, pour ce qui regarde mon père, je crois qu'il suffit de répéter ici ce que j'en ai dit dans une notice rapide publiée peu de jours après celui où j'ai eu le malheur de le perdre.

Philippe-Henri de Ségur se distingua très-jeune dans les guerres de Bohême et d'Italie ; il se fit remarquer par son courage pendant le siége de Prague. A dix-neuf ans on le fit colonel, et à la bataille de Rocoux il eut la poitrine percée de part en part d'un coup de fusil. A la bataille de Lawfeld, voulant ramener à la charge son régiment, qui avait été repoussé trois fois, il eut le bras fracassé ; et, craignant que son absence ne ralentît l'ardeur de ses soldats, il continua de marcher, força les retranchements, et ne quitta son poste qu'après la victoire. Louis XV, témoin de cette action, dit à son père ces paroles,

citées par Voltaire : *Des hommes comme votre fils mériteraient d'être invulnérables.*

Son avancement fut proportionné à ses services ; il fut promptement maréchal de camp et lieutenant général. Il sauva un corps d'armée à Varbourg, et ramena près de Minden, au duc de Brissac, dix mille hommes d'infanterie qu'il croyait perdus, et qui avaient combattu contre trente mille ennemis pendant cinq heures sans être entamés.

A Clostercamp il reçut un coup de baïonnette dans le cou, trois coups de sabre sur la tête, et fut fait prisonnier, après avoir résisté longtemps aux grenadiers qui l'entouraient. Depuis la paix, il fut inspecteur général d'infanterie, et s'attira la confiance des ministres par son activité, et l'estime de l'armée par sa fermeté.

On lui donna le commandement de la Franche-Comté. Ce poste était difficile : les parlements et l'autorité, la bourgeoisie et le militaire y avaient toujours été en querelle. Sa justice, son esprit sage, conciliant, et surtout sa franchise, y rétablirent l'harmonie et la tranquillité.

Louis XVI l'appela au ministère de la guerre en 1780, et le fit maréchal de France en 1783. Il fut sept ans ministre, rétablit la discipline dans l'armée et l'ordre dans les dépenses. C'est à lui que les soldats durent le bienfait de n'être plus entassés par trois dans un seul lit. Son ordonnance sur les hôpitaux, modèle parfait en ce genre, prouve à quel point il s'occupait de tout régénérer dans cette partie trop négligée de l'administration militaire. Ce fut lui qui conçut l'idée d'un corps d'état-major dans l'armée, institution à laquelle nous devons peut-être aujourd'hui une grande partie des talents et des succès qui depuis ont illustré la France.

Il quitta le ministère lorsque le cardinal de Loménie et l'intrigue s'emparèrent des conseils. Depuis il vécut modeste et retiré dans le sein de sa famille. Les orages de la révolution lui enlevèrent toute sa fortune, qui consistait en pensions, ainsi

que les grades et les décorations qu'il avait payés de son sang. La Convention poussa la rigueur et l'injustice, en le réduisant à la misère, jusqu'à faire vendre publiquement ses meubles. Ce respectable guerrier vint chercher un asile dans mes bras, et, malgré ma pauvreté, le bonheur de le nourrir me parut une faveur de la fortune.

A soixante-dix ans, pauvre, infirme, dévoré par la goutte et privé d'un bras, on l'enferma à la Force. Je fus aussi arrêté, mais sans pouvoir partager sa prison; car on ne permit ni à ses enfants ni à son domestique d'y rester avec lui. Il fut aussi courageux dans le malheur qu'il l'avait été dans le danger. Son langage conserva la même sagesse, son maintien la même simplicité, son âme le même calme, qui l'avaient fait respecter au faîte des grandeurs.

Il échappa heureusement au glaive funeste qui moissonnait tout : la tyrannie l'épargna parce qu'il n'avait plus rien qui tentât son avidité. Les derniers jours de sa vie furent tranquilles : le premier consul, informé de sa position, adoucit la fin de la carrière de ce vieux et respectable guerrier, qui, en le plaçant à l'École Militaire, lui avait ouvert le chemin de la gloire. La dernière année de sa vie fut très-douloureuse; jamais pourtant il ne se permit aucune plainte. Il mourut comme il avait vécu, maître de lui, et combattant froidement la douleur comme l'infortune.

Il fut puissant, et ne commit point d'injustice; il fut opprimé, et n'en aima pas moins sa patrie. Bon père, bon époux, bon général, brave soldat, juste et sage ministre, excellent citoyen, sa mémoire doit être révérée par l'armée et par tous les Français. Il mourut à Paris le 8 octobre 1801.

Le hasard a presque toujours plus d'influence sur notre sort que nos calculs et nos penchants. Je me rappelle que l'un des hommes les plus connus pour avoir cherché toute sa vie à fixer la fortune par de profondes et savantes combinaisons, le maréchal de Castries, à l'époque où, comme aide de camp, je le

suivais en Bretagne, me dit que, pendant tout le cours de sa brillante carrière, les caprices du sort avaient souvent déjoué ses plus justes calculs; qu'il avait dû la plupart de ses succès et l'accomplissement des vœux de son ambition à des chances imprévues, à des événements qu'il lui aurait été impossible de deviner, et quelquefois même, ajoutait-il en riant, à des fautes.

L'expérience m'a prouvé la vérité de cette observation, qui m'a été confirmée par une foule de faits. Si l'on y réfléchissait bien, cette vérité devrait rendre les hommes plus indulgents les uns pour les autres, plus modestes dans les succès et plus patients dans les revers; car, dans le labyrinthe du monde, le chemin qu'on suit, la pente qui nous entraîne, l'issue qu'on trouve, et le but où l'on arrive, dépendent d'une infinité de petites causes où notre prévoyance et notre volonté ne sont pour rien.

Né avec une imagination vive, au milieu d'une cour et d'un siècle où l'on s'occupait plus des plaisirs que des affaires, des lettres que de la politique, des intrigues de la société que des intérêts des peuples; aimant avec passion la poésie, et cette philosophie nouvelle qui, soutenue par les armes brillantes des esprits les plus fins et des plus beaux génies, semblait devoir assurer le triomphe de la raison; entraîné par le tourbillon d'un monde vain, léger, spirituel et galant, je me vis tout d'un coup forcé, par l'élévation de mon père au ministère de la guerre, à faire un tout autre emploi de mon temps, à m'occuper des affaires publiques, à sortir du vague des salons pour entrer dans le réel du cabinet, et à rectifier, par la connaissance des hommes, par l'évidence des faits, les erreurs trop fréquentes de l'esprit de système et des théories sans expérience.

Ma famille, depuis plusieurs siècles, avait toujours suivi la carrière des armes; ainsi la gloire militaire était l'unique objet de mes vœux. Comme mon père, estimé dans l'armée, couvert d'honorables blessures, était ministre de la guerre et devint quelque temps après maréchal de France, la fortune, d'accord avec mes sentiments, semblait m'ouvrir, dans le métier

des armes, un chemin facile et une perspective brillante.

Ce fut cependant cette position même qui, donnant malgré moi une autre direction à ma destinée, changea mon sort, contraria mes inclinations, m'éloigna de la carrière des armes, et me fit entrer dans celle de la diplomatie, qui n'était conforme ni à mes goûts ni à la franchise très-vive de mon caractère.

Le désir ardent de faire la guerre m'entraîna en Amérique, et ce fut précisément ce voyage militaire, dont je retracerai quelques détails, qui devint la cause du changement de mon sort. Quelques lettres que j'écrivis sur la révolution opérée dans les États-Unis et sur celles que la disposition des esprits dans l'Amérique du sud me fit prévoir et prédire furent lues à Versailles dans le conseil du roi par M. le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères. Dès ce moment il résolut de me prendre dans son département; en effet, à mon retour d'Amérique, il engagea le roi à me nommer ministre plénipotentiaire en Russie.

Avant de raconter ce que j'ai vu et fait dans cet empire, si nouveau parmi les monarchies européennes, et devenu en peu de temps si formidable et si colossal, je crois devoir parler de ma course rapide en Amérique, puisqu'en peu de mois j'ai passé rapidement des zones les plus brûlantes aux contrées les plus froides du globe, et que j'ai vu successivement les deux foyers opposés du *despotisme* et de la *liberté*, géants rivaux qui se livrent aujourd'hui un combat à outrance dont la terre entière est le théâtre, et dont les peuples seront longtemps les victimes, quelle qu'en puisse être l'issue.

Né en 1753, les premières années de mon enfance et de ma jeunesse se sont écoulées sous le règne de Louis XV : ce monarque, bon et faible, fut dans sa jeunesse l'objet d'un enthousiasme trop peu mérité; les reproches rigoureux adressés à sa vieillesse ne furent pas moins exagérés. Héritier du pouvoir absolu de Louis XIV, il régna soixante ans sans qu'on pût l'ac-

cuser d'un seul acte de cruauté, fait très-rare et par là très-remarquable dans les annales du pouvoir arbitraire.

Les victoires de Rocoux, de Lawfeld, de Fontenoy, signalèrent ses premières armes; mais il ne faisait qu'assister à ces batailles, que décidaient, livraient et gagnaient ses généraux.

Tenant d'une main faible les rênes de l'État, il fallait qu'il fût toujours gouverné ou par ses ministres ou par ses maîtresses. Le duc d'Orléans, régent de France, le cardinal Dubois, M. le duc de Bourbon, le cardinal de Fleury, régirent longtemps l'État sous son nom

On ne peut raisonnablement lui reprocher le désordre des finances, causé par l'ambition de Louis XIV, et aggravé par les folies que l'Écossais Law fit faire au régent. L'enfance du roi doit le mettre également à l'abri du blâme que mérita l'excessive licence des mœurs dans le temps de la régence.

Cette licence pourrait même en quelque sorte expliquer ou excuser son penchant excessif pour les femmes et les galanteries honteuses qui ternirent sa vie : car on ne trouve point de prince qui n'ait participé plus ou moins aux erreurs, aux faiblesses et aux folies de son siècle.

D'ailleurs, les Français se sont toujours montrés trop peu sévères sur ce genre de torts; mais ils veulent au moins que ces taches disparaissent dans les rayons de quelque auréole de gloire : alors ils ne deviennent que trop indulgents, et se montrent presque panégyristes de ces mêmes fautes, commises par le chevaleresque François Ier, par le brave Henri, par le majestueux Louis XIV, tandis qu'ils les reprochent avec amertume au faible Louis XV.

Le ministère long et pacifique du cardinal de Fleury laissa jouir la France, dans l'intérieur, d'un repos nécessaire, cicatrisa quelques-unes de ses plaies, et valut au monarque l'amour du peuple.

La modération du gouvernement donna même quelque apparence de liberté à la sujétion. Les querelles théologiques

avaient bien encore une sorte de vivacité : les jansénistes et les molinistes partageaient toujours les esprits ; mais peu à peu ces querelles étaient atteintes par l'arme invincible du ridicule, que lançait contre elles une philosophie dont l'autorité s'efforçait vainement d'arrêter la marche et de retarder les progrès.

La facilité des mœurs donnait mille moyens d'éluder la sévérité des lois; les actes de rigueur des parlements contre les écrits philosophiques n'avaient d'autre effet que de les faire rechercher et lire plus avidement. L'opinion publique devenait une puissance d'opposition qui triomphait de tous les obstacles. La condamnation d'un livre était un titre de considération pour l'auteur; et, sous le pouvoir d'un roi absolu, la liberté, devenant une mode dans la capitale, y régnait plus que lui.

L'ardeur belliqueuse des Français ne fut que faiblement distraite de cet esprit d'innovation par la guerre de Sept ans, guerre entreprise sans raison, conduite sans habileté, et terminée sans succès. Cependant les Français y maintinrent, par leur courage personnel, la gloire de nos armes; plusieurs généraux, tels que les maréchaux d'Estrées, de Broglie, y acquirent une juste renommée. Le duc de Lévis en Amérique, et en Allemagne M. de Castries, M. de Rochambeau, et mon père, qui était déjà couvert de blessures, se distinguèrent et méritèrent ainsi d'avance, par de nobles actions, le bâton de maréchal, dont ils furent depuis honorés sous un autre règne.

Le génie de Frédéric le Grand et la supériorité des forces navales de l'Angleterre, secondés par les fautes du ministère français, triomphèrent enfin des efforts réunis de la Russie, de l'Autriche et de la France. Nous nous vîmes forcés à conclure, en 1763, une paix déplorable, par laquelle nous perdîmes de grandes et riches colonies. On nous imposa même l'humiliante condition de souffrir un commissaire anglais à Dunkerque, chargé de veiller à l'exécution d'une clause de ce traité qui nous défendait de relever les fortifications de cette ville.

La blessure que ces revers firent à l'amour-propre na-

tional fut vive et profonde. Les illusions de l'espérance avaient valu au roi dans sa jeunesse le titre de *bien-aimé*, étant vaincu, il le perdit. Les peuples changent avec la fortune : on ne doit pas s'en étonner ; ils aiment, méprisent ou haïssent l'autorité, selon le bien ou le mal qu'elle leur fait, et souvent ils prodiguent sans mesure leur admiration aux succès et leur mépris aux revers.

La fin du règne de ce monarque fut terne, oisive. Son indolence, ses faiblesses laissèrent tous les ressorts de l'État se détendre. Le pouvoir restait arbitraire, et cependant l'autorité tombait ; l'opinion échappait, en raillant au despotisme : on ne possédait pas la liberté, mais la licence.

Le roi, préférant le repos à la dignité, et même les basses voluptés à l'amour, languissait enchaîné dans les bras d'une courtisane, lien d'autant plus scandaleux, que, loin de le cacher dans l'ombre, on le rendait public, et qu'une telle maîtresse, présentée à la cour, la flétrissait.

Le génie brillant et audacieux de M. le duc de Choiseul échoua contre ce méprisable écueil. Il avait répondu par un noble dédain aux avances de la favorite : elle le fit exiler. Mais alors l'opinion publique le consola ; jetant pour la première fois un éclair d'existence et de liberté, elle déserta le palais du prince, et vint former une cour dans le château du ministre disgracié.

Toute défense fut vaine ; et le roi, presque isolé dans le boudoir de sa maîtresse, vit avec surprise tous les grands seigneurs et toutes les dames, qui précédemment l'entouraient de leurs hommages, devenir tout à coup, par une étrange métamorphose, les courtisans de la disgrâce et du malheur.

Une colonne élevée à Chanteloup, et sur laquelle on inscrivit les noms des nombreux visiteurs de ce lieu d'exil, servit de monument à cette nouvelle *Fronde*. Les impressions de la jeunesse sont vives, et jamais je n'oublierai celle que me fit le plaisir de voir le nom de mon père et le mien tracés sur

cette colonne d'opposition, présage d'autres résistances qui prirent dans la suite une si grave importance.

M. le duc d'Aiguillon, ainsi que les ministres nommés au gré de la maîtresse du roi, étaient des hommes de talent; mais, obligés, pour conserver leur crédit, d'obéir aux caprices de madame du Barry, un tel appui les rapetissait et les ridiculisait, de sorte que, plus ils devenaient puissants, moins ils étaient considérés.

Le roi voulait le repos à tout prix; les courtisans voulaient de l'argent à toute heure. Les grandes vues, les grands projets, les nobles pensées auraient inquiété, dérangé, attristé le vieux monarque et sa jeune maîtresse.

Ainsi bientôt il n'y eut plus de dignité dans le gouvernement, d'ordre dans les finances, de fermeté dans la politique. La France perdit son influence en Europe; l'Angleterre domina tranquillement sur les mers et conquit sans obstacle les Indes. Les puissances du Nord partagèrent la Pologne. L'équilibre établi par la paix de Westphalie fut rompu.

La monarchie française descendit du premier rang, et y laissa monter l'impératrice Catherine II, souveraine de cette Moscovie jusque-là presque ignorée sous les règnes de ses czars. Cet empire, récemment sorti des ténèbres de la barbarie par le génie de Pierre le Grand, après avoir été si longtemps rangé dans l'opinion au nombre des peuples incultes de l'Asie, devint en un demi-siècle, d'abord par notre indolence, et plus tard par notre témérité, une puissance colossale, une domination dont le poids menace l'indépendance de tous les peuples du monde.

La honte attachée à cette léthargie royale, à cette décadence politique, à cette dégradation monarchique, blessa et réveilla la fierté française. On se fit, d'un bout du royaume à l'autre, un point d'honneur de l'opposition; elle parut un devoir aux esprits élevés, une vertu aux hommes généreux, une arme utile aux philosophes pour recouvrer la liberté, enfin un moyen

de briller; et, pour ainsi dire, une mode que la jeunesse saisit avec ardeur.

Les parlements firent des remontrances, les prêtres des sermons, les philosophes des livres, les jeunes courtisans des épigrammes. Chacun, sentant le gouvernail tenu par des mains malhabiles, brava un gouvernement qui n'inspirait plus de confiance ni de respect; et, les barrières du pouvoir, usées, froissées, n'opposant plus d'obstacle solide aux ambitions privées, celles-ci prirent chacune leur essor, et coururent, sans s'entendre, au même but avec des vues différentes.

Les vieux seigneurs, honteux d'être asservis par une maîtresse subalterne et par des ministres sans gloire, regrettaient les temps de la féodalité, et leur puissance abattue depuis Richelieu. Le clergé se rappelait avec amertume son influence sous le règne de madame de Maintenon. Les grands corps de la magistrature opposaient au pouvoir arbitraire et à la dilapidation des finances une résistance qui les rendait populaires.

Tout semblait respirer l'esprit de la Ligue et de la Fronde, et, comme il faut à l'opinion générale, quand elle veut se soulever, un point de ralliement, une sorte d'étendard, les philosophes le donnèrent. Les mots *liberté, propriété, égalité,* furent prononcés. Ces paroles magiques retentirent au loin, et furent d'abord répétées avec enthousiasme par ceux-là même qui dans la suite leur attribuèrent toutes leurs infortunes.

Personne ne songeait à une révolution, quoiqu'elle se fît dans les opinions avec rapidité. Montesquieu avait rendu à la clarté du jour les titres des anciens droits des peuples, si longtemps enfouis dans les ténèbres. Les hommes mûrs étudiaient et enviaient les lois de l'Angleterre. Les jeunes gens n'aimaient plus que les chevaux, les jockeys, les bottes et les fracs anglais.

Tous les préjugés étaient à la fois attaqués par l'esprit fin et brillant de Voltaire, par la logique éloquente de Rousseau,

par l'arsenal encyclopédique de d'Alembert et de Diderot, par les véhémentes déclamations de Raynal; et, tandis que cet éclat de lumières changeait ainsi soudainement les mœurs, toutes les classes de l'ancien ordre social, perdant, sans s'en douter, leurs racines, conservaient encore leur fierté native, leur splendeur apparente, leurs vieilles distinctions et tous les signes de la puissance. Elles étaient semblables, en ce point, à ces tableaux brillants, formés de mille couleurs et tracés avec du sable sur les cristaux de nos festins, où l'on admire de magnifiques châteaux, de riants paysages et de riches moissons que le plus léger souffle suffit pour effacer et faire disparaître.

Le gouvernement, en butte à tant de traits qui l'attaquaient de toutes parts, sortit enfin tardivement de son sommeil; et, violent comme l'est toujours la faiblesse irritée, il prit le parti téméraire d'exiler et de casser tous les parlements : c'était porter lui-même la hache aux bases les plus solides de l'ancien édifice social, et se priver, dans cette crise imminente, de ses plus fermes appuis.

La haine contre le pouvoir s'en accrut : l'esprit national parut suivre dans leur exil les parlements chassés. Ceux qui leur succédèrent n'obtinrent aucune considération. Le trône cessa d'être un objet de respect, ou du moins ce respect et l'espérance publique ne se portèrent plus que vers la partie du palais où vivaient modestement le jeune dauphin, depuis Louis XVI, et son épouse Marie-Antoinette d'Autriche.

Concentrant en eux seuls la dignité royale, les vertus publiques et privées, et l'amour du bien public, la pureté de leurs mœurs formait un contraste étonnant avec la licence qu'une courtisane audacieuse faisait régner dans le reste de la cour; la contagion du vice n'osait s'approcher de cet asile de la pudeur.

Là, chacun croyait pressentir pour la patrie l'avenir le plus heureux. Hélas! nul ne pouvait prévoir que deux êtres qui semblaient formés par la Providence pour faire notre bonheur

et pour en jouir dussent être un jour victimes des caprices de la fortune et tomber sous les coups de la plus violente et de la plus sanglante anarchie !

Récemment présenté à la cour, traité avec faveur par le dauphin et la dauphine, je faisais partie de la jeunesse brillante qui les entourait. Comment craindre, à l'aspect d'une aurore si riante, de si prochaines et de si violentes tempêtes !

Le vieil édifice social était totalement miné dans ses bases profondes, sans qu'à la superficie aucun symptôme frappant annonçât sa chute prochaine. Le changement des mœurs était inaperçu, parce qu'il avait été graduel : l'étiquette était la même à la cour ; on y voyait le même trône, les mêmes noms, les mêmes distinctions de rang, les mêmes formes.

La ville suivait l'exemple de la cour. L'antique usage laissait entre la noblesse et la bourgeoisie un immense intervalle, que les talents seuls les plus distingués franchissaient, moins en réalité qu'en apparence : il y avait plus de familiarité que d'égalité.

Les parlements, bravant le pouvoir, mais avec des formes respectueuses, étaient devenus presque républicains sans s'en douter, et ils sonnaient eux-mêmes l'heure des révolutions en croyant ne suivre que les exemples de leurs prédécesseurs, lorsque ceux-ci résistaient au concordat de François I^er^ et au despotisme fiscal de Mazarin.

Les chefs des vieilles familles de la noblesse, se croyant aussi inébranlables que la monarchie, dormaient sans crainte sur un volcan. L'exercice de leurs charges, les promotions, les faveurs ou les froideurs royales, les nominations ou les renvois de ministres, étaient les seuls objets de leur attention, les motifs de leurs mouvements, les sujets de leurs entretiens. Indifférents aux vraies affaires de l'État comme aux leurs, ils laissaient gouverner les unes par les intendants de province, comme les autres par leurs propres intendants ; seulement ils regardaient d'un œil chagrin et méprisant les changements de costumes

qui s'introduisaient, l'abandon des livrées, la vogue des fracs et des modes anglaises.

Le clergé, fier de son crédit et de ses richesses, était loin de croire son existence menacée; mais il s'irritait contre la hardiesse des philosophes, et, quoiqu'une partie des membres de ce corps, se mêlant trop à la société, participât en quelque sorte aux mœurs nouvelles, ne se bornant pas à attaquer la licence, il s'efforçait inutilement de repousser des vérités que la disparition des ténèbres rendait palpables à tous les yeux, et il s'obstinait à faire respecter de vieilles et puériles superstitions, frappées à mort par le flambeau de la raison et par les armes légères du ridicule.

Au reste, comme chacun se ressent de l'atmosphère de son siècle, ce même clergé avait adouci ses austérités, qui rendirent la fin du règne de Louis XIV si triste; il laissait tomber en désuétude les édits persécuteurs contre les protestants, cause de tant de honte et de dommage pour la France, et ses débats acharnés sur Jansénius et Molina.

Pour nous, jeune noblesse française, sans regret pour le passé, sans inquiétude pour l'avenir, nous marchions gaiement sur un tapis de fleurs qui nous cachait un abîme. Riants frondeurs des modes anciennes, de l'orgueil féodal de nos pères et de leurs graves étiquettes, tout ce qui était antique nous paraissait gênant et ridicule. La gravité des anciennes doctrines nous pesait. La philosophie riante de Voltaire nous entraînait en nous amusant. Sans approfondir celle des écrivains plus graves, nous l'admirions comme empreinte de courage et de résistance au pouvoir arbitraire.

L'usage nouveau des cabriolets, des fracs, la simplicité des coutumes anglaises, nous charmaient, en nous permettant de dérober à un éclat gênant tous les détails de notre vie privée. Consacrant tout notre temps à la société, aux fêtes, aux plaisirs, aux devoirs peu assujettissants de la cour et des garnisons, nous jouissions à la fois avec incurie et des avantages que nous

avaient transmis les anciennes institutions, et de la liberté que nous apportaient les nouvelles mœurs : ainsi ces deux régimes flattaient également, l'un notre vanité, l'autre nos penchants pour les plaisirs.

Retrouvant dans nos châteaux, avec nos paysans, nos gardes et nos baillis, quelques vestiges de notre ancien pouvoir féodal, jouissant à la cour et à la ville des distinctions de la naissance, élevés par notre nom seul aux grades supérieurs dans les camps, et libres désormais de nous mêler, sans faste et sans entraves, à tous nos concitoyens pour goûter les douceurs de l'égalité plébéienne, nous voyions s'écouler ces courtes années de notre printemps dans un cercle d'illusions et dans une sorte de bonheur qui, je crois, en aucun temps, n'avait été destiné qu'à nous. Liberté, royauté, aristocratie, démocratie, préjugés, raison, nouveauté, philosophie, tout se réunissait pour rendre nos jours heureux, et jamais réveil plus terrible ne fut précédé par un sommeil plus doux et par des songes plus séduisants.

Mon enfance s'était écoulée sous la fin du règne de Louis XV. Je ne fus présenté à sa cour que trois ans avant sa mort. Cependant le hasard m'avait donné l'occasion de le voir et de l'approcher beaucoup plus tôt. En 1767, le roi avait rassemblé à Compiègne un camp de dix mille hommes pour y faire exécuter de grandes manœuvres. Mon père commandait ces troupes, et, quoique je n'eusse alors que quatorze ans, il me permit de le suivre en qualité d'aide de camp.

Après les revues et les manœuvres, le roi fit à mon père l'honneur de venir souper chez lui. Suivant l'usage, celui qui recevait à sa table le monarque, devait se placer derrière son fauteuil et le servir. Mon père se disposait à suivre cette étiquette ; mais Louis XV lui dit : « Vous m'avez assez longtemps « servi à la guerre pour vous reposer pendant la paix ; as- « seyez-vous près de moi, votre fils me servira. »

Comme on peut le croire, je pris l'assiette, la serviette, et je me plaçai derrière le roi avec la vivacité d'une joie enfantine, qui

au reste ne pouvait étonner personne : car depuis la chute des libertés du monde romain, dans toutes les monarchies modernes, le service domestique du prince a été regardé comme un honneur ; on l'a décoré du titre de *charge* et de *grande charge*, et les princes de la famille royale passent eux-mêmes la chemise au roi.

Les titres d'écuyer, de grand écuyer, de maître d'hôtel, de grand maître de la garde-robe, attestent encore la force et la durée de ces usages renouvelés des anciennes monarchies de l'Orient, usages qui ont résisté à la philosophie, tellement qu'on les voit encore en vigueur dans cette fière et libre Angleterre, où presque toujours on a lié les mains des princes qu'on servait à genoux.

Le roi me parla plusieurs fois pendant ce repas, et je me rappelle, entre autres choses, qu'il me dit : « Vous serez heureux « à la guerre. » Je lui répondis « que tout ce que je désirais, « c'était de me voir bientôt à portée de vérifier la justesse de « sa prédiction. — Elle est certaine, me répliqua-t-il ; vous « êtes d'une famille où les chances de bonheur et de malheur « sont alternatives. Toujours, depuis plusieurs générations, l'un « de vos pères a été blessé, et son fils est sorti sain et sauf de « toutes les affaires ; récemment encore votre bisaïeul a perdu « une jambe à la guerre ; votre grand-père a combattu toute sa « vie sans être atteint d'une balle ; votre père est criblé des « blessures qu'il a reçues : ainsi la bonne chance sera pour « vous. »

A la fin du dîner, il me demanda quelle heure il était : je lui répondis que je n'en savais rien, n'ayant pas de montre. « Ségur, dit-il à mon père, donnez sur-le-champ votre montre « à votre fils. » Il eût peut-être été plus naturel de me donner la sienne ; au reste, ce prince m'envoya le lendemain deux jolis chevaux de ses écuries, et certes c'était le présent le plus agréable qu'à mon âge on pût recevoir.

Je me souviens toujours d'un mot échappé à un grenadier pendant ce repas, et qui me frappa. La table était servie sous

une immense tente ; elle était à peu près de cent couverts. Des grenadiers portaient les plats. L'odeur que répandaient ces soldats, dans un lieu étroit et échauffé, blessa la délicatesse des organes du prince. « Ces braves gens, dit-il un peu trop haut, « sentent diablement le chausson. — C'est, répondit brusque- « ment un grenadier, parce que nous n'en avons pas. » Un profond silence suivit cette réponse.

Avant que le camp se séparât, un déserteur, traduit devant le conseil de guerre, fut condamné à la mort : c'était la loi du temps. Ma mère courut se jeter aux pieds du roi, et obtint la grâce du coupable. Sedaine me dit que ce fut à l'occasion de cet événement que, depuis, il fit l'opéra du *Déserteur*, dont Monsigny composa la musique.

Un souvenir d'un genre bien différent, un souvenir fatal, est resté profondément gravé dans ma mémoire : à l'époque du mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette d'Autriche, mon gouverneur me conduisit avec mon frère sur les échafauds dressés dans la place Louis XV, pour voir le feu d'artifice tiré sur le bord de la rivière.

Après ce feu d'artifice, la foule immense qui remplissait la place et les Champs-Élysées, voulut se porter tout à la fois du côté du boulevard, où une brillante illumination était préparée. Par un étrange concours de fautes et de négligences, ceux qui travaillaient à l'achèvement des colonnades, avaient laissé ouvertes dans la rue Royale, de profondes tranchées.

D'innombrables files de voitures, arrivant des deux extrémités de la rue Saint-Honoré, obstruèrent la communication de la place au boulevart.

Aucun soin n'avait été pris pour s'opposer au désordre ; les archers du guet étaient en trop petit nombre pour résister. Le prévôt des marchands avait refusé, par lésinerie, mille écus demandés par le maréchal de Biron pour charger les gardes françaises de veiller à la sûreté publique. Un grand nombre de filous, habiles à profiter de cette circonstance, formèrent des

attroupements et entravèrent la marche de tous ceux qui s'avançaient en foule dans la rue Royale.

Au milieu de cette confusion rapidement augmentée par la terreur, plusieurs personnes tombèrent dans les tranchées ouvertes, qu'elles ne pouvaient éviter ; d'autres victimes tombèrent sur elles : les flots de la foule s'accroissant sans cesse dans un passage qui n'avait pas d'issue, on fut bientôt pressé, foulé, renversé, étouffé.

Les premiers auteurs de ce tumulte, des scélérats gorgés de pillage, y périrent eux-mêmes, après avoir arraché aux hommes leurs bourses, leurs montres, aux femmes leurs bijoux, leurs diamants. Il resta six cents morts sur cette arène sanglante ; un nombre à peu près égal de blessés et de mourants dut la vie à des secours tardifs.

Je crois encore entendre les cris des femmes, des vieillards, des enfants, qui périssaient entassés l'un sur l'autre : horrible catastrophe qui coûta la vie à tant de victimes, et qu'un siècle plus superstitieux aurait regardée comme un présage certain de l'affreux malheur du jeune couple dont l'hymen avait été célébré sous de si sanglants auspices !

Il est certains rapports extraordinaires et fortuits qui semblent rendre excusables la faiblesse et la crédulité : comment se défendre de croire aux pressentiments, lorsqu'on songe que cette même place de Louis XV, où tout Paris, accourant en fête, s'était vu tout à coup plongé dans le deuil, fut, peu d'années après, l'horrible théâtre où tombèrent les têtes des deux augustes époux, et que ce crime atroce se commit au même lieu où les fêtes de leur hyménée avaient été troublées par cet effroyable massacre !

Ce désastre consterna Paris ; mais en même temps il augmenta l'affection des habitants de cette capitale pour le dauphin et pour la dauphine, qui firent éclater dans cette circonstance la plus noble sensibilité et la plus active bienfaisance.

Bientôt un autre spectacle frappa mon jeune esprit, et lui

donna matière à de bien graves réflexions, dans une cour et à un âge où les sensations ne distrayaient que trop de la pensée.

Au mois d'avril 1774, Louis XV, allant à la chasse, rencontra un convoi, et s'approcha du cercueil. Comme il aimait à questionner, il demanda qui on enterrait. On lui dit que c'était une jeune fille morte de la petite vérole. Saisi d'une soudaine terreur, il rentra dans son palais, et fut, deux jours après, atteint de cette cruelle maladie dont le nom seul l'avait effrayé. Il était frappé à mort : son sang se décomposa ; la gangrène se déclara ; il mourut. On couvrit son corps de chaux, et on l'emporta sans aucune cérémonie à Saint-Denis. Quarante jours après, on célébra ses obsèques et on le plaça avec pompe dans la tombe de ses aïeux.

Ébloui, dès mon enfance, par l'éclat du trône, par l'étendue de la puissance royale, témoin du zèle apparent, de l'ardeur affectée, de l'empressement continu des courtisans, et de ces hommages perpétuels qui ressemblaient à une sorte de culte, l'agonie et la mort du roi m'arrachaient des larmes. Quelle fut ma surprise, lorsqu'en accourant à Versailles je me promenai solitaire dans le palais, lorsque je vis régner partout, dans la ville, dans les jardins, une indifférence générale et même une espèce de joie ! Le soleil couchant était oublié ; toutes les adorations se tournaient vers le soleil levant. Avant d'être dans la tombe, le vieux monarque était déjà rangé au nombre de ses silencieux et immobiles prédécesseurs. Son règne était dès lors une histoire ancienne : on ne s'occupait que de l'avenir ; les vieux courtisans ne pensaient qu'à conserver leur crédit sous le nouveau règne, et les jeunes à les supplanter.

Le contre-poison des prestiges de la cour est un changement de règne : le cœur alors paraît à nu ; toute illusion cesse ; le roi mort n'est plus qu'un homme, et souvent moins. Il n'y a point de coup de théâtre plus moral et plus propre à faire réfléchir.

Il est dans la destinée des peuples, comme dans celle des individus, de vivre dans un état presque perpétuel de souffrance; aussi les peuples, comme les malades, aiment à changer de position : tout mouvement leur donne l'espoir de se trouver mieux.

Cette fois tout semblait justifier une telle espérance : on voyait monter au trône un jeune prince qui s'était déjà fait connaître généralement par la bonté de son cœur, la justesse de son esprit et la simplicité de ses mœurs. Il paraissait n'éprouver d'autre passion que celle de remplir ses devoirs et de rendre ses sujets heureux. Ennemi du faste, du luxe, de l'orgueil, de la flatterie, on eût dit que le ciel avait formé ce roi, non pour sa cour, mais pour son peuple.

La reine Marie-Antoinette, douée de tous les agréments de son sexe, réunissait à la dignité du maintien, qui inspire le respect, la grâce qui adoucit la majesté. Ses traits seuls portaient quelque empreinte de la fierté autrichienne. Toutes ses manières et ses paroles étaient aimables, engageantes et françaises. Peut-être trop ennuyée de l'étiquette dont madame la maréchale de Mouchy, sa dame d'honneur, s'efforçait de lui faire subir le joug, elle se plut trop à se dégager de ces liens incommodes pour jouir des douceurs de la vie privée; elle avait besoin d'amies, besoin qu'éprouvent bien rarement les personnes placées si haut.

C'était une imprudence que d'écouter trop son cœur. Le peuple français, malgré la légèreté qu'on lui reproche, et peut-être même à cause de cette légèreté, cesse bientôt de respecter l'autorité qui le gouverne dès qu'il la voit dépouillée d'une certaine gravité. Il lui faut une bonté sérieuse, qui le contienne et mette obstacle à la familiarité.

Un roi jeune, dont le défaut principal était de se méfier trop de lui-même, et de se montrer presque honteux de l'éducation négligée qu'il avait reçue; une reine spirituelle, mais un peu légère et inexpérimentée, pouvaient difficilement gou-

verner une nation mobile, ardente, avide de gloire et de nouveauté, dont les finances étaient en désordre et les esprits en agitation, qui brûlait de se venger des affronts d'une guerre malheureuse et de se relever de la honte d'un règne voluptueux. Une philosophie nouvelle la disposait à rompre tous les liens qu'un gouvernement arbitraire sans talents et une licence habituelle de mœurs lui faisaient regarder comme de gothiques chaînes.

Dans cette position critique, le jeune monarque comprit qu'il lui fallait un guide, un soutien, un premier ministre : il en choisit un, et ce choix ne fut pas heureux. La reine, vivement pressée par les instances des nombreux amis du duc de Choiseul, se montrait assez favorable à son rappel ; mais le roi conservait contre ce ministre de fortes préventions qu'il tenait de son père et des personnes qui avaient présidé à son éducation.

Louis XVI prit d'abord la résolution de confier les rênes du gouvernement à M. de Machault, administrateur habile et magistrat sévère. La dépêche qui lui annonçait sa nomination était écrite ; on l'avait remise au courrier, lorsque tout à coup le roi la reprit : il avait changé de dessein. L'austérité de M. de Machault alarmait le clergé, qu'il aurait voulu contenir rigoureusement dans les limites de l'autorité spirituelle.

Mesdames, tantes du monarque, le déterminèrent à nommer un autre premier ministre : ce fut le comte de Maurepas, qui, à peine au sortir de l'enfance, avait été ministre dans les derniers jours de Louis XIV. Son caractère facile, son esprit aimable et léger, lui donnaient beaucoup d'amis. Son penchant pour la raillerie lui avait attiré une longue disgrâce, qu'il supporta avec une insouciance qu'on prenait pour de la sagesse. Son grand âge lui faisait attribuer une expérience rassurante, et la frivolité, sous les cheveux blancs de la vieillesse, se trouva ainsi, par un caprice du sort, chargée de diriger le vaisseau de l'État au milieu des écueils qui l'entouraient, et à l'approche de l'époque des tempêtes.

M. de Maurepas, vieillard octogénaire, nommé ministre à l'âge de vingt ans, tombé depuis en disgrâce pour une chanson faite contre madame de Pompadour, maîtresse de Louis XV, chanson qu'on lui imputait faussement, avait été vingt-cinq ans exilé.

Ce ministre avait vécu et brillé sous la régence. On reconnaissait en lui, malgré les traces du temps et l'ennui d'une longue disgrâce, l'insouciance et la légèreté de l'époque de ses anciens succès. L'âge augmentait son penchant à l'égoïsme, et le seul but de son ministère fut d'éviter toute secousse, de s'abstenir de toute grande mesure qui aurait pu compromettre son repos. Il ne voulait que conserver tranquillement sa place, et finir doucement sa vie. Prendre le temps et les hommes comme ils étaient, maintenir la paix au dehors et au dedans, telle fut toute sa politique; elle ne nuisait, ne remédiait à rien, n'aggravait aucun dommage, ne réparait aucune ruine; c'était, pour les maux de l'État, plutôt un calmant qu'un remède.

Il laissa donc paisiblement les vieilles idoles conserver leur culte, les innovateurs propager leurs opinions; toute carrière fut laissée libre aux passions nouvelles, pourvu qu'elles agissent sans bruit. Sous la conduite de ce singulier mentor, le roi et la cour s'endormirent avec confiance sur le bord d'un abîme que ce vieillard aimable et une société brillante semaient de fleurs.

Au moment où M. de Maurepas fut nommé, la querelle qui existait entre les anciens parlements renvoyés et ceux qui les avaient remplacés semblait le seul indice d'un orage prochain. M. de Maurepas se hâta d'éteindre ce feu qui l'alarmait. Il rappela les parlements disgraciés; leur exil avait été un acte de tyrannie; leur rappel n'aurait pas dû être un triomphe pour eux : il le fut. On leur rendit, sans conditions, leur puissance, et cette victoire de l'indépendance de la haute magistrature sur l'autorité enhardit l'esprit de résistance et d'innovation. Une rigueur injuste avait fait naître l'esprit de liberté en le

comprimant; un acte de justiee fait avec faiblesse lui donna un nouvel essor.

Il n'entre point dans mon dessein de peindre ici la politique et l'administration de ces premières années du règne de Louis XVI. Ma jeunesse ne me permettait pas d'y jouer un rôle, et par conséquent d'en bien connaître les mouvements. A mon âge je ne pouvais encore suivre et voir que la cour, les sociétés brillantes de Paris, leurs séduisantes superficies et le tourbillon de leurs plaisirs.

Tous ceux qui occupaient des places, des charges près du trône, étaient d'un autre temps, d'un autre siècle que nous. Nous respections extérieurement les vieux débris d'un antique régime dont nous frondions, en riant, les mœurs, l'ignorance et les préjugés; ne songeant point à leur disputer le fardeau des affaires, nous ne pensions qu'à nous amuser; et, guidés par le plaisir, c'était au milieu des bals, des fêtes, des chasses, des jeux et des concerts, que nous nous avancions gaiement sans prévoir nos destinées.

Entravés dans cette marche légère par l'ancienne morgue de la vieille cour, par les ennuyeuses étiquettes du vieux régime, par la sévérité de l'ancien clergé, par l'éloignement de nos pères pour nos modes nouvelles, pour nos costumes favorables à l'égalité, nous nous sentions disposés à suivre avec enthousiasme les doctrines philosophiques que professaient des littérateurs spirituels et hardis. Voltaire entraînait nos esprits; Rousseau touchait nos cœurs; nous sentions un secret plaisir à les voir attaquer un vieil échafaudage qui nous semblait gothique et ridicule.

Ainsi, quoique ce fussent nos rangs, nos priviléges, les débris de notre ancienne puissance qu'on minait sous nos pas, cette petite guerre nous plaisait : nous n'en éprouvions pas les atteintes, nous n'en avions que le spectacle. Ce n'étaient que des combats de plume et de paroles, qui ne nous paraissaient pouvoir faire aucun dommage à la supériorité d'existence dont

nous jouissions, et qu'une possession de plusieurs siècles nous faisait croire inébranlable.

Les formes de l'édifice restant intactes, nous ne voyions pas qu'on le minait en dedans; nous riions des graves alarmes de la vieille cour et du clergé, qui tonnaient contre cet esprit d'innovation. Nous applaudissions les scènes républicaines de nos théâtres, les discours philosophiques de nos académies, les ouvrages hardis de nos littérateurs, et nous nous sentions encouragés dans ce penchant par la disposition des parlements à fronder l'autorité, et par les nobles écrits d'hommes tels que Turgot et Malesherbes, qui ne voulaient que de salutaires, d'indispensables réformes, mais dont nous confondions la sagesse réparatrice avec la témérité de ceux qui voulaient plutôt tout changer que tout corriger.

La liberté, quel que fût son langage, nous plaisait par son courage; l'égalité, par sa commodité. On trouve du plaisir à descendre tant qu'on croit pouvoir remonter dès que l'on veut; et, sans prévoyance, nous goûtions tout à la fois les avantages du patriciat et les douceurs d'une philosophie plébéienne.

Ce fut de cette sorte que s'établirent peu à peu, entre les mœurs de la vieille et de la jeune cour, la même rivalité et la même différence qui préludaient alors dans les opinions, par des escarmouches légères, à ces terribles combats qui ont depuis changé la face du monde.

Cependant, nourris, dès notre enfance, des maximes de l'ancienne chevalerie, notre imagination regrettait ces temps héroïques et presque fabuleux. Aussi le premier combat qui se livra entre les vieux et les jeunes courtisans fut une tentative de notre part faite dans le dessein de reprendre l'usage des habillements, des coutumes et des jeux de la cour de François Ier, de Henri II, de Henri III, de Henri IV.

Bientôt nous fîmes adopter ces idées par les frères du roi, Monsieur et M. le comte d'Artois, qui favorisèrent nos projets avec autant d'ardeur que d'activité. Nous eûmes d'abord un

brillant succès : peu s'en fallut qu'il ne fût complet et que la révolution des modes ne devînt totale. Mais notre triomphe n'eut que la durée d'un carnaval ; dès qu'il fut fini, les vieux seigneurs reprirent leur empire, les usages de Louis XIV et de Louis XV leur puissance ; et nous allâmes oublier dans nos garnisons, sous les règles de la discipline nouvelle, nos rêves trop courts de chevaliers et de paladins.

Cette faveur passagère et cet essai d'innovations avaient commencé très-gaiement par des ballets et par des quadrilles. MM. de Noailles, d'Havré, de Guémené, de Durfort, de Coigny, les deux Dillon, le comte, aujourd'hui duc de Grammont, le comte de Lamarck, mon frère et moi, la Fayette, une troupe choisie de jeunes dames, composaient ces quadrilles.

La nécessité de faire des répétitions, avant d'exécuter ces ballets, nous avait donné un libre et fréquent accès chez la reine, chez les princesses et dans l'intérieur des appartements des princes. La gaieté qui présidait à ces répétitions et à ces amusements les multiplia. La gravité des vieux courtisans qui possédaient les grandes charges ne permettait guère de les y admettre : leur présence et leurs formes cérémonieuses auraient attristé notre joie.

Les costumes divers que nous prenions nous paraissaient aussi gracieux, aussi nobles et pittoresques que l'habillement français moderne nous semblait ridicule. Nous recherchâmes celui de tous qui convenait le mieux à une cour chevaleresque, galante et belliqueuse. Les princes choisirent celui d'Henri IV, et, après l'avoir porté dans quelques quadrilles, qui furent fort applaudis, nous obtînmes une décision qui obligeait tous les hommes invités au bal de la reine à se revêtir de cet ancien costume.

Il convenait admirablement à la jeunesse, mais il allait fort mal aux hommes d'un âge mûr et d'une taille courte et épaisse. Ces manteaux de soie, ces panaches, ces rubans et leurs vives

couleurs rendaient ridicules tous ceux que la nature avait privés de grâces, et l'âge de fraîcheur.

Au milieu de nos jeux, de nos bals, de nos répétitions, la politique osa pénétrer en riant et en ne se montrant d'abord que sous les traits de la folie. Le rappel des parlements occupait alors les esprits. Nous parodiâmes les séances de ces graves assemblées. Un des princes joua le rôle de premier président; d'autres, ceux d'avocat, de procureurs généraux, de conseillers; et ce qui aujourd'hui pourra peut-être sembler assez piquant, c'est que la Fayette, dans une de ces joyeuses audiences, remplit les fonctions de procureur général.

Le mécontentement que l'intimité accordée par les princes à quelques jeunes courtisans inspirait aux grandes charges, aux représentants de la vieille cour, éclatait fréquemment; ils cherchaient avec une humeur active l'occasion d'éloigner ce jeune essaim de favoris. Nous sûmes bientôt qu'ils voulaient profiter de notre étourderie, et qu'ils avaient fait sentir à M. de Maurepas l'inconvénient de laisser les princes entourés de jeunes et légers courtisans qui s'étaient permis de parodier ainsi les parlements et la magistrature.

Pour détourner l'orage qui nous menaçait, il me vint l'idée de prévenir adroitement le coup qu'on voulait nous porter. Me trouvant au coucher du roi, je m'approchai d'un de mes amis, et, en lui parlant d'une de nos joyeuses séances, j'eus soin de rire avec une indiscrétion qui me fit remarquer par le roi.

Venant alors à moi, il me demanda le sujet de cette bruyante gaieté. Après m'être défendu quelques moments d'en avouer tout haut le motif, comme il me dit de le suivre, je m'approchai d'une fenêtre, et là je lui contai tout ce qui s'était passé dans une de nos séances parlementaires, en donnant à ce récit les formes, la variété et les couleurs qui pouvaient le rendre amusant pour Sa Majesté. Le roi m'écouta avec plaisir et rit beaucoup.

Le lendemain, je sus qu'au moment où M. le comte de Mau-

repas avait voulu provoquer contre nous la sévérité royale, et s'efforçait de lui montrer les conséquences d'un travestissement qui livrait au ridicule d'une jeune cour la dignité du parlement, le roi lui répondit : « Cela suffit ; on y songera pour « l'avenir ; mais à présent il n'y a rien à faire : car je suis « presque moi-même au nombre des coupables. J'ai tout su ; « mais, loin de m'en fâcher, j'en ai ri. »

Nous ne recommençâmes plus ; cependant nos quadrilles continuèrent, et, malgré le mécontentement de la vieille cour, notre faveur dura autant que le carnaval. Mais dès que l'heure des austérités eut succédé à celle des plaisirs, la grave étiquette nous interdit toute entrée familière ; les occupations sérieuses prirent la place des amusements. Le vieil habit de cour triompha de nos costumes chevaleresques ; et, recevant, pour notre profit, une utile leçon sur les vicissitudes de la fortune, nous nous vîmes retomber du faîte d'une faveur qui, malgré sa frivolité et sa brièveté, avait fait tant de jaloux, dans la foule des courtisans ; apprenant de bonne heure, par là, que la faveur a des ailes comme le plaisir.

L'hiver suivant, le sort m'offrit, par un caprice assez bizarre, une étrange occasion de retrouver les bontés de l'un de nos princes. C'était encore dans ce temps de plaisirs si favorable à la jeunesse : une imprudente vivacité me valut alors une faveur précieuse qui se montra constante plusieurs années, et qu'interrompirent seuls les grands événements qui firent bien d'autres changements dans le monde.

J'étais au bal de l'Opéra, à visage découvert, et je me promenais en donnant le bras à un masque aimable sous lequel se cachait une femme du rang le plus distingué. Tout à coup je vois un homme masqué et en domino s'approcher de nous, et m'enlever sans façon le bras de la dame que j'accompagnais. Étonné de cette liberté, je repris brusquement le bras de cette dame, en exprimant, sans ménagement, à l'inconnu le mécontentement et la surprise que m'inspirait son audace.

Il me répondit sur le même ton; et comme je voulais répliquer, il s'approcha de mon oreille, et me dit : « Ne faisons point de bruit ici, je vous rendrai raison autre part. — « La partie n'est pas égale, lui répondis-je, vous savez qui je « suis et vous m'êtes inconnu; nommez-vous. — Cela n'est « pas nécessaire, reprit-il; allez-vous demain au bal de la « reine? — Oui, lui répliquai-je. — Eh bien, dit-il, je vous y « trouverai. » A ces mots il s'éloigna.

Ce qui m'étonna le plus, c'était de voir que la dame témoin et sujet de cette querelle, loin d'en paraître alarmée, en riait et semblait, sans vouloir la nommer, connaître la personne qui m'avait si lestement enlevé son bras.

On peut facilement penser que le lendemain je me rendis un des premiers à Versailles, au bal de la reine. J'allai au-devant de chaque individu qui arrivait, croyant que c'était celui auquel j'avais eu affaire; mais leur abord amical ou insignifiant faisait promptement évanouir cette idée. Enfin la salle du bal se remplit totalement sans que personne vînt me donner l'explication que j'attendais.

Bientôt les portes intérieures s'ouvrent; la cour paraît; les membres de la famille royale prennent leurs places; ensuite, avant de commencer les contre-danses, les princes s'avancent de notre côté, et adressent successivement la parole à ceux qu'ils veulent honorer de cette faveur.

L'un d'eux s'approche de moi et me dit : « Monsieur de Ségur, « où logez-vous à Versailles? » Je lui répondis que je demeurais à l'hôtel d'Orléans, et je pris la liberté de lui demander le motif de cette question. « C'est, me dit-il tout bas, pour vous « donner une petite explication relative à ce qui s'est passé « hier au bal de l'Opéra entre vous et un masque. Je suis prêt « à vous en faire raison, et vous laisse le choix des armes, de- « puis l'épingle jusqu'au canon, à moins que vous n'aimiez « mieux recevoir le titre de *mon frère d'armes*, qui sera le « gage de mon amitié. » Je me confondis alors en excuses et en

remercîments, aussi étonné que satisfait de voir une telle aventure terminée par un dénoûment si heureux et si imprévu.

Depuis, ce prince ne cessa point de me traiter avec une extrême bonté; il me fit jouir souvent de son entretien, dans lequel on remarquait une instruction étendue et un esprit aimable. Il me permit de lire des vers qu'il avait composés, et daigna jeter les yeux sur quelques-uns des miens; il me décora de l'ordre royal dont il était grand maître, après mon retour d'Amérique et au moment où j'allais partir pour la Russie.

A Pétersbourg, je reçus plusieurs lettres de lui, dans lesquelles il me donnait toujours le titre qui m'avait inspiré tant de reconnaissance. Mais malheureusement, à la fin de cinq années de ma mission, la France fut bouleversée; tout changea. A mon retour à Paris, je vis rarement ce prince auguste, que les malheurs du temps forcèrent bientôt de quitter précipitamment sa patrie.

Ma position, ma famille et mes opinions me décidèrent à demeurer dans les rangs de ceux qui espéraient sauver leur pays en y restant. Ainsi ces orages politiques qui ébranlèrent tous les trônes, qui créèrent, détruisirent tant d'illusions, et qui firent éclater tant de crimes, de gloire et de vertus, me séparèrent nécessairement du prince dont les bontés m'avaient donné tant d'espoir. Je ne le revis qu'à la restauration, et il ne m'est resté de cet heureux lien que le souvenir et la reconnaissance.

Si ce prince vivait encore, et s'il eût jeté ses regards sur ces lignes, il aurait souri et m'aurait pardonné l'hommage respectueux que je lui rends, en osant rappeler un des traits de sa jeunesse qui honorent également les grâces de son esprit et l'aménité de son caractère.

Au reste, dans ces premières années, tout souriait à ma jeunesse. On dirait que la fortune est comme la nature et qu'elle réserve toutes ses fleurs pour le printemps. Mon avancement militaire était rapide: nommé sous-lieutenant en 1769,

dans le régiment mestre de camp général de la cavalerie, sous les ordres de M. de Castries, ami intime de mon père, je fus deux ans après promu au grade de capitaine. En 1776, sur la demande de M. le duc d'Orléans, le roi me nomma colonel en second du régiment d'Orléans-dragons.

A peu près dans ce temps, le hasard m'avait admis dans la société intime de la comtesse Jules de Polignac. Rien ne semblait devoir être plus étranger à ma jeune ambition que cette douce liaison avec une famille illustre par sa naissance, mais alors éloignée de toutes les grandeurs.

Madame la comtesse Jules et son mari, ainsi que la comtesse Diane de Polignac, sa belle-sœur, vivaient modestement loin de la cour, où ils allaient rarement. Leur goût, leur caractère les portaient à préférer les douceurs de la vie privée aux orages de la vie publique.

Il était impossible de trouver une personne qui réunît plus d'agréments dans la figure, plus de douceur dans les regards, plus de charmes dans la voix, plus d'aimables qualités de cœur et d'esprit, que la comtesse Jules.

Les comtesses de Châlons et d'Andlaw, ses parentes; le comte de Vaudreuil, le duc de Coigny; un homme distingué par l'originalité de son esprit, M. Delille; le baron de Besenval, dont la légèreté toute française faisait oublier qu'il était né Suisse, formaient des réunions charmantes où les heures passaient comme des minutes.

Leur agrément fut augmenté par l'admission d'un homme qui, d'un état subalterne, fut porté rapidement par le sort à une haute fortune. Il avait été longtemps connu sous le nom de Montfalcon; simple lieutenant et aide-major dans un régiment d'infanterie, sa belle figure et sa valeur bouillante le firent remarquer à l'affaire de Warbourg par mon père et par M. de Castries.

Dans cette affaire, où dix mille Français luttèrent avec opiniâtreté contre toute l'armée du duc de Brunswick, quelques-

uns de nos bataillons, après avoir pris, perdu et repris trois fois un poste important, se retiraient. Le jeune Montfalcon, l'épée nue, l'œil ardent, les cheveux en désordre, embelli par son courage, court, appelle, exhorte, rallie les soldats, se précipite avec eux dans la mêlée, triomphe et reste maître de la colline disputée.

Les deux généraux, témoins de sa vaillance, sollicitèrent pour lui des récompenses; mais, comme il était sans faveur, sans fortune et sans liaisons, il n'obtint que la croix de Saint-Louis et une place de major dans une petite ville : c'était plutôt lui donner sa retraite que le récompenser.

Toute carrière semblait désormais fermée pour lui, lorsque, par un hasard singulier, il trouva, dans la solitude, la fortune qu'il avait vainement cherchée dans les camps. Allant fréquemment habiter le petit château d'une vieille tante dont la vie monotone ne pouvait lui offrir aucun plaisir, il s'amusa à parcourir les nombreux et antiques parchemins déposés dans les archives de ce castel, et, à sa grande surprise, il y trouva des titres qui prouvaient évidemment sa descendance de l'ancienne maison d'Adhémar, que généralement alors on croyait éteinte.

Muni de ces pièces, il accourt à Paris, et fait part de sa découverte à mon père et à M. de Castries, ses protecteurs : Ils en rirent d'abord, et crurent son espérance chimérique. Cependant, d'après leurs conseils, il porta ces papiers chez le généalogiste Chérin, juge érudit dans cette matière, et incorruptible; d'ailleurs un pauvre major de place n'aurait pas certainement trouvé le moyen de le corrompre.

Chérin, après un long examen, déclara l'authenticité des titres; et le nouveau comte d'Adhémar, reconnu, ayant obtenu, par l'intervention de mon père et de M. de Castries, la place de colonel commandant du régiment de Chartres-infanterie, fut présenté à la cour.

Une veuve qui possédait quarante mille livres de rentes, madame de Valbelle, dame du palais de la reine, éprise du

nouveau colonel et espérant effacer l'inégalité des âges par le don de ses richesses, l'épousa. M. d'Adhémar joignait à la régularité des traits un esprit aimable et une voix charmante. Lié avec le comte de Vaudreuil, il fut présenté par lui à la comtesse Jules, et bientôt compté au nombre de ses amis.

Tous se réunissaient quelquefois chez madame la duchesse de Bourbon, où se donnaient de petits concerts dans lesquels brillaient les talents de la comtesse Jules, de la comtesse Amélie de Boufflers, de MM. d'Adhémar et de Vaudreuil, et du duc de Guines, qui jouait supérieurement de la flûte.

Là, on était loin de penser aux affaires, et il aurait été difficile de prévoir que, peu de temps après, la famille des Polignac et leurs amis parviendraient au faîte de la faveur, et s'élèveraient au-dessus de tous ces courtisans nés dans le palais et vieillis dans les cours.

J'ai dit que la jeune reine avait un cœur fait pour aimer. Elle cherchait une amie qui fût attirée par sa grâce plutôt que par sa puissance, et qui l'aimât pour elle. Frappée par la figure de la comtesse Jules, par la douce expression de ses yeux, par la sensibilité modeste et franche que décelait son attrayante physionomie, elle conçut pour elle une amitié qui dura jusqu'à sa mort. Ses instances vainquirent la modestie de madame de Polignac; elle vint à la cour et s'y établit en favorite.

La reine nomma son mari premier écuyer. La comtesse Diane fut placée près de madame Élisabeth, comme dame d'honneur. M. de Vaudreuil reçut la charge de grand fauconnier; M. d'Adhémar, nommé chevalier d'honneur de madame Élisabeth, obtint le poste de ministre du roi à Bruxelles, et, peu d'années après, l'ambassade d'Angleterre.

On peut bien croire que ces faveurs nouvelles excitèrent d'abord la surprise et bientôt l'envie; mais cette envie elle-même se voyait presque toujours désarmée par la douceur, par la modestie, par le désintéressement de la favorite. Jamais il n'en fut de moins avide et de moins égoïste; et véritablement,

loin d'accaparer les grâces, les pensions, les emplois, elle aimait mieux les faire obtenir que les recevoir.

On en vit plus tard une preuve éclatante, à l'époque où un grand scandale fit perdre une grande place à l'illustre famille des Rohan; le prince de Guémené fit une banqueroute de vingt millions, et la princesse sa femme, qui était gouvernante des enfants de France, se trouva dans la nécessité de quitter cette charge importante.

La reine voulut alors confier l'éducation de ses enfants à son amie. Elle se vit obligée d'employer beaucoup d'efforts pour vaincre sa résistance et pour la contraindre à recevoir d'elle cette haute marque de faveur, et cette grande charge, l'une des premières du royaume.

Mes liaisons intimes avec madame la comtesse Jules, qui devint duchesse de Polignac, et avec ses amis, me firent prendre part à sa fortune. La reine, qui me voyait souvent dans cette société que sa présence embellissait fréquemment, et avec laquelle elle passait ordinairement ses soirées, s'accoutuma à me traiter avec une bonté particulière, et son influence contribua beaucoup, quelques années après, à la nomination de mon père au ministère de la guerre.

M. d'Adhémar, dont j'ai parlé plus haut, avait bien voulu, à la prière de mon père, se charger de me conduire à Strasbourg pour y suivre un cours de droit public. Son régiment y était, et ce fut là que nous nous formâmes à l'étude de la diplomatie, qui jusqu'alors m'avait été aussi étrangère qu'à lui.

Revenu à Paris, je me trouvai dans le même tourbillon de fêtes, de sociétés, de bals, de plaisirs de tous genres. Toujours de mieux en mieux traité à la cour, mon père était tenté de faire quelques démarches pour m'obtenir une place dans les maisons royales; mais je m'y opposai : ce genre de service me déplaisait. Les rêves de l'ambition ne me tourmentaient point encore; je préférais ma liberté à un servage brillant, mais

gênant. Par devoir j'allais à Versailles, mais par penchant je restais à Paris.

Malgré mon âge, ce n'étaient pas les galanteries et les amusements d'une jeunesse frivole qui prenaient la plus grande part de mon temps : je cherchais avidement la société des personnes qui réunissaient chez elles les savants et les hommes de lettres les plus distingués ; j'allais souvent chez madame Geoffrin et madame du Deffant. D'ailleurs je trouvais dans quelques grandes maisons, telles que celles de madame la princesse de Beauvau, de madame la duchesse de Choiseul, de madame la maréchale de Luxembourg, de madame la duchesse de Grammont, de madame de Montesson, mariée secrètement alors à M. le duc d'Orléans, de madame la duchesse d'Anville, de madame la comtesse de Tessé, et chez ma mère, des entretiens tantôt profonds, tantôt légers, toujours à la fois instructifs et agréables, et dont on ne retrouve plus aujourd'hui le charme.

On y voyait un mélange indéfinissable de simplicité et d'élévation, de grâce et de raison, de critique et d'urbanité. On y apprenait, sans s'en douter, l'histoire et la politique des temps anciens et modernes, mille anecdotes sur la cour, depuis celle de Louis XIV jusqu'à la cour du roi régnant, et par là on parcourait une galerie aussi instructive, aussi variée en événements et en portraits, que celle qui nous est offerte dans les inimitables *Lettres* de madame de Sévigné.

On recherchait avec empressement toutes les productions nouvelles des génies transcendants et des brillants esprits qui faisaient alors l'ornement de la France. Les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, d'Helvétius, de Rousseau, de Duclos, de Voltaire, de Diderot, de Marmontel, donnaient un aliment perpétuel à ces conversations, où presque tous les jugements semblaient dictés à la fois par la raison et par le bon goût.

On y discutait avec douceur, on n'y disputait presque jamais, et, comme un tact fin y rendait savant dans l'art de

plaire, on y évitait l'ennui en ne s'appesantissant sur rien. Le précepte alors le mieux pratiqué était celui de Boileau, qui enseigne *à passer sans cesse du grave au doux, du plaisant au sévère.* Aussi très-souvent, dans une même soirée, on parlait alternativement de *l'Esprit des Lois* et des *Contes* de Voltaire, de la philosophie d'Helvétius et des opéras de Sedaine ou de Marmontel, des tragédies de la Harpe et des contes licencieux de l'abbé de Voisenon, des découvertes dans les Indes par l'abbé Raynal et des chansons de Collé, de la politique de Mably et des vers charmants de Saint-Lambert ou de l'abbé Delille.

Les hommes de lettres les plus distingués étaient admis avec faveur dans les maisons de la haute noblesse. Ce mélange des hommes de cour et des hommes lettrés donnait aux uns plus de lumières, aux autres plus de goût. Jamais Paris ne fut plus semblable à la célèbre Athènes.

Ma vive passion pour les lettres me valut, quoique je fusse bien jeune, l'amitié de d'Alembert, de l'abbé Raynal, du comte de Guibert, de Champfort, de Suard, de l'abbé Arnault, de Rulhière, du chevalier de Boufflers, du chevalier de Chastellux, de l'abbé Barthélemy, de l'abbé Delille, les bontés de M. de Malesherbes, les conseils du célèbre comte d'Aranda. La Harpe et Marmontel m'éclairèrent par leurs sages avis et protégèrent mes premiers essais.

Des succès d'abord légers, mais assez brillants, encouragèrent mon amour-propre et m'inspirèrent le constant désir d'en mériter de plus solides. En soumettant mes premiers ouvrages à d'aussi bons juges, j'apprenais par eux combien l'art d'écrire est difficile.

Les entretiens des hommes qui ont obtenu une célébrité méritée nous éclairent encore mieux que leurs livres ; ils nous font connaître mille règles de tact et de goût, et une foule d'observations, de nuances, qu'il serait presque impossible d'expliquer par écrit.

Aucun livre n'aurait pu m'apprendre ce que me faisaient connaître, en peu de conversations, Marmontel et la Harpe sur les formes du style, sur les moyens secrets de l'éloquence, Boufflers sur l'art d'amener naturellement un trait piquant et heureux, M. de Beauvau et Suard sur la correction du style, le duc de Nivernais sur la finesse du tact, sur les nuances de la grâce, sur la délicatesse du goût, et l'abbé Delille sur les moyens de saisir dans notre imagination cette baguette magique qui sait tout animer.

Je ne citerai à cette occasion qu'un seul exemple, déjà connu et toujours bon à répéter. On soutenait devant l'abbé Delille que la langue française, n'ayant pas, comme les langues latine et grecque, des brèves et des longues, n'était pas susceptible comme elles de peindre par son accent, et qu'en un mot elle manquait d'harmonie imitative.

L'abbé prétendait, au contraire, que notre heureux langage donnait au vrai talent toutes les ressources qu'il pouvait désirer, et que son harmonie imitative pouvait peindre non-seulement les différences, mais encore les nuances des objets; et, pour le prouver, il cita ses propres vers :

Peins-nous en vers légers l'amant léger de Flore;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.
Entend-on de la mer les ondes bouillonner:
Le vers, comme un torrent, en roulant doit tonner.
Qu'Ajax soulève un roc et l'arrache avec peine:
Chaque syllabe est lourde et chaque mot se traîne.
Mais vois d'un pied léger Camille effleurer l'eau :
Le vers vole et la suit, aussi prompt qu'un oiseau.

L'abbé Delille ajoutait au charme de ses vers celui de les lire avec une séduisante perfection.

L'art de bien lire est le plus rare en France ; on ne sait pas y varier ses intonations, leur donner de la justesse, de la force et du naturel. Cet art, si connu des anciens, compose cependant

une grande partie du talent de l'orateur et du poëte. Tout le monde sait que la plus belle scène mal déclamée ne produit aucun effet ; et cependant on conserve dans l'habitude de la vie une prononciation monotone qui abrége tout, mange la moitié des mots, ne caractérise rien, donne à tout une physionomie uniforme, et prive ainsi la raison de sa force et l'esprit de sa grâce.

Frappé de ces vérités, je suivis les conseils de la Harpe, de Delille, de ma mère, dont le jugement était toujours éclairé par un goût aussi sûr que délicat, et je pris longtemps des leçons du célèbre acteur le Kain, pour apprendre à bien lire et à bien dire.

Presque toujours l'amour-propre le plus ambitieux ne se dirige que vers un seul but, celui que lui indiquent sa position, ses moyens, ses penchants et les mœurs de son siècle. Ainsi, chez les anciens, la tribune aux harangues, les palmes de l'éloquence, les lauriers cueillis à la guerre, d'autres lauriers offerts au talent par les muses, voilà ce qui poussait au mouvement toute la jeunesse : tels étaient les motifs de son ardeur et les prix ambitionnés par elle.

Plus tard, la plupart des esprits se détachèrent de la terre pour se diriger vers le ciel. La gloire des saints fut préférée à celle des héros ; on quitta les camps pour les monastères, la tribune pour la chaire, la pourpre pour le cilice. L'enthousiasme religieux succéda aux passions littéraires ou belliqueuses.

Bientôt l'ambition, prompte à entrer dans tous les chemins qui mènent à la considération, prit avec empressement le masque de la piété. La politique se couvrit d'un voile religieux, et chaque courtisan affecta une piété qui, par une feinte renonciation aux biens terrestres et aux plaisirs mondains, lui ouvrit toutes les sources de la fortune et du pouvoir.

Chez les peuples modernes, longtemps on vit subsister le mélange constant de la superstition, du fanatisme, triste héritage des Romains corrompus, avec l'ardeur belliqueuse des

anciens Francs et Germains, qui ne connaissaient de droit que la force, de plaisir que la guerre, et qui croyaient le ciel fermé aux lâches et ouvert aux braves.

Chez ces peuples nouveaux, et surtout parmi nous, la religion et la gloire se montrèrent indulgentes pour l'amour, de sorte que le caractère français, jusqu'au dix-septième siècle, resta à la fois dévot, galant et belliqueux.

C'étaient les mœurs féodales ou chevaleresques : tout jeune noble, en sortant de l'enfance, n'était animé que du triple désir de servir son Dieu, de se battre pour son roi et de plaire à sa dame, et, si l'on en excepte la classe que la pauvreté condamne au travail et à l'ignorance, toute la nation était plus ou moins animée de ces sentiments chevaleresques.

Mais, au moment où j'entrais dans le monde, ces sentiments, dont on retrouvait encore des traces, avaient déjà subi de grandes altérations. Depuis la découverte de l'imprimerie et la réforme de Luther, on avait voulu tout examiner, tout analyser. L'esprit, sortant des ténèbres antiques, était ébloui de cette nouvelle lumière et cherchait par elle à distinguer la vérité de l'erreur, à tout connaître et à tout perfectionner.

Honteux de l'ignorance de nos pères, non-seulement nous voulions nous approprier les trésors de la science des anciens, mais nous prétendions même les égaler, et bientôt les surpasser, dans la carrière des arts, de la législation, de la littérature et de la philosophie.

Cette révolution, opérée graduellement par les découvertes du quinzième siècle, par les guerres de religion, par l'affranchissement de quelques républiques qui avaient brisé le joug du pouvoir arbitraire et qui s'étaient délivrées de celui de Rome, enfin par la gloire des grands écrivains du siècle de Louis XIV, et ensuite par la philosophie épicurienne de la Régence; cette révolution, dis-je, avait exercé une influence si générale sur la jeunesse qui s'élevait en France, à l'époque où Louis XVI commençait son règne, que chacun de nous pouvait offrir à l'atten-

tion d'un observateur éclairé le mélange le plus singulier des mœurs grecques, romaines, gauloises, françaises, chevaleresques et philosophiques.

Nourris dans les principes d'une monarchie militaire, élevés dans l'orgueil d'une noblesse privilégiée, dans les prestiges de la cour, dans les maximes de la piété, et, d'autre part, entraînés par la licence du siècle, par une galanterie dont on faisait trophée ; excités à la liberté par les écrits des philosophes, par les discours des parlements, au lieu d'avoir un but certain, des principes assurés, nous voulions à la fois jouir des faveurs de la cour, des plaisirs de la ville, de l'approbation du clergé, de l'affection populaire, des applaudissements des philosophes, de la renommée que donnent les succès littéraires, de la faveur des dames et de l'estime des hommes vertueux ; de sorte qu'un jeune courtisan français, animé de ce désir de réputation qui sépare du vulgaire les hommes distingués, pensait, parlait et agissait tour à tour comme un habitant d'Athènes, de Rome, de Lutèce, comme un paladin, un croisé, un courtisan, et comme un sectateur de Platon, de Socrate ou d'Épicure.

Cette divergence d'idées produisait nécessairement une confusion qui se répandit jusqu'au sein de la cour. Les tantes du roi y rappelaient les coutumes pieuses et sévères de la fin de Louis XIV ; M. de Maurepas, le mot épicuréisme de la Régence ; le comte du Muy, ministre de la guerre, le courage, la sévérité et la dévotion des anciens preux ; M. de Miroménil, garde des sceaux, la dépendance ancienne et presque servile de quelques magistrats sous des règnes absolus ; M. Turgot, l'esprit de ces sages philanthropes, citoyens et non courtisans, qui voulaient, par de grandes réformes, soulager les peuples opprimés, et faire triompher l'intérêt général des intérêts privés, la justice de l'arbitraire et les principes des préjugés.

Les souvenirs de la Ligue se retraçaient encore sous la forme de partis parlementaires, dans les opinions de quelques Pairs, de plusieurs magistrats, et même d'un prince du sang, le vieux

prince de Conti. Le parti de la dévotion et du despotisme y conservait aussi des défenseurs, tels que les Marsan, les d'Aiguillon. Celui du duc de Choiseul réunissait à la fois sous ses étendards tout ce qu'il y avait de plus brillant dans le système de l'ancienne monarchie et dans ceux des innovateurs.

Au milieu de cet ébranlement général et de ce choc d'opinions opposées, le bon roi Louis XVI et la jeune reine cherchaient la vérité, voulaient le bien, et rêvaient le bonheur public, sans prévoir leur fatale destinée.

Louis XVI était le plus homme de bien de son royaume; la force seule manquait à ses rares qualités, et, au milieu de tant de passions fermentantes, de tant de projets d'innovations et d'un besoin si général de changement, sa facile bonté l'entraîna trop rapidement vers les nombreux écueils sortis de cette mer agitée, et sur lesquels devait inévitablement se briser notre antique monarchie.

Chacun ne voulait que réparer ce vieil édifice, et tous, en y portant la main, le renversèrent. Trop de gens apportèrent des lumières et firent par là éclater un embrasement. Aussi la vie tourmentée de chacun de nous a été, depuis cinquante années, un rêve alternativement monarchique, républicain, belliqueux et philosophique.

Malgré l'amitié qui me liait à la société des nouveaux favoris de la cour, je continuais à préférer Paris à Versailles : l'amour des lettres et celui des plaisirs m'y retenaient invinciblement; l'été seul et mes devoirs m'en éloignaient. Mais, dans les garnisons, je consacrais habituellement à l'étude les heures de liberté que me laissait le service.

Là s'offraient un autre tableau et plus de vestiges de nos anciennes coutumes chevaleresques. Par un effet des mœurs du temps, par une suite des anciens préjugés qui se mêlaient aux idées nouvelles, le sort m'obligea de tirer mon épée ; car l'usage des duels, survivant presque seul aux autres préjugés gothiques, avait constamment résisté, comme il résiste encore,

à la religion, à la raison, à la philosophie et aux lois. Aussi, quoique nos rois jurassent à leur sacre de ne point pardonner au coupable, on ne se donnait guère la peine de se cacher d'un duel, et le mien, qui eut à Lille une grande publicité, loin de m'attirer quelque disgrâce, me donna plus de vogue et de succès à la cour ainsi qu'à la ville. Je remplis une de mes vues en le racontant; car on y verra un exemple du singulier mélange de vivacité, de courtoisie et de légèreté, qui caractérisait les mœurs françaises à cette époque.

L'armée alors ressemblait peu à celle d'aujourd'hui; on y voyait bien régner le même désir de se distinguer, le même zèle pour servir la patrie et le roi; les officiers y montraient la même assiduité aux exercices et aux devoirs militaires; mais la composition en était différente, et les liens de la subordination étaient beaucoup moins resserrés qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Les régiments ne se complétaient que par enrôlement, de sorte que, au lieu de voir sous les drapeaux les fils de famille de toutes les classes, appelés par la conscription et par une loi générale, on n'y comptait que des jeunes gens dont la plupart ne se décidaient à s'enrôler qu'à la suite de quelques dérangements ou par oisiveté. Aucune perspective d'avancement ne leur était offerte, et rien n'était plus rare que de voir des soldats ou des sous-officiers devenir officiers. Le petit nombre de ceux que le hasard élevait ainsi n'y arrivait qu'après de longues années de service. Le nom qu'on leur donnait indiquait assez la rareté de ces chances favorables : on les appelait *officiers de fortune*. Les nobles seuls avaient le droit d'entrer au service comme sous-lieutenants.

Cet usage antique venait du régime féodal, et du préjugé, conservé jusqu'à cette époque, qui fermait aux gentilshommes français toute autre carrière que celle des armes, de la diplomatie et de la magistrature.

Il résultait de ce reste de nos vieilles coutumes une grande difficulté pour maintenir une subordination complète entre des

officiers, séparés, il est vrai, par la hiérarchie des grades, mais qui, en qualité de *nobles*, se regardaient tous comme égaux.

Chacun respectait son chef à la manœuvre, à la parade, dans les heures de service; mais en tout autre temps et partout ailleurs on voyait peu de traces de subordination. Revenus à la ville ou à la cour, il arrivait nécessairement qu'on s'y retrouvait en ordre inverse, et qu'un colonel, gentilhomme de province, s'y voyait en infériorité à l'égard de ses jeunes capitaines ou sous-lieutenants, qui possédaient des charges ou étaient décorés de noms illustres, tels que les Montmorency, les Rohan, les Crillon, etc.

Le régiment où je servais en offrait une preuve frappante. Le colonel qui le commandait, sous les ordres de M. de Castries, était un pauvre gentilhomme gascon, nommé le chevalier Dabeins, vieilli dans les grades inférieurs; il comptait sous ses étendards, indépendamment des officiers en pied de ce corps, dix-sept sous-lieutenants à la suite, tels que le prince de Lambesc, de la maison de Lorraine, grand-écuyer de France; le fils du duc de Fleury, premier gentilhomme de la chambre; les comtes de Matignon, de Roncheroles, de Balbi; enfin la jeunesse la plus brillante de la cour.

M. Dabeins savait à merveille contenir notre turbulence et même parfois humilier notre vanité; aussi, très-souvent, aux grandes manœuvres, devant un public assez nombreux, il se plaisait à nous traiter légèrement, en nous parlant ainsi : « Monsieur Fleury, monsieur Lambesc, monsieur Ségur, vous « manœuvrez comme des étourdis; je vous enverrai à l'ombre « mûrir vos cervelles. » Et en même temps, s'adressant à des officiers de fortune, autrefois cavaliers, il leur disait : « Mon- « sieur de Carré, monsieur de Créplot, monsieur de Roger, « vous avez fort bien exécuté mes ordres; on voit que vous savez « commander comme obéir. » Communément ses louanges et ses reproches n'étaient pas trop justement distribués; mais le

résultat en était toujours assez bon, puisqu'il relevait les humbles et abaissait les superbes.

On sent bien que, malgré la sévérité de quelques chefs, hors du service il devenait bien difficile de maintenir la subordination entre tant de jeunes nobles, habitués dès l'enfance à se regarder comme égaux entre eux et qui se croyaient faits pour commander aux autres. La bourgeoisie avait souvent à se plaindre de leur orgueil, dans les garnisons et dans les quartiers.

Cependant, depuis quelques années, l'esprit d'égalité, né des lumières, avait commencé à se répandre dans la nation; aussi dans beaucoup de villes, telles que Toulouse, Lyon, Besançon, Strasbourg, la bravoure d'un grand nombre de jeunes étudiants avait forcé, par beaucoup de duels, les patriciens à reconnaître qu'on peut rétablir par l'épée le niveau, quand l'honneur le réclame et que la justice ne l'accorde pas.

En général, dans ce temps, c'était moins des grands seigneurs et des hommes de la cour qu'on avait à se plaindre que de la noblesse de province, pauvre et peu éclairée; et c'est ce qui ne doit pas surprendre, car celle-ci n'avait de jouissance que celle de ses titres, qu'elle opposait sans cesse à la supériorité réelle d'une classe de bourgeoisie dont la richesse et l'instruction la gênaient et l'humiliaient.

A son urbanité on reconnaissait presque toujours un homme de la cour, et c'était parmi les jeunes gentilshommes campagnards qu'on rencontrait le plus souvent la morgue et la susceptibilité. Ces esprits querelleurs étaient les plus difficiles à gouverner; craints dans les sociétés bourgeoises, inoccupés dans leur chambre après l'heure des exercices, ils passaient tout leur temps au café, au billard et au spectacle.

Dans la ville de Lille on avait une bonne troupe d'acteurs; les jeunes lieutenants et sous-lieutenants de la garnison se rendaient de si bonne heure et si assidûment à la comédie que les capitaines et les officiers supérieurs ne trouvaient souvent plus de places aux premières loges en y arrivant.

Le lieutenant de roi de la place de Lille, instruit de ce qui se passait, prit, contre sa coutume, une mesure peu réfléchie : il défendit aux lieutenants et sous-lieutenants de se placer dans les premières loges avant la fin du premier acte du spectacle.

Un pareil ordre étonna et mécontenta tout le monde. Les capitaines de la garnison convinrent tous, pour consoler leurs jeunes camarades, de partager leur sort et de ne point prendre les places qu'on défendait à ceux-ci d'occuper.

Étant depuis quelques jours à la campagne, j'ignorais totalement et l'ordre donné et l'effet qu'il avait produit. J'arrive à Lille à l'heure où le spectacle allait commencer; j'entre dans une première loge, un peu surpris de la trouver vide, ainsi que toutes celles du même rang. Ma surprise augmente en voyant des chapeaux sur toutes les chaises de ces loges. C'étaient ceux des lieutenants et sous-lieutenants, qui, pour éluder l'ordre, faisaient ainsi retenir leurs places.

Comme la loge où j'entrai était large, j'avançai une chaise entre deux de celles qui étaient sur le devant et je m'assis, toujours fort surpris du vide de cette première enceinte tandis que tout le reste de la salle était rempli.

Autre étonnement! dès que le premier acte est joué, toutes les portes des premières loges s'ouvrent, et une foule d'officiers y entrent.

L'un d'eux, M. de la Villeneuve, lieutenant de chasseurs dans le régiment Dauphin-infanterie, prend place à côté de moi et me dit : « Monsieur, vous avez fait tomber mon cha-« peau qui était sur cette chaise. » En effet, sans y prendre garde, je l'avais fait tomber en m'asseyant. Je lui fis une excuse polie; mais il me répondit avec une humeur inconcevable qu'une telle impertinence ne se réparait pas par une mauvaise excuse. Je lui répliquai qu'après le spectacle il aurait une explication sérieuse et peut-être moins satisfaisante pour lui.

Nous étant ainsi entendus, il garda le silence; mais, comme il était jeune et impatient, il ne put attendre la fin de la repré-

sentation. Après la première pièce, il se leva et me fit signe de le suivre. Au moment où je sortais, un jeune lieutenant de mon régiment, le comte d'Assas, qui se trouvait derrière moi et qui voulait ma place si je ne rentrais pas, me dit en me répétant ces vers d'un opéra-comique qu'on jouait : « Ségur, tu t'en vas,

« Pour ne revenir jamais, pour ne revenir jamais. »

« Tu te trompes peut-être, » lui répondis-je.

Dès que j'eus rejoint, au bas de l'escalier, mon lieutenant tapageur, nous sortîmes ensemble de la salle, et, lorsque nous fûmes sur la place d'armes, comme réellement il avait le cœur aussi bon que l'esprit vif et léger, il me dit après quelques moments de rêverie : « En vérité, nous sommes de grands fous ! « Nous allons nous couper la gorge pour une bagatelle qui « n'en vaut pas assurément la peine, pour un chapeau tombé ! « — Cette réflexion est juste, lui dis-je, mais un peu trop « tardive. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître; le vin est « tiré, il faut le boire. — Comme vous voudrez, répliqua-t-il; « sortons donc de la ville. — Non, lui dis-je; il est tard, et « celui de nous deux qui sera blessé ne doit pas rester seul « sans secours dans un champ. Allons nous battre sur un bastion. » Il me fit observer que c'était sévèrement défendu et sous des peines graves. « Bon ! repris-je, qu'importe la défense? en « fait de folies, les plus courtes sont les meilleures; ce sera « bientôt fait. Marchons. »

Arrivés dans l'intérieur d'un bastion, nous quittâmes nos habits et nous tirâmes nos épées. Comme mon adversaire était ardent et leste, il s'élança sur moi, par un seul bond, si promptement que je n'eus pas le temps de parer; je me sentis le côté frappé. Heureusement par impétuosité il avait manqué mon corps, et c'était la garde de son glaive qui m'avait touché. « Ma foi ! dis-je en moi-même, d'Assas a pensé prédire juste. »

Je chargeai à mon tour mon adversaire, et lui donnai, en

plongeant, un coup d'épée; la pointe pénétra dans son corps et s'arrêta sur un os. Il voulait continuer, mais la douleur l'empêchait de se tenir ferme sur ses jambes, ce qui me donnait trop d'avantage. Je lui proposai de cesser le combat; il y consentit et accepta mon bras pour marcher.

Nous rentrâmes dans la ville; à la lueur d'un réverbère je le vis inondé de sang, et je réfléchis tristement sur la cruauté de nos préjugés. Bientôt nous trouvâmes un fiacre; je l'y fis monter avec assez de peine, et je voulus y prendre place à côté de lui; mais il le refusa absolument.

Attribuant ce refus à un ressentiment prolongé, je lui en montrai ma surprise. « Vous me jugez mal, me dit-il; je suis « étourdi, un peu bizarre, passablement entêté même, mais « je suis bien loin de vous en vouloir; au contraire, je veux « me punir plus que vous ne l'avez fait. Tout le tort est de « mon côté; je vous ai prévoqué sans raison, et j'exige, quand « ce ne serait même que pour dix minutes, que vous alliez re- « prendre à la comédie la maudite place qui a été le sujet de « notre dispute. Après cela vous viendrez me soigner si vous « le voulez; j'en serai honoré et ravi; autrement, j'y suis dé- « cidé, nous ne nous reverrons plus. » J'eus beau lui dire que je ne pouvais le laisser seul dans l'état où il était, ignorant si sa blessure était mortelle ou non; il ferma la portière et me donna son adresse.

Pour le satisfaire j'allai à la comédie; je repris à d'Assas ma place, en lui racontant mon aventure et en lui rappelant la belle prédiction qu'il m'avait faite sans s'en douter et dont il parut tout attristé. Un quart d'heure après, j'allai chez mon lieutenant blessé, que je trouvai très-souffrant, mais sans danger. Au bout de trois semaines il fut guéri. Il avait fait le récit de cette affaire à tous ses camarades; elle eut un singulier résultat : l'ordre fut retiré, les querelles pour les places cessèrent, et la bonne intelligence se rétablit entre les officiers des différents grades.

Cinq ans après, passant à Nantes, lorsque j'allais m'embarquer pour l'Amérique, j'y retrouvai le régiment Dauphin. Mon lieutenant de chasseurs, instruit de mon passage, m'invita à dîner avec tous les jeunes gens de la garnison. Pour cette fois il n'yeut de choc qu'entre les verres ; la gaieté fut cordiale et vive. Je n'ai rappelé cette anecdote que parce qu'elle me paraît propre à peindre l'esprit de notre âge et les mœurs de notre temps.

Cette aventure termina mon séjour à Lille, car, trois semaines après, je reçus à la fois et la nouvelle de ma nomination à la place de colonel en second au régiment d'Orléans-dragons, et un ordre que m'envoyait mon père de le rejoindre en Franche-Comté, province dont il était commandant.

J'éprouvai une bien douce jouissance en voyant la vénération qu'inspirait mon père dans son commandement, et à quel point sa noble franchise, secondée par l'esprit et par la grâce de ma mère, avait su, en peu de temps, rétablir le calme dans un pays jusque-là toujours agité, concilier les intérêts opposés, et faire régner, au moins en apparence, la plus satisfaisante harmonie entre les corps militaires, la magistrature, l'administration et la bourgeoisie.

Cet exemple et plusieurs autres m'ont prouvé que, malgré la légèreté de notre nation, ou peut-être à cause de cette légèreté même, les qualités les plus nécessaires pour la gouverner facilement sont la gravité, la justice, la bonne foi et la fermeté. Il faut de plus y joindre une politesse qui, sans nuire à la dignité, ménage l'amour-propre de toutes les classes ; car en France l'amour-propre, ou, si on le veut, la vanité, est de toutes les passions la plus irritable, et c'est ce qui fait que depuis trente ans on y a toujours plus vivement et plus constamment défendu l'égalité que la liberté. Aux yeux de quelques-uns même une servitude de plain-pied, et pesant également sur tout le monde, paraîtrait plus supportable qu'une liberté solide construite par étages et avec des différences de classes et de rangs.

Cette même année je fis une course aux eaux de Spa, qui dans ce temps étaient très-fréquentées et très à la mode. Spa était le café de l'Europe; on s'y rendait en foule de tous les pays, sous le prétexte d'y retrouver la santé, mais dans le but réel d'y chercher le plaisir. On y jouissait d'une liberté plus étendue que dans aucune contrée du monde. L'évêque de Liége, souverain de ce pays, était un trop petit prince pour imposer aux voyageurs ses lois et ses usages. Son exemple n'était compté pour rien, et une centaine d'invalides à sa solde ne pouvait être un frein bien respectable; aussi Français, Anglais, Hollandais, Allemands, Russes, Suédois, Italiens, Espagnols et Portugais, chacun y vivait selon les mœurs de son pays, et cette variété d'usages avait un charme singulier.

Ce fut là que j'appris, pour la première fois, les événements qui annonçaient en Amérique une prochaine et grande révolution. Le premier théâtre de cette lutte sanglante entre la Grande-Bretagne et ses colonies fut la ville de Boston. Le premier coup de canon tiré dans ce nouvel hémisphère pour défendre l'étendard de la liberté retentit dans toute l'Europe avec la rapidité de la foudre.

Je me souviens qu'on appelait alors les Américains *insurgés* et *Bostoniens;* leur courageuse audace électrisa tous les esprits, excita une admiration générale, surtout parmi la jeunesse, amie des nouveautés et avide de combats; et dans cette petite ville de Spa, où se trouvaient tant de voyageurs, ou députés accidentels et volontaires de toutes les monarchies de l'Europe, je fus singulièrement frappé de voir éclater unanimement un si vif et si général intérêt pour la révolte d'un peuple contre un roi.

L'insurrection américaine prit partout comme une mode. Le savant jeu anglais, le whist, se vit tout à coup remplacé dans tous les salons par un jeu non moins grave qu'on nomma *le boston*. Ce mouvement, quoiqu'il semble bien léger, était un notable présage des grandes convulsions auxquelles le

monde entier ne devait pas tarder à être livré, et j'étais bien loin d'être le seul dont le cœur alors palpitât au bruit du réveil naissant de la liberté, cherchant à secouer le joug du pouvoir arbitraire.

Ceux qui nous en blâmèrent depuis devraient se rappeler qu'alors ils partageaient notre enthousiasme et semblaient se retracer avec plaisir les vieux souvenirs de la Ligue et de la Fronde, temps bien différent, causes bien diverses, mais que leur esprit frondeur ne savait alors ni distinguer ni séparer.

Comment d'ailleurs les gouvernements monarchiques de l'Europe pouvaient-ils s'étonner de voir éclater l'amour de la liberté dans les esprits ardents d'une jeunesse que partout on élevait dans l'admiration des héros de la Grèce et de Rome, devant laquelle on avait constamment loué avec enthousiasme l'affranchissement de la Suisse et de la Hollande, et qui n'apprenait à lire et à penser qu'en étudiant sans cesse les ouvrages des républicains les plus célèbres dans l'antiquité?

Mais tel était l'aveuglement des princes et des grands : ils avaient favorisé les progrès des lumières et voulaient une obéissance passive qui ne peut exister qu'avec les ténèbres. Ils prétendaient jouir de tout le luxe des arts et de la civilisation sans permettre aux savants, aux artistes, à tous les plébéiens éclairés, de sortir d'une condition presque servile. Enfin ils pensaient, chose impossible, que les lumières de la raison pouvaient briller et s'étendre sans dissiper les nuages des préjugés nés dans les siècles de la barbarie.

Il n'existait pas une doctrine en éducation, un progrès en philosophie, un succès en littérature, un applaudissement au théâtre, qui ne dût avertir les puissances qu'une grande époque était arrivée, qu'il fallait un autre art pour gouverner les hommes, et qu'on ne pouvait plus leur refuser la jouissance de leurs droits longtemps perdus, mais que des hommes tels que l'immortel Montesquieu leur avaient fait reconnaître et retrouver.

Lorsque je fus de retour à Paris, mes regards y furent frappés par la même agitation des esprits. Personne ne s'y montrait favorable à la cause des Anglais, et chacun y faisait publiquement des vœux pour celle des Bostoniens.

Cependant, malgré cet amour de la liberté qui se manifestait en France, l'inégalité existait encore tout entière par le droit, par les lois, par les priviléges; mais de fait elle s'atténuait chaque jour : les institutions étaient monarchiques, et les mœurs républicaines. Les charges, les fonctions publiques continuaient à être le partage de certaines classes; mais, hors de l'exercice de ces fonctions, l'égalité commençait à régner dans les sociétés; les titres littéraires avaient même, en beaucoup d'occasions, la préférence sur les titres de noblesse, et ce n'était pas seulement aux hommes de génie qu'on rendait des hommages qui faisaient disparaître pour eux toute trace d'infériorité; car on voyait fréquemment, dans le monde, des hommes de lettres du second et du troisième ordre être accueillis et traités avec des égards que n'obtenaient pas les nobles de province.

La cour seule conservait son habituelle supériorité; mais, comme les courtisans en France sont encore plus les serviteurs de la mode que les serviteurs du prince, ils trouvaient de bon air de descendre de leur rang, et venaient faire leur cour à Marmontel, à d'Alembert, à Raynal, avec l'espoir de s'élever, par ce rapprochement, dans l'opinion publique.

C'était cet esprit d'égalité qui faisait alors le charme des sociétés de Paris et qui y attirait en foule les étrangers de tous les pays. Partout ailleurs, si ce n'est en Angleterre, on ne savait pas jouir de la vie privée; on ignorait les douceurs d'une société sans morgue, sans gêne, d'une conversation sans déguisement et sans entrave. Autre part, la séparation entre les castes étant constante et inviolable, chacun ne vivait qu'avec ses pairs, et il n'existait aucun commerce d'échange

entre les esprits et les intérêts des diverses fractions de la population éclairée.

Chez nous, au contraire, ces communications fréquentes des divers étages de la société, ces liaisons mutuelles, ces égards réciproques, ces échanges de pensées accroissaient la richesse de notre civilisation, et dans ces rapports nouveaux les nobles acquéraient les connaissances et les lumières de tout genre dont ils étaient auparavant privés, tandis que les hommes éclairés des classes inférieures y puisaient des leçons de ce goût fin, de ce tact délicat, de cette grâce élégante, fleur légère, mais charmante, qu'on ne trouve qu'au sein d'une cour polie.

Il faut avouer aussi que, depuis longtemps, cet esprit d'égalité, avant de s'étendre jusqu'au tiers-état, avait jeté de profondes racines dans la noblesse française. La hiérarchie féodale était oubliée. On avait entendu Henri IV dire « qu'il regardait « comme son plus beau titre d'honneur d'être le premier des « gentilshommes français. » Les Pairs avaient bien seuls droit de séance au parlement et les honneurs du Louvre ; les duchesses jouissaient de la prérogative d'être assises sur un tabouret chez la reine ; mais, hors de ces circonstances très-rares, les nobles se croyaient tous parfaitement égaux entre eux.

Au mariage de Marie-Antoinette, la noblesse, qui ne voulait pas reconnaître la supériorité des ducs, c'est-à-dire des hommes titrés, s'opposa même vivement aux droits que la reine voulait établir en faveur de la maison de Lorraine, et menaçait de ne pas se trouver au bal paré si la princesse Charlotte de Lorraine ouvrait ce bal. Comme la résistance était opiniâtre, la négociation sur ce point frivole fut difficile. Enfin il fut décidé que la princesse jouirait de la faveur qu'on voulait lui accorder, mais sans conséquence pour l'avenir, et uniquement parce qu'elle était parente de la reine.

La fierté des princes de la Germanie, de ce dernier temple

de l'étiquette, de ce dernier asile de l'ancien système féodal, était obligée en venant en France de se soumettre à ce niveau social. Tous les princes allemands, souverains chez eux, n'étaient traités à Paris par les gentilshommes français que comme leurs égaux. Il n'existait aucune différence, par exemple, entre le prince Max de Deux-Ponts, aujourd'hui roi de Bavière, et les gentilshommes français qui servaient ou vivaient en société avec lui; car ce prince était alors entré au service de France.

Les électeurs et quelques souverains, même du troisième ordre, comme le duc de Deux-Ponts, qui n'auraient pas voulu reconnaître cette égalité et qui voulaient cependant jouir des plaisirs que leur offrait le séjour de Paris, éludaient toute difficulté en voyageant incognito; c'est pour cette raison que le duc de Deux-Ponts y prenait le nom de comte de Spanheim.

Les électeurs formaient à la vérité des prétentions plus hautes; ils croyaient devoir jouir partout des honneurs royaux; ils ne voulaient point céder le pas, même aux princes du sang royal. Aussi les vit-on très-rarement en France, et leur séjour y devint l'objet de vives contestations à la cour.

Ce que je viens de dire des princes allemands me rappelle encore une aventure qui m'arriva à la suite d'une querelle que me fit sans sujet le prince de Nassau, à un dîner que nous donnait le prince de Deux-Ponts, logé modestement alors à l'hôtel du Parlement d'Angleterre, rue Coq-Héron.

Pour mieux expliquer les motifs de cette querelle, il faut remonter un peu plus haut.

Un ou deux ans environ avant l'époque dont je parle, je rencontrai le prince de Nassau un matin sur la terrasse des Feuillants, aux Tuileries; il marchait vite, et je voulus en vain l'arrêter. « Je suis très-pressé, dit-il; le prince F... de S... m'a « choisi pour témoin d'un duel qui doit avoir lieu tout à l'heure « aux Champs-Élysées entre lui et le chevalier de L.... Tous « deux ayant été obligés de promettre au tribunal des maré- « chaux de ne point s'envoyer de cartel et voulant cependant

« se battre, il faut que leur duel ait l'air de l'effet du hasard « et d'une rencontre à la promenade. Si tu veux voir ce combat, « viens avec moi. »

J'y consentis, car j'étais assez curieux de voir sur le pré ce prince qui, par sa lenteur à se décider dans ces sortes d'affaires, avait trouvé le moyen de se donner une réputation assez douteuse du côté de la bravoure, quoiqu'il n'y eût peut-être pas d'homme de son temps qui se fût battu plus souvent que lui.

Nous sortîmes donc des Tuileries et nous entrâmes dans la grande allée des Champs-Élysées. Devant nous, à une assez grande distance, nous vîmes deux voitures s'arrêter et nos deux champions en descendre avec leurs épées. Ils marchèrent, et nous hâtâmes le pas pour les rejoindre; mais la distance était assez grande, et il y avait ce jour-là des promeneurs. Avant d'approcher du lieu où ils s'arrêtèrent, une foule assez nombreuse nous en sépara.

Nous entendîmes alors un grand tumulte; nous courûmes, et, en arrivant, nous vîmes le dénoûment très-singulier de ce combat : l'un des deux combattants tenait à la main le tronçon de son épée brisée, l'autre le frappait avec la sienne. Tous deux s'accusaient réciproquement d'avoir violé les usages et les règles du duel. L'un prétendait qu'étant tombé, parce que le pied lui avait glissé, et que son épée s'étant rompue, son adversaire était venu pour le percer, quoiqu'il fût désarmé, ce qu'il aurait fait si son valet de chambre ne fût venu le secourir. L'autre soutenait que son ennemi, sans attendre qu'il fût en garde, l'avait légèrement blessé dans les reins, et qu'ensuite le valet de chambre de ce même ennemi était venu, contre toute convenance, se mêler au combat.

La foule qui les entourait était trop partagée d'opinions pour nous éclairer. De toutes parts on criait *au meurtre! à l'assassinat!* sans désigner le coupable. Cette foule s'accroissait à chaque instant, et les derniers arrivants, qui n'avaient rien vu, n'étaient pas ceux qui criaient le moins haut.

Les deux témoins de chaque combattant défendaient, avec une vivacité un peu partiale, chacun la cause de son ami. Enfin les exhortations de quelques spectateurs plus sages persuadèrent aux deux adversaires et à leurs amis de terminer ce scandale. Tous deux étaient blessés. Les témoins les reconduisirent dans leurs voitures, et ils se séparèrent.

Cette aventure, comme on le croit bien, fit un grand bruit; on ne parlait d'autre chose dans Paris. Le soir, le vieux père du prince F... m'écrivit qu'ayant su que j'avais été à portée de voir ce qui s'était passé il me priait de lui écrire mon opinion à ce sujet, persuadé qu'elle serait favorable à l'honneur de son fils.

Le prince de Nassau me pressa vivement, mais en vain, d'acquiescer à cette demande. Je m'y refusai, alléguant pour excuse que c'était aux témoins choisis par les deux parties à déposer sur une si étrange affaire, et que, le hasard seul m'en ayant rendu spectateur, je ne voulais point, étant arrivé tard et au milieu de ce grand tumulte, émettre, sur ce que j'avais très-confusément vu et très-vaguement entendu, une opinion qui pourrait être désavantageuse à l'une ou à l'autre des parties. Cette réponse mécontenta Nassau, et depuis ce jour il avait existé une assez grande froideur entre nous.

Nous étions encore dans cette disposition réciproque lorsqu'un jour nous dînâmes ensemble, avec environ vingt autres convives, chez le prince Max de Deux-Ponts. Le repas était fort avancé quand un des invités, M. de S... B..., jeune homme doué d'un très-bon cœur et d'un excellent esprit, mais qui avait alors toute l'ardeur et la légèreté de son âge, entra dans la salle à manger, et, après quelques excuses faites au maître de la maison sur son retard, alla se placer à côté du prince de Nassau.

Celui-ci le railla sur sa paresse; M. de S... B... lui répondit, sur le même ton, que ce qui l'avait retardé était une querelle qu'il venait d'avoir avec un prince allemand, et qu'il avait été au moment de jeter ce prince par la fenêtre.

Nassau, naturellement très-colère, au lieu de rire de cette légèreté si singulière à la table d'un prince allemand et à côté d'un prince du même pays, s'en fâcha sérieusement, déclarant que, lorsqu'on tenait un pareil propos, il fallait au moins nommer le prince dont on voulait parler. M. de S... B... répliqua qu'il s'agissait d'une querelle survenue entre lui et le prince F... de S...

Comme je voyais le visage de Nassau s'enflammer, je crus pouvoir apaiser cette altercation naissante en m'y interposant. « Monsieur de S... B..., dis-je alors, vous avez tort; le « prince F... ne se serait pas laissé malmener aussi facilement « que vous le croyez. Je l'ai vu soutenir un combat très-vif, il « y a quelques mois, aux Champs-Élysées. »

Ces paroles, au lieu d'apaiser la colère de Nassau, comme je l'espérais, ne firent que la détourner sur moi. « Monsieur, « me dit-il assez haut, vous n'avez point voulu parler sur cette « affaire quand on vous en priait; ainsi, à présent, vous fe- « riez mieux de vous taire. » Je lui répliquai que ce ne serait jamais lui qui pourrait m'imposer silence. Les personnes qui étaient entre nous s'empressèrent d'étouffer nos voix et d'interrompre cette conversation.

Après le dîner, je m'approchai sans affectation de Nassau et je lui dis : « Vous m'avez tenu un propos offensant, parce « que votre emportement vous a ôté toute réflexion. Vous avez « dix ans de plus que moi; votre réputation est faite et trop « faite par vingt combats; la mienne ne fait que s'établir. « Vous sentez qu'il me faut une satisfaction, et il en est de deux « genres : vous pouvez tout finir, si vous le voulez, en disant « devant nos convives, qui sont tous vos amis, que vous vous « reprochez votre vivacité, n'ayant eu aucune intention de m'of- « fenser. Si je n'obtiens pas cette satisfaction, vous savez qu'il « m'en faudra une autre.

« — Je n'en ai point à vous donner, » reprit-il brusquement. « Eh bien! lui répondis-je, demain, à sept heures du matin,

« j'irai chez vous pour vous demander raison d'une si étrange « conduite. » Après ce peu de paroles échangées nous nous quittâmes.

Pour éviter d'être retenu par aucun obstacle imprévu, je me gardai bien de rentrer chez mes parents, et je leur écrivis que j'étais obligé de partir pour Saint-Germain. Le vicomte de Noailles avait été présent à cette scène; je le choisis pour témoin et j'allai demander asile à un autre de mes amis, le duc de Castries, qui me fit coucher chez lui. Le vicomte de Noailles, qui devait me servir de témoin, vint me chercher le lendemain à six heures et demie, pour m'accompagner chez le prince de Nassau.

Lorsque nous y arrivâmes, tout le monde dormait dans sa maison. Maître et valets, tous étaient plongés dans le plus profond sommeil. Nous eûmes beaucoup de peine à réveiller le suisse, à nous faire ouvrir et à pénétrer dans la chambre du prince, que notre brusque entrée éveilla en sursaut.

Il avait perdu toute idée de ce qui s'était passé la veille; ce souvenir s'était effacé de son cerveau avec les fumées du vin de Champagne qu'il avait bu. « Par quel hasard, Messieurs, nous « dit-il, me faites-vous une visite si matinale? — Vous devez « le savoir, lui répondis-je, puisque c'est vous qui l'avez voulu. « — Parbleu, reprit-il, je me donne au diable si j'en sais un « mot. »

Je fus donc obligé de lui rappeler en peu de paroles le propos insolent qu'il m'avait tenu. « Tu as raison, dit-il, je me suis « conduit comme un fou; le vin m'avait troublé la tête; mais « il n'y faut plus penser, et, puisque tu m'as amené le vicomte « de Noailles, je te déclare devant lui que je suis ton serviteur, « ton ami, et qu'il n'a jamais été dans mon intention de te faire « la moindre offense.

« — C'est bien, dis-je à mon tour, mais c'est trop tard; j'au- « rais voulu pour toute chose au monde recevoir hier de toi « cette réparation; mais les vingt convives qui dînaient avec

« nous ne peuvent en être témoins, et elle ne me suffit plus.

« — Allons, ajouta-t-il, tu as encore raison. Eh bien! nous nous « battrons; mais au moins, je te prie, qu'il n'entre point de « ressentiment dans ce combat, et que ce ne soit simplement « qu'un sacrifice que nous faisons aux préjugés et au point « d'honneur. » Je lui serrai la main amicalement, et il se leva.

Il me proposa de déjeuner; mais, comme je lui dis que je ne déjeunerais qu'après le combat, il me répliqua d'un air un peu piqué : « La réponse n'est pas mal présomptueuse. Nous ver- « rons qui des deux, après cette affaire, pourra déjeuner. »

Dès qu'il fut habillé, nous sortîmes. Je lui demandai où il voulait aller. « Ah! reprit-il, j'ai non loin d'ici un endroit très- « commode pour ce genre d'exercice. » Je repartis « qu'on « voyait bien qu'il était coutumier du fait. »

M'arrêtant alors, je lui fis remarquer que j'étais accompagné d'un témoin et qu'il n'en avait pas, ce qui était contre la règle. « Bon! me dit-il, Noailles est notre ami et homme « d'honneur; je le choisis aussi pour témoin; il en vaut bien « deux. »

Nous continuâmes notre marche. Arrivés dans une petite ruelle entre deux murs de jardin, nous nous mîmes lestement en chemise et en garde. A peine nos fers étaient-ils croisés, que, jetant les yeux sur un ruban, couleur de rose, attaché à la garde de mon épée, il s'écria : « Voilà une nouvelle faveur « de quelque belle! Je crains bien qu'elle ne te porte bonheur. « — C'est ce que nous verrons bientôt, » repris-je. Alors nous nous attaquâmes vivement.

Le prince ne se battait pas comme un autre; il ne suivait aucune des règles de l'escrime; mais, comme il était singulièrement nerveux et agile, tantôt il s'élançait sur son ennemi avec la rapidité d'un cerf, et tantôt il sautait en arrière avec la même vélocité, de sorte qu'il était également difficile de parer ses coups rapides et de l'atteindre dans sa prompte retraite.

Ce jeu, qui m'étonnait fort, lui avait réussi dans presque

toutes les affaires que sa vivacité lui avait fréquemment attirées. Aussi, malgré mon attention et mon sang-froid, il perça plusieurs fois ma chemise, mais heureusement sans me toucher, et moi je m'étendais inutilement pour frapper à mon tour.

Cependant, au bout de quelques secondes, mon épée l'atteignit à la main et son sang coula. Je lui demandai alors s'il était content et s'il voulait s'arrêter. « Content! dit-il un peu « vivement, je l'étais tout à l'heure, mais à présent je ne le « suis plus. Continuons. »

Le combat recommença; son fer, dirigé trop impétueusement, manqua et dépassa plusieurs fois mon corps; enfin mon épée perça son bras et se brisa au moment où je voulais parer un coup qu'il me ripostait. « Allons, lui dis-je en ce « moment, il faut envoyer chercher une autre épée. »

« Vous êtes deux insensés, s'écria le vicomte de Noailles; « pour un propos trop vif, mais qui n'était point une injure, « c'est, ma foi! bien assez de deux blessures reçues et d'une « épée rompue. Je vous déclare que dorénavant celui qui ne « voudra pas cesser de combattre aura affaire à moi. »

Nous rîmes de cette saillie. « Parbleu, dit Nassau, il a « raison, et je le sens d'autant mieux que ma main commence « à ne pouvoir plus tenir mon épée. — Eh bien! repris-je, « veux-tu que nous nous embrassions et que tout soit fini? — « J'y consens, repartit-il, à condition de jurer sur notre « honneur que, quoi qu'il arrive, nous ne combattrons jamais « l'un contre l'autre, et que nous serons frères d'armes pour « la vie. » Nous nous embrassâmes; ainsi tout fut terminé.

Je ne serais pas entré dans les détails de cette affaire, qui ne concerne que moi seul, si elle n'eût été, par la suite, une des causes d'événements assez singuliers; car on verra, en poursuivant la lecture de ces Mémoires, que, Nassau étant en Pologne lorsque j'étais en Russie, fidèle à la fraternité jurée,

j'obtins pour lui de l'impératrice, qu'il n'avait jamais vue et qui était même prévenue contre lui, le don d'une terre en Crimée et la permission de porter sous pavillon russe, dans la mer Noire, les productions de ses domaines en Pologne. Par reconnaissance il offrit à l'impératrice de la servir contre les Turcs. Élevé par elle au commandement de ses flottes, il brûla dans le Borysthène celle du capitan-pacha et battit dans le Nord les escadres du roi de Suède. Tant il est vrai que les plus grands événements sont souvent produits par les plus petites causes !

Ce prince, par l'originalité de son caractère, était un vrai phénomène au milieu d'un temps et d'un pays où l'effet d'une longue civilisation était de donner à tous les esprits une uniforme ressemblance, au moins pour le langage et pour la forme.

Dans nos brillantes sociétés surtout, par un mélange et par un frottement continuels, les empreintes natives de chaque caractère s'effaçaient; comme tout était de mode, tout était semblable. Les opinions, les paroles se pliaient sous le niveau de l'usage; langage, conduite, tout était de convention, et, si l'intérieur différait, chacun au dehors prenait le même masque, le même ton et la même apparence.

Le prince de Nassau, au contraire, offrait à nos regards un mélange bizarre des qualités les plus opposées et ne ressemblait qu'à lui-même. Son esprit était peu cultivé; il manquait d'imagination, parlait peu et semblait au premier abord d'une froideur extrême. Cependant nul n'était plus propre à réussir dans tout ce qu'il voulait, parce qu'il voulait très-fortement et avait une invariable suite dans ses démarches et dans ses projets.

Il avait toujours besoin d'argent, le prodiguait sans mesure et n'en gardait jamais; trois fois il se ruina, mais son bonheur et son courage relevèrent trois fois sa fortune.

Cet homme, d'un maintien si froid, s'irritait au moindre

mot; sa douceur apparente se changeait avec rapidité en colère. Passionné pour les femmes, pour le jeu, pour le luxe, pour tous les plaisirs de la capitale, il les quittait sans regret au moindre bruit de trompettes et de guerre. Préférant Paris à tout autre séjour, il s'en éloignait sens cesse pour parcourir les quatre parties du monde, dont il fit le tour avec Bougainville.

Voluptueux avec recherche, il supportait sans peine les rigueurs de tous les climats, les fatigues de tous les genres, les privations de toute espèce. Partout où l'on s'amusait et où l'on se battait, on était sûr de le rencontrer. C'était le courtisan de toutes les cours, le guerrier de tous les camps, le chevalier de toutes les aventures.

On le vit successivement combattre les tigres dans un autre hémisphère, attaquer les Anglais à Gibraltar, s'élancer à la nage après l'incendie de sa batterie flottante, détruire une escadre turque près d'Oczakow, guerroyer contre les Suédois dans les mers glacées du Nord avec des fortunes diverses, et ensuite porter en Allemagne ses armes et son argent au secours des émigrés.

Enfin, pour compléter les contrastes, ce caractère si haut, si fier, si aventureux lorsqu'il était animé par la gloire ou par le simple point d'honneur, devenait trop flexible et trop souple à la cour, et le paladin, pour gagner la faveur des princes, retombait alors dans la foule des courtisans.

La Révolution l'empêcha d'achever le rôle auquel la nature l'avait destiné; il ne put y briller ni dans l'un ni dans l'autre parti. Il s'y trouvait en effet dans une fausse position; car son amour pour les aventures et pour les dangers, ainsi que son ardeur impétueuse, auraient dû le classer au premier rang des Français, des républicains et des Impériaux, tandis que son nom, son rang, ses habitudes et ses préjugés le retenaient au milieu des coalisés, dont la lenteur méthodique était incompatible avec son humeur entreprenante.

Deux jours après notre combat, le prince de Nassau vint au bal de la reine avec une écharpe qui soutenait son bras. Notre aventure se répandit, et, comme ce temps bizarre était un constant mélange de galanterie, de chevalerie et de philosophie, cette petite affaire me fit honneur dans l'esprit des hommes qui se vantaient le plus de combattre les préjugés, et les dames me firent fête.

Nous passâmes l'hiver en jeux, en bals et en plaisirs. Tous les Français ressemblaient alors à ces jeunes Napolitains qui rient, chantent et s'endorment sans inquiétude sur la lave et au bord d'un volcan. Comment prévoir d'horribles malheurs au sein de la paix et de la prospérité! Comment craindre ce débordement de passions et de crimes à une époque où tous les écrits, toutes les paroles, toutes les actions n'avaient pour but que l'extirpation des vices, la propagation des vertus, l'abolition de tout arbitraire, le soulagement des peuples, l'amélioration du commerce et de l'agriculture, enfin le perfectionnement des sociétés humaines!

Un roi jeune, vertueux, bienfaisant, qui n'avait d'autre pensée que celle du bonheur de ses sujets, et qui ne voulait d'autre autorité que celle de la justice, donnait par son exemple un nouvel essor à toutes ces idées généreuses et philanthropiques.

Il avait pris pour ministres les deux hommes que la voix publique désignait comme les plus instruits, les plus désintéressés, les plus vertueux. Toutes les idées de tolérance et de sage liberté étaient accueillies et encouragées par eux. Amis constants des principes, ennemis courageux des abus, ils réalisaient avec leur monarque les vœux de cet ancien sage qui disait que *le bonheur n'existerait sur la terre qu'au moment où la vraie philosophie s'assiérait sur le trône.*

Partout l'injuste persécution des protestants cessait; on supprimait la fiscalité des corporations; la corvée était détruite; les traces de toute servitude disparaissaient; les priviléges

humiliants n'osaient plus se montrer et s'exercer; enfin on vouait à l'oubli cette antique maxime féodale qui disait *qu'aucun noble n'est tenu de payer taille ni de faire de viles corvées, et que nul n'est corvéable s'il n'est vilain et taillable.*

Avec de tels ministres, une réforme douce, graduelle et salutaire, nous aurait mis à l'abri d'une révolution ; mais une telle philosophie peut rarement se montrer avec impunité aux regards des classes puissantes, qui ne vivent que d'abus, n'existent que par des priviléges, et qui perdraient presque toutes leurs jouissances et leur éclat, si le mérite seul menait au crédit et si la justice remplaçait l'arbitraire.

La cour, presque toujours plus puissante que la royauté, s'alarma des projets des deux ministres et les attaqua avec toutes les armes que l'intérêt et l'intrigue savent si bien fournir aux passions.

Le roi était bon, mais faible; partageant les pensées et les sentiments de Turgot, il n'eut pas la force de le soutenir; il le renvoya et en gémit. Malesherbes voulut partager le sort d'un collègue si digne de lui et donna sa démission. Cependant, parmi les ministres qui les remplaçaient, on ne vit que des hommes de mérite, car on n'osait pas en proposer d'autres à un prince tel que Louis XVI.

Le choix de M. Necker comme directeur général des finances fut une grande et très-remarquable innovation; elle portait l'empreinte de l'esprit du siècle, et c'était la première fois, depuis Henri IV, qu'on voyait un protestant siéger dans les conseils de nos rois.

L'envie la plus haineuse ne saurait, par aucun prétexte plausible, refuser à M. Necker le plus noble caractère, une âme élevée, un extrême amour du bien public, des intentions toujours pures, un esprit très-étendu et une brillante éloquence; mais il était, d'une autre part, ainsi que le roi, plus fort en principes qu'en actions.

Tous deux, jugeant les hommes comme ils devraient être,

et non comme ils sont, se persuadaient trop facilement qu'il suffisait de vouloir le bien pour le faire et de mériter l'amour des peuples pour l'obtenir. Ils ignoraient la logique des passions ; ils ne savaient pas que, chez la plupart des hommes, rien n'est plus opposé à leur intérêt bien entendu que leur égoïsme.

Admis dans l'intimité de M. Necker et de sa femme, quoique bien jeune encore, je puis assurer que jamais on ne pouvait l'entendre sans être touché de ses sentiments et frappé de respect pour son caractère. On respirait dans cette maison un air de simplicité et de vertu tout à fait étranger au milieu d'une cour brillante et d'une capitale corrompue.

A cette époque, si différente du temps présent, un long usage excluait la jeunesse des affaires ; il fallait, pour oser se mêler de politique et de législation, cette maturité d'âge qui ne donne pas toujours la raison, mais qui au moins la suppose. Ainsi, dans ces souvenirs que je retrace, on ne doit point s'attendre à me voir comme acteur au milieu de tous ces divers événements qui se préparaient, se succédaient, et qui, en nous donnant l'espoir de tant de bonheur, nous conduisirent à tant de calamités.

Dans la plus grande partie de ces scènes politiques qui ont fini par bouleverser l'Europe, j'étais placé, non sur le théâtre, mais au premier rang des spectateurs ; j'avais toute l'illusion de la scène. L'enthousiasme excité par les nouvelles idées de réformes, d'améliorations, de liberté, de tolérance et d'une égalité légale, me ravissait.

Le sort me mit cependant à portée plusieurs fois de voir de très-près les principaux personnages et l'intérieur même des coulisses ; mais ce hasard, loin de dissiper mon illusion, y ajoutait ; et il était en effet impossible de passer les soirées chez d'Alembert, d'aller à l'hôtel de la Rochefoucauld, chez les amis de Turgot, d'assister au déjeuner de l'abbé Raynal, d'être admis dans la société et dans la famille de M. de Malesherbes,

enfin d'approcher de la reine la plus aimable et du roi le plus vertueux, sans croire que nous entrions dans une sorte d'âge d'or dont les siècles précédents ne nous donnaient aucune idée.

Cependant des faits mieux observés, et qui ne tardèrent pas à se multiplier, auraient dû dessiller les yeux de spectateurs plus expérimentés, et une suite d'événements qui se succédèrent avec rapidité ne devaient manifester que trop clairement à nos yeux, d'un côté, l'imminence de la crise qui approchait, la fougue des passions innovatrices qui se propageaient, l'effrayante jalousie qui animait l'ordre plébéien contre les ordres de la noblesse et du clergé, l'irritation de ceux-ci, et, de l'autre côté, la faiblesse des pilotes chargés de nous diriger entre tant d'écueils.

En effet, déjà par sa faiblesse le ministère de Louis XV avait laissé honteusement partager la Pologne par la Russie, la Prusse et l'Autriche : partage funeste! car il eut le double inconvénient : 1° de rompre l'équilibre établi par le traité de Westphalie, d'augmenter considérablement la force de trois puissances déjà formidables, tandis que l'Angleterre, d'un autre côté, avait acquis la plus grande prépondérance par la conquête de l'Inde, ce qui rabaissait la France au second rang des monarchies, elle qui jusque-là avait occupé le premier; 2° de substituer le droit de convenance au droit des gens, puisque sans prétexte on avait démembré une puissance inoffensive, et par cette injustice ouvert la porte à la violation de tous les engagements, de tous les droits et de toutes les propriétés.

La même faiblesse semblait toujours paralyser nos conseils au dedans et au dehors. La Russie, active et constante dans son ambition, envahit bientôt la Crimée. Vainement l'Autriche s'efforça, pour la seconde fois, d'engager la France à opposer une digue à tant d'accroissements; vainement l'empereur Joseph, lorsqu'il vint à Paris, redoubla ses instances et annonça le péril dont la gigantesque grandeur du colosse russe menaçait l'Europe. L'amour du repos, le désordre des finances et la timidité

qui empêchait de les rétablir, en imposant le clergé, l'emportèrent sur toute autre considération.

Il en résulta que l'Autriche, ne se trouvant pas en état de lutter seule contre la Russie, changea de système et resserra ses liens avec le cabinet de Pétersbourg, ce qui nous fit perdre en grande partie notre prépondérance en Allemagne, et l'influence que nous étions habitués à exercer sur les puissances des deuxième et troisième ordres, qui jusqu'alors avaient compté sur notre protection.

Pendant ce temps, la liberté, assoupie dans le monde civilisé depuis tant de siècles, se réveillait dans un autre hémisphère et luttait glorieusement contre une antique domination, armée des forces les plus redoutables.

Inutilement l'Angleterre, fière de son pouvoir, de ses nombreuses flottes et de ses richesses, avait soldé et envoyé quarante mille hommes en Amérique pour étouffer cette liberté dans son berceau : une nation tout entière qui veut être libre est difficilement vaincue.

Le courage de ces nouveaux républicains leur attirait partout en Europe l'estime, les vœux des amis de la justice et de l'humanité. La jeunesse surtout, par un singulier contraste, élevée, au sein des monarchies, dans l'admiration des grands écrivains comme des héros de la Grèce et de Rome, portait jusqu'à l'enthousiasme l'intérêt que lui inspirait l'insurrection américaine.

Le gouvernement français, qui désirait l'affaiblissement de la puissance anglaise, était insensiblement entraîné par cette opinion libérale qui se déclarait avec tant de vivacité. Il donnait même secrètement ou laissait donner, par son commerce, des secours en armes, en munitions et en argent, aux Américains ; mais, par une suite de sa faiblesse, il n'osait se prononcer ouvertement, affectait au contraire en apparence une impartiale neutralité, et s'aveuglait au point de croire que ses démarches secrètes ne seraient pas devinées et qu'il pourrait ruiner sa rivale sans courir le danger de se mesurer avec elle. Une telle illusion

devait peu durer, et le cabinet anglais était trop clairvoyant pour laisser ainsi recueillir au nôtre les avantages de la guerre sans en courir les chances.

Le voile dont on se couvrait devenait de jour en jour plus transparent. Bientôt on vit arriver à Paris les députés américains, Sileas Deane et Arthur Lee; peu de temps après, le célèbre Benjamin Franklin vint les rejoindre. Il serait difficile d'exprimer avec quel empressement, avec quelle faveur furent accueillis en France, au sein d'une vieille monarchie, ces envoyés d'un peuple en insurrection contre son monarque.

Rien n'était plus surprenant que le contraste du luxe de notre capitale, de l'élégance de nos modes, de la magnificence de Versailles, de toutes ces traces vivantes de la fierté monarchique de Louis XIV, de la hauteur polie, mais superbe, de nos grands, avec l'habillement presque rustique, le maintien simple, mais fier, le langage libre et sans détour, la chevelure sans apprêt et sans poudre, enfin avec cet air antique qui semblait transporter tout à coup dans nos murs, au milieu de la civilisation amollie et servile du dix-septième siècle, quelques sages contemporains de Platon ou des républicains du temps de Caton et de Fabius.

Ce spectacle inattendu nous ravissait d'autant plus qu'il était nouveau, et qu'il arrivait justement à l'époque où la littérature et la philosophie répandaient universellement parmi nous le désir des réformes, le penchant aux innovations et les germes d'un vif amour pour la liberté.

Le bruit des armes excitait encore davantage l'ardeur d'une jeunesse belliqueuse; la lente circonspection de nos ministres nous irritait; nous étions fatigués de la longueur d'une paix qui durait depuis plus de dix ans, et chacun brûlait du désir de réparer les affronts de la dernière guerre, de combattre les Anglais et de voler au secours des Américains.

Cette impatience, contenue par le gouvernement, s'en accroissait encore; car on fortifie presque toujours ce que l'on

comprime. Bientôt, appuyés par l'autorité d'un long usage et par le souvenir de nos ancêtres, qu'on avait vu souvent, tandis que nos rois restaient en paix, chercher partout la guerre et les aventures, et faire briller leurs épées tantôt dans les camps espagnols, italiens, pour combattre les Sarrasins, tantôt dans les armées autrichiennes, pour repousser les invasions des Ottomans, nous cherchâmes les moyens de traverser individuellement l'Océan pour nous ranger sous les drapeaux de la liberté américaine.

Les commissaires du Congrès n'étaient point encore reconnus officiellement comme agents diplomatiques ; ils n'avaient point obtenu d'audience du monarque ; c'était par des intermédiaires que le ministère négociait avec eux ; mais dans leurs maisons on voyait chaque jour accourir avec empressement les hommes les plus distingués de la capitale et de la cour, ainsi que tous les philosophes, les savants et les littérateurs les plus célèbres. Ceux-ci attribuaient à leurs propres écrits et à leur influence les progrès et les succès des doctrines libérales dans un autre monde, et leur désir secret était de se voir un jour législateurs en Europe, comme leurs émules l'étaient en Amérique.

Conduits par un autre motif, les jeunes officiers français, qui ne respiraient que la guerre, s'empressaient de venir chez les commissaires américains et de les questionner sur la situation de leurs affaires, sur les forces du Congrès, sur leurs moyens de défense, et sur les nouvelles diverses qu'on recevait incessamment de ce grand théâtre, où l'on voyait la liberté combattre si vaillamment contre la tyrannie britannique.

Ce qui ajoutait encore à notre estime, à notre confiance, à notre admiration, c'était la bonne foi et la simplicité avec lesquelles ces envoyés, dédaignant tout artifice diplomatique, nous racontaient les revers fréquents et successifs que leurs milices encore inexpérimentées venaient d'éprouver; car, dans ces premiers temps, le nombre et la tactique des Anglais leur donnaient des triomphes momentanés sur la vaillance des

cultivateurs américains, novices dans le métier des armes.

Silas Deane et Arthur Lee ne nous dissimulèrent point que le secours de quelques officiers instruits leur serait aussi agréable qu'utile ; ils nous dirent même qu'ils étaient autorisés à promettre, à ceux de nous qui voudraient embrasser leur cause, des grades proportionnés à leurs services.

Les troupes américaines comptaient déjà dans leurs rangs plusieurs volontaires européens, que l'amour de la gloire et de l'indépendance y avait conduits. On y distinguait surtout deux Polonais dont l'histoire conservera les noms, le brave Pulawski et l'illustre Kosciusko, qui, depuis, brisa momentanément les fers de sa patrie et ne succomba qu'après avoir ébranlé, par de nombreux combats et d'éclatants triomphes, la puissance du colosse qui l'attaquait ; enfin le major Fleury, qui honora notre patrie par son heureuse audace et par ses talents.

Les trois premiers Français, distingués par leur rang à la cour, qui offrirent le secours de leurs épées aux Américains, furent le marquis de Lafayette, le vicomte de Noailles et moi. Nous étions depuis longtemps unis par amitié, nous l'étions encore par une grande conformité de sentiments, et nous le fûmes bientôt par les nœuds du sang.

Lafayette et le vicomte de Noailles avaient épousé deux filles du duc de Noailles, nommé alors duc d'Ayen ; leur mère, la duchesse d'Ayen, était fille du premier lit de M. d'Aguesseau, conseiller d'État et fils du chancelier d'Aguesseau. Il avait eu, d'un second lit, vingt ans après, plusieurs enfants, dont l'un était M. d'Aguesseau, aujourd'hui pair de France, une fille mariée à M. de Saron, premier président du parlement de Paris, et enfin une autre fille que j'épousai au printemps de l'année 1777, de sorte que, par cette alliance, je devins l'oncle de mes deux amis.

Nous nous promîmes tous trois le secret sur nos arrangements avec les commissaires américains, afin de nous donner le

temps de sonder les dispositions de notre cour et de rassembler les moyens nécessaires à l'exécution de nos projets. La conformité de nos sentiments, de nos opinions, de nos désirs, n'existait malheureusement pas alors dans nos fortunes : le vicomte de Noailles et moi nous dépendions de nos parents, et nous ne jouissions que de la pension qu'ils nous donnaient. Lafayette, au contraire, quoique plus jeune et moins avancé en grade que nous, se trouvait, par un singulier hasard, à l'âge de dix-neuf ans, maître de son bien, de sa personne, et possesseur indépendant de cent mille livres de rentes.

Notre ardeur était trop vive pour être longtemps discrète; nous confiâmes notre dessein à quelques jeunes gens que nous espérions engager dans notre entreprise. La cour en eut connaissance, et le ministère, qui craignait que le départ pour l'Amérique de volontaires d'un rang distingué, qu'on ne croirait pas possible sans son autorisation, ne découvrît aux yeux des Anglais les vues qu'il voulait encore leur cacher, nous enjoignit formellement de renoncer à notre dessein.

Nos parents, qui l'avaient ignoré jusque-là, prirent l'alarme et nous reprochèrent vivement notre aventureuse légèreté. Ce qui me frappa surtout, ce fut la surprise qu'en témoigna la famille de Lafayette; elle me parut d'autant plus plaisante qu'elle m'apprit à quel point ses grands parents avaient jusqu'alors mal jugé et mal connu son caractère.

Lafayette eut de tout temps, et surtout quand il était jeune, un maintien froid, grave, et qui annonçait même très-faussement une apparence d'embarras et de timidité. Ce froid extérieur et son peu d'empressement à parler faisaient un contraste singulier avec la pétulance, la légèreté et la loquacité brillante des personnes de son âge; mais cette enveloppe, si froide aux regards, cachait l'esprit le plus actif, le caractère le plus ferme et l'âme la plus brûlante.

J'avais été mieux que personne à portée de l'apprécier; car, l'hiver précédent, amoureux d'une dame aimable autant que

belle, il m'avait cru mal à propos son rival, et, malgré notre amitié, dans un accès de jalousie, il avait passé presque toute une nuit chez moi pour me persuader de disputer contre lui, l'épée à la main, le cœur d'une beauté sur laquelle je n'avais pas la moindre prétention.

Quelques jours après notre querelle et notre réconciliation, je ne pus m'empêcher de rire en écoutant le maréchal de Noailles et d'autres personnes de sa famille me prier d'user de mon influence sur lui pour échauffer sa froideur, pour le réveiller de son indolence, et pour communiquer un peu de feu à son caractère. Jugez donc quel dut être leur étonnement lorsqu'ils apprirent tout à coup que ce jeune sage de dix-neuf ans, si froid, si insouciant, emporté par la passion de la gloire et des périls, voulait franchir l'Océan pour combattre en faveur de la liberté américaine!

Au reste, la défense que nous avions reçue de tenter cette grande aventure produisit naturellement sur nous des effets tout différents : elle consterna le vicomte de Noailles et moi, parce qu'elle nous ôtait absolument toute liberté et tout moyen d'agir, et elle irrita Lafayette, qui résolut de l'enfreindre, assuré de ne manquer d'aucun des moyens nécessaires à la réussite de son dessein.

Cependant il dissimula et parut d'abord obéir comme nous à l'ordre que nous avions reçu ; mais, deux mois après, un matin, à sept heures, il entre brusquement dans ma chambre, en ferme hermétiquement la porte, et, s'asseyant près de mon lit, me dit : « Je pars pour l'Amérique. Tout le monde l'ignore, « mais je t'aime trop pour avoir voulu partir sans te confier « mon secret. — Et quel moyen, lui répondis-je, as-tu pris « pour assurer ton embarquement? »

J'appris alors de lui qu'ayant, sous un prétexte plausible, fait un voyage hors de France, il avait acheté un vaisseau, qui devait l'attendre dans un port d'Espagne ; il l'avait armé, s'était procuré un bon équipage, et avait rempli ce navire non-seule-

ment d'armes et de munitions, mais encore d'un assez grand nombre d'officiers qui avaient consenti à partager son sort. Parmi ces officiers se trouvaient M. de Ternan, militaire brave et instruit, et M. de Valfort, recommandable par sa longue expérience, par sa sévère probité, par ses profondes études. Depuis, mon père lui confia la surveillance de l'École militaire, de sorte qu'il devint le principal instituteur de Napoléon Bonaparte. Ces deux officiers avaient été indiqués à Lafayette par M. le comte de Broglie, auquel il avait confié son projet (1).

Je n'eus pas besoin d'exprimer longuement à mon ami le chagrin que j'avais de ne pouvoir l'accompagner : il le sentait aussi vivement que moi ; mais nous conservions l'espoir que la guerre éclaterait bientôt entre l'Angleterre et la France et qu'alors rien ne s'opposerait à notre réunion.

Lafayette, après avoir fait la même confidence au vicomte de Noailles, s'éloigna promptement de Paris. Son départ jeta dans l'affliction sa famille, qui le voyait avec une peine extrême non-seulement courir tant de dangers de tout genre, mais encore sacrifier à la cause d'un pays si lointain une grande partie de sa fortune. Sa femme seule, quoique la plus affligée, l'aimait trop pour ne pas partager ses sentiments et approuver sa généreuse résolution.

La cour, promptement informée de sa désobéissance, envoya pour l'arrêter des ordres qui furent exécutés. Ainsi mon malheureux ami, après tant de sacrifices, se vit privé de sa liberté, au moment où il partait pour défendre celle d'un autre hémisphère.

Heureusement, peu de jours après, ayant trompé la vigilance de ses surveillants, il s'échappa, franchit les Pyrénées, et retrouva sur la côte espagnole son vaisseau ainsi que ses compagnons d'armes, qui déjà désespéraient de le revoir. Il mit à la

(1) MM. Duportail, de Gouvion, Gimat, de Pontgibaut faisaient partie du nombre des officiers qui suivirent M. de Lafayette.

voile, arriva sans accident en Amérique, et reçut l'accueil que méritait sa noble et généreuse audace.

Se montrant ensuite aussi modeste qu'ardent et aussi prudent qu'intrépide, il s'attira de la part des Américains l'estime et la confiance générales, à un tel degré que son âge parut oublié, que ses qualités seules furent comptées, et que, peu d'années après, Washington, qui l'avait deviné, lui confia le commandement d'un corps d'armée et le soin de faire, à la tête de ce corps, une campagne défensive, genre de guerre qui demande le plus d'expérience, de sagesse et d'habileté.

Cependant, avant de le favoriser ainsi, la fortune l'avait sévèrement éprouvé ; car, à son début, elle ne lui avait fait connaître que ses rigueurs. La première bataille à laquelle il se distingua fut une bataille perdue, celle de Brandy-Wine. Il y reçut une blessure grave : une balle travefsa sa jambe, ce qui ne l'empêcha pas de continuer quelque temps ses efforts héroïques pour rallier les Américains.

Bientôt il vit Philadelphie au pouvoir des Anglais ; mais il était doué de ces qualités qui seules rendent la célébrité durable, la fermeté dans les revers, la constance dans les résolutions et la confiance dans l'avenir. Comme Washington, son maître, il pouvait être vaincu, mais non découragé.

Je le retrouvai tout entier dans les lettres qu'il m'écrivit après ce commencement malencontreux d'une carrière si brillante. Cependant, sous les drapeaux de la liberté, dans les camps républicains, et presque sous les yeux des sages du Congrès, il montra une seule fois, par un trait de bravoure purement chevaleresque, qu'il ne s'était pas totalement désaccoutumé des habitudes et des mœurs de nos jeunes paladins français.

Le comte de Carlisle avait publié en Amérique une proclamation qui contenait des expressions injurieuses pour la France ; Lafayette, en champion de l'honneur français, envoya un cartel au comte et le défia au combat. Lord Carlisle répondit avec sagesse, en refusant ce défi, « que les querelles des nations

« entraîneraient à leur suite trop de désordres si elles exci-
« taient des haines individuelles. »

Lorsque Paris retentit du bruit des premiers combats, où Lafayette et ses compagnons d'armes avaient fait briller le nom français, l'approbation fut générale; les personnes mêmes qui avaient le plus blâmé sa téméraire entreprise l'applaudirent; la cour s'en montrait presque enorgueillie, et toute la jeunesse l'enviait. Ainsi l'opinion publique, se déclarant de plus en plus pour la guerre, la rendait inévitable, et entraînait nécessairement un gouvernement trop faible pour résister à une telle impulsion.

Aussi le vieux comte de Maurepas, premier ministre, dit plusieurs fois à mon père que c'était l'ardeur impétueuse des jeunes courtisans et des guerriers français qui avait étourdi la sagesse du conseil, et forcé, pour ainsi dire, le gouvernement à la guerre.

Quoi qu'il en soit, pendant longtemps encore la lente circonspection des ministres déçut notre attente, et ils continuèrent, selon leur coutume, à tenir à Londres un langage pacifique, tandis qu'ils négociaient secrètement avec les commissaires américains.

Ces longueurs et cette indécision me désolaient, ainsi que ceux qui partageaient mes sentiments. Heureusement, à vingt-trois ans et dans Paris, le tourbillon du monde, les devoirs militaires et des occupations aussi variées que nombreuses offrent une foule de moyens pour supporter les contrariétés.

Au printemps de la vie tout chagrin est léger, parce qu'on voit tout au travers du prisme de l'espérance, qui répand sur l'avenir les plus riantes couleurs.

Je quittai pendant l'hiver la capitale, pour jouir du plaisir, nouveau pour moi, de connaître et de commander le régiment de dragons dont j'étais le colonel en second.

La vue de nos armes et les exercices militaires me présentaient une image de la guerre, et m'aidaient à en attendre la

réalité. Un autre soin plus pressant occupa bientôt toutes mes pensées. Le 30 avril 1777 j'épousai mademoiselle d'Agues-seau, et mes idées de gloire se calmèrent facilement avec l'aide d'impressions plus douces et non moins vives.

Mon mariage, quelque charme qu'il eût pour moi, ne pouvait me faire oublier mes devoirs militaires, et je me rendis dès la fin de mai à Douai, où le régiment d'Orléans était alors en garnison.

Depuis quelques années, l'esprit d'innovation, de réforme et d'amélioration, s'étendait sur l'armée, sur son administration et sur sa tactique, comme sur tout autre objet.

Ce n'est point ici le lieu de tracer une histoire des révolutions successives du système militaire dans l'Europe moderne. Je dirai seulement, en peu de mots, que longtemps les Francs, nos aïeux, empruntant des Gaulois vaincus la tactique romaine, durent à cette science, qui régularisait leurs mouvements et dirigeait leur courage, leur premier, leur capital succès à Tolbiac, et, depuis, leurs victoires nombreuses contre les Allemands, les Sarrasins et les Saxons, qui tour à tour s'efforcèrent d'envahir la France.

L'histoire de Charlemagne nous apprend même que, s'il n'eût point conservé quelques traces de cet ancien système militaire, l'opiniâtre et féroce vaillance des Saxons aurait lassé son génie. Il conquit presque toute l'Europe parce qu'il était à cette époque, non le plus brave, mais le plus habile des guerriers.

Cependant la richesse des princes, des ducs, des comtes, des leudes, avait déjà apporté un notable changement dans la manière de faire la guerre; la plupart dédaignant de combattre à pied, la cavalerie l'emportait dans l'opinion sur l'infanterie. Ainsi la guerre changea, et les armées perdirent peu à peu leur principale force, celle de l'infanterie.

Sous les successeurs de Charles, ce mépris pour l'infanterie s'accrut journellement; on oublia toute règle de tactique;

quelques paysans et bourgeois mal armés composaient seuls cette misérable infanterie, qui ne comptait presque plus pour rien dans les batailles. Les seigneurs, leurs vassaux et arrière-vassaux, les chevaliers, leurs écuyers, leurs hommes d'armes composaient une cavalerie nombreuse, fière et magnifique; elle faisait la guerre sans plan et combattait sans ordre. Le courage personnel était tout, et l'habileté rien.

On pouvait décrire un grand combat par le simple récit de dix mille duels simultanés. On faisait des invasions, des excursions, plutôt que des campagnes. Le service obligé n'était que de quarante jours; aucune grande conquête n'était possible, et, tant que ce chaos féodal dura, chaque nation, en proie à des guerres privées, fut peu redoutable pour les autres.

Le fanatisme seul créa, grossit et versa dans l'Orient un immense torrent de guerriers qui, de toutes les contrées de l'Europe, se répandit avec fureur sur l'Asie. Plusieurs millions d'hommes y périrent, et un petit nombre d'illustres aventuriers y conquirent seuls quelques principautés, que, peu de temps après, les Sarrasins leur enlevèrent.

Constantinople, perdue par la faiblesse d'un lâche despote et prise d'assaut par nos chevaliers, ne resta que cinquante ans sous l'empire des Latins, que d'irrégulières milices féodales ne purent défendre.

Enfin nos rois, las de tant de désordres et devenus puissants en domaines que désolaient les courses des brigands, les révoltes des villes, les discordes des grands et les invasions anglaises, provoquées par des vassaux infidèles, levèrent et soldèrent des compagnies d'hommes d'armes.

Bientôt la découverte de la poudre changea forcément la tactique et le destin des peuples. Une infanterie redoutable reparut dans nos armées. Les révoltes devinrent presque impossibles. Les villes fortifiées auraient seules pu résister avec succès à l'autorité, mais la plupart appartenaient au souverain; les grands perdirent peu à peu celles qu'ils tenaient encore.

Tous les pouvoirs se centralisèrent et se réunirent dans la main du monarque.

Les exploits des lansquenets, et surtout ceux des Suisses, démontrèrent avec évidence les innombrables avantages d'une bonne infanterie, si longtemps dédaignée. Enfin il parut un grand homme dans le Nord, Gustave-Adolphe : il fit une révolution dans la tactique. Ce génie profond et ardent sut, avec quinze mille hommes, par l'habileté de ses manœuvres, par la savante ordonnance de ses bataillons, conquérir en peu de temps presque toute la belliqueuse Germanie. L'infanterie suédoise acquit alors la même célébrité que, dans les temps antiques, mérita la phalange macédonienne.

Après la mort de Gustave, tous les princes de l'Europe s'approprièrent sa législation militaire. Les grands hommes qui illustrèrent le règne glorieux de Louis XIV perfectionnèrent cette tactique. Vauban porta au plus haut degré la science des siéges et de la défense des places. Condé, Turenne, Luxembourg et Villars excitèrent autant d'admiration par la sagesse de leurs plans de campagne et par l'habileté de leurs manœuvres que par leur audace et leur rapidité.

En vain cependant Folard, Feuquières, Vauban, Montécuculli, Puységur traçaient savamment les règles que mettaient si brillamment en pratique tant de grands capitaines; vainement, de toutes parts, les arts et les sciences contribuaient par leurs découvertes au progrès méthodique de cette science de guerre et de destruction : nos armées étaient encore bien loin de ressembler à celles qui étonnent aujourd'hui l'Europe.

Il restait trop de traces des mœurs et du désordre de l'ancien temps. Les armées étaient peu nombreuses ; pourtant les trésors des rois suffisaient à peine pour les payer; dans les grandes crises on était encore obligé d'avoir recours au ban et à l'arrière-ban, dernière image de la féodalité.

Pendant la jeunesse de Louis XV l'habillement des troupes n'était pas uniforme; plus tard même nous vîmes des maré-

chaux, tels que M. le maréchal de Contades, en habit de ville et portant une grande perruque. L'obligation stricte de l'uniforme fut établie depuis; néanmoins nous avons encore vu les officiers des gardes-françaises monter la garde, à Versailles, en habit noir, avec le hausse-col sur la poitrine.

Il était difficile que la discipline fût rigoureuse et l'instruction profonde; les emplois d'officiers appartenaient de droit aux gentilshommes de province, très-fiers, assez insurbordonnés, et communément dépourvus d'instruction.

Les emplois supérieurs étaient réservés, à bien peu d'exceptions près, pour les fils des grands seigneurs et des nobles de cour, qu'on appelait *hommes de qualité*. Loin d'exiger d'eux, pour les obtenir, quelques études et quelque expérience, on les faisait colonels lorsqu'ils étaient encore enfants.

Mon père, alors l'un des moins favorisés, fut à dix-neuf ans colonel du régiment de Soissonnais, et fut blessé, en le commandant, à la bataille de Rocoux. Le duc de Fronsac, fils du maréchal de Richelieu, fut nommé à sept ans colonel du régiment de Septimanie. Son major n'avait que cinq années de plus que lui.

Cependant il faut dire que, pour l'ordinaire, les places de lieutenant-colonel et de major étaient données à des capitaines qui s'étaient distingués par leur intelligence. A proprement parler il n'existait point d'administration générale dans les corps; chaque capitaine était chargé de celle de sa compagnie, qu'il recrutait, équipait et gouvernait suivant son intelligence.

Les revers de la guerre de Sept-Ans nous ouvrirent tardivement les yeux, et le gouvernement sentit la nécessité d'adopter les règles d'une administration et d'une tactique par lesquelles le grand Frédéric avait su triompher des trois plus grandes puissances de l'Europe.

Les ordonnances de M. le duc de Choiseul firent disparaître la plupart des anciens abus. Nos manœuvres devinrent régu-

lières; une instruction plus étendue fut exigée des officiers; on nous soumit à la plus sévère discipline et à la plus stricte subordination. Une sage administration remédia au désordre : elle établit, pour l'équipement, le recrutement, l'armement, les remontes, une utile économie, et dans l'habillement une parfaite uniformité. Tel était le nouvel ordre de choses, au moment où j'entrai au service.

La faveur accordée aux colonels dont les régiments étaient les mieux instruits et les mieux disciplinés, et l'avancement obtenu par les officiers qui se distinguaient dans les écoles de théorie et dans les exercices, excitaient dans toute la France une émulation générale, et chacun se disputait à l'envi ce nouveau genre de palme.

Tous les colonels cherchaient à se surpasser mutuellement par la belle tenue de leurs troupes ainsi que par la régularité et la promptitude de belles manœuvres, dont la plupart étaient peut-être au fond plus propres à briller dans des revues de parade qu'à conduire à la victoire sur les champs de bataille.

L'amour-propre exagère tout. Plusieurs chefs de corps, que nous appelions *les faiseurs*, tourmentaient les soldats par des détails minutieux et les officiers par une sévérité plus dure que juste. En tout on n'avait pris de l'école de Frédéric que ses leçons les plus faciles à saisir et les moins essentielles. On en avait bien appris les petits secrets qui instruisent et font mouvoir une troupe peu nombreuse, mais on n'avait pas aperçu les grands principes qui donnent un grand ensemble et une sûre direction aux mouvements d'une armée.

M. le comte du Muy, vénérable par ses vertus, par sa juste rigidité, s'était borné à maintenir sévèrement l'ordre qu'il trouvait établi. Son successeur, le comte de Saint-Germain, ennemi des abus du luxe et des caprices de la faveur, attaqua la cour, supprima les corps privilégiés, lourds pour le Trésor, rarement utiles à la guerre, mais chers à la noblesse, parce qu'ils lui étaient avantageux.

Voulant établir dans nos camps une discipline allemande incompatible avec nos mœurs, il soumit le soldat français à l'humiliante punition des coups de plat de sabre ; on obéit avec répugnance et incomplétement. Je me souviens même d'avoir vu à Lille des grenadiers d'un régiment de quatre bataillons répandre au pied de leurs drapeaux des pleurs de rage, et le duc de la Vauguyon, leur colonel, mêler ses larmes aux leurs.

Ce mécontentement devint général. Le ministre fut renversé par l'opinion publique, qui devenait déjà une puissance. Le prince de Montbarrey prit sa place et n'y fit rien d'utile. Sa faiblesse même laissa commettre des déprédations, qu'il ignorait peut-être.

Mon père, comme on le verra bientôt, lui succéda; mais ce fut dans les dernières années qui précédèrent sa nomination que commencèrent à se manifester toutes les idées de réforme, d'innovation et de perfectionnement qui semblaient être devenues un besoin pour les Français.

Le comte de Guibert, militaire plein de feu, d'âme et de connaissances, brûlant du désir de la gloire dans tous les genres, parvenu très-jeune, par son activité, aux grades supérieurs, et, par ses talents, à l'Académie française, publia un Essai sur la Tactique dont les idées grandes et nouvelles acquirent une rapide célébrité.

Dans le même temps, un major prussien, nommé le baron de Pyrch, vint en France, et offrit au ministre de nous enseigner, dans tous leurs développements, les règles de l'exercice prussien et celles des grandes manœuvres de Frédéric.

A la même époque, un autre officier, nommé le baron de Mesnil-Durand, professant une nouvelle théorie, celle de l'*ordre profond*, attaqua celle de l'*ordre mince*, qui était universellement adoptée depuis long temps par les armées européennes; il voulut nous diviser en *tiroirs*, en *manches*, en *manipules* et en *tranches*.

Tous ces différents systèmes, accueillis par leur nouveauté, devinrent l'objet d'une grande curiosité et même de querelles assez vives; le gouvernement alimenta ce feu par les ordres qu'il donna pour essayer et juger chacune de ces méthodes.

On voit par là qu'une grande fermentation remuait tout, que de grandes disputes s'élevaient de tous côtés sur la philosophie, la religion, le pouvoir, la liberté, la tactique. Enfin la musique même fit éclater une sorte de guerre assez animée entre les écoles française et italienne, et Paris fut un moment divisé en deux factions acharnées l'une contre l'autre, celle des Gluckistes et celle des Piccinistes.

Il n'était rien qui ne fût remis en question, et c'était par cette agitation de tous genres qu'on préludait aux terribles mouvements qui ébranlèrent et ébranlent encore le monde entier.

Lorsqu'on voit régner tant de calme, et, pour ainsi dire, tant de léthargie chez tous les peuples à certaines époques, tandis qu'à d'autres ils s'agitent, ils fermentent et paraissent, pour ainsi dire, en frénésie, on pourrait croire qu'il existe, dans le monde moral, des paralysies et des fièvres ardentes, comme dans le monde physique.

A la fin du dix-huitième siècle la France était visiblement tourmentée de cette inquiétude, de ce malaise, de cette ardeur violente, qui précèdent et annoncent les grandes crises morales, religieuses et politiques.

Quand je me rappelle l'incroyable activité d'esprit avec laquelle, de toutes parts, on provoquait, on multiplait, on combattait les plus légères innovations comme les plus grandes, et l'importance que chacun y attachait alors, j'en conclus qu'aux yeux de froids spectateurs, avant de devenir aussi dramatiques, aussi tragiques, aussi terribles que nous l'avons été plus tard, nous devions paraître assez fous et passablement ridicules.

Une petite anecdote en pourra donner une idée. Lorsqu'il parut une ordonnance de M. de Saint-Germain qui changeait

la discipline et infligeait aux soldats français le châtiment des coups de plat de sabre, la cour, la ville et l'armée disputaient avec acharnement pour et contre cette innovation : les uns la vantaient, les autres la blâmaient avec emportement; le bourgeois, le militaire, les abbés, les femmes même, chacun dissertait et controversait sur ce sujet.

Tous ceux qui s'étaient engoués de la discipline allemande, avec tout autant de chaleur qu'ils s'étaient précédemment enthousiasmés pour les modes anglaises, soutenaient qu'avec des coups de plat de sabre notre armée égalerait promptement en perfection celle du grand Frédéric; les autres n'y voyaient qu'une humiliante dégradation incompatible avec l'honneur français. Un tiers parti s'étonnait et doutait. « Le « bâton, disait-il, serait humiliant; mais le sabre est l'arme de « l'honneur, et cette punition militaire n'a rien de déshono- « rant; il faut examiner seulement si elle n'est pas préfé- « rable à la prison et à la salle de discipline, qui nuisent à la « santé et corrompent les mœurs. » Enfin on dissertait gravement pour savoir jusqu'à quel point cette punition physique pouvait agir sur les sens du soldat pour le forcer, par la douleur, à se corriger de ses vices, de sa paresse ou de son insubordination.

Un matin je vis entrer dans ma chambre un jeune homme des premières familles de la cour; j'étais, dès mon enfance, lié d'amitié avec lui. Longtemps, haïssant l'étude, il n'avait songé qu'aux plaisirs, au jeu, aux femmes; mais, depuis peu, l'ardeur militaire s'était emparée de lui : il ne rêvait qu'armes, chevaux, école de théorie, exercices et discipline allemande.

En entrant chez moi il avait l'air profondément sérieux; il me pria de renvoyer mon valet de chambre. Quand nous fûmes seuls : « Que signifient, lui dis-je, mon cher vicomte, « une visite si matinale et un si grave début? Est-il question « de quelque nouvelle affaire d'honneur ou d'amour?

« Nullement, dit-il, mais il s'agit d'un objet très-impor-
« tant et d'une épreuve que je suis absolument résolu de faire.
« Elle te paraîtra sans doute bien étrange, mais il me la faut
« pour achever de m'éclairer sur la grande discussion qui
« nous occupe tous ; on ne juge bien que ce qu'on a connu
« et éprouvé par soi-même. En te communiquant mon projet,
« tu sentiras tout de suite que c'est à mon meilleur ami
« seul que je pouvais les confier, et que c'est lui seul qui
« peut m'aider à l'exécuter. En deux mots, voici le fait : je
« veux savoir positivement l'impression que peuvent faire
« les coups de plat de sabre sur un homme fort, coura-
« geux, bien constitué, et jusqu'à quel point son opiniâtreté
« pourrait, sans faiblir, supporter ce châtiment; je te prie
« donc de m'en frapper jusqu'à ce que je dise : *C'est assez.* »

Éclatant de rire à ce propos, je fis l'impossible pour le détourner de ce bizarre dessein et pour le convaincre de la folie de sa proposition ; mais il n'y eut pas moyen. Il insista, me pria, me conjura de lui faire ce plaisir, avec autant d'instances que s'il eût été question d'obtenir de moi le plus grand service.

Enfin j'y consentis, résolu, pour le punir de sa fantaisie, d'y aller *bonjeu, bon argent.* Je me mis donc à l'œuvre; mais, à mon grand étonnement, le patient, méditant froidement sur l'impression de chaque coup et rassemblant tout son courage pour les supporter, ne disait mot et s'efforçait de se montrer impassible ; de sorte que ce ne fut qu'après m'avoir laissé répéter une vingtaine de fois cette épreuve qu'il me dit : « Ami, c'est
« assez; je suis content, et je comprends à présent que,
« pour vaincre beaucoup de défauts, ce remède doit être ef-
« ficace. »

Je croyais tout fini, et jusque-là cette scène n'avait rien eu pour moi que de plaisant; mais, au moment où j'allais sonner mon valet de chambre afin de m'habiller, le vicomte, en m'arrêtant tout à coup, me dit : « Un instant, de grâce, tout n'est

« pas achevé; il est bon aussi que tu fasses cette épreuve à « ton tour. »

Je l'assurai que je n'en avais nulle envie, et qu'elle ne changerait rien à mon opinion, qui était absolument contraire à une innovation si peu française.

« Fort bien, répondit-il; mais, si ce n'est pas pour toi, c'est « pour moi que je te le demande. Je te connais; quoique tu « sois un parfait ami, tu es très-gai, un peu railleur, et « tu ferais peut-être, à mes dépens avec tes dames, un récit « très-plaisant de ce qui vient de se passer entre nous.

« Mais ma parole ne te suffit-elle pas? repris-je. — Oui, « dit-il, sur tout autre point plus sérieux; mais enfin, quand « je n'aurais que la peur d'une indiscrétion, c'est encore trop. « Ainsi, au nom de l'amitié, je t'en conjure, rassure-moi « complétement à cet égard en recevant à ton tour ce que « tu m'as bien voulu prêter de si bonne grâce. D'ailleurs, je « te le répète, crois-moi, tu y gagneras, et tu seras bien aise « d'avoir jugé par toi-même cette nouvelle méthode sur la- « quelle on dispute tant. »

Vaincu par ses prières je lui laissai prendre l'arme fatale; mais, après le premier coup qu'il m'eut donné, loin d'imiter sa constance obstinée, je me hâtai de m'écrier que c'était assez, et que je me tenais pour suffisamment éclairé sur cette grave question. Ce fut ainsi que se termina cette folle scène. Nous nous embrassâmes en nous séparant, et, quelque envie que j'eusse de raconter le fait, je lui gardai le secret aussi longtemps qu'il le voulut.

Ce jeune homme, alors si léger, fit depuis une chose très-rare et très-difficile; à l'âge où l'éducation est faite, il était très-peu instruit; mais, enflammé par le désir d'acquérir de la renommée, il refit lui-même son éducation, quitta les plaisirs, les frivolités, s'acharna à l'étude, apprit en quatre années les mathématiques, le latin, l'histoire, plusieurs langues, la logique et la rhétorique; enfin il se distingua à la tribune, dans

nos camps, et mourut glorieusement en Amérique, au champ d'honneur, à l'instant où il venait de prendre à l'abordage un bâtiment anglais.

L'été se passa, pour notre jeunesse, en exercices fréquents, en discussions perpétuelles sur les nouveaux systèmes de tactique, en petites guerres et en combats simulés, et surtout en vœux inquiets et ardents pour une rupture avec l'Angleterre, qui devait changer nos feints combats en batailles réelles, substituer une pratique glorieuse à de froides théories, et contraindre nos pédants et minutieux *faiseurs* à céder la place aux officiers véritablement militaires et habiles.

Comme c'était pour la liberté que la guerre se faisait alors entre les Américains et les Anglais, cette même liberté s'offrait à nous avec tous les attraits de la gloire; et, tandis que des hommes plus mûrs et les partisans de la philosophie ne voyaient, dans cette grande querelle, qu'une favorable occasion pour faire adopter leurs principes, pour mettre des limites au pouvoir arbitraire et pour donner la liberté à la France, en faisant recouvrer aux peuples des droits qu'ils croyaient imprescriptibles, nous, plus jeunes, plus légers et plus ardents, nous ne nous enrôlions sous les enseignes de la philosophie que dans l'espoir de guerroyer, de nous distinguer, d'acquérir de l'honneur et des grades; enfin c'était comme paladins que nous nous montrions philosophes.

Mais il arriva tout naturellement qu'en nous déclarant ainsi, par une humeur d'abord purement belliqueuse, les partisans et les champions de la liberté, nous finîmes par nous enflammer de très-bonne foi pour elle.

Après avoir lu avidement tous les livres, tous les écrits qui se publiaient alors en faveur des nouvelles doctrines, nous devînmes les disciples zélés de ceux qui les professaient, et les adversaires des prôneurs de l'ancien temps, dont les préjugés, la pédanterie et les vieilles coutumes nous semblaient alors ridicules.

Nous ne nous lassions pas d'en rire avec Voltaire, d'en gémir avec Rousseau; les discours académiques de Thomas, de d'Alembert et de leurs émules, exaltaient notre imagination; l'*Esprit des Lois* de Montesquieu excitait en nous une profonde admiration, et, si nous croyions retrouver dans son livre les droits des peuples longtemps perdus, ses *Lettres persanes* nous rendaient presque honteux des mœurs de notre temps, par la peinture spirituelle et satirique que cet éloquent écrivain en avait faite.

D'ailleurs nous nous ennuyions d'entendre nos vieillards nous donner des leçons sévères, comme si nous ignorions tout ce que leur jeunesse et leur maturité avaient vu, souffert et même trop souvent fait de scandaleux, à l'époque de la Régence et pendant le règne long, faible et licencieux de Louis XV.

Nous étions peu dociles aux prédications et peu touchés des alarmes d'un clergé honoré certainement par des vertus éclatantes, mais dans lequel on avait compté tant de prélats mondains, tant d'abbés à bonnes fortunes, et surtout un premier ministre, le cardinal Dubois, dont le nom et la vie avaient été un opprobre pour son ordre, pour le gouvernement et pour la nation.

On avait tant mêlé d'erreurs superstitieuses aux vérités de la religion; les écrivains du jour, en nous déroulant nos tristes annales, nous montraient tant de guerres civiles, tant de massacres inhumains, tant de persécutions, tant de princes déposés, tant de sorciers brûlés par le fanatisme, tant de peuples opprimés par les préjugés, par l'ignorance et par la tyrannie du système féodal; l'expulsion et la spoliation d'un million de Français, pour cause d'hérésie, étaient si récentes; les querelles encore existantes contre les jansénistes et les molinistes, et celle des billets de confession, nous semblaient si ridicules qu'il nous était impossible de ne pas saisir avec enthousiasme l'espérance, peut-être trop illusoire, que des hommes de génie nous donnaient alors, d'un avenir où la raison, l'humanité,

la tolérance et la liberté devaient régner sur les derniers débris des erreurs, des folies et des préjugés qui avaient si longtemps asservi et ensanglanté le monde.

Ce qui aiguillonnait encore notre vive impatience, c'était la comparaison de notre situation présente avec celle des Anglais. Montesquieu nous avait ouvert les yeux sur les avantages des institutions britanniques; les communications entre les deux peuples étaient devenues beaucoup plus fréquentes; la vie brillante, mais frivole, de notre noblesse, à la cour et à la ville, ne pouvait plus satisfaire notre amour-propre lorsque nous pensions à la dignité, à l'indépendance, à l'existence utile et importante d'un Pair d'Angleterre, d'un membre de la chambre des Communes, et à la liberté, aussi tranquille que fière, de tous les citoyens de la Grande-Bretagne.

Aussi j'ai toujours été surpris que notre gouvernement et nos hommes d'État, au lieu de blâmer, comme frivole, folle et peu française, la passion qui s'était tout à coup répandue en France pour les modes anglaises, n'y aient pas vu le désir d'une imitation d'un autre genre et les germes d'une grande révolution dans les esprits; ils ne se doutaient pas qu'en bouleversant dans nos parcs les allées droites, les carrés symétriques, les arbres taillés en boule et les charmilles uniformes, pour les transformer en jardins anglais, nous annoncions notre désir de nous rapprocher, sur d'autres points, de la nature et de la raison.

Ils ne voyaient pas que les fracs, remplaçant les amples et imposants vêtements de l'ancienne cour, présageaient un penchant général pour l'égalité, et que, ne pouvant encore briller dans des assemblées comme des lords et des députés anglais, nous voulions au moins nous distinguer comme eux par la magnificence de nos cirques, par le luxe de nos parcs et par la rapidité de nos coursiers.

Cependant rien n'était plus facile à deviner, et il suffisait d'entendre parler ceux qui les premiers nous avaient apporté ces

modes, le comte de Lauraguais, le duc de Lauzun, le duc de Chartres, le marquis de Conflans, et beaucoup d'autres, pour comprendre que ce n'était pas à de si superficielles imitations qu'ils prétendaient borner leurs vœux.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui était jeune à la cour et les princes mêmes se laissèrent entraîner par ce torrent. La reine montra le plus grand ennui de l'étiquette, le goût le plus vif pour les jardins anglais, le penchant le plus marqué pour les courses de chevaux; elle honorait celles-ci de sa présence, et par là encourageait la folie des parieurs, qui s'y ruinaient.

Quelques vieux seigneurs blâmaient, il est vrai, cette manie, mais seulement parce qu'elle était nouvelle. Le bon roi Louis XVI seul la désapprouvait hautement, non comme indice d'innovations dangereuses, mais comme un luxe ridicule, scandaleux, et comme une préférence humiliante donnée aux usages d'un pays étranger sur ceux du nôtre.

Tandis qu'on faisait à l'envi, dans ces courses, des gageures énormes, le roi, pressé de parier, ne voulut mettre au jeu qu'un écu : la leçon fut inutile; l'opinion était déjà plus forte que l'autorité et que l'exemple. Malheureusement, sur tous les points on sentait trop clairement la violence de l'agitation des flots et la faiblesse du pilote.

On peut en juger par une anecdote. Le comte de Lauraguais, fameux par son enthousiasme pour les institutions, les mœurs et les usages de l'Angleterre, par l'éclat de ses aventures galantes, par sa philosophie un peu cynique, et par un luxe qui consomma toute sa fortune, s'était attiré, par la hardiesse de ses paroles et par l'originalité audacieuse de ses écrits, un assez grand nombre de lettres de cachet, qu'il appelait un jour plaisamment devant moi *sa correspondance avec le roi.*

Je me rappelle que, le sachant exilé loin de Paris par une de ces lettres, je le vis se promener tranquillement dans le lieu où l'on faisait une course, et où se trouvait, comme à l'ordinaire, toute la cour. Je voulus lui faire sentir le danger de son

imprudence, il n'en fit que rire. Cette escapade ne put être ignorée et resta cependant impunie. L'arbitraire était plutôt toléré que respecté, et si, au lieu de fermer les yeux sur une telle désobéissance, on eût sévi, je ne sais trop si l'opinion publique, en effervescence, n'aurait pas donné à cette affaire beaucoup plus d'éclat et de gravité qu'elle n'en avait réellement.

Le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, et qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-onze ans, a certainement été l'un des hommes les plus singuliers de son temps; il réunissait dans sa personne des qualités et des défauts dont la moindre partie aurait suffi pour marquer tout individu de l'empreinte d'une grande originalité.

Aimant à l'excès le tourbillon et les plaisirs du monde, il s'adonna aux sciences, et fit en chimie quelques découvertes auxquelles il dut son admission dans l'Académie des Sciences. C'est à lui que l'on doit l'art de perfectionner la porcelaine. Il fit des expériences sur l'éther et sur sa miscibilité dans l'eau, ainsi que des découvertes moins utiles, relativement à la dissolution des diamants. Ces dernières ne profitèrent à personne et contribuèrent à sa ruine. Original et passionné dans ses goûts, on ne saurait dire combien il prodigua d'argent pour acheter des diamants, dont une partie enrichit d'ingrates beautés, et dont l'autre se fondit dans ses fourneaux de porcelaine.

Il fut un des premiers qui, bravant la pédanterie de la magistrature et les superstitions de la Sorbonne, favorisa en France l'inoculation.

Le célèbre grammairien Dumarsais, dont la science honorait sa patrie, languissait dans la pauvreté parce qu'on le croyait janséniste. M. de Lauraguais, en faisant généreusement une pension à cet illustre grammairien, le vengea des persécutions de Rome et de l'injustice de la cour.

Longtemps on le vit le plus fastueux, le plus magnifique, le plus galant des grands seigneurs; mais plus longtemps en-

core on le vit, depuis, mal vêtu, mal peigné, et affectant la simplicité du paysan du Danube.

Je me souviens qu'un jour il vint chez moi le matin dans ce costume cynique, mais avec une physionomie rayonnante de plaisir. « Eh! d'où te vient, lui dis-je, cette joie inaccoutumée? — Mon ami, me répondit-il, je suis le plus heureux des hommes : me voilà complétement ruiné. — Ma foi! repris-je, c'est un étrange bonheur et pour lequel il y aurait de quoi se pendre. — Tu te trompes, mon cher, répliqua-t-il; tant que je n'ai été que dérangé, je me voyais accablé d'affaires, persécuté, ballotté entre la crainte et l'espérance; aujourd'hui que je suis ruiné, je me trouve indépendant, tranquille, délivré de toute inquiétude et de tous soucis. »

A l'époque où, par l'effet d'une civilisation concentrée, les règles de ce qu'on appelait alors bon ton et bonne compagnie obligeaient tout le monde de se soumettre, pour le goût, pour les opinions, pour le langage et pour la manière de vivre, à une monotone uniformité, M. de Lauraguais, secouant ce joug, suivait en tout genre ses fantaisies et professait hautement les plus hardis systèmes.

Nos théâtres lui doivent une grande révolution : il nous fit sentir le premier combien il était ridicule et contraire à l'illusion de la scène de souffrir que les élégants de la cour et de la ville fussent assis sur des banquettes, des deux côtés du théâtre, en avant des coulisses. D'après ses conseils les acteurs cessèrent aussi de représenter les personnages antiques en habit moderne. Ce fut grâce à lui que nous ne vîmes plus Néron, Brutus, Thésée en habit à grandes basques avec une écharpe et des nœuds d'épaule, Phèdre et Mérope en cheveux bouclés, poudrés, et en robes à grands paniers.

Vivement épris d'une actrice, mademoiselle Arnould, et ennuyé de la présence assidue d'un homme de la cour, le prince D..., très-peu spirituel, le comte de Lauraguais alla gravement chez un médecin et lui demanda s'il était possible

de mourir d'ennui. « Cet effet de l'ennui, répondit le docteur, « serait bien étrange et bien rare. — Je vous demande, re- « prit le comte, s'il est possible. » Le médecin ayant répondu qu'à la vérité un trop long ennui pourrait donner une maladie telle que la consomption, et par là causer la mort du malade, il exigea et paya cette consultation signée. De là il se rendit chez un avocat, et lui demanda s'il pouvait accuser en justice un homme qui aurait formé le dessein, par quelque moyen que ce fût, de le faire mourir. L'avocat dit que le fait n'était pas douteux, et, sur ces instances, écrivit et signa cette déclaration. Muni de ces deux pièces, le comte de Lauraguais porta devant la justice une plainte criminelle contre le prince D..., qui voulait, disait-il, le faire mourir d'ennui, ainsi que mademoiselle Arnould. Cette bizarre affaire n'eut aucune suite; mais, comme on le croit bien, elle fit beaucoup de bruit.

Pendant la guerre de Sept-Ans, M. de Lauraguais, au milieu d'une bataille sanglante, avait chargé trois fois l'ennemi à la tête du régiment qu'il commandait et s'était distingué par la plus froide et la plus brillante intrépidité. Lorsque le combat eut cessé, rassemblant ses officiers et leur ayant distribué de justes éloges, il leur demanda s'ils étaient satisfaits de sa conduite; on lui répondit par une acclamation unanime. « Je suis « bien aise, reprit le comte, que vous soyez contents de votre « colonel; mais moi je ne le suis nullement du métier que « nous faisons, et je le quitte. » En effet, après la campagne il quitta le service.

A cette occasion il composa les vers suivants, où se mêle à la peinture de son propre caractère une épigramme un peu vive contre un de ses contemporains, le duc de la Vallière, qui n'eut jamais d'autre activité que celle de courtisan.

J'ai vu périr Gisors (1) et perdre une victoire
Où j'ai manqué cent fois de périr à mon tour;

(1) Le comte de Gisors, fils du maréchal de Belle-Isle, jeune homme de la plus haute espérance.

Mon sang sur mes lauriers coulait à mon retour,
Ce qui m'en dégoûta plus qu'on ne saurait croire.
Qu'on en jase tant qu'on voudra :
Apollon peut rayer mon nom de son grimoire,
Et les neuf filles de Mémoire,
Ami, n'en valent pas une de l'Opéra.
Je ne veux que chasser, rire, chanter et boire,
Ainsi que la Vallière, en cet heureux séjour.
Quand on est riche et duc, et qu'on rampe à la cour,
On a toujours assez de gloire.

Ce fut M. le comte de Lauraguais qui, le premier, fit voir aux Parisiens, dans la plaine des Sablons, une course avec des chevaux et des jockeys anglais.

Quand les idées de liberté se propagèrent, le comte de Lauraguais fut un des partisans les plus zélés des grandes innovations qui se préparaient. Il se voyait déjà remplir, dans un parlement français, le rôle des Walpole, des Chatam et des Fox; mais notre tempête révolutionnaire déçut ses espérances, comme tant d'autres, et ce ne fut qu'après la Restauration qu'il vint siéger à la chambre des Pairs, où son âge avancé ne lui permit de paraître que peu de temps.

Cependant, dès le moment où la ville et la cour, contre les anciennes coutumes, s'étaient livrées avec fureur à la discussion des affaires publiques, discussion dont le signal fut donné par la publication toute nouvelle du compte des finances rendu par M. Necker, ouvrage qu'on trouvait non-seulement chez tous les hommes d'État, mais dans la poche de tous les abbés et sur la toilette de toutes les dames, M. de Lauraguais, donnant le premier l'exemple d'une opposition hardie, écrivit contre le ministre des pamphlets sur les finances, composés avec talent, et dont l'originalité satirique lui attira de nouvelles disgrâces et quelques légers suppléments à *sa correspondance avec le roi.*

Si M. de Lauraguais se permettait les libertés les plus

étranges en paradoxe, en ironie, en raillerie, surtout lorsqu'il écrivait, d'un autre côté son commerce en société était très-agréable et très-piquant; seulement on le trouvait beaucoup moins aimable lorsqu'il voulait dogmatiser en finances et en politique, au milieu d'un monde léger dont l'usage était de ne pas souffrir, pour l'intérêt de la conversation, qu'on s'appesantît trop sur aucun sujet; car alors, pour plaire, il fallait dans le monde cacher son savoir et tout effleurer.

Parfois M. de Lauraguais voulut être poëte; mais il ne fut pas heureux dans ce genre, qui ne paraît que trop facile à beaucoup de gens, et qui demande de longues études, un travail assidu, travail sans lequel on ne produit rien de bon, et qui cependant doit être si bien caché qu'on ne le sente pas.

Je me souviens qu'un matin le comte de Lauraguais vint me lire une tragédie de sa composition, et dont *Jocaste* était le titre. Me demandant ensuite mon avis, je m'amusai à lui répondre en plaisantant, ce qui était fort de son goût, qu'il y avait certainement des beautés dans sa pièce, mais que malheureusement je n'y avais trouvé de bien clair que les vers du Sphinx. « C'est, répondit-il, que tu les as mal écoutés.

« — Je vais te prouver le contraire, repris-je, car en voilà que j'ai retenus :

« Oui, Phorbas à l'instant, dans le temple inspiré,
« M'a révélé ce qu'il ignore encor lui-même.
« — Ah qu'a t-il dit? Parlez : ma surprise est extrême ! »

« — Tu es un mauvais railleur, répondit le comte; ton esprit « n'est pas à la hauteur de mon talent ni du siècle, puisque tu « ne vois pas que dans cet ouvrage je donne à l'Europe le « bilan de mon génie. — Prends garde, lui dis-je, au mot « *bilan;* il est de mauvais augure. »

Au fond, M. de Lauraguais, dont les sarcasmes, quand il écrivait, semblaient annoncer un esprit méchant, avait le meilleur cœur du monde, était obligeant, serviable, bon ami, pro-

digue de tout ce qu'il avait, sachant se passer de tout ce qu'il n'avait pas. Nul ne sut mieux que lui abuser sans mesure de la fortune et supporter philosophiquement la pauvreté.

Une de ses maîtresses racontait qu'il l'avait logée dans sa serre-chaude, la nourrissant très-mal, et ne lui donnant presque que des fruits de climats étrangers. Comme elle le lui reprochait : « Peux-tu te plaindre, ingrate, lui disait-il, de manquer « du nécessaire, chose triviale, lorsque tu jouis abondamment « du superflu, que tout le monde désire? »

Pendant quelque temps il eut de hautes prétentions en métaphysique, et donna un jour rendez-vous au chevalier de Boufflers et à moi pour nous expliquer l'obscure doctrine renfermée et cachée dans le livre intitulé : *des Erreurs et de la Vérité*, ouvrage composé par le célèbre Saint-Martin, chef de la secte des illuminés.

Après l'avoir entendu patiemment disserter deux heures sur ce sujet, Boufflers et moi nous lui dîmes d'un commun accord que jusqu'à ce jour nous avions cru saisir le sens et la clef de quelques passages de ce livre énigmatique, mais que, depuis sa savante explication, nous n'y comprenions plus rien du tout. Il rit comme nous de sa présomption, de la nôtre et du temps que nous avions perdu.

Telle était la singularité de ce siècle qu'au moment où l'incrédulité était en vogue, où l'on regardait presque tous les liens comme des chaînes, où la philosophie traitait de préjugés toutes les anciennes croyances et toutes les vieilles coutumes, une grande partie de ces jeunes et nouveaux sages s'engouait, les uns de la manie des illuminés, des doctrines de Swedenborg, de Saint-Martin, de la communication possible entre les hommes et les esprits célestes, tandis que beaucoup d'autres, s'empressant autour du baquet de Mesmer, croyaient à l'efficacité universelle du magnétisme, étaient persuadés de l'infaillibilité des oracles du somnambulisme, et ne se doutaient pas des rapports qui existaient entre ce baquet magique, dont ils étaient

enthousiastes, et le tombeau miraculeux de *Pâris*, dont ils s'étaient tant moqués.

Jamais on ne vit plus de contraste dans les opinions, dans les goûts et dans les mœurs : au sein des académies on applaudissait les maximes de la philanthropie, les diatribes contre la vaine gloire, les vœux pour la paix perpétuelle; mais en sortant on s'agitait, on intriguait, on déclamait pour entraîner le gouvernement à la guerre. Chacun s'efforçait d'éclipser les autres par son luxe à l'instant même où l'on parlait en républicain et où l'on prêchait l'égalité. Jamais il n'y eut à la cour plus de magnificence, de vanité, et moins de pouvoir. On frondait les puissances de Versailles, et on faisait sa cour à celles de l'*Encyclopédie*.

Nous préférions un mot d'éloge de d'Alembert, de Diderot, à la faveur la plus signalée d'un prince. Galanterie, ambition, philosophie, tout était entremêlé et confondu; les prélats quittaient leurs diocèses pour briguer des ministères; les abbés faisaient des vers et des contes licencieux.

On applaudissait à la cour les maximes républicaines de *Brutus;* les monarques se disposaient à embrasser la cause d'un peuple révolté contre son roi; enfin on parlait d'indépendance dans les camps, de démocratie chez les nobles, de philosophie dans les bals, de morale dans les boudoirs.

Au reste, ce qu'on peut avec raison regretter de cette époque, qui ne renaîtra plus, c'était, au milieu de ce conflit entre des opinions, des systèmes, des goûts et des vœux si opposés, une douceur, une tolérance dans la société qui en faisaient le charme.

Toutes ces luttes entre les anciennes et les nouvelles doctrines ne s'exerçaient encore qu'en conversations et ne se traitaient que comme des théories. Le temps n'était pas arrivé où leur pratique et leur action devaient répandre parmi nous la discorde et la haine. Jours heureux où les opinions n'influaient pas sur les sentiments, et où l'on savait aimer toujours ceux qui ne pensaient pas comme nous!

Je n'oublierai jamais les délicieuses et fréquentes réunions où se trouvaient ensemble les financiers, les magistrats, les courtisans, les poëtes, les philosophes les plus aimables et les plus distingués, et ces conversations au Mont Parnasse, chez le comte de Choiseul-Gouffier, où brillaient tour à tour Boufflers, Delille, Rulhière, Saint-Lambert, Chamfort, la Harpe, Marmontel, Panchaud, Raynal; l'abbé de Périgord, depuis prince de Talleyrand; mon frère, l'un des plus aimables hommes de son temps; M. de Saisseval; le prince de Ligne, nouveau chevalier de Grammont de tous les pays, favori de tous les rois, courtisan de toutes les cours, ami de tous les philosophes, et le duc de Lauzun, qui, cherchant partout la gloire, n'en eut que les illusions, et dont la plupart des aventures furent plus imaginaires que réelles.

Dans quelques autres centres de réunion on entendait avec un plaisir mêlé de vénération le simple, le laborieux, l'éloquent et savant abbé Barthélemy; Malesherbes, l'un des plus populaires des hommes illustres, le plus juste des ministres, le plus intègre des magistrats, le moins flatteur des courtisans, cet immortel Malesherbes, qui pensait en philosophe, agissait en sage, et charmait par la fécondité de sa mémoire, par la multiplicité de ses anecdotes, ceux qu'il instruisait par la moralité de ses discours et par l'universalité de ses connaissances; le duc de Nivernais, aussi distingué par la délicatesse de son goût et par l'urbanité de son ton que par la finesse et les agréments de son esprit; il savait allier la noblesse de l'antique cour à l'esprit philosophique de la nouvelle; il réunissait en lui l'image et l'esprit de deux siècles différents.

Chez la princesse de Beauveau, modèle d'aménité et d'art pour soutenir et varier la conversation, on se plaisait à voir la réunion et la représentation de tout ce qu'il y avait de mieux et de plus délicat dans la cour de Louis XV, sans jamais y rencontrer ce qu'une juste sévérité reprochait à la licence de ce temps.

On aurait pu retrouver aussi quelques traces, quelques souvenirs de la vieille époque de la Régence chez la maréchale de Luxembourg; mais l'âge, le repentir et le besoin de la considération, effaçant ces vestiges, n'y laissaient presque plus entrevoir que l'importance et la dignité imprimées sur les noms qui rappelaient le règne de Louis XIV.

Je quittais avec empressement les compagnons de ma jeunesse et les amusements de mon âge pour entendre des entretiens et pour suivre des sociétés qui formaient à la fois ma raison, mon esprit et mon goût.

Destiné aux emplois publics par ma position dans le monde et par mon penchant à cultiver les études de l'histoire et de la politique, je sentais combien était précieux pour moi l'avantage de me lier avec tous ceux qu'on pouvait sans vanité regarder comme l'élite des sociétés humaines.

En effet, on trouvait alors à l'hôtel de La Rochefoucauld, chez d'Alembert, chez madame Geoffrin, les littérateurs, les philosophes les plus distingués, et cet esprit de liberté qui devait changer la face du monde en l'éclairant, et malheureusement aussi ébranler toutes ses bases en voulant lui en donner de nouvelles.

Dans les réunions qui avaient lieu chez mesdames la maréchale de Luxembourg, de la Vallière, à l'hôtel de Choiseul, on revoyait tout ce que le règne de Louis XV avait offert de personnages marquants par leur rang, par leur urbanité, par leur galanterie. Chez madame du Deffant on était certain de rencontrer les étrangers les plus célèbres, attirés par la curiosité de connaître cette France, ancienne et nouvelle, que chez eux ils dénigraient avec pesanteur et accusaient de frivolité, mais qui, dans tous les temps, fut, est et sera l'objet de leur jalousie.

Quoique bien jeune, porté naturellement à la réflexion, je me convainquis bientôt, dans ces écoles brillantes de civilisation, des causes qui donnaient, en Europe, des avantages presque

universels à nos politiques et à nos littérateurs sur ceux de tous les autres pays, en en exceptant l'Angleterre, qui nous dispute cette prééminence.

Ces causes sont les mêmes que celles qui donnent aux historiens de l'antiquité une supériorité évidente sur la plupart des historiens modernes. En effet, pour traiter avec les hommes et pour les peindre, il faut les étudier, les connaître, et cette connaissance profonde ne peut s'acquérir qu'au milieu d'une civilisation perfectionnée, et dans une position où la pratique du monde substitue la réalité aux apparences et l'expérience aux systèmes.

Pourquoi trouvons-nous si froids la plupart des historiens de l'Europe moderne? C'est que, avec beaucoup d'érudition et souvent même d'esprit, leurs récits sont secs, manquent d'intérêt dramatique, et que leurs réflexions, la plupart du temps très-longues, ne sont que des lieux communs de morale rebattus à la chaire ou dans les colléges.

Ce qui fait au contraire que les ouvrages des Xénophon, des Tite-Live, des Polybe, des Salluste, des Tacite, sont lus avec intérêt, relus avec avidité, et ont traversé les siècles, c'est que ces grands écrivains avaient été acteurs dans les scènes qu'ils retraçaient ou dans des scènes semblables.

Ce n'étaient point des abbés, des professeurs, des savants séparés du monde par leurs vœux, par leurs études ou par leur obscurité, qui répandaient de si vives lumières sur le jeu des passions humaines; c'étaient des hommes qui les avaient éprouvées et combattues. Ces illustres écrivains réunissaient le triple avantage d'être à la fois hommes de lettres, hommes du monde et hommes d'État, et par là possédaient le triple mérite de l'art du style d'un littérateur, de la finesse de goût d'un homme de la haute société, et de l'habileté d'un politique expérimenté.

Aussi, dans l'Europe nouvelle, on doit remarquer que les hommes dont les écrits politiques ou historiques excitent le

plus constamment notre intérêt sont les écrivains tels que le président de Thou, le duc de Sully, le cardinal de Retz.

Si Montesquieu n'eût été qu'un savant pofesseur, son génie ne nous eût donné que des dissertations froides sur les lois. Il nous en a donné l'esprit parce qu'il connaissait le monde, les affaires, les hommes de toutes les classes, les sociétés de toutes les nuances.

Ce qui fait le charme des Mémoires, écrits même avec le plus de négligence, c'est que ceux qui les ont composés s'y montrent en acteurs plus qu'en auteurs. Cependant, s'ils ont le mérite du naturel, l'art leur manque trop souvent, ainsi que l'impartialité; ils ne vous montrent qu'un coin du tableau et dénué d'ornements, tandis que, de tous les genres d'éloquence, l'histoire et la politique sont ceux où il est le plus nécessaire d'offrir le mélange indispensable d'élégance, de simplicité, de variété, de profondeur, de pratique des hommes et d'habitude des affaires.

En Angleterre les institutions ont été plus favorables à ce genre de talent que celles des autres gouvernements; les affaires y sont vraiment publiques, ce sont celles de tous; chacun les connaît, s'y mêle, y prend part; on n'y sépare point la théorie de la pratique; le ciment de la liberté y a établi des liens et des communications entre tous les rangs et toutes les classes; aussi une gloire solide est attachée aux noms des écrivains, des hommes d'État, des orateurs de ce pays, tels que Hume, Clarendon, Littleton, Robertson, Chesterfield, etc.

Nous nous dégagerons comme eux des entraves où nous retenaient le pouvoir féodal, l'autorité arbitraire, les préjugés scolastiques, la superstition, l'éloignement forcé des affaires pour presque toutes les classes de la société, le dédain antique et vaniteux des classes privilégiées pour les lettres; alors la muse de l'histoire et de la politique reprendra dans notre patrie le rang élevé qui lui est dû.

Ce qu'il y avait au reste de plus singulier et de plus remar-

quable à l'époque dont je parle, c'est que, à la cour comme à la ville, chez les grands comme chez les bourgeois, parmi les militaires comme parmi les financiers, au sein d'une vaste monarchie, sanctuaire antique des priviléges nobiliaires, parlementaires, ecclésiastiques, malgré l'habitude d'une longue obéissance au pouvoir arbitraire, la cause des Américains insurgés fixait toutes les attentions et excitait un intérêt général.

De toutes parts l'opinion pressait le gouvernement royal de se déclarer pour la liberté républicaine et semblait lui reprocher sa lenteur et sa timidité. Les ministres, entraînés peu à peu par le torrent, craignaient cependant encore de rompre avec les Anglais et d'entreprendre une guerre ruineuse; de plus ils étaient retenus par la sévère probité de Louis XVI, le plus moral des hommes de son temps.

La neutralité paraissait un devoir à ce monarque, parce qu'aucune agression anglaise ne justifiait à ses yeux une démarche hostile contre la couronne britannique. Ce n'était pas la crainte des frais et des chances de la guerre qui le frappait : c'était sa conscience qui lui faisait regarder comme une perfidie la violation des traités et de l'état de paix, sans autre motif que celui d'abaisser une puissance rivale.

Ainsi le gouvernement, froissé entre la volonté du prince et le vœu général, faisait par faiblesse ce qu'il y a de pire en politique : il encourageait secrètement le commerce français à donner aux Américains des secours en armes et en munitions; il accueillait favorablement, mais mystérieusement, les envoyés américains; il flattait par ses discours l'espoir et l'ardeur impatiente d'une jeunesse belliqueuse; il laissait circuler les écrits des partisans de la liberté américaine, et en même temps il chargeait notre ambassadeur à Londres de calmer les alarmes du ministère anglais, de lui renouveler fréquemment l'assurance du maintien de la paix, par l'observation de la plus stricte neutralité.

Par cette conduite peu loyale il perdait également les avan-

tages d'un système pacifique sincère et ceux d'une guerre déclarée ; il s'exposait aux inconvénients de ces deux partis, parce qu'il n'en savait suivre aucun.

Cependant l'orage croissait; après quelques revers éprouvés par les Américains, la fortune commençait à se déclarer pour eux. La passion de la liberté, l'amour de la patrie triomphaient de tous les obstacles. La tactique et la discipline anglaises n'étonnaient plus le courage irrégulier des nouveaux républicains. Le Congrès, vivante image du sénat antique de Rome, délibérait froidement et faisait de sages lois au milieu du tumulte des armes.

Vainement un électeur de l'empire germanique fortifia l'armée anglaise par des troupes auxiliaires et par un traité honteux, puisqu'il contenait un tarif exact des sommes qu'on devait lui payer pour la mort, pour les mutilations, pour les blessures graves ou légères des sujets et des soldats qu'il vendait.

Les armées américaines faisaient chaque jour de nouveaux progrès. Enfin on sut qu'une armée anglaise tout entière, commandée par le général Burgoyne, s'était vue investie par les milices insurgées, privée de vivres, de communications, réduite à l'impossibilité de combattre ou de fuir, et forcée, à Saratoga, de déposer ses armes aux pieds de ces cultivateurs pauvres, mais fiers, inexperts, mais vaillants, et dont elle avait jusque-là tant dédaigné la simplicité, l'indiscipline, le dénûment, et l'ignorance des évolutions militaires.

Cette victoire fit pencher les balances de la politique ; une prompte renommée répandit dans toute l'Europe l'éclat de ce triomphe. En tout temps le bonheur donne des amis, et l'Amérique eut bientôt des alliés.

La nouvelle de ce succès redoubla notre ardeur et notre impatience. Les ministres, pressés par nous et rassurés par la fortune, dissimulèrent moins leur but, et persuadèrent au roi qu'on pouvait, pour l'intérêt de la France, former des liens de commerce avec les Américains sans rompre avec l'Angleterre.

En conséquence ils reçurent plus ouvertement les commissaires de l'Amérique, négocièrent avec eux, et, dans le mois de décembre 1777, signèrent ensemble les articles préliminaires d'un traité de commerce et d'amitié.

Il en résulta ce qu'ils n'avaient pas prévu et ce qui pourtant devait nécessairement arriver : les ministres anglais éclatèrent en reproches contre nous, regardant comme une rupture ouverte ce nouveau lien formé avec leurs provinces rebelles.

Inutilement notre ambassadeur voulut alléguer nos intérêts commerciaux et protester de notre amour pour la paix : les Anglais étaient décidés à la guerre; en même temps, se croyant autorisés par notre conduite, qu'ils regardaient comme une agression, à l'oubli et à l'infraction du droit des gens, ils avaient envoyé des ordres secrets à leurs amiraux. Aussi nous sûmes bientôt que, sans aucune déclaration de guerre de leur part et sans aucune hostilité de la nôtre, ils s'étaient emparés sur mer de plusieurs vaisseaux marchands qui nous appartenaient et qu'ils avaient attaqué dans l'Inde nos possessions.

Le traité définitif avec l'Amérique fut bientôt conclu. Notre ambassadeur quitta Londres. Chacun courut aux armes. Les désirs de notre ardente jeunesse furent comblés, et la guerre ne tarda pas à éclater dans les deux hémisphères.

Il n'était plus question alors de tenter individuellement des aventures et de partir comme volontaires pour l'Amérique, puisque la guerre retenait chacun de nous sous ses étendards et nous faisait espérer des occasions prochaines de nous distinguer en servant notre patrie.

Cependant, comme nous étions trop pressés d'agir pour attendre ces occasions, et que, la guerre contre les Anglais étant essentiellement maritime, on pouvait prévoir facilement qu'il y aurait peu d'expéditions pour les troupes de terre, et que celles qu'on y emploierait seraient peu nombreuses, je renouvelai mes démarches pour obtenir la permission d'aller rejoindre Lafayette au camp de Washington.

Tout ce qu'il m'écrivait sur les mœurs, l'enthousiasme, la constance et le courage héroïque des Américains redoublait mon ardeur pour servir leur cause.

Je suppliai la reine d'appuyer et de favoriser ma demande en lui faisant observer que j'étais colonel de dragons, que probablement dans cette guerre on embarquerait peu de cavalerie, et qu'ainsi je pouvais m'absenter de mon régiment sans nuire au service.

Comme tout sentiment élevé plaisait à cette princesse, elle m'approuva; mais, peu de jours après, elle me dit que mon exemple, si on cédait à mes instances, attirerait d'autres demandes pareilles, aurait par là beaucoup d'inconvénients, et que le roi ne voulait point que les chefs des corps les quittassent.

Je n'avais fondé aucun espoir sur l'assistance de mon père, partisan sévère d'une marche méthodique et d'une stricte discipline : il se serait opposé à mon dessein plutôt qu'il ne l'aurait favorisé. Il fallut donc me résigner à tout attendre de la fortune, et, dans cette circonstance, elle ne me fut pas favorable.

Bientôt cependant on put croire, par des symptômes très-marquants, qu'une guerre générale allait embraser toute l'Europe et étendre ses ravages dans le monde entier. Les vues ambitieuses de l'impératrice Catherine et son refus de rendre la Crimée armaient les Turcs contre elle. L'électeur palatin mourut; son testament et les prétentions de l'Autriche sur son héritage excitèrent, entre la cour de Vienne et celle de Berlin, des contestations promptement suivies d'une rupture.

L'Espagne cherchait encore, il est vrai, à nous réconcilier avec les Anglais par sa médiation; mais le succès était impossible. On pouvait facilement prévoir déjà que cette puissance serait promptement entraînée à faire cause commune avec nous, pour enlever la domination des mers à notre ancienne rivale.

Enfin la Hollande même, malgré le penchant du stathouder

pour l'Angleterre, laissa réveiller chez elle quelque dernier sentiment de liberté, et un parti nombreux s'y montra décidé à forcer son gouvernement de se déclarer pour la cause américaine.

Dans cet état de choses si alarmant pour les amis de la paix et de l'humanité, notre jeunesse, impatiente de guerre, trouvait de quoi flatter tous ses désirs et nourrir toutes ses espérances.

Il arriva pourtant tout le contraire de ce qu'on prévoyait : l'Océan, l'Amérique et les Indes furent seuls le théâtre d'une guerre vive et réelle. L'incendie qui menaçait le continent européen s'éteignit tout à coup : les Turcs se résignèrent à leur sort; la Prusse et l'Autriche ne firent qu'une campagne sans résultat; la médiation pacifique de la France et la médiation armée de la Russie apaisèrent les différends survenus entre les cabinets de Vienne et de Berlin, que termina une prompte paix conclue à Teschen.

Ainsi, avant l'espace d'une année révolue, l'Angleterre seule, avec la faible assistance du Portugal, resta en guerre contre les Américains, les Français, les Espagnols et les Hollandais.

De cette manière une grande partie de nos fumées de gloire s'évanouit. Nos marins seuls, une douzaine de généraux et une vingtaine de régiments obtinrent la faveur enviée de combattre sur le continent américain, dans les Antilles, et, en Asie, dans les Indes orientales.

Nous ne gardâmes qu'un seul espoir, celui d'une descente en Angleterre : vaste dessein dont notre ardeur sollicitait et pressait à grands cris l'exécution, mais que la circonspection de nos ministres n'adopta qu'avec timidité et ne forma qu'avec cette hésitation et cette lenteur qui rendent tout succès impossible.

Nos armées navales étaient nombreuses; nos marins avaient autant d'instruction que d'intrépidité; nos troupes de terre étaient animées du meilleur esprit et enflammées de cet amour de gloire qui annonce et promet de grands exploits.

L'habileté de M. Necker fournissait au Trésor tous les moyens nécessaires à de hautes entreprises. La France trouvait enfin l'occasion d'abattre la puissance de son éternelle rivale. Pour y parvenir nos forces suffisaient; nos ministres n'étaient pas sans talent, mais le génie leur manqua.

Cependant, par la force des choses, par la constance des Américains, par la bravoure de nos troupes, et par quelques heureuses combinaisons de nouveaux ministres qui dirigèrent nos dernières opérations, le résultat de cette guerre fut glorieux pour nous et désastreux pour les Anglais, puisqu'ils perdirent dans l'autre hémisphère treize grandes provinces.

Notre traité avec les Américains contenait des stipulations offensives dont l'exécution ne devait avoir lieu qu'en cas de rupture avec l'Angleterre. La probité du roi le déterminait, malgré les conseils de ses ministres, à ne point, le premier, prononcer le mot terrible de *guerre*. Il ne se croyait pas autorisé, par les fréquents exemples des Anglais, à enfreindre sans scrupule le droit des gens, et, loin de profiter du moment où la Grande-Bretagne n'avait pas encore réuni tous ses moyens pour la défense de ses côtes et pour la protection de son vaste commerce, il attendit qu'elle commît les premières hostilités, se croyant par là moins responsable de toutes les calamités qu'une semblable guerre devait entraîner.

Ce furent en effet les Anglais qui, les premiers, rompirent ouvertement la paix : un de leurs bâtiments de guerre, *l'Aréthuse*, attaqua une frégate française, *la Belle-Poule*. M. de la Clocheterie, qui commandait celle-ci, soutint avec éclat l'honneur de notre pavillon. Le combat fut long, opiniâtre et sanglant. *L'Aréthuse*, vaincue, prit la fuite, et le commandant français ramena dans nos ports sa frégate criblée de boulets et un équipage dont le feu avait moissonné la moitié. Il fut reçu en triomphe par une population immense, qui jouissait avec transport de ce premier et brillant succès, le regardant comme un présage assuré de fortune et de gloire.

Alors Louis XVI consentit à faire agir toutes les forces que son ministère avait armées. Le comte d'Estaing, commandant une escadre française, se dirigea vers les côtes de l'Amérique. Son apparition sur ces côtes intimida le général Clinton, qui investissait alors Philadelphie; ce général se retira du côté de New-York. Les Américains reprirent l'offensive, suivirent l'ennemi dans sa retraite, et lui livrèrent, à Monmouth, un combat où leurs armes eurent l'avantage, sans cependant obtenir un succès décisif.

Un plénipotentiaire français, M. Gérard de Rayneval, embarqué sur la flotte du comte d'Estaing, avait été envoyé au Congrès américain pour reconnaître formellement son indépendance et former avec lui les nœuds d'une alliance offensive et défensive. Les généraux Washington, Lafayette et Sullivan avaient concerté un plan habilement conçu; leur but était la conquête de Rhode-Island.

Notre amiral dirigea sa flotte vers cette île; mais, au lieu d'y faire débarquer ses troupes, comme les Américains l'en pressaient, le désir et l'espoir de combattre et de détruire une escadre anglaise qui s'approchait le firent renoncer à tout autre dessein. Il courut au-devant de la flotte ennemie.

Le combat s'engagea, mais un coup de vent terrible sépara les deux armées; les vents et les flots déchaînés dispersèrent tous leurs vaisseaux, dont une grande partie fut excessivement maltraitée; deux des nôtres, entièrement dégréés et démâtés, se virent, par un étrange caprice du sort, au moment d'être pris par des bâtiments de force inférieure qui les rencontrèrent. Heureusement le comte d'Estaing arriva assez à temps pour les délivrer. De son côté l'escadre anglaise reçut des renforts, et, l'exécution du plan concerté étant ainsi manquée, le comte d'Estaing changea de direction et forma d'autres desseins, pour couvrir, par quelque action d'éclat, le peu de succès de cette première expédition.

Il était résulté de ce malheur, ou de cette faute, quelques

germes de mésintelligence entre les Américains et les Français; mais, d'un autre côté, Washington en tira habilement un avantage, celui de persuader aux milices américaines que c'était principalement sur leur propre courage, leur constance et leur force, qu'elles devaient compter, sans trop se reposer sur l'assistance, sans doute très-utile, mais parfois incertaine, d'alliés éloignés, et qu'il fallait se mettre en état de vaincre sans secours, pour être plus certain d'en recevoir.

A l'autre extrémité du monde, dans les Indes, notre lenteur et la timide circonspection du gouvernement français nous causèrent d'immenses préjudices. Une armée navale envoyée à temps dans ces parages aurait pu y changer facilement la face des affaires et y porter un coup fatal à la puissance anglaise; mais nos ministres, sans prévoyance, n'avaient rien préparé de ce côté, ni pour l'attaque, ni pour la défense.

Nous avions donné secrètement, dans l'Inde, des officiers, des secours et des conseils au fameux Hyder-Ali-Kan, prince indien, qui s'efforçait alors de secouer le joug de l'Angleterre. En encourageant ainsi un ennemi redoutable pour les Anglais, nous devions prévoir qu'ils s'en vengeraient sur notre commerce et sur nos possessions.

Nous fûmes punis de cette négligence. Les Anglais attaquèrent Pondichéry, Chandernagor, et bientôt nous perdîmes ces riches comptoirs, sans autre dédommagement que l'honneur dont le courage héroïque et l'habileté de l'amiral comte de Suffren couvrirent nos armes trois ans après.

Tandis que tous ces grands événements, précurseurs de tant d'orages, occupaient les ministres de tous les cabinets et les nouvellistes de toutes les classes, depuis les personnages les plus importants de la cour jusqu'aux oisifs les plus bavards de la terrasse des Tuileries, de la grande allée du Palais-Royal et des cafés de Paris, un nouveau spectacle vint s'emparer de la curiosité des Parisiens et la fixer.

Voltaire, le prince des poëtes, le patriarche des philosophes,

la gloire de son siècle et de la France, se trouvait, depuis un grand nombre d'années, exilé de sa patrie. Tous les Français lisaient avec délices ses ouvrages, et presque aucun d'eux ne l'avait vu. Ses contemporains étaient pour lui, si on ose le dire ainsi, comme une sorte de postérité.

L'admiration pour son génie universel était, dans beaucoup d'esprits, une espèce de culte et d'adoration ; ses écrits ornaient toutes les bibliothèques ; son nom était présent à toutes les pensées, et ses traits absents de tous les regards. Son esprit dominait, dirigeait, modifiait tous les esprits de son temps ; mais, excepté un petit nombre d'hommes qui avaient été admis à Ferney dans son sanctuaire philosophique, il régnait, pour le reste de ses concitoyens, comme une puissance invisible.

Jamais peut-être aucun mortel n'opéra d'aussi grands changements que lui dans les opinions et dans les mœurs de son siècle. Jamais aucun chef de secte ne combattit et ne vainquit à la fois, sans paraître dans la mêlée, plus d'ennemis qui se croyaient invincibles, plus d'erreurs consacrées par le temps, plus de préjugés enracinés par de vieilles coutumes.

Cependant, sans rang, sans naissance, sans autorité, ses forces ne se composaient que de la clarté de sa raison, de l'éloquence variée de son style et du charme entraînant de sa grâce. Enfin, pour terrasser les vieux et redoutables colosses contre lesquels il luttait, il ne se servit, la plupart du temps, au lieu de massue, que de l'arme légère du ridicule et de l'ironie. Il est vrai que jamais personne ne la mania plus adroitement que lui, et ne fit avec elle des blessures plus profondes et plus incurables.

Profitant de quelques imprudences inexcusables, de quelques écrits contraires aux mœurs, de quelques taches enfin qui ternissaient légèrement le disque de cet astre brillant de notre littérature, le clergé par son influence, quelques vieux parlementaires enclins à la sévérité, un petit nombre d'anciens courtisans, partisans des antiques abus du pouvoir, avaient obtenu contre lui, non une condamnation ou même un ordre officiel

de bannissement, mais des insinuations assez efficaces pour l'obliger à chercher son repos et sa sûreté dans l'exil.

Son retour fut, comme sa disgrâce, une preuve de la faiblesse de l'autorité. L'opinion philosophique l'emportait tellement alors dans les esprits et intimidait à tel point le pouvoir qu'on le laissa revenir dans son pays sans le lui permettre. La cour refusa de le recevoir, et la ville entière sembla voler au-devant de lui. On ne voulut point lui accorder une légère grâce, et on le laissa jouir d'un triomphe éclatant.

La reine, entraînée par le tourbillon, fit de vaines tentatives pour obtenir du roi la permission d'admettre chez elle cet homme célèbre, objet d'une si universelle admiration; Louis XVI, par scrupule de conscience, crut qu'il ne devait point laisser approcher de lui un écrivain dont les coups téméraires, ne s'arrêtant point aux abus, avaient souvent porté atteinte à des croyances antiques, à des doctrines vénérées. L'enceinte du trône resta donc fermée à celui auquel, dans les transports de son admiration, la nation rendait une sorte de culte.

Les rivaux de ce grand homme furent consternés; le clergé s'indigna, mais se tut; les parlements gardèrent le silence, et la puissance des philosophes s'accrut par la présence et par le triomphe de leur chef.

Il faut avoir vu à cette époque la joie publique, l'impatiente curiosité et l'empressement tumultueux d'une foule admiratrice, pour entendre, pour envisager, et même pour apercevoir ce vieillard célèbre, contemporain de deux siècles, qui avait hérité de l'éclat de l'un et fait la gloire de l'autre; il faut, dis-je, en avoir été témoin pour s'en faire une juste idée.

C'était l'apothéose d'un demi-dieu encore vivant; il disait au peuple, avec autant de raison que d'attendrissement : « Vous voulez donc me faire mourir de plaisir? » En effet, la jouissance de si nombreux et de si touchants hommages était au-dessus de ses forces; il y succomba, et l'autel qu'on lui dressait se changea promptement en tombeau.

Aussi avide d'admirer de près cet homme illustre, mais, plus heureux que les autres, sans avoir besoin de percer la foule de tous ceux qui cherchaient à s'approcher de lui, j'eus le bonheur de le voir à mon aise deux ou trois fois chez mes parents, avec lesquels, dans sa jeunesse, il avait eu des liaisons assez intimes.

Ma mère était alors attaquée d'une maladie cruelle qui, depuis deux ans, consumait, dans des douleurs insupportables, ses forces et sa vie. Elle ne pouvait plus sortir de son lit. On peut juger de son extrême faiblesse puisqu'un mois après l'époque dont je parle elle rendit le dernier soupir.

Elle avait toujours été considérée comme une des femmes de Paris les plus distinguées par la finesse, par la justesse de son goût et de son esprit, par la rectitude de sa raison, par l'élégance de son langage et de ses manières. Remarquable dans sa jeunesse par les agréments de la figure, elle passait pour un modèle du meilleur ton et de la plus attrayante urbanité.

Voltaire ne l'avait point oubliée; il demanda instamment à la voir, et, quoiqu'elle fût à peine en état de le regarder, de l'entendre et de lui répondre, elle le reçut.

Souvent il nous arrive de nous faire des hommes, des lieux et des choses qu'on n'a pas vus, et dont notre imagination n'a été frappée que de loin, une idée toute différente de la réalité. Je l'avais éprouvé maintes fois; mais, lorsque je vis Voltaire, il me parut absolument tel que je me l'étais représenté.

Sa maigreur me retraçait ses longs travaux; son costume antique et singulier me rappelait le dernier témoin du siècle de Louis XIV, l'historien de ce siècle et le peintre immortel de Henri IV. Son œil perçant étincelait de génie et de malice; on y voyait à la fois le poëte tragique, l'auteur d'*OEdipe* et de *Mahomet*, le philosophe profond, le conteur malin et ingénieux, l'esprit observateur et satirique du genre humain. Son corps mince et voûté n'était plus qu'une enveloppe légère,

presque transparente, et au travers de laquelle il semblait qu'on vît apparaître son âme et son génie.

J'étais saisi de plaisir et d'admiration, comme quelqu'un à qui il serait permis tout à coup de se transporter dans les temps reculés et de voir face à face Homère, Platon, Virgile ou Cicéron. Peut-être comprendra-t-on difficilement aujourd'hui une telle impression : nous avons vu tant d'événements, d'hommes et de choses, que nous sommes blasés sur tout, et, pour concevoir ce que j'éprouvais alors, il faudrait être dans l'atmosphère où je vivais : c'était celle de l'exaltation.

Nous ne connaissions pas ces tristes fruits des longs orages et des discordes politiques, l'envie, l'égoïsme, le besoin du repos, l'insouciance produite par la lassitude, la froideur qui suit le triste réveil des illusions déçues. Nous étions éblouis par le prisme des idées et des doctrines nouvelles, rayonnants d'espérance, brûlants d'ardeur pour toutes les gloires, d'enthousiasme pour tous les talents, et bercés par les rêves séduisants d'une philosophie qui voulait assurer le bonheur du genre humain en chassant avec son flambeau les tristes et longues ténèbres qui, depuis tant de siècles, l'avaient retenu dans les chaînes de la superstition et du despotisme. Loin de prévoir des malheurs, des excès, des crimes, des renversements de trônes et de principes, nous ne voyions dans l'avenir que tous les biens qui pouvaient être assurés à l'humanité par le règne de la raison.

Jugez, d'après ces dispositions, quel devait être sur notre esprit l'effet de la vue de l'homme illustre que nos plus grands écrivains et nos plus célèbres philosophes regardaient alors comme leur modèle et comme leur maître !

J'étais tout yeux, tout oreilles, en m'approchant de Voltaire, comme si j'attendais à chaque instant qu'il sortît de sa bouche quelque oracle. Cependant ce n'était ni le temps ni le lieu d'en prononcer, quand il eût été Apollon lui-même ; car il se trouvait près du lit d'une mourante, dont l'aspect ne pouvait inspirer

que des idées tristes. Elle ne semblait plus susceptible ni d'admiration ni même de consolations. Néanmoins elle fit un grand effort pour vaincre la nature ; ses yeux reprirent quelque éclat, sa voix quelque force.

Voltaire, cherchant avec délicatesse à la distraire du présent par le souvenir du passé, lui fit peu de questions sur son état, il lui dit seulement, en peu de mots, qu'ayant été plusieurs fois aussi souffrant, aussi épuisé, il avait cependant, par le même courage qu'elle montrait, triomphé de ses maux et recouvré la santé « Les médecins, disait-il, font peu de miracles ; mais « la nature fait beaucoup de prodiges, surtout pour ceux à qui « elle a donné ce principe vital qui brille encore dans vos re- « gards. »

Il lui rappela ensuite beaucoup d'anecdotes de la société dans laquelle ils vivaient ensemble autrefois, et il le fit avec une vivacité d'esprit, une fraîcheur de mémoire, une variété de tournures et une abondance de saillies qui auraient fait oublier son âge, si ses traits et sa voix ne nous avaient pas rappelé qu'il était octogénaire.

Il ne pouvait guérir une malade telle que celle qui l'écoutait, mais il la ranima. Elle parut quelques instants ne plus sentir ni sa faiblesse, ni ses souffrances ; elle soutint assez vivement la conversation, me fit illusion à moi-même, et me donna ainsi un faible et dernier rayon d'espoir.

Peu de jours après, Voltaire revint encore la voir. Comme elle se trouvait par hasard, ce jour-là, un peu plus de force qu'à l'ordinaire, elle prit une part plus active à l'entretien, et reprocha même avec douceur, mais avec assez d'énergie, au vieux philosophe, l'opiniâtreté avec laquelle il s'acharnait, dans ses nombreux écrits, à foudroyer, à ridiculiser l'Église et tous ses membres, enfin la religion même, sous le prétexte de combattre de vieilles erreurs, d'absurdes superstitions et de dangereux fanatiques.

« Soyez donc, lui disait-elle, généreux et modéré après la vic-

« toire. Que pouvez-vous craindre à présent de tels adversaires ? « Les fanatiques sont à terre ; ils ne peuvent plus nuire ; leur « règne est passé. — Vous êtes dans l'erreur, répondit avec « fougue Voltaire ; c'est un feu couvert, et non éteint. Ces fana- « tiques, ces tartufes sont des chiens enragés ; on les a muselés, « mais ils conservent leurs dents ; ils ne mordent plus, il est « vrai ; mais, à la première occasion, si on ne leur arrache pas « ces dents, vous verrez s'ils sauront mordre. »

Le feu de la colère éclatait dans ses yeux, et la passion qui l'animait lui faisait perdre alors cette décence, cette mesure dans les expressions que prescrivent la raison comme le bon goût, et dont il se montrait si habituellement le plus inimitable modèle.

Le désir de voir cet homme extraordinaire avait attiré chez ma mère cinquante ou soixante personnes qui faisaient foule dans son salon, s'entassaient sur plusieurs rangs près de son lit, allongeant le cou, se levant sur la pointe de leurs pieds, et qui, sans faire le moindre bruit, prêtaient une oreille attentive à tout ce qui sortait de la bouche de Voltaire, tant ils étaient avides de saisir la moindre de ses paroles et le plus léger mouvement de sa physionomie.

Là je vis à quel point la prévention et l'enthousiasme, même parmi la classe la plus éclairée, ressemblent à la superstition et s'approchent du ridicule. Ma mère, questionnée par Voltaire sur les détails de l'état de sa santé, lui dit que sa souffrance la plus douloureuse était la destruction de son estomac et la difficulté de trouver un aliment quelconque qu'il pût supporter.

Voltaire la plaignit, et, cherchant à la consoler, il lui raconta qu'il s'était vu, pendant près d'une année, dans la même langueur, qu'on croyait incurable, et que cependant un moyen bien simple l'avait guéri : il consistait à ne prendre pour toute nourriture que des jaunes d'œufs délayés avec de la farine de pomme de terre et de l'eau.

Certes il ne pouvait être question de saillies ingénieuses ni

d'éclairs d'esprit dans un tel sujet d'entretien, et pourtant à peine avait-il prononcé ces derniers mots de *jaunes d'œufs* et de *farine de pomme de terre* qu'un de mes voisins, très-connu, il est vrai, par son excessive disposition à l'engouement et par la médiocrité de son esprit, fixa sur moi son œil ardent, et, me pressant vivement le bras, me dit avec un cri d'admiration : *Quel homme! quel homme! Pas un mot sans un trait!*

Vous rirez de cette absurdité, qui semble passer la vraisemblance, et cependant, pour vous convaincre qu'elle n'est pas rare, observez, dans tout pays, dans tout temps, la multitude empressée qui vient entourer non-seulement le siége d'un homme de génie ou le trône d'un grand roi, mais la chaire d'un prédicateur énergumène, le fauteuil même où joue un prince à peine sorti du berceau, et vous verrez que, parmi les nombreux et serviles hommages dictés par la flatterie, il en est beaucoup, et ce sont les plus absurdes, qui sont de bonne foi et qui naissent d'une sorte d'idolâtrie qu'inspire à une foule de gens toute élévation ; car ce n'est pas toujours par crainte, mais par sottise, qu'on a fait en tout genre, au propre comme au figuré, tant de demi-dieux.

Jusque-là je m'étais tenu modestement, comme je le devais, au dernier rang de ceux qui contemplaient Voltaire ; mais, à la fin de sa seconde visite, lorsqu'il sortit de la chambre de ma mère et passa dans une autre pièce, je lui fus présenté. Plusieurs de ses amis, le comte d'Argental, le chevalier de Chastellux, le duc de Nivernais, le comte de Guibert, le chevalier de Boufflers, Marmontel et d'Alembert, qui me jugeaient tous sans doute trop favorablement, lui avaient parlé de moi avec beaucoup d'éloges.

Je ne les devais certainement qu'à une très-grande bienveillance, puisque je n'étais alors connu que par quelques productions légères, quelques contes, quelques fables, quelques romances, dont le succès dans la société dépend des caprices de la mode et n'a souvent pas plus de durée qu'elle.

Dans le fond je ne m'étais rendu digne de leur affection que par l'empressement avec lequel je cherchais assidûment à former mon goût et mon esprit dans leurs entretiens et à m'éclairer par leurs lumières ; ainsi c'était plutôt le zèle d'un disciple que le talent naissant d'un écrivain qu'ils louaient en moi.

Quoi qu'il en soit, Voltaire charma mon amour-propre en me parlant avec grâce et finesse de ma passion pour les lettres et de mes premiers essais ; il m'encouragea par quelques conseils. « N'oubliez pas, me dit-il, que vous avez mérité le bien « qu'on dit de vous en mêlant avec soin, dans les plus légers « morceaux de poésie, quelques réalités aux images, un peu « de morale au sentiment, quelques grains de philosophie à « la gaieté. Méfiez-vous cependant de votre penchant pour la « poésie ; vous pouvez le suivre, mais non vous y laisser en- « traîner. D'après ce qu'on m'a dit, et dans votre position, « vous êtes destiné à de plus graves occupations. Vous avez « bien fait de commencer à vous exercer en écrivant des vers, « car il est bien difficile que celui qui ne les a point aimés, et « qui n'en connaît ni l'art ni le charme, puisse jamais parfaite- « ment écrire en prose. Allez, jeune homme ; recevez les « vœux d'un vieillard qui vous prédit d'heureux destins ; mais « souvenez-vous que la poésie, toute divine qu'elle est, est une « sirène. »

Je le remerciai de la bénédiction littéraire qu'il me donnait, « me ressouvenant, lui dis-je, en cette occasion, avec un vif « plaisir, qu'autrefois les mots de grand poëte et de prophète « (*vates*) étaient synonymes. »

Depuis ce moment je ne revis plus Voltaire qu'au Théâtre-Français, le jour de la représentation d'*Irène*, jour de triomphe qui prouva, par les nombreux applaudissements donnés à la plus médiocre tragédie, l'excès de l'enthousiasme que son auteur inspirait au public.

On pouvait dire qu'alors il y avait, pendant quelques se-

maines, deux cours en France, celle du roi à Versailles et celle de Voltaire à Paris : la première, où le bon roi Louis XVI, sans faste, vivait avec simplicité, ne rêvant qu'à la reforme des abus et au bonheur d'un peuple trop sensible à l'éclat pour bien apprécier ses modestes vertus ; la première, dis-je, paraissait l'asile paisible d'un sage, en comparaison de cet hôtel situé sur le quai des Théatins, où toute la journée l'on entendait les cris et les acclamations d'une foule immense et idolâtre, qui venait rendre avec empressement ses hommages au plus grand génie de l'Europe.

Jusque-là on avait vu des triomphes décernés avec justice aux grands hommes par le gouvernement de leur pays; le triomphe de Voltaire était d'un nouveau genre : il était décerné par l'opinion publique, qui bravait en cette occasion, pour ainsi dire, le pouvoir des magistrats, les foudres de l'Église et l'autorité du monarque.

Le vengeur de Calas, l'apôtre de la liberté, le constant ennemi et l'heureux vainqueur des préjugés et du fanatisme, après soixante ans de guerre, rentrait triomphant dans Paris.

L'Académie française, dans le sein de laquelle il se rendit, alla au-devant de lui, et, après cet hommage public qu'aucun prince n'avait jamais reçu, ce prince des lettres présida le sénat littéraire de la France, et la réunion de tous ces talents divers dans chacun desquels son génie avait éclaté par des chefs-d'œuvre.

Revenu dans sa maison, qu'on eût dit alors transformée en palais par sa présence, assis au milieu d'une sorte de conseil composé des philosophes, des écrivains les plus hardis et les plus célèbres de ce siècle, ses courtisans étaient les hommes les plus marquants de toutes les classes, les étrangers les plus distingués de tous les pays.

Il ne manquait à cette sorte de royauté que des gardes, et réellement il lui en aurait fallu pour le mettre en sûreté contre l'empressement de cette multitude qui, de toutes parts, accou-

rait pour le voir, assiégeait sa porte, l'entourait dès qu'il sortait, et laissait à peine à ses chevaux la possibilité de s'ouvrir un passage.

Son couronnement eut lieu au palais des Tuileries, dans la salle du Théâtre-Français. On ne peut peindre l'ivresse avec laquelle cet illustre vieillard fut accueilli par un public qui remplissait à flots pressés tous les bancs, toutes les loges, tous les corridors, toutes les issues de cette enceinte. En aucun temps la reconnaissance d'une nation n'éclata avec de plus vifs transports.

Je n'oublierai jamais cette scène, et je ne conçois pas comment Voltaire put encore trouver en lui assez de force pour la soutenir. Dès qu'il parut, l'acteur Brizard vint poser sur sa tête une couronne de lauriers qu'il voulut promptement ôter, et que les cris du peuple l'invitaient à garder. Au milieu des plus vives acclamations, on répétait de toutes parts les titres, les noms de tous ses ouvrages.

Longtemps après qu'on eut levé la toile, il fut impossible de commencer la représentation; tout le monde, dans la salle, était trop occupé à voir, à contempler Voltaire, à lui adresser de bruyants hommages; chacun enfin était en ce moment trop acteur pour écouter ceux du théâtre.

Dès que la lassitude générale eut permis à ceux-ci d'entrer en scène, ils se virent à tout moment interrompus par la tumultueuse agitation des spectateurs. « Jamais, disait avec « raison M. Grimm en parlant de cette représentation d'*Irène*, « jamais pièce ne fut plus mal jouée, plus applaudie et moins « écoutée. »

Lorsqu'elle fut finie, on plaça sur l'avant-scène le buste de Voltaire; il était entouré par tous les acteurs de la tragédie, portant encore l'habit de leurs rôles, par les gardes qui figuraient dans la pièce, par la foule de tous ceux des spectateurs qui avaient pu s'introduire sur le théâtre; et, ce qu'il y eut d'assez singulier, c'est que l'acteur qui vint poser une couronne

sur le buste de cet opiniâtre ennemi de la superstition était encore avec le costume d'un moine, celui de Léonce, personnage de la tragédie.

Ce buste resta sur le théâtre pendant tout le temps qu'on joua la petite pièce : c'était *Nanine;* on ne l'écouta pas plus et on ne l'applaudit pas moins qu'*Irène*. Pour compléter cette glorieuse journée, Voltaire vit entrer dans sa loge un capitaine des gardes d'un de nos princes; il vint lui dire avec quelle joie ce prince s'associait aux justes hommages rendus à son génie par la France.

Il s'en était peu fallu, quelques jours auparavant, qu'une mort imprévue ne privât Voltaire de cet éclatant triomphe : une hémorragie violente l'avait mis en grand danger.

Le clergé, qui n'osait plus le combattre, avait espéré le convertir. D'abord Voltaire céda, reçut l'abbé Gauthier, se confessa, et écrivit une profession de foi qui ne satisfit pas pleinement les prêtres et qui mécontenta beaucoup les philosophes.

Échappé au péril, il oublia ses craintes et sa prudence. Quelques semaines après, retombé plus gravement malade, il refusa de voir aucun prêtre, et termina, avec une apparente insensibilité, une si longue vie, agitée par tant de travaux, par tant d'orages, et rayonnante de tant de gloire.

Ceux qui n'avaient pas eu le pouvoir de s'opposer à son triomphe lui refusèrent une place au milieu des tombeaux du peuple parisien. L'un de ses parents, conseiller au parlement, enleva son corps et le porta rapidement dans l'abbaye de Scellières, où il fut inhumé avant que le curé du lieu eût reçu la défense de lui donner la sépulture, défense qui lui arriva trois heures trop tard Sans le zèle de cet ami, les restes mortels de l'un de nos plus grands hommes, et de celui dont la gloire remplissait le monde, n'auraient pas obtenu quelques pieds de terre pour les couvrir.

Malgré tous les efforts du clergé, des magistrats et de l'au-

torité, qui défendirent pour quelque temps au théâtre de jouer les pièces de Voltaire et aux journaux de parler de sa mort, Paris fut inondé d'un déluge de vers, de pamphlets et d'épigrammes, seules armes dont l'opinion pût se servir pour venger cet outrage fait à la mémoire d'un homme qui avait illustré sa patrie et son siècle.

De tous ces écrits, celui qui me frappa le plus alors fut une pièce de vers composée par la marquise de Boufflers, mère de ce chevalier de Boufflers, le Chaulieu et l'Anacréon de notre temps.

Dieu fait bien ce qu'il fait : la Fontaine l'a dit;
Si j'étais cependant l'auteur d'un si grand œuvre,
Voltaire eût conservé ses sens et son esprit;
Je me serais gardé de briser mon chef-d'œuvre.

Celui que dans Athène eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

Oui, vous avez raison, Monsieur de Saint-Sulpice :
Eh! pourquoi l'enterrer? N'est-il pas immortel?
A ce divin génie on peut, sans injustice,
Refuser un tombeau, mais non pas un autel.

Madame de Boufflers, par un de ces vers en parlant des Césars, faisait allusion à l'empereur Joseph II.

Ce monarque était venu l'année précédente en France, sous le nom de comte de Falkenstein; il avait étonné la cour par la simplicité de ses manières, les philosophes et les savants par son instruction, le peuple par son affabilité. Moins il montrait de morgue, plus on lui trouvait de grandeur et de vraie dignité. Sa popularité faisait, avec l'étiquette un peu orientale de notre cour, un contraste qui n'échappait pas à l'opinion publique. Il se montrait favorable aux opinions nouvelles, autant qu'ennemi des vieilles routines et de la superstition.

En lui le prince disparaissait tellement sous l'apparence d'un sage qui voyage pour recueillir des lumières que les amis ardents de la révolution américaine furent tentés de le croire démocrate comme eux. Une femme, passionnée pour cette cause, le pressa un jour étourdiment de dire son avis sur la lutte établie entre le roi d'Angleterre et les provinces en insurrection. « Madame, répondit-il un peu sèchement, mon « rôle est d'être royaliste. »

Ce monarque, dont je pus alors très-rarement m'approcher, mais que depuis j'eus l'occasion de voir en Russie fréquemment, offrait en sa personne un mélange assez bizarre d'ambition belliqueuse, de prétentions à la philosophie, de penchant pour les innovations et de jalousie pour son autorité. Si nos princes, mal conseillés, risquèrent leur trône en voulant trop résister au torrent de l'esprit du siècle, Joseph, pour avoir voulu le devancer, perdit momentanément une partie de ses États.

Au reste l'empereur, qui s'était fait admirer et chérir à Paris, ne porta pas le même esprit et ne fit pas la même impression dans nos provinces. La beauté de nos ports, la force de notre marine, la richesse de nos villes de commerce et l'activité de nos manufactures excitèrent sa jalousie; il ne sut pas la dissimuler. Enfin, passant près de Ferney, il dédaigna de voir Voltaire. On blâma également, avec raison, et l'indifférence de la puissance pour le génie, et la faiblesse du grand poëte et du philosophe, dont l'amour-propre parut trop sensible à cette légère blessure.

La même année qui nous enleva Voltaire vit aussi périr Rousseau. Ces deux flambeaux s'éteignirent presque à la fois, et ils disparurent de la terre au moment où leurs doctrines, mal interprétées par les passions de leurs disciples et de leurs ennemis, allaient ébranler l'Europe jusque dans ses fondements.

Voltaire avait vu à Paris le célèbre Franklin jouir de son triomphe. Le vieillard français bénit le fils du vieillard américain. Les vœux de tous deux pour leur patrie étaient sembla-

bles, mais le résultat dans les deux contrées fut très-différent. Le vaste Océan, l'immense étendue du continent des États-Unis, l'absence des plus redoutables écueils de tous gouvernements, c'est-à-dire des classes privilégiées et des prolétaires, protégèrent en Amérique les semences de la liberté, tandis qu'en France elle ne put planter ses faibles racines que sur un terrain inondé de sang et tourmenté par tous les éléments de la haine et de la discorde.

La mort de Voltaire eut le même éclat que sa vie; la fin de Rousseau fut triste, silencieuse. Cet ami de la nature fuyait les hommes, qu'il croyait ses ennemis, et l'homme qui avait répandu tant de lumières dans le monde disparut dans l'ombre des bois, où il se plaisait à terminer paisiblement une existence douloureuse.

La mort de ces deux chefs de la philosophie moderne excita une joie bien trompeuse parmi leurs adversaires. Ceux-ci crurent un moment avoir triomphé, oubliant sans doute que, si les hommes de génie meurent, leurs pensées sont immortelles.

Au reste on fut promptement distrait en France de ces événements si importants pour la république des lettres, et les événements de la guerre qui venait d'éclater occupèrent tous les esprits, parce qu'ils mettaient en jeu tous les intérêts.

A la grande surprise de l'Europe, qui ne croyait pas que notre marine, détruite dans la dernière guerre, pût ressusciter si promptement, on vit, indépendamment de la flotte de M. d'Estaing envoyée en Amérique, une armée navale de trente-deux vaisseaux et de quinze frégates sortir du port de Brest, sous les ordres du comte d'Orvilliers. Ces trois divisions étaient commandées par les amiraux de Guichen, Duchafaut et Lamotte-Piquet. Celui-ci dirigeait par ses conseils l'ardeur de M. le duc de Chartres, premier prince du sang, embarqué sur son vaisseau.

L'amiral Keppel, à la tête d'une armée non moins forte, vint au-devant des Français. Il connaissait leur bravoure; mais il

vit avec étonnement la régularité de notre ordre de bataille, l'habileté de nos manœuvres et les progrès rapides de notre instruction.

La bataille fut vive et sanglante; beaucoup de vaisseaux éprouvèrent, dans leurs équipages, dans leurs mâtures, dans leurs agrès, des pertes considérables; mais, comme de part et d'autre aucun bâtiment ne fut pris, on se sépara sans résultat définitif. L'Angleterre, trop accoutumée aux triomphes maritimes, se crut défaite parce que nous n'avions pas été vaincus, et la France s'attribua la victoire parce qu'elle n'avait pas reçu d'échec.

M. le duc de Chartres, rentré avec la flotte dans le port, revint trop promptement à Paris. Dans les premiers moments il fut entouré d'éloges; au spectacle on lui jetait des couronnes de lauriers. Partout retentissaient des chants de victoire. La cour et la ville semblaient dans l'ivresse.

Mais bientôt les nouvelles détaillées arrivèrent: l'enthousiasme s'évanouit; les éloges firent place aux épigrammes. On accusa le comte d'Orvilliers de trop de circonspection; on reprocha au duc de Chartres l'inexécution d'un ordre qui aurait pu lui faire couper la ligne ennemie. On l'irrita en lui retirant son commandement pour le nommer colonel général des hussards, et ce désagrément, qui lui sembla un affront, fut peut-être le germe qui produisit plus tard tant de fautes et de malheurs.

De son côté l'Angleterre mit en jugement les généraux Keppel et Palisser; mais ce procès fut sans résultat, comme le combat qui y avait donné lieu.

Le comte d'Orvilliers et son ennemi reparurent encore sur la mer; mais, soit par l'inconstance des vents, soit par une erreur des chefs, les deux armées semblèrent plutôt s'éviter que se chercher.

Pendant ce temps notre commerce souffrait, et, comme nos ministres avaient négligé les précautions nécessaires pour le protéger, les Anglais firent beaucoup de prises; de là naquirent

des plaintes bruyantes, vives et universelles, de la marine marchande contre la marine royale, préludes des violents débats qui devaient bientôt s'élever, sur terre comme sur l'Océan, entre la démocratie et l'aristocratie.

Notre amour-propre reçut pourtant quelque dédommagement. Plusieurs de nos frégates se signalèrent dans des combats particuliers, et un officier de marine, M. Fabry, s'empara de plusieurs convois anglais.

A la même époque on faisait filer sur nos côtes un grand nombre de régiments. Ces mouvements alimentaient nos ardentes espérances; cependant, en approchant de l'Océan, nous frémissions d'impatience à la vue de cette barrière redoutable qui arrêtait nos pas. Nous avions cru que nos armées navales nous en ouvriraient le passage, mais leur rentrée dans nos ports nous jetait dans le découragement.

C'était un assez singulier contraste alors que de voir, d'un côté, la gravité de notre jeunesse, discutant avec des sages les hautes questions de la philosophie, la sérieuse importance que nous attachions aux moindres événements de la guerre, la force de nos passions pour tout ce qui nous offrait l'image de la gloire ou de la liberté, et, d'une autre part, l'insouciance et la frivolité du premier ministre octogénaire qui gouvernait alors l'État.

Au moment où chacun, à la ville comme à la cour, accusait ou défendait, avec le plus de chaleur, la conduite des chefs de nos armées navales, et tandis qu'on s'affligeait profondément du peu de résultat de leurs efforts, M. de Maurepas, plus jeune que nous, plaisantait sur ces graves matières, sujet inépuisable pour lui de jeux de mots et de quolibets.

« Savez-vous, disait-il, ce que c'est qu'un combat naval?
« Je vais vous le dire. Deux escadres sortent de deux ports
« opposés; on manœuvre, on se rencontre, on se tire des coups
« de canon, on abat quelques mâts, on déchire quelques voiles,
« on tue quelques hommes, on use beaucoup de poudre et de
« boulets; puis chacune des deux armées se retire, prétendant

« être restée maîtresse du champ de bataille ; elles s'attribuent « toutes deux la victoire ; on chante de part et d'autre le *Te* « *Deum*, et la mer n'en reste pas moins salée. » Heureusement les autres ministres traitaient les grandes affaires un peu plus sérieusement.

Toutes mes tentatives pour être employé dans quelque expédition demeuraient toujours sans succès, et je me dépitais contre le sort qui m'obligeait à rester colonel de dragons dans une guerre où l'infanterie, seule embarquée, pouvait trouver des occasions de combattre.

Quelques-uns de mes amis, les uns plus âgés que moi, les autres de mon âge, furent plus heureux et excitèrent mon envie : le duc de Lauzun, embarqué avec le marquis de Vaudreuil, descendit en Afrique et conquit le Sénégal. Arthur et Édouard Dillon, le marquis de Coigny, le vicomte de Noailles servirent sous les ordres de MM. de Bouillé et d'Estaing. Le premier s'empara de la Dominique et ensuite de l'île de Sainte-Lucie par surprise. Le comte de Lamarck, prince d'Aremberg, fut envoyé avec son régiment dans l'Inde, où il fut blessé.

L'amiral Byron, que le comte d'Estaing s'était vainement efforcé de combattre près de Rhode-Island, étant arrivé dans les Antilles, changea momentanément la fortune, et nous enleva cette même île de Sainte-Lucie dont nous venions de nous rendre maîtres. Mais, quelque temps après, le comte d'Estaing, qui s'était éloigné alors des États-Unis, malgré les instances de Washington, de Lafayette, et les reproches amers du général Sulivan, arriva dans le port de la Martinique.

De là, fortifié par une escadre et par des troupes qu'on lui avait envoyées de France, il attaqua Sainte-Lucie, mais sans pouvoir en forcer le port. Débarqué dans l'île, ses vaillants efforts n'eurent pas plus de succès. Il perdit beaucoup de monde et fut repoussé.

Enfin la fortune, qui jusque-là lui avait été si défavorable, offrit à son courage les moyens de réparer ses revers ; il reprit

l'offensive, s'empara de Saint-Vincent, et descendit dans l'île de la Grenade avec trois mille hommes. Le général Macartney la défendait avec mille hommes d'élite et de nombreuses milices.

La ville de la Grenade était située sur un morne escarpé; M. d'Estaing, marchant sur trois colonnes, ordonna l'assaut, et, malgré la plus vigoureuse résistance, emporta de vive force les retranchements, le morne et la ville.

Le vicomte de Noailles et Édouard Dillon, à la tête de deux de nos colonnes, se distinguèrent brillamment. M. d'Estaing reçut une blessure et ne s'arrêta qu'après la victoire. Le comte Édouard Dillon reçut dans ce combat un coup qui lui fracassa le bras.

L'amiral Byron était accouru pour s'opposer à ce triomphe; mais il arriva trop tard : la Grenade était conquise. M. d'Estaing, remonté sur sa flotte, combattit celle des Anglais, dégréa trois de leurs vaisseaux, et poursuivit l'escadre ennemie, sans pouvoir l'atteindre, jusqu'au port de l'île de Saint-Christophe, où elle s'était réfugiée.

Nous restâmes ainsi maîtres des Antilles. Le comte Théodore de Lameth, qui s'était distingué dans cette attaque, apporta en France la nouvelle de la prise de la Grenade, et ce premier exploit, grossi par la renommée, causa autant d'enthousiasme à Paris qu'autrefois les plus éclatantes victoires en avaient excité.

Pendant ce temps les Anglais, portant leurs armes dans les provinces méridionales des États-Unis, s'étaient emparés de Savannah, dans la Géorgie. Le comte d'Estaing conçut l'espoir de leur enlever cette importante conquête.

Favorisé dans son débarquement par les troupes américaines, il composa de ses forces réunies aux leurs un corps de huit mille hommes, marcha avec célérité contre Savannah, et somma la garnison de se rendre.

Le gouverneur anglais, dont les moyens de défense n'étaient

pas prêts, feignit de capituler, gagna du temps, reçut des secours, et acheva de fortifier ses retranchements.

D'Estaing, furieux de se voir dupe de cette ruse, résolut d'emporter la place d'assaut. Les assaillants et les assiégés déployèrent dans ce combat sanglant une vaillance opiniâtre. Deux fois quelques braves Français et Américains franchirent les retranchements; mais la mitraille les moissonna. Là périt Pulawski, cet intrépide Polonais qui défendait, dans un autre monde, cette même liberté qu'on avait arrachée à sa patrie.

Après plusieurs attaques réitérées sans succès, où les Américains et les Français perdirent près de douze cents hommes, le comte d'Estaing, étant blessé, ordonna la retraite, se rembarqua, revint aux Antilles et retourna promptement en France avec un vaisseau, laissant les autres sous les ordres du comte de Grasse et des généraux Vaudreuil et Lamotte-Piquet.

M. d'Estaing fut honorablement accueilli en France; l'opinion publique s'y montra juste pour lui, et l'éclat de son courage fit fermer les yeux sur les fautes commises par son impétuosité; de sorte que, malgré les rigueurs de la fortune, il conserva sa gloire.

M. le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères obtint cette année d'assez grands succès par la sagesse et par l'habileté de sa politique. L'Espagne et la Hollande se lièrent étroitement à notre cause, et l'impératrice de Russie, par une déclaration de neutralité armée à laquelle accédèrent les rois de Suède et de Danemark, fit sentir aux Anglais qu'ils étaient en danger de perdre la domination ou plutôt la tyrannie des mers.

Tous ces événements militaires et politiques maintenaient dans un grand mouvement l'esprit public; car cet esprit se manifestait alors peut-être avec plus de chaleur et d'indépendance qu'il n'en a montré depuis sous des institutions libérales de nom, mais que la passion de chaque parti, dominant à son tour, n'a jusqu'à présent rendues que trop illusoires.

Nous n'avions, il est vrai, ni élections, ni parlement national : par de vieilles coutumes, le prince était seul législateur; mais l'autorité trouvait, dans les cours souveraines, dans les ordres privilégiés eux-mêmes, et dans toutes les classes de la société, un point d'honneur et une franchise d'opinion qui résistaient plus efficacement que des lois au joug de l'arbitraire. On était sujet de droit, mais citoyen de fait.

Chacun s'occupait de la chose publique, et, en voyant à quel point, sous des formes monarchiques, les mœurs étaient devenues républicaines, il ne fut pas difficile à Rousseau de prédire l'approche de l'époque des grandes révolutions. Ce célèbre écrivain se montrait par cette prédiction plus clairvoyant que l'impératrice de Russie, que les rois d'Espagne et de France, qui ne voyaient, dans cette guerre des Américains insurgés, que l'abaissement de l'Angleterre, sans s'apercevoir que ce jeune aigle de la liberté, planant sur un autre hémisphère, ne tarderait pas à étendre ses ailes sur l'Europe.

Frédéric lui-même blâmait dans ses écrits la conduite arbitraire du gouvernement anglais, et approuvait hautement les principes par lesquels le Congrès des États-Unis proclamait le droit qu'un peuple avait de se séparer de son gouvernement lorsque celui-ci, au lieu de protéger son bonheur et ses libertés, les lui enlevait.

L'année 1778 ranima, dès sa naissance, notre espoir de ne plus rester spectateurs oisifs de la guerre. Le roi rassembla des troupes nombreuses sur les côtes de l'Océan. On forma deux camps, l'un à Vaussieux en Normandie, l'autre à Paramé en Bretagne; le premier était sous les ordres du maréchal de Broglie, le second sous ceux de M. de Castries. Les bureaux du ministère étaient assiégés par toute notre jeunesse, qui désirait ardemment être comprise au nombre des troupes destinées à servir dans ces camps.

On regardait comme le plus grand malheur de rester inactif dans les garnisons, tandis qu'on se préparait à faire une descente

en Angleterre. Ce n'était plus pour solliciter des grâces que les appartements de Versailles se trouvaient remplis de courtisans empressés ; on y rencontrait en foule des solliciteurs, mais c'étaient des solliciteurs de périls et de gloire.

J'étais du nombre des malheureux qui voyaient leurs régiments condamnés à l'inaction. Il ne restait qu'une espérance, celle d'entrer dans l'état-major des armées des côtes ; mais cette voie était étroite, et il fallait beaucoup de faveur pour en profiter.

Le ministre ne savait comment refuser tant de demandes, appuyées si vivement par les personnages les plus puissants et même par la famille royale. On ne pouvait cependant contenter tout le monde. Bientôt le nombre des emplois disponibles fut complet, à la réserve d'un ou deux, et chacun se les disputait avec acharnement.

Enfin, ce qui prouve quelle était alors la faiblesse de l'autorité contre les plaintes et contre l'ardeur des jeunes et belliqueux courtisans qui l'entouraient, c'est qu'ayant, à force de sollicitations et avec l'appui de la reine, obtenu de servir au camp de Paramé, en qualité d'aide-maréchal général de logis, M. de Maurepas exigea ma parole d'honneur de n'en rien dire, de partir sans bruit et de cacher cette faveur jusqu'au moment où je serais arrivé au quartier général de M. de Castries.

Je gardai fidèlement ce secret ; mais, en arrivant au camp de Paramé, je trouvai que M. de Castries n'était pas lui-même informé de ma nomination, et, comme je n'avais pas les lettres de service qu'on m'avait promises, mon embarras fut grand. M. de Castries m'en tira ; il me permit de prendre l'habit d'aide de camp et d'en faire le service auprès de lui. Enfin, au bout de quelques jours, je reçus la lettre du ministre et pris l'habit ainsi que les fonctions d'officier de l'état-major.

La fortune trompa notre attente. Au camp de Vaussieux, l'armée n'eut d'autre occupation que celle d'essais infructueux tentés par M. le maréchal de Broglie pour faire réussir un nou-

veau système de tactique inventé par M. de Mesnil-Durand, et pour donner l'avantage à ce qu'on appelait l'*ordre profond* sur l'*ordre mince*, en usage alors dans toutes les armées de l'Europe.

On ne sait pourquoi cet illustre maréchal, si grand sur les champs de bataille, s'était si opiniâtrément déclaré pour cette nouvelle méthode, qui exposait de profondes colonnes à une artillerie meurtrière, et ne présentait pour le développement de ces mêmes colonnes que des moyens très-compliqués. Le maréchal de Rochambeau dit, dans ses Mémoires, que M. le maréchal de Broglie était entraîné à cette innovation par une suite de son inimitié pour le duc de Choiseul et par l'espoir d'anéantir l'ordonnance de ce ministre.

Quoi qu'il en soit, M. de Broglie, partageant son armée en deux corps, prit le commandement de l'un, et, l'organisant suivant les principes de l'ordre profond, dirigea plusieurs attaques simulées contre l'autre corps, qu'il avait mis sous les ordres de M. de Rochambeau. Ce dernier manœuvrait selon les règles établies par l'ancienne ordonnance.

Cet essai ne fut pas heureux pour M. le maréchal de Broglie. Dans tout ce simulacre de guerre, et pendant toutes ces manœuvres, M. de Rochambeau eut un avantage marqué sur son adversaire par la rapidité et la facilité de ses mouvements.

Ce mauvais succès irrita M. de Broglie, dont la ténacité déplut à la cour, et, lorsque le camp fut levé, le roi donna à M. le maréchal de Vaux le commandement des troupes qui restèrent sur les côtes et qu'on destinait à opérer une descente en Angleterre.

Au camp de Paramé, les essais que nous fîmes du système de M. de Mesnil-Durand nous agitèrent moins, parce que M. de Castries y attachait peu d'importance.

Nos journées se passaient en exercices, en évolutions, en simulacres d'attaque, de défense, de débarquement, de reconnaissances militaires. Ces ombres, ces images de la guerre nous

faisaient attendre avec plus d'impatience ses réalités. Au reste, nos jeux guerriers étaient de véritables fêtes ; on accourait de toutes les villes pour y assister ; plusieurs belles dames de Paris y vinrent même jouir de ce spectacle.

Notre brillante jeunesse avait alors beaucoup de vivacité et peu de subordination ; on en pourra juger par un seul trait. Pendant une de nos grandes manœuvres, on avait réservé sur une colline un certain nombre de places distinguées pour les femmes. Deux colonels de notre armée, donnant le bras à deux dames de la cour récemment arrivées, traversèrent un peu légèrement la foule, et, pour placer les dames qu'ils conduisaient, s'emparèrent de quelques siéges que prétendaient avoir plusieurs dames bretonnes. Une altercation s'en suivit.

Le lendemain, le bruit de cette querelle se répandit dans tout le camp. Or on avait laissé exister depuis très-longtemps un étrange abus dans tous nos corps militaires : c'était une association de jeunes lieutenants et sous-lieutenants, nommée *la calotte ;* elle avait ses assemblées, ses officiers, son général, une police bizarre, mais sévère ; elle prétendait ne connaître aucune supériorité, aucune distinction de grades. Cette puissance turbulente et ridicule, mais redoutable, ne voulait obéir que sous les armes, et punissait sans pitié par des châtiments comiques, tels que la bascule ou les sauts sur la couverte, tous ceux qu'il lui plaisait de reconnaître coupables d'un délit contre les convenances, contre la politesse et contre sa capricieuse législation.

Dans l'intervalle des exercices, tous les jeunes gens de l'armée se rassemblaient souvent pour jouer aux barres et attiraient une foule immense de spectateurs. Un jour, comme on s'était déjà réuni pour commencer ces jeux, deux officiers de mes amis vinrent m'avertir qu'une exécution scandaleuse allait avoir lieu, la calotte ayant solennellement décidé que les deux colonels dont j'ai parlé plus haut seraient publiquement bernés pour venger l'offense faite aux dames bretonnes.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Les jeux commençaient, et l'arrêt devait être à l'instant exécuté. N'ayant alors la possibilité ni le temps de consulter personne, j'ordonnai à des tambours de battre la générale. Aussitôt les jeux cessèrent, le bruit fit place au silence, le désordre à la règle. Chacun courut à son drapeau, et en un clin d'œil on se mit en bataille.

Pendant ce temps je courus chercher M. de Castries, que je trouvai, comme on le croit bien, fort surpris de cette alerte imprévue. Je lui en expliquai la cause; il m'approuva, commanda des manœuvres, et, quand la retraite fut sonnée, chacun resta persuadé que c'était le général qui avait voulu s'assurer de la promptitude avec laquelle les troupes pouvaient reprendre leurs armes, leurs rangs et leur ordre.

Le lendemain, les hommes sages négocièrent; les têtes effervescentes se calmèrent, et des ordres sévères arrêtèrent la licence des tribunaux de la calotte.

Au milieu de nos exercices, de nos fêtes et de nos jeux, distractions impuissantes pour calmer notre impatience, nos esprits n'étaient sérieusement occupés que d'une seule pensée, d'une seule volonté, celle de voir arriver le moment de notre embarquement, pour nous élancer sur la côte d'Angleterre. Toutes les apparences semblaient se réunir pour fortifier nos espérances.

Le général Lafayette, persuadé que cette descente devait avoir lieu, avait quitté les drapeaux de Washington pour venir se ranger sous ceux de sa patrie. On lui avait donné l'emploi de major général de l'armée du maréchal de Broglie.

Au moment d'agir, les cabinets de France et d'Espagne se ressouvinrent, comme par hasard, qu'ils faisaient depuis longtemps la guerre sans l'avoir déclarée, et ce fut cette année que leur manifeste parut.

Cependant l'été se passa sans recevoir le signal espéré. La rentrée de nos armées navales fit ajourner le projet de des-

cente. Notre camp fut levé. Je revins à Paris avec les généraux et les états-majors, et bientôt nous inspirâmes dans toute la capitale le mécontentement qu'excitait en nous, avec raison, le triste dénouement d'une scène ouverte avec tant d'éclat.

Dès le printemps de l'année suivante nos espérances se ranimèrent. On ne forma point de camp; mais les troupes destinées aux débarquements étaient cantonnées sur les côtes de Bretagne et de Normandie.

Le 3 juin 1779, trente-deux vaisseaux français sortirent de Brest et trente-quatre bâtiments espagnols de Cadix.

L'amiral anglais Charles Hardy, commandant une escadre de trente-huit vaisseaux, se hâta inutilement de mettre à la voile pour s'opposer à la jonction des flottes alliées; cette réunion eut lieu le 25 juin. Leurs forces combinées composaient une armée de soixante-six vaisseaux de guerre et d'un grand nombre de frégates, sous les ordres de l'amiral d'Orvilliers et du général espagnol don Gaston. En même temps nos côtes étaient couvertes de bâtiments de transport, dont la vue nous remplissait d'ardeur et d'espoir.

Jamais on ne dut se croire plus près d'un noble but, et jamais attente ne fut mieux trompée : l'armée alliée poursuivit l'amiral Hardy sans l'atteindre, et se présenta ensuite devant Plymouth dans le dessein de s'en emparer. Un vaisseau anglais de soixante-quatre canons, qui sortait de ce port, fut pris par les nôtres.

Les ordres étaient donnés, l'attaque allait commencer, lorsqu'un vent furieux s'éleva et dispersa nos bâtiments. L'amiral Hardy, qui jusque-là n'avait osé tenter aucun effort pour secourir la rade de Plymouth, parvint à y rentrer à la faveur de cette tempête. Lorsque le vent se fut apaisé, nos amiraux s'efforcèrent inutilement d'attirer Hardy au combat; il se tint constamment à l'abri de nos atteintes.

Bientôt les maladies contagieuses se répandirent sur nos flottes et le découragement parmi leurs équipages. Les ami-

raux d'Orvilliers, Guichen, Gaston et Cordova, s'avouant vaincus non par les ennemis, mais par les éléments, regagnèrent leurs ports respectifs, et firent ainsi, par leur retraite, évanouir toutes nos chimères de combats et de gloire. Nous étions indignés.

Depuis longtemps les étrangers nous accusaient d'une excessive légèreté, parce que, dans les circonstances les plus graves, notre opposition et nos reproches contre le gouvernement se manifestaient plutôt par des satires, par des bons mots, par des épigrammes et même par des chansons, que par une courageuse résistance; mais on aurait dû penser que cette apparente légèreté était l'effet inévitable de la destruction graduelle de nos libertés. Le pouvoir, étant devenu absolu, ne nous laissait plus d'autre arme que celle du ridicule, dont la puissance est plus grande qu'on ne le croit.

En d'autres pays on ne se borne pas à ployer sous le joug du despotisme ministériel; non-seulement on y rampe avec servilité, mais on y garde un honteux silence. En France, au contraire, si l'on était parvenu par la force à nous empêcher d'agir, jamais au moins il ne fut possible d'enchaîner nos esprits et de leur imposer silence; de sorte que, si le gouvernement jouissait pleinement de l'autorité d'action, nous savions nous emparer de l'autorité d'opinion, autorité si grande et tellement fortifiée par le point d'honneur qu'elle fut souvent un contrepoids suffisant pour arrêter l'arbitraire dans sa marche.

Il est vrai que ceux qui osaient ainsi se permettre contre l'autorité de piquantes saillies en étaient parfois punis par quelques disgrâces, et, comme l'abeille qui laisse son aiguillon dans la plaie, ils souffraient eux-mêmes quelque temps de la blessure qu'ils avaient faite.

M. de Maurepas avait été vingt-cinq ans exilé pour une chanson; la même cause empêcha longtemps le chevalier de Boufflers d'obtenir l'avancement qu'il méritait.

Cependant tous ces inconvénients disparaissaient à nos yeux,

et nous les bravions pour céder au plaisir d'attaquer l'injustice, la déraison ou l'ineptie du pouvoir, par les seuls moyens dont nous pussions disposer. Faute de tribune les salons étaient nos champs de bataille, et, ne pouvant livrer de combats réguliers, c'était par des escarmouches légères que notre liberté comprimée montrait encore que son feu était plutôt couvert qu'éteint.

Au moment où l'opinion générale venait d'exhaler son mécontentement contre la conduite du ministère dans cette campagne, si majestueuse à son début et si ridicule à son dénouement, il avait plu de toutes parts des pamphlets et des épigrammes; je m'étais permis moi-même, au camp de Paramé, contre le ministre de la marine, quelques couplets qui eurent beaucoup de succès, non parce qu'ils étaient bons, mais parce qu'ils étaient gais, malins et conformes à l'esprit du moment. On citait alors un mot de M. le duc de Choiseul; il avait dit que *les montres de nos ministres retardaient toujours de six mois*, et je pris ce mot pour refrain de mes couplets.

Quelques jours après mon retour à Paris, me trouvant à la chasse du roi, ce prince m'appela près de lui. On sait que la bonté, et, on peut même le dire, la bonhomie du caractère de ce monarque, se cachait assez ordinairement sous une enveloppe un peu rude, un regard assez dur et un ton très-brusque. « On m'a appris, me dit-il d'un air qui me parut fort « sévère, que vous vous êtes permis de faire des couplets très- « malins, très-gais, mais un peu scandaleux, et qu'on ne peut « trop avouer. »

M'efforçant de surmonter mon embarras, je lui répondis que le dépit de rester oisif au milieu d'un camp, d'où j'espérais sortir pour porter ses armes en Angleterre, m'avait mis dans la nécessité de chercher quelques distractions à mes ennuis. « Eh bien! reprit-il, voyons cette chanson; dites-la-moi. »

J'étais au moment de lui obéir et de me jeter précisément

par là sur l'écueil que je voulais éviter; heureusement une réflexion soudaine m'arrêta fort à propos. « Sire, lui dis-je, « j'ai fait malheureusement beaucoup de chansons; aussi je « ne sais pas trop quelle est celle dont Votre Majesté veut me « parler. — Ce sont, répliqua le roi, des couplets un peu « licencieux sur les jaloux trompés. »

Alors mon trouble se dissipa; je lui chantai tout bas ces couplets, qui ne contenaient assurément rien de politique. Il en rit beaucoup, et me laissa fort content de m'être ainsi tiré, par hasard, d'un pas un peu glissant dans lequel j'avais failli m'engager, et qui m'aurait probablement attiré le désagrément d'un séjour forcé de deux ou trois mois dans une garnison.

L'année 1780 parut, dès son début, nous annoncer des événements plus importants et plus décisifs. Le stathouder chercha en vain à calmer le mécontentement qu'inspirait au gouvernement britannique le parti républicain. Les Anglais, menaçant les possessions hollandaises dans l'Inde, dont ils convoitaient la conquête, forcèrent bientôt la Hollande à grossir le nombre de leurs ennemis. Les Espagnols et les Français formèrent le siége de Gibraltar; mais l'amiral Rodney parvint à ravitailler cette place, malgré les efforts de l'amiral espagnol don Juan de Langara.

Aux Antilles, le comte de Guichen, qui avait remplacé le comte d'Estaing, soutint avec éclat l'honneur de nos armes. Il y commandait vingt-deux vaisseaux; l'amiral Rodney, son adversaire, en amena vingt contre lui. Ils se livrèrent bataille à trois reprises différentes. Jamais Rodney ne put couper notre ligne. Les pertes éprouvées de part et d'autre furent à peu près égales; cependant, dans ces trois combats, les Anglais se virent obligés de se retirer, et perdirent un vaisseau de guerre qui avait été criblé de boulets.

Une escadre espagnole vint alors rejoindre la nôtre et lui donner une supériorité incontestable; leur jonction eut lieu

entre la Martinique et la Guadeloupe, malgré tous les mouvements de Rodney.

Le comte de Guichen se croyait déjà certain de conquérir la Jamaïque et d'autres îles; mais jamais lui et don Solano ne purent s'accorder sur leur plan d'attaque.

Les Anglais connaissaient seuls alors ces salutaires précautions qu'enseigne la science de l'hygiène pour conserver la santé des équipages. Nos ministres étaient, à cet égard, dans la plus fatale incurie. Une maladie contagieuse infecta nos flottes et les mit dans l'impossibilité de former aucune entreprise importante.

Pendant ce temps les Américains nous adressaient de justes reproches sur l'oubli de nos promesses et sur l'abandon où nous les laissions, dans une crise qui devenait pour eux de plus en plus imminente.

Des trois amis qui, les premiers en France, avaient formé le dessein de combattre pour la cause américaine, je restais le seul que la fortune s'obstinait à enchaîner dans nos garnisons. J'en étais désolé; mais le soudain changement qui s'opéra dans notre gouvernement vint soutenir mon courage et ressusciter mon espoir.

L'opinion générale s'était si clairement manifestée contre deux de nos ministres que la cour sentit la nécessité de choisir des hommes assez habiles pour diriger la guerre avec l'activité qu'elle exigeait. Ce fut dans cette circonstance que le roi confia à mon père le ministère de la guerre et donna celui de la marine au marquis de Castries.

La nomination de M. de Castries précéda cependant de quelques mois celle de mon père. On était généralement alors très-mécontent de la conduite du prince de Montbarrey et de celle de M. de Sartines.

Celui-ci s'était à la vérité distingué par une grande habileté dans l'administration de la police; mais ce n'était pas une raison pour qu'il devînt un bon ministre de la marine, et certes

la légèreté seule de M. de Maurepas pouvait expliquer un pareil choix.

Cependant, comme il l'avait fait nommer, il le soutint quelque temps contre l'opinion publique ; mais, M. Necker ayant déclaré que l'administration de ce département se trouvait grevée d'une dette de vingt millions, le roi se décida à renvoyer M. de Sartines.

Je ne sais trop par quel motif nos rois n'ont presque jamais voulu confier le gouvernement de la marine à un marin ; mais les faits prouvent que chez eux ce préjugé ou ce principe a toujours été constant.

Dans ce temps la reine exerçait une grande influence sur son époux et cherchait de bonne foi à n'user de son crédit que pour le bien général ; aussi elle consultait autant qu'elle le pouvait l'opinion publique, et, malgré toutes les calomnies inventées par une basse envie, madame de Polignac, son amie, lui disait la vérité et lui conseillait de ne porter son intérêt que sur des personnes universellement estimées.

La cause en était toute naturelle. Madame de Polignac ne ressemblait à aucune des favorites dont l'histoire a tracé les portraits ; elle était sans ambition pour sa famille, sans avidité pour elle-même ; les honneurs, qu'elle avait fuis, étaient venus la chercher : il fallait la forcer à recevoir quelques bienfaits. Amie sincère, c'était Marie-Antoinette, et non la reine qu'elle aimait, et, dans tous les conseils qu'elle lui donnait, elle n'avait pour but que sa considération et sa gloire.

Les hommes de sa société intime n'étaient exempts ni d'intrigue ni d'ambition ; mais ils n'auraient pas été liés avec elle s'ils n'eussent été distingués par un honneur délicat et par des sentiments élevés. Ainsi par leurs qualités ils secondaient les vues honnêtes et utiles de madame de Polignac, tandis que de son côté elle parvenait, par sa douceur et par sa raison, à modérer leur caractère et à retenir dans de justes limites leur ambition personnelle.

Le but de la reine était de lutter contre le crédit de M. de Maurepas, trop disposé, par son esprit léger et par de vieilles habitudes, à se laisser plutôt diriger dans ses choix par l'intrigue que par le mérite.

M. de Castries avait mérité et obtenu l'estime générale par sa probité, par son instruction, par son activité, par son courage; on le regardait comme un de nos meilleurs officiers généraux. Il ne brillait point par un génie vaste et éclatant, mais par une raison ferme, froide, éclairée, qualité bien préférable pour un administrateur à celle d'un esprit plus brillant et moins réglé.

La reine, excitée par son amie, proposa au roi la nomination de M. de Castries. M. Necker seconda puissamment ses vues, et M. de Maurepas, cette fois, leur opposa peu de résistance.

Il n'en fut pas de même à l'égard de la nomination de mon père. Le premier ministre, non par force, mais plutôt par faiblesse, soutenait avec ténacité M. le prince de Montbarrey, qui n'avait dû son élévation au ministère de la guerre qu'à l'amitié, aux instances et au crédit de madame de Maurepas.

M. de Montbarrey, officier général très-brave et spirituel, n'aimait point le travail, ne savait point résister aux sollicitations des femmes et se laissait gouverner par ses bureaux. Partout on se plaignait avec raison du relâchement que sa faiblesse souffrait dans la discipline.

Il voulait le bien, mais il n'avait pas la fermeté de le faire. Cédant aux importunités, aux sollicitations des courtisans, il échouait contre un écueil où se brisèrent et se briseront tant de ministres qui oublient que la justice, l'ordre et la règle sont les meilleurs remparts pour défendre leur considération et leur place. Ils ignorent que ceux-là mêmes qui les engagent et les forcent à sacrifier l'intérêt général à l'intérêt privé les en puniront promptement et se rallieront avec ingratitude à l'opinion publique qui les renversera.

Le poids de cette opinion amena la chute de M. de Mont-

barrey, malgré tous les efforts de M. de Maurepas. Mais, si l'on était d'accord à la cour pour l'éloigner, on fut, pendant quelques mois, loin de s'entendre pour lui donner un successeur.

La reine avait su, par les personnes qu'elle consultait, que mon père jouissait dans toute l'armée d'une considération méritée par ses longs services, par ses nombreuses blessures, par son application à étudier, à connaître toutes les parties de l'art de la guerre et de l'administration militaire. On vantait sa justice inflexible, sa modération, son zèle pour la discipline et son désintéressement.

Il lui manquait, à la vérité, deux qualités bien nécessaires pour arriver à une haute fortune : il n'était ni adroit comme courtisan, ni mobile dans ses principes. Tout intérêt disparaissait à ses yeux dès qu'il lui semblait opposé à son devoir; sa franchise était un peu rude : il savait servir et non plaire; c'était en un mot un parfait homme de bien, mais un assez malhabile homme de cour.

Aussi, quoiqu'il fût appelé aux armes dans toutes les occasions périlleuses et consulté par tous les ministres dans toutes les affaires qui exigeaient de la sagesse et des lumières, on ne pensait plus à lui dès qu'il était question de faveur, et jamais sa modestie ne l'aurait fait arriver ni même songer au ministère. Il n'y parvint que par le zèle ardent de ses amis, qui se trouvaient précisément être ceux de madame de Polignac. L'opinion de M. Necker et de M. de Castries les seconda; tous agirent même longtemps à son insu.

Comme la reine n avait jamais entendu aucune voix contrarier le bien qu'on lui dit de mon père, assurée qu'elle allait conseiller un bon choix, elle en parla vivement au roi, qui ne cherchait et ne voulait que des hommes capables de réaliser ses sages et vertueuses intentions pour le bonheur de la France.

Dans le premier moment M. de Maurepas fut assez embarrassé sur la conduite qu'il devait tenir; ami intime de ma

grand'mère, sa contemporaine, il connaissait mieux que personne mon père et ne pouvait en conscience rien objecter contre lui.

Cependant plus cette nomination lui paraissait faite pour être approuvée, plus elle rendait certain à ses yeux le renvoi de M. de Montbarrey, que jusque-là il avait espéré maintenir dans son poste.

Le hasard le servit mieux que ses réflexions. Mon père, à peine convalescent d'une longue et violente attaque de goutte, se hâta trop de venir remercier la reine des bontés qu'elle lui témoignait. Il se montra donc à la cour, pâle, faible et pouvant à peine marcher.

M. de Maurepas profita malignement de cet incident pour persuader au roi qu'on lui avait donné un conseil ridicule en l'engageant à confier le ministère qui exigeait le plus de travail et d'activité à un homme épuisé par de graves blessures et de perpétuelles infirmités.

Le roi le crut et en parla à la reine avec assez d'humeur. Cette princesse reprocha vivement à madame de Polignac de l'avoir ainsi compromise.

Madame de Polignac était douce, mais fière; blessée des reproches et du ton de la reine, elle lui offrit sa démission. La reine, qui l'aimait beaucoup, effrayée à la seule idée d'une telle séparation, l'apaisa par les assurances de la plus tendre amitié, écouta ses explications, en fut satisfaite, et persista dans ses démarches pour mon père.

Cependant le roi était irrésolu, et les espérances de M. de Maurepas se relevaient par cette irrésolution. Ce fut M. de Montbarrey qui mit lui-même un terme à cette incertitude. Justement mécontent du rôle peu convenable que l'inopportune protection de madame de Maurepas lui faisait jouer, il prit un très-noble parti pour sortir d'une position aussi désagréable, et, au moment où l'on s'y attendait le moins, il supplia le roi d'accepter sa démission.

Comme on ignorait cette démarche, on n'eut point le temps d'agir pour en profiter; mais M. de Maurepas, qui ne pouvait revenir sur ce qu'il avait dit au roi de mon père, lui indiqua, je ne sais d'après quel avis, M. le comte de Puységur pour remplacer M. de Montbarrey.

Ce choix assurément n'avait rien que d'honorable; M. de Puységur était un officier général distingué, sage, expérimenté; il était depuis très-longtemps lié d'amitié avec mon père. Je me souviens même qu'à cette occasion il vint le trouver, et que tous deux, peu désireux des places, mais très-dignes de les occuper, se promirent de laisser faire la fortune et de n'agir en aucune sorte l'un contre l'autre.

Cependant madame de Polignac, ayant appris par la reine que le roi était disposé à se décider en faveur de M. de Puységur, dit à cette princesse qu'il était de son intérêt et de sa dignité de ne point laisser, sans motif, le crédit de M. de Maurepas triompher du sien.

La reine, dont l'amour-propre se sentait blessé, alla chez le roi, y fit venir en sa présence M. de Maurepas, reprocha à ce ministre de s'être laissé tromper ou d'avoir trompé lui-même le roi en représentant mon père comme infirme et comme incapable par là de soutenir le fardeau du ministère.

Elle lui demanda en même temps s'il avait quelque autre motif raisonnable pour s'opposer au conseil qu'elle avait donné. M. de Maurepas embarrassé ne put rien répondre; il fit même l'éloge de mon père, et le roi lui donna l'ordre de l'informer qu'il était nommé ministre de la guerre.

Tout devait faire présager de grands événements et d'heureux succès, puisque les affaires étaient confiées à des hommes fermes, actifs, habiles, expérimentés, et animés d'un zèle ardent et sincère pour la patrie comme pour le roi.

D'ailleurs le concert le plus intime existait entre MM. Necker, de Castries, de Vergennes et mon père. Un seul obstacle pouvait ralentir leur marche et affaiblir leurs efforts : c'était l'indo-

lence et la légèreté de M. de Maurepas, que toute résolution hardie effrayait.

Le seul but de ce vieillard insouciant était de passer paisiblement le peu de temps qui lui restait à vivre; il voulait, pour ainsi dire, afin de n'être agité par aucune inquiétude, que le roi ne régnât qu'au jour le jour. Supportant avec peine toute idée de réforme qui aurait excité des plaintes et des cabales, tout vaste plan de campagne où l'on n'achète de grands succès que par de grands risques, il aurait désiré qu'on jouât le terrible jeu de la guerre sans y mettre de gros enjeux; il voulait enfin parader et non combattre.

Son indécision entravait les délibérations. Les petites intrigues l'occupaient plus que les grands intérêts de l'État. Il ne traitait les matières les plus graves qu'en plaisantant, et le sceptre qu'on lui confiait ne semblait qu'un hochet fait pour amuser sa vieille enfance.

Au reste son vœu fut accompli : ses derniers jours ne virent point d'orages. Vers la fin de l'année 1781 il mourut, ou plutôt s'endormit tranquillement, laissant ainsi Louis XVI hors de tutelle, libre de suivre des conseils plus fermes et plus utiles.

Le roi ne nomma point de premier ministre et voulut tenir lui-même les rênes du gouvernement.

Quelques mois auparavant, M. Necker, qui administrait avec habileté les finances, prit une résolution qui fut jugée grande et utile par les uns, dangereuse et préjudiciable par les autres : il fit imprimer et publier le compte des finances, tel qu'il l'avait rendu au roi.

Cette innovation, sans exemple en France, y fit une espèce de révolution dans les esprits. Jusque-là la nation, étrangère à ses propres affaires, était restée dans la plus complète ignorance sur ses recettes, sur ses dépenses, sur ses dettes, sur l'étendue de ses besoins et sur celle de ses ressources. C'était pour tous les Français, et même pour les classes les plus éclairées, le véritable *arcanum imperii*.

Cet appel à l'opinion était un appel à la liberté. Dès que le public eut satisfait sa curiosité sur ces grands objets, qu'on avait toujours dérobés à ses yeux, il discuta, loua, fronda et jugea.

La nation, réveillée ainsi sur ce point capital de ses intérêts, ne tarda pas à croire ou à se rappeler qu'en fait de comptes et d'impôts elle ne devait pas être réduite au seul devoir de solder, de payer, et qu'elle avait le droit d'examiner, d'accorder ou de refuser les charges qu'on lui imposait.

Cette opinion, rapidement formée, se manifesta graduellement jusqu'à l'instant où, quelques années après, elle éclata avec une violence imprévue.

Le roi, M. Necker et les autres ministres ne prévirent point ce résultat d'une démarche que leur probité et leur amour pour le bien public leur dictaient. Comme il n'entrait dans leur esprit que des idées d'utilité générale, ils croyaient ne rien avoir à cacher; la vertu est comme la vérité : elle aime à se montrer sans voile. Que craindre en effet de la part d'un peuple, quand on ne s'occupe qu'à le rendre heureux?

Guidé par les mêmes motifs et par les mêmes conseils, le roi abolit la corvée et cette servitude de la glèbe qui nous offraient encore les tristes vestiges des siècles de la barbarie.

Enfin M. Necker, qui espérait fonder un système de crédit, source inépuisable de richesses, mais qui ne peut s'établir que par la confiance, conçut le projet de former dans tout le royaume des administrations provinciales.

C'était le vrai moyen d'accoutumer les propriétaires à connaître la chose publique et à s'y intéresser; c'était nous délivrer des inconvénients d'une concentration administrative injuste quand elle est excessive, et d'autant plus funeste qu'elle paralyse la volonté nationale, qu'elle isole le gouvernement en le séparant des peuples, qu'elle fait dépendre les intérêts des communes des caprices des bureaux, et qu'elle veut tout étreindre et tout diriger.

Certes, si ce plan, qu'on a tant attaqué et qui était si conforme aux paternelles intentions du roi, eût triomphé des obstacles que l'intrigue lui opposa, au lieu de courir imprudemment à une liberté chimérique par les secousses violentes d'une orageuse révolution, l'éducation nationale se serait faite graduellement; les réformes salutaires seraient arrivées peu à peu; les délibérations municipales et provinciales auraient offert au trône des lumières et des appuis; l'autorité se serait accoutumée à écouter un vœu national bien éclairé, qui aurait centuplé sa force, et la vraie liberté se serait naturalisée chez nous sans efforts, au lieu d'y apparaître comme une puissance hostile qui envahit, qui renverse, qui nivelle, et devant laquelle les anciens pouvoirs, les anciennes supériorités, les antiques lois et les vieilles coutumes sont forcés, après un combat court, mais acharné, de céder ou de périr.

Mais, puisque le sort ne voulait pas qu'on suivît avec fermeté ce sage plan, proposé par le ministère et adopté par le roi, il aurait peut-être été à désirer qu'on n'en eût pas conçu et émis l'idée; car plus un tel dessein, qui ne pouvait rester ignoré, était grand, juste, utile, populaire, plus l'opinion publique s'irrita contre les intérêts privés qui en empêchèrent le succès; et ce fut peut-être là un des principaux germes des discordes fatales qui s'élevèrent depuis entre la classe plébéienne et les premiers ordres de l'État.

M. Necker avait, par des moyens simples, donné d'immenses ressources au gouvernement pour soutenir les dépenses de la guerre sans augmenter les impôts, et même, au contraire, en en allégeant le poids; il avait rempli le trésor par des emprunts viagers, dont l'intérêt devait être acquitté au moyen de réformes et d'économies dans les dépenses de luxe et de cour.

C'était bien conduire les affaires, mais mal connaître les hommes. Il ignorait la puissance et le nombre des personnages, tant grands que subalternes, intéressés aux abus; il l'apprit trop tôt à ses dépens : les intérêts privés remportèrent la victoire

sur l'intérêt général. L'État fut sacrifié à la cour, l'économie au luxe, la sagesse à la vanité.

De toutes parts l'orage éclata. Les ennemis de M. Necker profitèrent d'une faute de son amour-propre ; peu satisfait du titre de directeur général des finances, il voulut être ministre pour mieux défendre ses projets dans le conseil du roi.

Les dévots parurent scandalisés de voir un protestant tenir le gouvernail de l'État, les grands s'offensèrent des prétentions d'un simple banquier de Genève. Tous l'accusèrent d'orgueil et d'ambition.

La confiance du roi fut ébranlée, et, comme son principal défaut était de se trop méfier de ses propres lumières, il crut entendre l'opinion publique en écoutant la voix de la plus grande partie des courtisans qui entouraient son trône. Surmontant ses propres affections, il céda, et M. Necker se vit éloigné des affaires par les mêmes adversaires qui avaient obtenu le sacrifice de M. Turgot et décidé la retraite de M. de Malesherbes.

Cette disgrâce, dont j'anticipe un peu la date parce que le cours de mes réflexions m'y entraîne, n'arriva qu'après le succès militaire que l'habileté de ce ministre avait facilité. Sa retraite laissa de longs souvenirs et de longues traces ; toutes les branches de l'administration en souffrirent.

Cependant, si l'on perdit ainsi tous les bons résultats qu'on pouvait attendre de l'habileté de M. Necker, on profita quelque temps du bien qu'il avait fait, des ressources qu'il avait créées, et les autres ministres, qui prirent vainement sa défense, surent tirer un grand parti des moyens pécuniaires qu'il laissait en leur pouvoir.

La campagne de 1781, qui vit tant de mers couvertes de nos vaisseaux, tant d'îles tombées en notre puissance, et tant de triomphes éclatants remportés par nos armes dans l'Amérique et dans l'Inde, sera toujours pour la monarchie une époque mémorable et glorieuse.

Après la bataille navale que perdit M. de Grasse contre

l'amiral Rodney, nous et nos alliés nous n'en continuâmes pas moins à garder l'offensive. L'illustre La Peyrouse se porta dans la baie d'Hudson et leva sur ces côtes de fortes contributions. Les Anglais se virent forcés, dans le sud des États-Unis, d'évacuer Savannah; ils restèrent timidement renfermés dans les murs de Charlestown et de New-York. Nous restituâmes généreusement aux Hollandais toutes les richesses que leur avait ravies la cupidité de Rodney et dont nous venions de nous emparer.

Nos ministres, loin d'être découragés, pressèrent leurs armements, formèrent d'autres combinaisons pour assurer la conquête de la Jamaïque, et résolurent d'envoyer des renforts à l'armée de Rochambeau, qui devait ou prendre New-York ou s'embarquer pour aller rejoindre l'armée espagnole, afin de forcer l'Angleterre, par la crainte de perdre ses dernières possessions dans les Antilles, à conclure la paix et à reconnaître l'indépendance de l'Amérique.

Mais, si la défaite de M. de Grasse ne fut suivie d'aucune autre perte pour nous, son funeste résultat fut cependant de nous enlever cette supériorité maritime que nous avions un moment arrachée à notre éternelle rivale.

Le peuple anglais se montra, dans cette circonstance, plus juste appréciateur des faits que la nation française : à Paris, on accabla l'amiral vaincu d'épigrammes, de satires et d'outrages; à Londres, on plaignit son malheur, on admira son héroïque courage, et, soit justice, soit orgueil, on lui rendit des hommages peut-être exagérés.

Au reste, toute la France, loin d'accuser les ministres de ce revers, s'empressa de seconder leurs efforts. La capitale offrit au roi un vaisseau à trois ponts; plusieurs villes imitèrent cet exemple, et d'innombrables souscriptions facilitèrent les moyens de réparer promptement nos pertes et de presser vivement la guerre.

Tandis que la France jouissait avec fierté de la gloire acquise

par ses armes, du spectacle d'une armée anglaise passant sous les Fourches caudines, des conquêtes aussi importantes que nombreuses faites dans les Antilles, de celle du Sénégal et de Minorque; enfin, lorsque tant de succès la maintenaient au premier rang des puissances européennes, l'opinion publique, agitée au dedans et irritée par de grandes fautes d'administration intérieure, annonçait déjà, par des murmures, par des libelles et par des chansons, une grande et prochaine explosion, et un combat opiniâtre entre l'antique état social et un état nouveau, entre les préjugés et les principes, entre le pouvoir et la liberté.

Telle est l'étrange inconséquence de l'esprit humain : ceux qui gouvernaient la monarchie s'armaient contre un roi pour deux républiques; ils soutenaient, par les plus pénibles efforts, la cause d'un peuple en insurrection. Toute la jeunesse était excitée par eux à regarder comme des objets dignes de son admiration des républicains tels que Franklin, Washington, John Adams, Gates et Green; nos drapeaux conduisaient à la victoire les drapeaux de l'indépendance, et tous nos jeunes courtisans, colonnes futures de la vieille aristocratie, couraient, sur les côtes de l'Amérique, puiser les principes de l'égalité, le mépris des priviléges et la haine contre tout despotisme, soit ministériel, soit sacerdotal.

En même temps, par une singulière contradiction, la cour, inquiète de l'esprit d'opposition qui se manifestait, défendait aux journaux de prononcer le nom de M. Necker, dont le peuple insultait publiquement les adversaires et portait aux nues les partisans. Le bailli Durollet, auteur de l'opéra d'*Iphigénie*, reçut, au foyer de la Comédie, des affronts sanglants, pour avoir parlé avec mépris du ministre disgracié. A tous les théâtres on saisissait avidement, et avec une sorte de fureur, toutes les paroles qui pouvaient faire allusion à une autorité arbitraire et à un exil injuste.

L'*Histoire philosophique* de l'abbé Raynal était alors l'objet

d'un enthousiasme général; ce n'était pas seulement le mérite réel de cet important ouvrage qu'on admirait, c'étaient les déclamations les plus violentes qu'on y trouvait contre les prêtres, contre le pouvoir monarchique et contre l'esclavage des nègres. L'auteur ne s'y bornait pas à parler avec éloquence contre une oppression si injuste, contre un trafic si contraire à la religion et à l'humanité; il provoquait, en quelque sorte, ces nègres infortunés à une vengeance qui, depuis, ne fut que trop générale et trop cruelle.

On aurait dû profiter de ses conseils et réfuter ses erreurs; mais il ne fallait pas proscrire un livre qui était dans toutes les bibliothèques, et auquel la proscription ne faisait que donner dans l'opinion un nouveau prix. Cependant M. l'avocat général Séguier fit contre ce livre un réquisitoire fulminant; l'auteur fut décrété de prise de corps, l'ouvrage condamné à être brûlé, et cette condamnation devint pour l'abbé Raynal une espèce d'apothéose.

A la même époque, un membre de l'Académie française, un de nos meilleurs historiens, l'abbé Millot, vit son *Histoire* condamnée en Espagne par l'Inquisition; le célèbre Olavidès, qui venait de défricher et de civiliser la Sierra Moréna, fut jeté dans les prisons de ce farouche tribunal parce qu'il avait traduit en espagnol l'ouvrage de l'abbé Raynal. Je me souviens de lui avoir entendu dire, lorsqu'il se fut échappé de son cachot, qu'un des chagrins les plus insupportables de sa captivité avait été de se voir condamné, pour pénitence, à lire matin et soir les œuvres de frère Louis de Grenade et celles d'un autre moine aussi stupide. « Eh bien! lui répondis-je, voilà le supplice des anciens renouvelé : vous avez été *damnatus ad bestias.* »

Aucun service rendu, aucun rang, aucune autorité ne mettait à l'abri de cette tyrannie monacale. Le conquérant de la Floride, l'amiral Solano, l'éprouva lui-même. On avait trouvé chez lui un exemplaire de l'*Histoire* de l'abbé Raynal; l'aumônier de son vaisseau jeta avec emportement le livre dans la

mer, menaça l'amiral des arrêts de l'Inquisition, et le contraignit, pour expier sa faute, à faire une pénitence publique. Il était, comme on le voit, difficile de tomber dans des contradictions plus frappantes, en faisant sentir au peuple avec amertume les coups du pouvoir arbitraire, au moment où on l'appelait aux armes pour la défense d'un autre peuple qui venait de s'en affranchir.

Quoique jeune encore, et par conséquent entraîné par l'esprit de mon temps, ce tourbillon ne fermait pas totalement mes yeux sur les bizarreries de nos inconséquences; je me souviens toujours de l'étonnement avec lequel j'entendis toute la cour, dans la salle de spectacle du château de Versailles, applaudir avec enthousiasme *Brutus*, tragédie de Voltaire, et particulièrement ces deux vers :

> Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
> La liberté gravée et les rois en horreur.

Quand les premières classes d'une monarchie se fanatisent à ce point pour les maximes les plus outrées des républicains, une révolution ne doit être ni éloignée ni imprévue; mais aujourd'hui cependant les plus ardents ennemis de toute liberté et les plus zélés défenseurs de l'antique état social ont oublié complétement à quel point ils avaient eux-mêmes poussé le peuple sur la pente rapide où il ne fut bientôt plus possible de l'arrêter.

Tout le conseil du roi n'était pas unanime à l'égard de ces mesures inconséquentes; le garde des sceaux et le ministre de Paris étaient les seuls qui conseillassent ces rigueurs intempestives; ils luttaient maladroitement contre l'esprit public, combattaient par des ordonnances et par des arrêts la cause de la liberté, que le gouvernement soutenait par ses armes, et se montraient semblables à ces *toreadors* qui, dans les jeux sanglants de l'Espagne, aiguillonnent longtemps par des blessures légères le taureau, dont ils changent ainsi la colère en

furie. Ils irritaient par là imprudemment l'opinion publique, au lieu de l'adoucir et de l'éclairer.

Les ministres de la guerre et de la marine gémissaient de ces erreurs, sans y prendre part, et s'occupaient, avec autant de sagesse que d'activité, à remplir dignement les devoirs que leurs places leur imposaient. Notre marine, vaincue et détruite dans la déplorable guerre de Sept-Ans, reparaissait soudainement, aux yeux du monde étonné, forte, nombreuse, instruite, disciplinée.

Le géant d'Albion, surpris et ébranlé, voyait inopinément en elle une rivale puissante, qui lui disputait avec fierté l'empire de mers.

M. de Castries, habile dans ses plans, actif dans ses travaux, ferme dans ses résolutions, éclairé dans ses choix et inaccessible aux manœuvres de l'intrigue, combattait, avec un égal courage, les ennemis de la France et les intrigants de la cour. On doit lui attribuer en grande partie les succès de la campagne de 1781 et l'éclat de ce dernier rayon de gloire qu'elle jeta sur le règne de l'infortuné Louis XVI. Il fut parfaitement secondé par mon père. Tous deux, unis par l'amitié la plus intime, étaient animés du même esprit d'ordre, de justice et de bien public. Le devoir était tout pour eux; ils comptaient pour rien la faveur; tous deux voulaient servir dignement le monarque et se souciaient peu de plaire à ceux qui préféraient leurs intérêts aux siens.

Comme alors toute la noblesse de France, par coutume et par préjugé, n'avait d'autre carrière que celle des armes, le ministre de la guerre, plus que tout autre, était sans cesse en butte aux manœuvres, aux intrigues, aux sollicitations, aux importunités des grands et aux caprices de la faveur. Chaque prince voulait hâter l'avancement de ceux qui lui étaient attachés; chacun des grands personnages de l'État poussait vivement la fortune de ses parents et de ses protégés.

La reine elle-même, dont la bonté naturelle savait rarement

résister au plaisir d'accorder des grâces, attaquait sans cesse la fermeté du ministre qui voulait maintenir les règlements, et reprochait quelquefois à mon père de manquer pour elle de complaisance et de gratitude. Une ou deux fois, irritée de ses refus, elle employa, pour lui forcer la main, le crédit que la tendresse du roi lui donnait.

Le frère d'un homme revêtu d'une des grandes charges de la cour s'était attiré beaucoup de détracteurs par sa conduite incertaine et faible; l'opinion publique l'avait même plus sévèrement inculpé lorsqu'il était employé à la tête d'un corps dans la guerre de Corse. Il sollicitait la place d'inspecteur général; fonction alors réputée très-importante.

Mon père voulait avec raison la donner à un des officiers généraux plus anciens et plus estimés; mais la reine, qui le protégeait, décida le roi à donner l'ordre à mon père de faire cette injuste nomination. Il obéit, mais en même temps il offrit sa démission au roi, qui la refusa, et, lorsque le nouvel inspecteur vint, suivant l'usage, remercier le ministre, celui-ci lui répondit « qu'il ne lui devait aucune reconnaissance, qu'il « s'était au contraire opposé de toutes ses forces à une faveur « peu méritée, et que c'était à la reine seule qu'il devait cette « préférence. »

L'humeur de cette princesse fut extrême; elle me fit dire de venir chez elle, me détailla longuement et avec vivacité tous les sujets de mécontentement que mon père lui donnait. Je lui représentai alors avec force combien il était malheureux pour les princes de se laisser ainsi tromper et irriter par les personnes qui les entouraient, et qui cherchaient assidûment à leur faire sacrifier l'intérêt général aux intérêt privés. « Mon père, ajoutai-« je, n'oubliera jamais, Madame, que c'est à Votre Majesté « qu'il doit son élévation; mais il ne croit pouvoir mieux vous « marquer sa reconnaissance qu'en servant le roi avec cons-« cience et fidélité. Vous avez une armée pour vous servir et « non pour vous plaire. Cette armée perdra toute émulation,

« si on continue, comme par le passé, à préférer le crédit au « mérite et la naissance aux services. Votre Majesté a vu dans « quel état déplorable était réduite cette armée, il y a peu de « temps, par les complaisances et les faiblesses d'un ministre « contre lequel l'opinion générale s'est si hautement manifestée. « Tous les grands de votre cour voulaient des commandements; « il n'y avait pas d'évêque qui ne prétendît faire nommer quel- « que colonel, point de jolie femme ou d'abbé qui ne voulût « faire quelque capitaine. Ces abus ont cessé; l'ordre renaît, « l'espérance se ranime, et vous en voyez les heureux fruits « par l'ardeur et les succès de nos troupes dans les deux « mondes. Pourquoi souffririez-vous qu'un si grand bien ne « fût qu'illusoire et de peu de durée?

« — Mais, reprit la reine, je ne demande pas d'injustice; je « crois seulement pouvoir faire accorder des préférences à des « militaires qui ont bien servi, et dont le nom et l'attachement « méritent des égards. Votre père n'en a point pour moi; il « veut m'ôter tout moyen d'obliger; ses règles minutieuses, « qu'il m'oppose toujours, le font accuser de dureté et de pé- « danterie; c'est une vraie barre de fer; il ne regarde pas comme « un titre suffisant l'attachement au roi et à la reine. Je n'ai « point cru, en le faisant nommer ministre, qu'il me contra- « rierait sans cesse et me priverait du plaisir le plus doux « pour moi, celui de faire du bien et de rendre des services aux « personnes qui le méritent par leur attachement pour nous. »

« — Mais, Madame, répliquai-je, Votre Majesté a trop d'esprit « pour ne pas sentir que, toutes les fois que mon père se trouve « forcé de contrarier vos désirs, il éprouve un chagrin extrême. « D'ailleurs, permettez-moi de vous le dire, les détails arides de « l'administration militaire vous sont étrangers; vous seriez « fort ennuyée s'il vous fallait connaître toutes les ordonnances « et tous les règlements faits pour le bien du service, pour éta- « blir dans l'armée un ordre raisonnable et même nécessaire. « Les règlements une fois signés par le roi, le devoir d'un

« ministre est de les exécuter strictement; s'il s'en écartait, il « serait coupable, et il n'y aurait plus de règle ; la faveur ferait « tout; les bons et anciens services perdraient leur prix ; l'ému- « lation cesserait d'exister dans l'armée, et le mécontentement « deviendrait général.

« — Mais qui vous parle, dit vivement la reine, de violer toutes « les ordonnances et de ne suivre aucune règle? » Je me tus et je souris. « Allons! parlez, poursuivit-elle. Voulez-vous me « donner à entendre que je fais à votre père des recommanda- « tions déraisonnables? »

« — Oui, Madame, mais sans vous en douter. Vous êtes « trompée par ceux qui sollicitent votre protection; ils se gar- « dent bien de vous dire, les uns qu'ils n'ont pas le temps de « service nécessaire, d'autres que leurs négligences ne méri- « tent pas d'avancement; enfin la plupart vous laissent ignorer « que leurs concurrents ont des droits meilleurs et plus anciens.

« — Fort bien, répondit la reine, cela peut arriver quelque- « fois; mais pourquoi votre père, au lieu d'un refus sec et in- « convenant, ne vient-il pas m'en expliquer les motifs?

« — Il le voudrait certainement, Madame; mais vos occupa- « tions et les siennes lui en laissent rarement la possibilité.

« — Écoutez, me dit-elle enfin avec la grâce qui lui était fami- « lière, je veux croire qu'il n'a nulle intention de me désobliger; « je compte sur sa reconnaissance, j'estime même sa sévérité « un peu trop rude; je conviens que par facilité je me laisse « aller souvent à des recommandations pour des personnes « dont je ne connais pas bien les droits : *j'aime qu'on ne me « quitte jamais mécontent.* Mais, pour éviter dorénavant toutes « ces tracasseries, il faut, toutes les fois que j'attacherai quel- « que importance et que je mettrai de l'insistance à une de- « mande, que votre père vienne me parler ou vous charge de « m'expliquer les raisons qui l'empêchent de me satisfaire. « Dites-lui que nous sommes raccommodés, que je lui en veux « seulement de l'humeur avec laquelle il a offert sa démission.

« Ni le roi ni moi nous ne voulons l'accepter ; car nous sommes persuadés qu'il ne veut que le bien de notre service et qu'il est plus capable que tout autre de le faire. »

Je fus très-content de porter à mon père ces paroles obligeantes. Il suivit la conduite que la reine avait prescrite, et je puis assurer avec vérité que depuis, lorsque de semblables contestations survinrent à propos de quelques nominations importantes, la reine accueillit sans humeur et approuva sans difficulté tous les refus que mon père opposait à l'intrigue et dont je fus plusieurs fois chargé de lui expliquer les raisons. Ce fut ainsi qu'une circonstance qui d'abord avait paru si contraire à nos intérêts augmenta l'estime que cette princesse avait pour mon père et la faveur dont elle daignait m'honorer.

Je me souviens encore d'un autre fait qui peut prouver la nécessité où l'on se trouvait de soutenir une lutte continuelle contre la faveur et la puissance. On avait récemment recréé, pour M. le prince de Condé, la charge de colonel général de l'infanterie. Rien de plus naturel que d'en revêtir un prince du sang qui avait su, à la tête de nos armées, soutenir brillamment un nom cher à la France et familier avec la victoire ; mais, en même temps, il était très-politique de ne la rendre qu'honorifique et de la dépouiller du pouvoir réel qu'elle avait eu dans les mains d'hommes tels que le duc d'Épernon, à une époque où subsistaient encore trop de vestiges de l'ancienne anarchie féodale.

Cependant, comme on n'est jamais juste et impartial dans sa propre cause, M. le prince de Condé réclamait vivement une partie des anciens priviléges de sa charge, et se plaignait amèrement de la résistance du ministre qui contrariait ses vues. Ce prince, m'ayant invité à venir chez lui, me dit qu'il savait que j'avais un grand crédit sur l'esprit de mon père, et que je ferais une chose qui lui serait très-agréable si j'employais ce crédit à lui faire rendre des prérogatives qu'on ne pouvait lui refuser sans injustice.

Je l'assurai vainement qu'on l'avait induit en erreur, que j'étais trop jeune et beaucoup trop inexpérimenté pour avoir quelque ascendant sur un caractère aussi ferme, sur un esprit aussi éclairé que celui de mon père. « D'ailleurs, ajoutai-je, il « faut qu'il ait de bien puissants motifs pour s'opposer au désir « de Votre Altesse ; mais je le connais trop pour ne pas devoir « vous dire que, si, après une mûre réflexion, il trouve de « graves inconvénients au rétablissement des priviléges que « vous réclamez, rien au monde, si ce n'est un ordre spécial « du roi, ne fera changer sa détermination.

« — Je vous prie cependant de l'essayer, répondit le prince. « Vous avez beau dire, je sais fort bien que votre père a en vous « une entière confiance. Je vous offre une occasion de m'obliger, « ne la négligez pas. Vous êtes colonel ; je suis appelé par mon « nom et par mes services au commandemnent de nos armées, « dès qu'une guerre sérieuse aura lieu en Europe. Je vous saurai « gré du service que vous me rendrez, et vous devez sentir de « quelle utilité doit être alors, pour un jeune colonel, la bienveil- « lance d'un chef qui peut à son gré donner des occasions de « se distinguer, et par là faire acquérir des droits à un avance- « ment rapide. »

J'avoue que je me sentis vivement blessé en voyant que le prince me supposait capable de chercher, par des vues d'intérêt personnel, à obtenir de mon père une chose contraire à son opinion et à ses principes ; aussi je me bornai à répondre au prince que je rendrais un compte fidèle à mon père de l'entretien dont Son Altesse venait de m'honorer. Il me salua sèchement, assez surpris probablement d'une candeur et d'une fierté qu'il n'attendait pas d'un jeune courtisan.

Je me retirai et j'allai retrouver mon père, qui m'approuva pleinement. Le prince n'obtint point ce qu'il demandait ; le roi résista comme son ministre, et je rends trop de justice aux qualités nobles et éminentes de M. le prince de Condé pour croire, malgré la froideur qu'il me témoigna depuis, qu'il conservât un

vrai ressentiment d'une conduite qu'il devait intérieurement estimer.

Je ne citerai plus ici qu'une dernière anecdote relative à l'administration de mon père. Celle-ci est plus importante par ses résultats, puisqu'elle a donné lieu à une fausse opinion, aujourd'hui si répandue qu'il est peut-être impossible de la changer. Il est ainsi des erreurs accréditées qui deviennent historiques. Au surplus, ce n'est pas dans l'espoir de détruire complétement celle dont je parle que j'écris ceci ; mais, en racontant les faits exactement tels qu'ils se sont passés, je crois remplir mon devoir.

Tout le monde en France a cru et dit que mon père avait, par une ordonnance, exclu tout le tiers-état du service militaire, en exigeant, de ceux qui voulaient obtenir le grade d'officier, des preuves de noblesse vérifiées et certifiées par le généalogiste de la cour, M. Chérin.

Cette ordonnance a été constamment l'objet d'abord de vives plaintes, et plus tard de violentes déclamations contre l'orgueil injuste et aristocratique du ministre.

La justice que je veux et que je dois rendre à mon père n'a besoin, pour être évidente, que du récit fidèle des faits.

On se rappelle que, à l'époque où mon père était ministre, l'esprit d'innovation se manifestait partout, et, au moment où nos citadins se passionnaient pour les institutions anglaises, nos militaires, indignés des échecs reçus dans la guerre de Sept-Ans, s'efforçaient de devenir Prussiens, et d'imiter, autant qu'ils le pouvaient, les troupes du grand Frédéric, leur vainqueur.

On ne parlait généralement que de réformes, que de tactique nouvelle et de suppression d'abus. Le roi, ne voulant ni résister sans prudence, ni céder sans motifs à cette fermentation des esprits, avait chargé un comité, composé des vingt-quatre inspecteurs d'infanterie et de cavalarie, d'examiner à fond toutes les parties de l'administration militaire, et de rendre compte de leur travail au ministre, par un rapport que celui-ci devait soumettre, avec son avis, au roi, dans son conseil.

Ce rapport, discuté pendant plusieurs mois, fut remis à mon père. Il contenait l'analyse des nombreuses réclamations qui affluaient de toutes parts sur l'organisation de notre armée, sur la tactique, et principalement sur les abus introduits dans le mode de nomination aux emplois.

Les inspecteurs avaient accueilli les plaintes d'une foule de nobles qui prétendaient que, ne pouvant, sans déroger, entrer dans d'autres carrières que celle des armes, ils la voyaient désormais presque fermée pour eux, tant par les effets d'une paix de dix années, qui rendait plus rares les vacances des emplois, que par la facilité abusive avec laquelle on laissait éluder les ordonnances qui exigeaienit, pour être nommé officier, des certificats de noblesse signés par quatre gentilshommes.

« Ces certificats, disaient-il, se donnent fréquemment à des « roturiers par de jeunes gentilshommes obérés et qui trouvent « ainsi le moyen de se libérer de leurs dettes. Cette fraude in- « supportable, ajoutaient-ils, prive la noblesse pauvre de tout « moyen d'obtenir des emplois, que leur enlèvent journelle- « ment les jeunes gens riches du tiers-état. »

Lorsque mon père porta ce rapport au conseil, il combattit avec chaleur l'opinion des inspecteurs et leurs conclusions favorables aux réclamations de la noblesse. « La fraude dont on « se plaint, disait-il, fût-elle aussi fréquente qu'on le suppose, « ne ferait que prouver l'impossibilité de conserver un ordre « de choses que tout le monde veut éluder, parce qu'il n'est « plus en harmonie avec nos mœurs, avec les progrès en ins- « truction et en richesses d'un tiers-état qui s'offense de cette « humiliation. Comment voulez-vous qu'on supporte l'idée de « voir que le fils d'un magistrat respectable, d'un négociant « estimé, d'un intendant de province, chargé d'une des plus « importantes branches de l'administration, soit condamné à « ne pouvoir servir l'État que comme soldat, ou à ne parvenir « au grade d'officier qu'à un âge avancé, après avoir vieilli

« dans les rangs les plus subalternes? Il vaudrait bien mieux « attaquer le préjuger déraisonnable qui ruine toute la noblesse « en ne lui permettant d'autre activité que celle des armes. La « loi dont elle réclame l'exécution tombe en désuétude parce « qu'elle est contraire aux mœurs du temps; et vainement « voudrait-on la ressusciter : il ne serait ni raisonnable ni juste « de vouloir lui rendre de nouvelles forces. Au fond elle est « inutile; car, quoi qu'on en dise, la noblesse sera toujours « sûre, par sa position, par son crédit, d'obtenir la préférence « pour le plus grand nombre des nominations; et de plus cette « loi ressuscitée, sans satisfaire toutes les prétentions des clas- « ses privilégiées, exciterait le mécontentement général de « toutes les autres. »

Certes la raison la plus mûre, l'esprit le plus équitable avaient dicté cet avis; cependant l'opinion contraire prévalut, et il fut décidé que dorénavant ce serait M. Chérin, généalogiste de la cour, qui délivrerait les certificats de noblesse précédemment donnés et signés par quatre gentilshommes.

Mon père reçut l'ordre de faire une ordonnance conforme à cette décision. Il obéit; mais en la rédigeant il excepta de l'obligation des preuves prescrites les fils de chevaliers de Saint-Louis et les emplois d'officiers dans plusieurs corps de troupes légères, de sorte que, indépendamment des moyens d'avancement assurés aux longs services et offerts par les chances de la guerre, le tiers-état eut peut-être, depuis cette ordonnance, plus de facilité qu'auparavant pour entrer dans la carrière militaire.

Cependant on fit peu d'attention à ces adoucissements; on parut même oublier l'ancien état de choses et les preuves de noblesse précédemment exigées. Enfin il passa pour constant que c'était mon père qui avait infligé au tiers-état une exclusion humiliante, et son ordonnance devint le but principal vers lequel se dirigèrent tous les traits de la malveillance et d'une haine déjà trop vive de l'ordre plébéien contre celui de la no-

blesse. Voilà les faits dans toute leur vérité ; l'opinion publique, jusqu'ici trompée, les jugera.

Personne, je crois, n'aurait dû être plus à l'abri de pareils reproches que mon père ; sous des formes sévères il était humain, généreux ; il cherchait partout le mérite, l'encourageait, le défendait contre l'intrigue et le récompensait. Jamais sa justice ne rejetait une réclamation fondée ; jamais son activité ne laissait de lettres convenables sans réponse ; jamais il ne fermait l'oreille aux bons conseils, ni même aux avis qui pouvaient l'éclairer sur ses fautes.

L'habileté, l'intelligence, l'assiduité à remplir ses devoirs, l'ancienneté des services, les nombreuses blessures, les actions brillantes étaient les seuls titres valables à ses yeux. Aussi les vieux officiers, les vieux soldats le chérissaient et vantaient sa bonté ; les guerriers couverts de cicatrices aimaient à compter les siennes ; les jeunes courtisans seuls se plaignaient de sa sévérité et de son attachement rigoureux aux règles et à la discipline.

L'ordre et l'économie lui donnaient les moyens de multiplier, plus qu'aucun de ses prédécesseurs, les récompenses dues à des services réels. Il trouva même, dans de sages épargnes, la facilité de recréer une caisse de pensions en faveur des plus anciens chevaliers de Saint-Louis.

Jusqu'alors nos soldats couchaient trois dans un même lit ; ce fut lui qui ordonna que désormais ils n'y seraient plus que deux. Le désordre régnait dans les hôpitaux ; les dépenses de cette partie si importante de l'administration étaient excessives et mal dirigées : d'après les mesures qu'il prit, ces hôpitaux coûtèrent moins et continrent plus de malades mieux soignés.

Son ordonnance sur cette matière reçut dans le temps des éloges universels. Par ses soins l'instruction des officiers fit de grands progrès. On venait de toutes parts admirer la belle tenue de nos troupes, leur exacte discipline et la régularité

de leurs manœuvres. Les commandements les plus importants furent toujours donnés par lui à des chefs désignés à sa confiance par l'estime publique, et ceux qui se distinguèrent si éminemment dans la guerre d'Amérique rendirent une pleine justice à la sagesse de ses instructions.

Il avait le premier conçu et présenté au roi l'idée de la création du corps de l'artillerie légère et de celui de l'état-major, auxquels depuis nous dûmes une si grande part de notre gloire. Enfin, malgré la difficulté des circonstances et les exigences de la cour, le fonds des pensions militaires, qui, sous tous les autres ministres, s'était annuellement augmenté, ne reçut aucun accroissement pendant son ministère, qui dura sept années, parce qu'il eut la sage fermeté de ne jamais accorder de pensions nouvelles qu'en exacte proportion avec les extinctions des anciennes.

Telle fut sa vie ministérielle, aussi respectable à la cour qu'elle l'avait été dans les camps. On pardonnera sans doute ces détails au sentiment qui les dicte. Si l'oubli des méchants est une maxime salutaire, ajoutons-y que tout le monde doit s'unir pour préserver de l'oubli les hommes de bien ; c'est le meilleur moyen d'en augmenter le nombre, malheureusement trop rare en tout temps et surtout dans les postes élevés, qui sont en butte à tant de jalousies, à de si séduisantes tentations, et perpétuellement entourés de tant d'écueils.

Si mon père, malgré sa justice, rencontrait encore des ingrats et des mécontents, il faut avouer que j'étais un peu de ce nombre; car, malgré toutes mes sollicitations, ne voulant faire en ma faveur de passe-droits à personne, il m'avait toujours refusé les moyens de partager en Amérique les palmes cueillies par plusieurs de mes compagnons d'armes.

Enfin cette grâce tardive me fut accordée; le vicomte de Noailles ayant obtenu, après la prise d'Yorktown, le commandement en chef d'un régiment qui était en France, je fus nommé à sa place colonel en second du régiment du Soisson-

nais. Je quittai sans regret les dragons d'Orléans, malgré l'affection que j'avais pour eux, et je reçus l'ordre de partir et de m'embarquer pour aller rejoindre mon nouveau corps dans les États-Unis.

Après avoir si longuement et si vivement désiré de combattre, j'espérais faire une campagne vive et brillante, qui terminerait la guerre par la prise de New-York et peut-être ensuite par la conquête de la Jamaïque; car tel était alors le projet des ministres.

Lorsque j'arrivai à Brest, dans les premiers jours d'avril 1782, j'y trouvai plusieurs frégates qui nous attendaient, ainsi qu'un convoi nombreux de vaisseaux marchands, de bâtiments de transport, que nous devions escorter. Il y avait aussi dans le même port deux bataillons de recrues destinées à renforcer l'armée de Rochambeau.

Je reçus l'ordre d'en prendre le commandement, de les inspecter et de les dresser à l'exercice jusqu'au moment du départ. Je remplis avec exactitude ce devoir minutieux. Cette ennuyeuse occupation se prolongea beaucoup plus que je ne l'avais pensé.

Une escadre anglaise, informée de nos préparatifs et favorisée par les vents qui nous étaient contraires, nous bloquait et croisait devant la rade, dans l'intention de nous attaquer et de s'emparer de notre convoi.

Nous apprîmes dans ce moment la triste nouvelle de la défaite de M. de Grasse, et ce revers excita parmi nous, non le découragement, mais au contraire un redoublement d'ardeur.

Enfin les vents changèrent et nous donnèrent l'espoir prochain de sortir de ce triste port, où nous étions comme aux arrêts. Nous reçûmes l'ordre de laisser à Brest notre convoi et de nous embarquer sur *la Gloire*, frégate de trente-deux canons qui en portait de douze.

A l'époque de ce premier embarquement, on plaça avec

moi sur *la Gloire* MM. le duc de Lauzun ; le prince de Broglie, fils du maréchal ; le baron de Montesquieu, petit-fils de l'auteur de l'*Esprit des Lois ;* le comte de Loménie, qui depuis périt victime de la Révolution ; un officier anglais nommé Sheldon ; Polarski, gentilhomme polonais ; le baron Liliehorn, aide de camp du roi de Suède, et le chevalier Alexandre de Lameth, qui depuis rendit de grands services à son pays. Il y devint célèbre par ses talents, par son habileté administrative, par son caractère, par son noble dévouement à sa patrie, par ses principes constitutionnels et par les proscriptions qu'ils lui attirèrent.

De ce moment datèrent son amour pour la liberté et notre amitié, sentiments qui, depuis quarante ans, dans son âme comme dans la mienne, ont conservé toute leur force.

Il était difficile de trouver un compagnon de voyage plus aimable que le duc de Lauzun ; son caractère était facile, son âme généreuse, sa grâce originale et sans modèle. Il me montra une courte lettre de M. de Maurepas, auquel il avait vivement recommandé une affaire qui l'intéressait. Cette lettre, en quatre lignes, donnait une juste idée du caractère enjoué et de l'humeur légère de ce vieux ministre. « *Je n'ai pu*, lui « disait-il, *parvenir à faire ce que vous désiriez. Vous n'a-* « *viez dans cette occasion pour vous que le roi et moi :* « *Voilà ce que c'est que de s'encanailler.* »

Les impressions qu'éprouvait alors cette jeunesse belliqueuse, s'arrachant avec ardeur à ses foyers, à ses plaisirs, à ses affections, pour chercher, dans un autre monde, les travaux et les périls, étaient dignes d'observation et auraient pu annoncer aux esprits clairvoyants les changements grands et prochains qui devaient s'opérer en Europe.

Ce n'était plus, comme autrefois, des chevaliers cherchant, ainsi que les héros normands, à la pointe de l'épée, des aventures et des principautés, ou des guerriers guidés, comme les croisés, par un pieux fanatisme ; des Anglais et des Français

aventureux, où des Espagnols cupides, qui, altérés de la soif de l'or, couraient ensanglanter et dépeupler un monde découvert par Colomb. Ce n'était même plus uniquement le désir de gloire et de grades qui avait fait briller les épées françaises dans toutes les guerres que se faisaient les différentes puissances de l'Europe.

Quelques-uns étaient encore cependant conduits exclusivement par ce dernier motif; mais la plupart d'entre nous se trouvaient animés par d'autres sentiments: l'un, très-raisonnable et très-réfléchi, celui de bien servir son roi et sa patrie, de tout sacrifier sans regret pour remplir envers eux ses devoirs; l'autre, plus exalté, un véritable enthousiasme pour la cause de la liberté américaine.

Un autre siècle naissait; tout changeait de mobile et de but. Il était assez extraordinaire de voir de jeunes courtisans partant pour la guerre au nom de la philanthropie, de cette philanthropie qui devrait la faire détester, et des officiers qui, par l'ordre d'un gouvernement absolu, s'élançaient en Amérique d'où ils devaient rapporter en France les germes d'une vive passion pour l'affranchissement et pour l'indépendance.

Je ne saurais mieux donner une idée de l'exaltation qui agitait alors nos esprits qu'en citant quelques passages d'une lettre que j'écrivais à cette époque, et qu'après quarante-deux ans je ne retrouve pas sans quelque plaisir.

Rade de Brest, à bord de *la Gloire*, ce 19 mai 1782.

« Au sein d'une monarchie absolue, disais-je, on sacrifie « tout à la vanité, au désir de la renommée, qu'on nomme « amour de la gloire, et qu'on ne peut appeler amour de la « patrie dans un pays où un petit nombre de personnes, éle- « vées précairement aux grands emplois par la volonté d'un « maître, ont seuls part à la législation et à l'administra- « tion, dans un pays où la chose publique n'est plus que

« la chose privée, où la cour est tout et la nation rien.

« L'amour de la vraie gloire ne saurait exister sans philo-
« sophie et sans mœurs publiques. On ne connaît bien chez
« nous que l'amour de la célébrité, qui peut porter au mal
« comme au bien. Ce n'est point par des talents, mais par
« faveur qu'on avance : il est plus profitable de se rendre
« agréable au pouvoir qu'utile au pays. Aussi, au lieu de
« vouloir honorer sa patrie par des vertus, l'enrichir par des
« monuments et l'éclairer par des lumières, on n'emploie son
« activité qu'en intrigues. Les ambitieux ne craignent pas
« une mauvaise réputation et n'en cherchent pas une bonne
« et solide; tout ce qu'ils désirent, c'est le bruit et l'éclat; tout
« ce qu'ils redoutent, c'est le silence et l'obscurité. Étranges
« égoïstes, qui vivent toujours dépendants des autres, en ne
« croyant vivre que pour eux-mêmes!

« Si je parais les imiter, cette apparence est trompeuse,
« car je poursuis un but tout différent du leur. Quoique jeune,
« j'ai déjà passé par beaucoup d'épreuves et je suis revenu
« de beaucoup d'erreurs. Le pouvoir arbitraire me pèse; la
« liberté, pour laquelle je vais combattre, m'inspire un vif
« enthousiasme, et je voudrais que mon pays pût jouir de celle
« qui est compatible avec notre monarchie, notre position et
« nos mœurs.

« Mes affections mêmes fortifient mes opinions actuelles.
« Uni par d'heureux liens avec la petite-fille du chancelier
« d'Aguesseau, mon plus vif désir, en suivant une autre
« carrière que celle de cet illustre magistrat, est de m'élever
« à la hauteur de ses immortels principes de vertu, de justice
« et d'amour pour la patrie. En lisant ses discours et ses écrits,
« on sent évidemment que ce ministre d'un monarque absolu
« ne perdait jamais de vue l'intérêt public, les droits des ci-
« toyens, et les limites prescrites au pouvoir par l'éternelle raison
« et par les lois fondamentales de l'État. Ce grand magistrat,
« si dévoué à son roi, portait dans les tribunaux, dans la lé-

« gislation et dans l'administration, toute l'indépendance et « toutes les vertus républicaines.

« Mon admiration pour un si noble modèle a dissipé dans « mon âme les faux attraits d'une folle ambition, du désir des « richesses; elle me fait résister au tourbillon du monde. L'o- « pinion peu éclairée du vulgaire était la dernière idole que « j'encensais; mais elle s'est enfin montrée à moi telle qu'elle « est, assise sur l'ignorance, égarée par la fortune, et ne nous « présentant qu'un encensoir de faux métal, qui ne s'agite que « pour honorer le vice brillant, favorisé par les caprices du « sort.

« Je n'éprouve plus d'autre passion que celle de mériter les « suffrages de l'opinion publique, non telle qu'elle est, mais « telle qu'elle devrait être; l'opinion, par exemple, d'un peuple « libre dont un sage serait le législateur. Aussi, en me sé- « parant aujourd'hui de tout ce qui m'est cher, ce n'est pas un « préjugé, c'est à un devoir que je fais ce pénible sacrifice : « magistrat, j'abandonnerais les plus doux loisirs pour me « rendre dès cinq heures au palais, afin d'y combattre l'injus- « tice; ministre, je m'exposerais à l'exil et au triste sort qu'é- « prouve la vérité dans les cours pour y défendre la cause des « opprimés; guerrier, je quitte ma famille et mes foyers, tout « ce qui charme ma vie, pour remplir strictement les devoirs « d'un métier le plus noble de tous quand on l'exerce pour « soutenir une juste cause.

« Tels sont les motifs qui me guident. Il en est un surtout plus « fort que les autres : c'est celui de m'élever au niveau de quel- « ques êtres dont je ne puis me rapprocher qu'à force de nobles « sentiments et de vertus. A présent leur affection est tout à « la fois l'objet de mes regrets et le prix de mes sacrifices. La « seule chose qui me console de m'en éloigner, c'est de mériter « de plus en plus d'être aimé par eux. »

Enfin le signal du départ fut donné; un nouveau passager, le vicomte de Vaudreuil, se joignit à nous, et notre frégate mit

à la voile le 19 mai 1782, avec une brise assez fraîche pour nous faire espérer d'échapper à la vigilance de la flotte anglaise ; mais à peine étions-nous à trois lieues qu'une tempête violente nous força de changer de route et de nous enfoncer dans le passage périlleux que l'on nomme *le Raz de Tulinguet*, lieu fameux par beaucoup de naufrages.

Luttant adroitement contre les vents et les écueils, nous parvînmes à prendre le large ; alors l'approche de vingt-deux vaisseaux anglais nous contraignit, pour les éviter, de ranger la côte de très-près, et, comme le coup de vent devenait toujours de plus en plus violent, nous fûmes en grand danger de tomber sur des écueils appelés *les Glenans*, contre lesquels, peu de temps auparavant, la frégate *la Vénus* s'était perdue.

Enfin le calme succéda à l'orage ; mais la guibre de notre frégate, cédant à l'impétuosité du vent, s'était brisée. Nous nous vîmes donc obligés d'entrer dans la Loire et de relâcher à Paimbœuf. Ainsi la fortune, contraire à nos vœux, semblait se plaire à nous enchaîner sur les rivages de la France.

Jusqu'au 15 de juillet, recevant tantôt l'ordre de remettre à la voile et tantôt l'injonction de retarder notre départ, nous ne fîmes, comme des caboteurs, que courir de port en port. De Brest nous étions venus à Nantes, de Nantes nous allâmes à Lorient, et de Lorient enfin nous nous rendîmes à Rochefort, où nous trouvâmes *l'Aigle*, frégate de quarante canons portant du vingt-quatre, et qui devait se rendre en Amérique de conserve avec nous.

M. le baron de Vioménil, M. le duc de Lauzun, qui retournait en Amérique, montèrent à bord de *l'Aigle ;* MM. de Vauban, de Melfort, de Talleyrand, de Champcenetz, de Fleury et plusieurs autres officiers s'y embarquèrent également. Le commandant de notre frégate était le chevalier de Vallongue, ancien officier de la marine royale, qui, malgré sa réputation de bravoure et d'habileté et ses longs services, n'était encore parvenu qu'au grade de lieutenant de vaisseau.

Le chevalier de La Touche commandait la frégate *l'Aigle*. C'était un homme instruit, brave, spirituel, aimable, mais qui était entré récemment au service de mer. De nombreux amis et l'appui du duc d'Orléans avaient accéléré son avancement; il était capitaine de vaisseau, et ce ne fut pas sans un peu d'humeur que M. de Vallongue se vit ainsi contraint de servir sous les ordres d'un officier moins ancien que lui, et qui était ce qu'on appelait alors *un intrus dans la marine*.

M. de La Touche aimait son nouveau métier et en remplissait les devoirs avec autant d'intelligence que d'honneur. Cependant, au moment de son départ, une passion qui dominait chez lui toutes les autres lui fit commettre une assez grave faute dont le résultat, qui pouvait être beaucoup plus funeste, nous occasionna d'abord d'assez vives contrariétés et ensuite un malheur qui tomba principalement sur lui.

Une femme dont il était violemment épris l'avait suivi de Paris à la Rochelle; les ordonnances ne lui permettaient pas de l'embarquer sur sa frégate, et cependant il ne pouvait se décider à se séparer d'elle. On verra bientôt quel fut l'étrange parti qu'il prit pour concilier, autant qu'il le pouvait, son amour et son devoir. Le 15 de juillet nous mîmes à la voile en même temps qu'un convoi marchand assez nombreux, escorté par la frégate *la Cérès*.

Peu de temps après notre départ, au milieu de la nuit, et tandis que nos équipages étaient occupés à manœuvrer pour résister à un vent contraire qui s'était élevé avec assez de force, la frégate *la Cérès*, en virant maladroitement, aborda notre frégate avec une telle violence que nous crûmes tous être tombés sur un écueil.

Cette secousse ne nous causa aucun dommage; mais *la Cérès* en éprouva d'assez graves pour être contrainte de nous quitter et de rentrer avec son convoi dans le port. Les jours suivants nous fîmes peu de chemin; il est vrai que le vent était faible. Cependant cette lenteur nous étonnait avec raison, car nous sa-

vions que *l'Aigle* était beaucoup meilleure voilière que nous, et pourtant nous étions sans cesse obligés de diminuer de voiles pour l'attendre et ne pas nous en séparer.

Enfin nous remarquâmes qu'un vaisseau marchand naviguait à la suite de *l'Aigle*. Comme il était impossible qu'un tel navire pût marcher comme un bâtiment de guerre, nous vîmes bientôt qu'après plusieurs messages de canots et plusieurs pourparlers le commandant de *l'Aigle* s'était décidé à prendre à la remorque le vaisseau marchand.

Le mystère fut alors éclairci, et il nous fut démontré que c'était la maîtresse de M. de La Touche qui retardait sa course et qu'il voulait ainsi la traîner à sa suite. On peut bien croire que de cette manière notre navigation dut être très-lente; nous fûmes de plus contrariés par des calmes fréquents, de sorte qu'ayant employé trois semaines pour arriver aux Açores, ayant beaucoup de malades à bord et craignant de manquer d'eau, M. de La Touche prit la résolution de relâcher dans quelque port de ce petit archipel.

Pendant cet ennuyeux trajet, nous n'eûmes d'autre distraction que la vue successive de plusieurs vaisseaux auxquels nous donnâmes chasse, conformément aux ordres du capitaine La Touche, espérant toujours que nous allions trouver un ennemi, livrer un combat et remporter une victoire; mais chaque fois notre espoir fut déçu, et en approchant de ces bâtiments nous reconnûmes que c'étaient des neutres ou des alliés.

L'archipel des Açores appartient aux Portugais. On relâche ordinairement à Fayal; mais le vent, qui était contraire, nous aurait fait perdre trop de temps, et, nous trouvant près de Tercère, la principale île des Açores, et dont Angra est la capitale, nous y allâmes, comptant pouvoir y mouiller. Au moment où nous jetions l'ancre, on vint nous avertir que nous étions en danger de perdition, à cause des courants qui nous affaleraient infailliblement à la côte.

Le commandant du port refusa de nous y recevoir, quoiqu'on

y vît quelques bâtiments marchands; cet officier nous fit dire que, le port étant exposé au vent du large, nos frégates n'y seraient pas en sûreté, qu'il ne pourrait pas en répondre, et qu'ainsi il valait mieux que ces frégates croisassent devant la rade pendant qu'elles enverraient chercher, dans leurs chaloupes, les provisions et les rafraîchissements qui nous seraient nécessaires. Ce fut le parti que nous prîmes.

A l'aspect de ces îles, ainsi qu'à celui des îles du Cap-Vert et des Canaries, à la vue de ces groupes d'amphithéâtres et de montagnes qui s'élèvent isolées au-dessus de la surface du vaste Océan, il ne semble pas possible de douter de l'existence antique d'un continent submergé par une des grandes révolutions de notre globe. Indépendamment de toutes les observations nouvelles faites à cet égard par nos savants, un coup d'œil suffit pour démontrer que ces archipels sont les sommets de quelque chaîne de montagnes de cet ancien continent, englouti, depuis plusieurs milliers d'années, par les eaux.

Le récit des prêtres égyptiens, que Platon nous a transmis, est peut-être exagéré. Il est difficile de croire qu'autrefois les Atlantes aient conquis une partie de l'Europe et de l'Afrique, et que le peuple d'une seule ville telle qu'Athènes ait battu, chassé et détruit ces fiers conquérants; mais, cette exagération à part, on ne peut avoir vu les Açores et douter de l'existence et de la submersion de l'Atlantide.

Au milieu des flots d'une mer immense, cet archipel isolé, bravant les ouragans, les volcans sous-marins et les tremblements de terre qui semblent le menacer fréquemment d'une nouvelle révolution, élève tranquillement dans les airs ses verdoyants amphithéâtres qu'embellit un printemps perpétuel. On y voit les fleurs, on y recueille les fruits de l'Europe, de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie. Le jasmin, l'oranger, le laurier, l'acacia, les roses embaument l'air de leurs parfums, et cet air est si pur qu'aucune vermine ne peut y vivre.

Lorsque nous vîmes de loin l'île de Tercère, elle ne se pré-

sentait à nos regards que comme une grosse montagne assez noire ; mais, en approchant d'Angra, nous jouîmes de la vue la plus agréable. Cette montagne si sombre s'éclaircit ; le sommet seul de son pic garde son aridité. De ce pic la montagne s'étend par une pente douce jusqu'à la mer, et présente à l'œil un amphithéâtre magnifique couvert de bois odoriférants, aussi variés par leur forme que par leur couleur. Ces bois se groupent pittoresquement, et laissent voir entre eux des champs et des cultures de toute espèce, qui annoncent l'abondance et promettent le bonheur.

Au bas d'un enfoncement où la mer va perdre sa furie, on aperçoit la ville d'Angra, qui s'élève majestueusement le long de la montagne. Cette ville est grande et défendue par deux forts dont les feux se croisent sur l'entrée du port. Plusieurs maisons de plaisance, propres et riantes, lient insensiblement cette ville avec la campagne, et empêchent ainsi que les yeux n'éprouvent une transition trop forte en passant de la vue des bâtiments réguliers à l'aspect champêtre des vallons.

Les Portugais, comme les Espagnols, possèdent des trésors dont ils ne sentent pas la valeur ; ils l'atténuent même par les vices de leur administration. Contrariant la nature qui leur offre la richesse, ils la refusent par préjugé ; par leurs faux calculs, préférant le monopole à la liberté, ils s'appauvrissent en refusant au commerce cette liberté qui peut seule lui donner la vie. Les Portugais visitent et connaissent presque seuls les Açores.

Les habitants de Tercère, jouissant avec étonnement du plaisir si rare de recevoir des étrangers, m'assurèrent que, depuis soixante ans, ils n'avaient vu à Angra que quelques passagers d'un vaisseau français et deux bâtiments anglais ; encore n'y étaient-ils restés, comme nous, que trois ou quatre jours. Les autres nations leur sont totalement inconnues ; aussi, pour toute espèce de lumières, ils sont à deux siècles de nous. Leurs vins, leur blé, leurs bestiaux et leurs oranges n'ont pour débouchés que Lisbonne et les ports du Brésil.

Fayal, dont les côtes sont plus abordables et le port plus large, donne plus souvent asile aux navigateurs que le vent porte dans ces parages. Ils y achètent des vins fameux par leur saveur. On dit que Saint-Michel présente un aspect aussi riant que Tercère; mais la sérénité des habitants y est troublée par de violentes éruptions volcaniques et par de fréquents tremblements de terre. Le nom des îles *Graciosa* et *Flores* suffit pour prouver que la nature les a aussi richement dotées; mais elles sont très-petites, et personne n'y relâche.

Vers le commencement du dix-huitième siècle, il arriva dans cet archipel un phénomène qui effraya beaucoup les habitants : près de l'île de Saint-Michel, une violente éruption volcanique lança tout à coup dans les airs une immense quantité de pierres enflammées; et fit ensuite sortir du fond de la mer une petite île qui avait environ trois lieues; elle exista trois ans, mais après elle disparut insensiblement.

La résidence du gouvernement de cet archipel est la ville d'Angra; toutes les autres îles y envoient des députés pour former le conseil du gouverneur. Ce gouverneur, lorsque nous y arrivâmes, était un homme des plus grandes maisons de Portugal. Ses troupes, peu nombreuses, assez mal tenues, étaient suffisantes pour la défense d'une île qu'on n'est point tenté d'attaquer et où l'on trouve peu d'endroits propres à un débarquement; d'ailleurs ces points sont suffisamment défendus par des batteries.

Dès que je fus descendu de mon canot, je me rendis chez le consul de France; il se nommait Peyrez. Dans sa jeunesse, se trouvant sans fortune, il avait été en chercher une en Portugal; de là, conduit par des affaires de commerce à Tercère, les charmes d'une olivâtre Tercérienne l'y avaient fixé.

Ce consul, de tous les consuls du monde le moins occupé, fut charmé de revoir des compatriotes. Il nous traita de son mieux, ainsi que la senhora Peyrez, qui ne paraissait pas trop

fâchée de voir pour la première fois des hommes autrement qu'à travers une jalousie.

Je fis une longue promenade avec mon hôte dans la plus grande partie des vallées de l'île, promenade fort agréable pour l'œil, mais peu intéressante pour l'esprit, car rien n'était moins fertile que l'esprit de mon bon compatriote.

Il avait presque oublié son pays, ignorait ce qui se passait dans les autres, n'aimait que sa brune compagne et n'admirait que son petit pavillon, qu'il appelait sa maison de plaisance, et une allée de citronniers de cent pas, qui traversait son parc. Sa ferme, composée de neuf arpents, ne lui avait coûté que huit cents livres.

Revenu à bord de ma frégate, assez fatigué de ma course, j'étais peu tenté de retourner à Tercère; mais le duc de Lauzun me fit changer d'avis. « Je vois, me dit-il, que tu t'es peu « amusé, et c'est ta faute. Pourquoi t'avises-tu aussi de des- « cendre chez le consul de France, bon et simple bourgeois, « qui n'admire que son allée de citronniers, ne sait faire qu'un « peu de cuisine, ne vous offre que l'eau de son puits trop « fraîche et son lait qui ne l'est pas assez? Je l'ai vu comme « toi, mais je me suis bien gardé de lui consacrer ma journée. « J'ai trouvé autre part de meilleurs moyens pour chasser l'ennui « et satisfaire ma curiosité. Viens avec moi; tu connaîtras ce « qu'il y a de mieux à Tercère : bonne chère, bon accueil, « un hôte gai, joyeux et empressé de plaire, des femmes vives « et jolies, des religieuses complaisantes, des pensionnaires « coquettes et tendres, et un évêque qui danse admirablement « le *fandango*.

« — Tu es fou, lui répondis-je. Et quel est donc cet homme « rare qui t'a montré subitement une amitié si active et si ob- « ligeante? — C'est le consul d'Angleterre, dit-il. — Eh! tu « n'y penses pas, répliquai-je. Comment! nous sommes en « guerre avec les Anglais, et c'est chez le consul de cette nation « que tu vas prendre tes ébats!

« — Attends, reprit-il ; ne porte pas de jugement téméraire. « Mon hôte est à la vérité consul de l'Angleterre, notre en- « nemie ; mais il cumule les emplois ; il est en même temps « consul de l'Espagne, notre alliée, et, pour compléter la « singularité, il n'est ni Anglais, ni Espagnol, mais Français et « Provençal.

« — Il ne lui manque plus, répondis-je, pour réunir toutes les « qualités possibles, que d'être familier de l'Inquisition, — Eh « bien ! mon ami, s'écria Lauzun en riant, je crois qu'il ne lui « manque rien. — Ah ! s'il en est ainsi, repris-je, je n'ai plus « d'objection à te faire. Allons chez cet homme singulier, qui « porte tant d'habits et joue tant de rôles. Trois fois heureuse « est la pacifique île de Tercère, qui, au milieu des orages ef- « froyables que la guerre répand sur l'Europe, l'Asie, l'Afrique « et l'Amérique, n'entend, dans son tranquille séjour, que le « bruit de ses flots, les sons de ses guitares, les chants de « ses oiseaux, et voit dans son sein les consuls de deux puis- « sances belligérantes non-seulement vivant en bonne intelli- « gence, mais ne formant qu'une seule et même personne, « et faisant probablement fort bien les affaires de toutes les « deux ! »

Nous partîmes donc, Lauzun, le prince de Broglie, le vicomte de Fleury et moi, avec deux ou trois de nos autres compagnons d'armes, et nous fûmes introduits chez le consul d'Angleterre, qui tint toutes ses promesses ; car il nous donna d'excellent thé, de très-bon *porter*, des soupers exquis, une société de femmes très-aimables, et, comme nous étions curieux de connaître le fandango, cette danse célèbre parce qu'elle est la plus gravement indécente et la plus tristement voluptueuse, un jeune Portugais, coadjuteur de l'évêque d'Angra, eut la complaisance, sans se faire trop prier, de la danser en notre présence.

Ce ne fut pas tout ; l'obligeant consul nous conduisit le lendemain matin dans un couvent où nous vîmes d'indulgentes

nonnes et des pensionnaires très-jolies. Leur teint un peu basané n'affaiblissait point le charme de leurs beaux yeux noirs, de leurs blanches dents et de l'élégance de leurs tournures. Leur aspect nous consola des deux redoutables grilles qui séparaient le parloir de l'intérieur du couvent.

La mère abbesse, suivie de sa jeune cohorte, arriva gravement derrière la grille, avec le costume, la taille, la figure que nous présentent les portraits d'abbesse du treizième siècle. Rien ne manquait à cette ressemblance, pas même la crosse, car elle en tenait majestueusement une à la main.

Après les premiers compliments, et lorsque ces dames furent assises, notre encourageant consul nous dit que, suivant l'usage portugais, usage assez étrange, nous pouvions, à la faveur des grilles et malgré la présence de madame l'abbesse avec sa crosse, nous montrer aussi galants que nous le voudrions pour son jeune troupeau, parce que, de tout temps, la dévotion et la galanterie régnaient ensemble, sans discorde, dans les cloîtres du chevaleresque Portugal.

Chacun de nous choisit donc l'objet qui frappait le plus doucement ses regards et qui semblait répondre avec plus d'obligeance à ses œillades. Ainsi nous parlâmes promptement d'amour, mais très-innocemment et très-platoniquement, grâce à la présence des deux grilles et de madame l'abbesse.

On aura peine à comprendre comment, nos maîtresses ignorant la langue française et nous ne sachant pas un mot de la langue portugaise, nous pouvions réciproquement nous entendre; mais rien n'était impossible avec notre officieux consul: il se chargea du rôle d'interprète et nous aplanit ainsi la difficulté première de l'entretien.

Le signal de cette conversation galante fut donné par une jeune pensionnaire, la senhora dona Maria-Emegilina-Francisca Genoveva di Marcellos di Conniculio di Garbo. Frappée de la bonne mine, de la physionomie spirituelle et du costume de Lauzun, qui portait l'uniforme de hussard, elle lui jeta, en sou-

riant, une rose à travers la grille, lui demanda son nom, lui présenta un coin de son mouchoir qu'il saisit et qu'elle tendit ensuite, en cherchant à l'attirer à elle : douce vibration qui sembla passer assez vite des mains au cœur.

Nous suivîmes tous avec empressement cet exemple; les mouchoirs voltigèrent rapidement des deux côtés, ainsi que les fleurs, et, comme nos jeunes Portugaises nous lançaient des regards qui semblaient annoncer l'envie de renverser les grilles, nous nous crûmes obligés de répondre à ces tendres agaceries en leur envoyant des baisers, non sans crainte cependant de paraître trop téméraires à madame l'abbesse. Mais cette plaisanterie ne dérangeait rien à sa gravité et n'effrayait point son indulgence. Nous continuâmes alors à imprimer ces baisers sur le coin des mouchoirs de nos belles, qui, à leur tour, rendaient très-obligeamment ces baisers au bout du mouchoir resté dans leurs mains.

Bientôt nous essayâmes de faire un peu de portugais du peu d'italien que nous savions. Cet essai réussit auprès de nos dames, qui nous imitèrent, de sorte que la conversation, plus directe, devint plus vive, quoiqu'à moitié comprise, et laissa quelque repos à notre consulaire interprète, qui en profita pour causer avec madame l'abbesse.

Enfin cette bonne abbesse se mêla de l'entretien, et, s'apercevant peut-être que notre joie était tant soit peu mêlée de surprise, elle nous dit, par l'entremise du consul, que l'amour pur était fort agréable aux yeux de Dieu. « Ces jeunes per-
« sonnes, ajoutait-elle, auxquelles je vous laisse offrir vos
« hommages, s'étant exercées à plaire, seront un jour plus
« aimables pour leurs maris, et celles qui se consacreront à
« la vie religieuse, ayant exercé la sensibilité de leur âme et
« la chaleur de leur imagination, aimeront bien plus tendre-
« ment la Divinité. D'une autre part, poursuivait-elle, cette
« galanterie jadis honorée ne peut être que fort utile à de jeunes
« guerriers; elle vous inspirera l'esprit de la chevalerie; elle

« vous excitera à mériter, par de grandes actions, le cœur « des belles que vous aimez, et à honorer leur choix en vous « couvrant de gloire. »

Je ne sais si le consul traduisait fidèlement; mais la chaleur des regards de madame l'abbesse, sa dignité, son accent et sa crosse, en me faisant admirer son éloquence, me persuadaient que je me trouvais transporté dans quelque vieille île enchantée de l'Arioste et au bon vieux temps des paladins.

Ainsi ranimé par de tels conseils, je redoublai d'ardeur pour ce jeu galant, et l'interprète de mes feux, le joli mouchoir de la dame de mes pensées, s'agita et voltigea plus que jamais. Elle était moins riche en noms de baptême que ses compagnes, car la maîtresse du prince de Broglie se nommait dona Eugenia-Euphemia-Athanasia-Marcellina di Antonios di Mello. La mienne s'appelait plus modestement dona Marianna-Isabella-del Carmo, et, dans ce moment, il m'en aurait peu coûté de soutenir contre tout venant, à grands coups de lance, qu'elle était de toutes la plus jolie.

Comme la variété est l'âme des plaisirs, après les œillades, après les messages des mouchoirs et les baisers portés par les airs et un peu refroidis par les grilles, nous hasardâmes des billets doux. Ils furent introduits par le complaisant consul. La bonne abbesse, les ayant lus sans quitter sa crosse ni sa dignité, permit en souriant la libre circulation de ces tendres épîtres et des réponses qu'elles nous attiraient.

Je hasardai une chanson, et le prince de Broglie m'imita. Je ne sais si nos couplets furent embellis ou gâtés par la traduction du consul, mais on parut les trouver charmants.

Le jour baissait; madame l'abbesse donna le signal de la retraite. On se fit de part et d'autre de touchants adieux. Un second rendez-vous fut assigné pour le lendemain, et l'on peut croire que nous y fûmes tous très-exacts.

En arrivant au couvent nous trouvâmes la grille ornée de fleurs de toute espèce, et nos dames mille fois plus aimables

que la veille. Elles nous donnèrent de la musique. La maîtresse du prince de Broglie et celle du duc de Lauzun chantèrent en duo des airs fort tendres, en s'accompagnant de la guitare.

Pendant ce temps, la maîtresse du vicomte de Fleury et la mienne dansaient avec nous. Des deux côtés de la grille nous figurions de notre mieux les passes, que cette triste grille nous empêchait d'exécuter réellement; mais ce qu'il y avait peut-être de plus divertissant était de voir madame l'abbesse qui battait la mesure avec sa crosse.

Dona Euphemia nous fit entendre ensuite une chanson improvisée et à double sens, faisant allusion à *la Passion* et à celle que Lauzun lui inspirait.

Pour vous faire juger de l'esprit inventif et prompt de notre consul, vous saurez que, au moment où la distance et l'épaisseur des grilles, s'opposant à nos vœux, avaient arrêté la circulation de nos billets, notre actif interprète, ayant déterré une petite pelle creuse, y embarqua nos lettres, qui arrivèrent ainsi doucement à bon port.

On sait qu'en amour, comme en ambition, il est difficile de s'arrêter; la complaisance nous rendit exigeants. Nous demandâmes quelques dons d'amour; nos vœux furent exaucés : nous reçûmes, avec de nouveaux billets bien tendres, des cheveux, des scapulaires, que nous attachâmes sur nos cœurs.

A notre tour nous fîmes des présents; nous envoyâmes des anneaux, des cheveux. Lauzun et le vicomte de Fleury avaient dans leurs poches leurs propres portraits, qui, je ne sais par quel accident, leur avaient été rendus en France au moment de leur départ; ils en firent hommage à leurs belles.

Je reçus de Marianna-Isabella un scapulaire; elle m'assura qu'il me porterait bonheur, et que, tant qu'il resterait à mon cou, je serais à l'abri de tout accident et de toutes maladies. Je lui promis de ne jamais m'en séparer; mais sa prophétie ne se vérifia point, car, peu de jours après, la fièvre me prit, et

je fis naufrage sur les côtes d'Amérique, où je perdis tous mes bagages.

Nos amours platoniques du parloir inspirèrent nous dit-on, quelque inquiétude dans la ville ; les frères, les oncles, les galants s'alarmèrent. Le bruit se répandit qu'au milieu de ces jeux nous avions eu la témérité de demander furtivement à nos jeunes pensionnaires le moyen de nous entretenir ensemble sans grille, et de franchir la nuit les murs du jardin. Je ne sais ce qui aurait pu en arriver, et si notre petit roman ne se serait pas terminé, à l'antique mode espagnole et portugaise, par quelques sérénades troublées et par quelques coups d'épée ; ce qui est certain, c'est que nous aperçûmes, en nous retirant, plusieurs hommes à grands manteaux et à larges chapeaux rabattus qui semblaient nous épier.

Quoi qu'il en soit, le vent qui s'élevait ou la prudence de M. de La Touche dissipa promptement toute espérance et toute inquiétude. Le signal du départ fut donné ; trois coups de canon nous rappelèrent à bord, et nous n'eûmes que le temps de revenir dire adieu à nos belles, que nous trouvâmes inconsolables.

Les grilles du parloir étaient attristées par des guirlandes de scabieuses, que nos jeunes dames appelaient fleurs du regret, ou, dans leur langue, *seudades*. La bonne abbesse avait la larme à l'œil ; je crois même que, pour la première fois de sa vie, elle laissa tomber sa crosse. Chacune de nos jeunes senhora nous fit présent d'une pensée, que nous attachâmes à nos cocardes, et d'un mouchoir, qu'elles mouillèrent de leurs larmes. Enfin nous partîmes avec leur image dans le cœur.

Notre aimable couvent, qui n'aurait peut-être pas été déplacé à côté des anciens temples d'Amathonte et de Gnide, m'a jusqu'à présent un peu distrait du tableau politique et moral de Tercère et d'Angra ; mais, au fond, il est si peu intéressant qu'une esquisse en quatre lignes suffira.

Si la nature a fait de Tercère un paradis terrestre, en dépit

d'elle les moines, une ignorante administration et le pouvoir arbitraire en ont fait un pauvre, triste et ennuyeux séjour.

Sur dix ou douze mille habitants on y compte six ou sept cents religieux ou religieuses. La dévotion s'y mêle au libertinage d'une manière aussi indécente que ridicule, et rien n'est plus commun que d'y voir, dans la soirée, les agaceries et les propos lascifs des courtisanes interrompus par des génuflexions et de nombreux signes de croix lorsqu'on sonne l'*Angelus*. Il y a dans cette colonie des inquisiteurs; on m'a assuré qu'ils ne brûlaient personne et qu'ils se contentaient d'emprisonner les pécheurs et de confisquer leurs biens.

Je ne sais pas si les Portugais d'Angra méritent leur vieille réputation et si on y trouve beaucoup de jaloux; mais à toutes les fenêtres on n'aperçoit que des jalousies presque toujours en mouvement pour vous annoncer qu'il y a derrière elles des femmes qui aiment à voir et qui désireraient être vues.

Toutes les causes sont portées à un tribunal qu'on dit assez juste; il est présidé par le gouverneur lorsqu'il s'agit d'affaires importantes. Nous allâmes chez ce gouverneur, que nous ne pûmes voir parce qu'il était malade. Si je ne me rappelle pas ses noms, c'est qu'il en avait dix ou douze. Monsieur son fils, don Joseph Mendoça, nous reçut à sa place, avec toutes les étiquettes du vieux temps, dans un palais assez gothique.

Ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette audience, ce fut la frugalité des légers rafraîchissements qu'il nous offrit, la sécheresse de son entretien, l'étrange naïveté de ses questions et la bizarrerie de son accoutrement. Il était paré d'un vieil habit écarlate râpé, galonné d'or, et d'un énorme chapeau non moins magnifiquement bordé. Une veste à grandes basques, d'une couleur bleu tendre, et une culotte jaune complétaient sa toilette. Il ressemblait plutôt à un acteur d'opéra-buffa qu'à un gouverneur de colonie.

Une seconde visite ne nous parut pas nécessaire; mais il fut invité à dîner par M. de la Touche. Il vint à bord de *l'Aigle*

et parut s'y amuser. Il nous montra quelque instruction enveloppée dans un baragouin presque inintelligible et qu'il croyait français. Au reste, comme il était jeune et jovial, il réjouit beaucoup l'équipage en faisant l'exercice d'une manière assez gauche, et nous étourdit d'une façon presque insupportable en prenant un tambour qu'il battit impitoyablement avec deux de ses courtisans pendant une demi-heure, assurant que c'était l'instrument qu'il aimait le mieux. Le dénoûment de sa petite campagne maritime ne fut pas heureux ; car, en nous quittant, effrayé par un roulis violent, il posa maladroitement sa main sur le bord du canot, qui, venant alors à heurter rudement l'escalier de la frégate, lui écrasa le pouce.

Nous ne pensâmes pas longtemps à ce pauvre gouverneur ; mais, après avoir perdu de vue l'archipel des Açores, nous rêvions encore souvent à madame l'abbesse et à son joli troupeau.

Les scènes galantes du parloir d'Angra que je viens de retracer fidèlement, et dont le prince de Broglie fit aussi une petite relation que j'ai vue, frappèrent tellement l'imagination du duc de Lauzun qu'elles échauffèrent sa verve et qu'il en fit le sujet d'un petit drame héroï-comique, dont le titre était *le Duc de Marlborough*.

Nous comptions continuer à cingler vers le midi pour chercher les vents alizés, et ce ne fut pas sans surprise que nous vîmes M. de la Touche diriger notre marche vers le nord-ouest. Nous ne tardâmes pas à savoir la cause de cette soudaine résolution.

Indépendamment des deux millions cinq cent mille livres que *l'Aigle* portait en Amérique, M. de la Touche était chargé de dépêches qu'il ne devait ouvrir qu'à la hauteur des Açores. Or jugez quels durent être son repentir et son inquiétude lorsqu'en ouvrant ces dépêches il lut l'ordre de faire la plus grande diligence, d'éviter tout combat et toute poursuite qui aurait pu le retarder, parce que ces dépêches

contenaient le plan des opérations d'une nouvelle campagne, et qu'on voulait que ce plan parvînt sous le plus bref délai au comte de Rochambeau, ainsi qu'au chef de nos forces navales, le marquis de Vaudreuil, qui nous attendait dans un des ports de l'Amérique septentrionale.

Honteux trop tardivement d'avoir navigué avec tant de lenteur pour remorquer le vaisseau marchand qui portait sa maîtresse et d'avoir donné chasse sans nécessité à tous les bâtiments qu'il avait aperçus, M. de la Touche crut réparer le temps perdu en se dirigeant par le plus court chemin vers les côtes américaines. L'événement prouva qu'il se trompait, car le vaisseau marchand, qu'il abandonna, ayant poursuivi sa route jusqu'aux Canaries, où il trouva les vents alizés, arriva, favorisé par eux, le même jour que nous à l'embouchure de la Delaware.

Des calmes, trop fréquents dans cette saison, nous firent perdre plus de quinze jours. Dans le reste de notre traversée nous évitâmes avec soin tout ce qui pouvait ralentir notre course.

Nous ne fîmes qu'une seule prise, qui passait si près de nous que nous ne pûmes nous empêcher de profiter de cette occasion : c'était un pauvre petit bâtiment anglais qui n'avait d'autre chargement que des pommes et des fruits; mais, au milieu d'une longue navigation, privés d'eau et de rafraîchissements, une telle prise semble un trésor.

Tous les soirs de très-bonne heure nous éteignions nos feux, pour qu'aucun navire ne nous aperçût; car nous étions avertis qu'une escadre anglaise devait chercher à s'opposer à notre marche et à intercepter les deux millions dont nous étions chargés. Cependant ces précautions ne purent, comme on va le voir, nous empêcher de soutenir un combat très-vif avec un vaisseau de guerre, combat mémorable et qui fit beaucoup d'honneur aux commandants de nos frégates, ainsi qu'à nos équipages.

Nous étions à la hauteur des Bermudes lorsqu'au milieu

de la nuit du 4 au 5 septembre nous entendîmes sur la mer quelques cris plaintifs ; c'était la voix d'un homme qui nageait et se débattait contre les flots. Il faisait partie de l'équipage de *l'Aigle*. Étant monté sur une vergue, un roulis l'avait fait tomber dans l'eau sans que ses compagnons s'en fussent aperçus. Par un bonheur très-rare, nous nous trouvions alors si directement dans les eaux de *l'Aigle* que nous passâmes près de cet infortuné. Aussitôt, ayant fait allumer des fanaux, nous mîmes un canot à la mer et nous parvînmes à sauver ce malheureux matelot.

Nos feux s'éteignirent de nouveau, et tout rentrait dans le calme ainsi que dans l'obscurité lorsque l'officier de quart nous avertit qu'au travers des ombres de la nuit il apercevait un bâtiment qui arrivait sur nous et qui déjà s'en trouvait très-proche.

Aussitôt on sonna le branle-bas. Nous nous levâmes, nous nous armâmes précipitamment; en moins de trois minutes les hamacs, les meubles s'enlevèrent, les cloisons sautèrent, les batteries se nettoyèrent; chacun courut à son poste, et tout fut prêt en cas de combat.

Cette diligence en effet était très-nécessaire. L'obscurité était si épaisse qu'on ne distingua bien ce bâtiment qu'au moment où il fut à portée de fusil de nous. Il régnait peu de vent; mais, comme ce bâtiment et notre frégate couraient à bord opposé, la distance qui nous séparait diminuait à chaque instant.

Nous n'avions à bord de *la Gloire* que de mauvaises lunettes de nuit. Ainsi, jugeant mal les dimensions du vaisseau qui venait à nous, nous le prîmes d'abord pour un navire marchand. Cependant *l'Aigle*, qui était au vent à nous et qui avait de meilleures lunettes, s'approcha, et M. de la Touche nous cria de nous éloigner, parce que ce bâtiment était un vaisseau de guerre. Le bruit des flots nous empêcha de distinguer ses paroles.

Cependant le navire qui venait sur nous tira, pour nous

héler, un coup de canon à boulet; il était déjà tard pour profiter de l'avantage du vent et pour nous éloigner; d'ailleurs le navire inconnu, étant alors par notre travers et nous tirant un second coup de canon, nous empêcha de continuer notre conversation avec *l'Aigle*. Nous ne nous occupâmes qu'à répondre par des coups de canon à ceux qu'on nous avait tirés.

Dans le même temps *l'Aigle*, qui croyait que nous avions entendu son avertissement, tenait le vent et s'était déjà considérablement éloigné; mais, s'apercevant enfin que nous ne le suivions pas, M. de la Touche fit tirer cinq coups de canon, qui étaient le signal convenu pour le ralliement. Dans ce moment, le bâtiment qui nous approchait ayant illuminé une de ses batteries, nous vîmes clairement que c'était au moins une frégate.

Notre commandant se trouvait dans une position très-critique : en n'obéissant pas à l'ordre de ralliement il courait risque d'être accusé d'avoir méconnu par jalousie l'autorité de M. de la Touche, son chef; mais pour exécuter cet ordre il fallait présenter l'arrière au bâtiment qui nous avait hélés et s'exposer au feu de toute sa batterie.

Cependant M. de Vallongue se décida à obéir, en disant que cet acte de soumission pourrait nous coûter cher. En effet, après avoir viré de bord, nous eûmes à peine présenté la poupe à l'ennemi que nous reçûmes toute sa bordée de l'arrière à l'avant, ce qui nous causa de grandes pertes.

Rien n'était plus pressé que de sortir d'une si mauvaise position : c'est ce que nous fîmes avec beaucoup de célérité, grâce à un officier de la marine marchande, M. Gaudeau, qui servait comme lieutenant à notre bord. Voyant que M. de Vallongue était embarrassé et hésitait, il commanda une manœuvre qui nous fit arriver tout plat sur l'arrière de l'ennemi, et alors nous lui rendîmes la bordée qu'il nous avait lancée, et avec tant de bonheur que nous vîmes quelques instants le feu à son bord.

M. de Vallongue, par une générosité qui nous charma, embrassa le lieutenant, le remercia, et lui déclara que, pendant toute la durée de ce combat, il ne donnerait pas un seul ordre sans le consulter.

Dès que le navire ennemi eut reçu notre gaillarde réponse, il vira aussi sur tribord, de manière que nous nous trouvâmes bord à bord, courant dans la même direction et à une portée de pistolet.

Le feu continua; mais alors, l'ennemi ayant démasqué sa seconde batterie, nous vîmes que nous avions affaire à un bâtiment de soixante-quatorze canons : c'était *l'Hector*, pris sur nous dans la défaite de M. de Grasse. Auprès de ce vaisseau, en vérité, notre petite frégate ne paraissait qu'un esquif; déjà ses boulets de trente-six nous perçaient de bord en bord.

M. de Vallongue, croyant sa perte infaillible, voulut au moins l'honorer par une téméraire intrépidité; avec un porte-voix il cria au capitaine du vaisseau qu'avant de continuer à s'égorger il fallait savoir si on était ami ou ennemi.

En conséquence il demanda si le vaisseau était anglais ou français, et, le capitaine de *l'Hector* ayant répondu qu'il était anglais, M. de Vallongue lui cria audacieusement : *Strike your colour, amenez votre pavillon. — Yes, yes, I'll do, oui, oui*, répondit ironiquement le capitaine, *je vais le faire;* et une terrible bordée compléta sa réponse. Nous ripostâmes, et l'affaire continua vivement.

Dès le commencement du combat, *l'Aigle*, qui s'était décidé à nous secourir, arriva, vent arrière, sur nous, mais lentement, à cause du peu de vent; de sorte qu'avant sa jonction nous avions soutenu trois quarts d'heure le feu ennemi.

Dès que nous vîmes arriver cette frégate nous lui fîmes place, et nous nous éloignâmes pour tâcher de réparer les dommages des boulets ennemis, qui nous faisaient faire eau en plusieurs endroits.

L'Aigle combattit à son tour vaillamment, et de si près que

les canonniers des deux bords se battaient à coups de refouloir. Une vergue du vaisseau s'accrocha à une vergue de la frégate, et dans cet instant le baron de Vioménil, ainsi que les officiers qui étaient avec lui, crièrent *à l'abordage* avec tant d'audace et d'ardeur que le capitaine ennemi coupa les câbles qui l'attachaient à *l'Aigle*.

Ce capitaine avait, dit-on, été blessé par notre feu; d'ailleurs son équipage était faible. Le vaisseau avait beaucoup de malades et portait un assez grand nombre de prisonniers français.

L'aigle, étant dégagé, fit feu si heureusement qu'un de ses boulets de vingt-quatre brisa le gouvernail de *l'Hector*. Dès ce moment, *L'Aigle*, s'étant placé à une plus grande distance, continua à le canonner dans sa hanche.

Pendant ce temps, revenant au combat et ayant passé par le travers de *l'Hector* et reçu sa bordée, comme nous vîmes qu'il ne pouvait plus manœuvrer, nous nous postâmes en arrière de lui, et nous le canonnâmes à notre aise de la poupe à la proue, tandis qu'il ne pouvait plus nous répondre que par deux petits canons de retraite.

Ainsi favorisés par le sort nous espérions nous rendre maîtres de *l'Hector;* mais, au point du jour, ayant vu à l'horizon beaucoup de voiles, nous déployâmes toutes les nôtres et nous nous éloignâmes. Nous sûmes depuis que *l'Hector,* accueilli par une tempête, avait coulé bas quelque temps après, et qu'un bâtiment américain, qui se trouvait heureusement à sa portée, avait sauvé le capitaine et une partie de son équipage.

On trouve dans les *Annales de la Marine* une relation de ce combat; il y est cité comme un des plus glorieux pour le pavillon français. M. de la Touche fut comblé d'éloges, et M. de Vallongue reçut le brevet de capitaine de vaisseau.

La perte des deux frégates consistait en trente ou quarante tués et environ cent blessés. *La Gloire* était assez endommagée et faisait eau; la pompe jouait souvent; mais heureusement le reste de notre navigation fut court.

Il est impossible de montrer plus d'ardeur, de courage et de discipline, que n'en déployèrent nos équipages dans ce combat. Le prince de Broglie parut, par son intrépidité, digne de son père. On ne pouvait rien voir de plus remarquable que le sang-froid, la bravoure et la gaieté calme d'Alexandre de Lameth. Tous les officiers de terre qui se trouvaient à bord contribuèrent, par leurs discours et par leur exemple, à soutenir et à enflammer le courage des canonniers et des matelots dans les moments les plus périlleux de cette affaire.

Au milieu de cette confusion de feux et d'obscurité, de silence et de cris, d'agitation des vagues, de l'éclat tonnant des coups de canon, du sifflement des balles de fusils tirés des hunes, des plaintes des blessés, du bruit que faisaient en tombant les vergues, les cordages et les poulies brisées, on retrouvait encore toute la gaieté française.

Alexandre de Lameth et moi nous étions debout sur le banc de quart au moment du plus grand feu de l'ennemi. En passant devant nous M. de Vallongue tomba jusqu'à la moitié du corps dans l'écoutille, que par mégarde on avait laissée ouverte; croyant qu'il était atteint et coupé en deux par la bordée anglaise, nous nous précipitâmes en bas du banc pour le secourir, et, après l'avoir relevé, nous nous félicitâmes mutuellement de le trouver sain et sauf.

Près de nous se trouvait le baron de Montesquieu; depuis quelque temps nous nous amusions à le plaisanter relativement au mot de *Liaisons dangereuses* qu'il nous avait entendu prononcer, et, malgré toutes ses questions et ses instances, nous n'avions jamais voulu lui expliquer que c'était le titre d'un roman nouveau, alors fort à la mode en France.

Dans le moment où nous étions tous en groupe, une bordée de *l'Hector* lança sur nous un boulet ramé : on sait que cet instrument meurtrier se compose de deux boulets joints par une barre de fer. Ce boulet ramé vint avec violence briser une partie du banc de quart, d'où nous venions de descendre. Le comte

de Loménie, qui était alors à côté de Montesquieu, le lui montrant, lui dit froidement : « Tu veux savoir ce que c'est que « *les liaisons dangereuses?* Eh bien! regarde, les voilà! »

Autant nous avions été attristés jusque-là par la lenteur de notre navigation, autant désormais l'heureuse issue de notre combat et l'approche du terme de notre voyage nous rendaient joyeux. Le 11 septembre nous découvrîmes la terre; nous n'en étions qu'à cinq lieues. La côte était, en cet endroit, fort basse, et nous ne distinguâmes d'abord que quelques arbres qui semblaient sortir de l'eau.

Nous reconnûmes bientôt le cap James, qui forme la pointe sud de l'entrée de la baie de la Delaware, et nous nous dirigeâmes avec difficulté vers cette baie, parce qu'elle nous restait au nord-ouest, d'où précisément le vent venait. Cependant nous nous croyions au moment d'atteindre notre but, et nous ne prévoyions pas qu'il nous faudrait échouer au port. En approchant de la baie, nous aperçûmes une corvette qui en sortait, et, au large sous le vent, nous vîmes plusieurs gros bâtiments que nous jugeâmes bâtiments de guerre anglais.

La corvette, qui était aussi anglaise, nous prit apparemment pour des frégates de sa nation qu'elle avait quittées la veille; elle vint à nous avec une imprudente confiance et ne nous fit que d'assez près ses signaux de reconnaissance.

Bientôt elle s'aperçut aisément par les nôtres que nous étions ennemis et elle se mit à fuir; mais il était trop tard : en voulant éviter l'approche de *la Gloire*, qui la chassait, elle se vit forcée de passer à portée de *l'Aigle*, qui la canonna vivement. Après quelques boulets échangés elle se rendit; mais, comme la mer était très-grosse, nous perdîmes deux heures à l'amariner, et ce retard nous devint funeste.

L'escadre ennemie, qui était au large, se trouvait contrariée par le vent et ne pouvait secourir à temps la corvette. Cependant, après avoir amariné notre prise, nous continuâmes notre route vers la baie, mais lentement; car nous n'avions pas de

pilote, et, la rivière étant remplie de bancs de sable qui changent fréquemment de place, on ne peut hasarder d'y entrer sans être dirigé par des marins qui la pratiquent journellement.

Ces difficultés décidèrent M. de la Touche à mouiller le soir en dehors du cap James et à envoyer un canot à terre pour chercher un pilote ; mais le sort, qui jusque-là nous avait si bien servis, se déclara contre nous. Le vent devint violent, le ciel s'obscurcit, la mer se démonta, et les vagues submergèrent notre canot. L'officier qui le commandait et deux matelots gagnèrent la côte à la nage ; le reste de ce petit équipage périt.

Nous ignorions ce malheur, et M. de la Touche, craignant que la cause qui retardait le retour du canot ne fût l'épaisse obscurité de la nuit et l'embarras où il pouvait se trouver pour rejoindre la frégate, alluma des feux et tira des fusées.

Cette imprudence apprit à l'escadre ennemie que nous n'étions pas encore entrés dans la Delaware. Pour comble de malheur, le vent changea ; il vint du large, et fut par conséquent très-favorable aux Anglais pour les faire arriver sur nous.

En effet, au point du jour nous vîmes deux vaisseaux de guerre et plusieurs frégates qui s'approchaient à toutes voiles ; alors nous coupâmes promptement nos câbles, nous prîmes chasse, et nous entrâmes ainsi forcément sans pilote dans la rivière.

Les bancs de sable partagent le lit en quatre ou cinq canaux ; pour y naviguer heureusement il aurait fallu prendre d'abord la partie du sud près du rivage, traverser ensuite diagonalement la rivière du sud au nord-ouest entre deux bancs, et nous nous serions trouvés, près de la rive nord, dans un fort bon chenal, où nous aurions navigué sans risque jusqu'à Philadelphie. Mais c'est ce que nous ne pouvions savoir, étant sans pilote et ne pouvant voir les bancs qui étaient cachés sous l'eau.

Nous nous engageâmes donc dans le milieu de la rivière, espérant y trouver plus d'eau qu'ailleurs, et ce fut malheureusement le mauvais chenal que nous choisîmes. La crainte d'échouer

nous contraignit à marcher lentement, la sonde à la main et avec très-peu de voiles.

Les Anglais, au contraire, qui avaient à bord des pilotes, nous suivaient rapidement, gagnaient à chaque instant sur nous, et nous voyions à toute minute leurs bâtiments grossir et la distance qui nous séparait s'effacer. C'était comme un véritable cauchemar.

L'Aigle toucha d'abord sur un banc, et, après quelques efforts, se releva. Au moment où nous passions près de lui, M. de la Touche nous ordonna, lorsque nous échouerions, de couper nos mâts, de couler bas notre frégate, et de sauver dans notre chaloupe et nos canots le plus de monde que nous pourrions.

Cependant les Anglais n'étaient plus qu'à deux portées de canon de nous. Déjà, dans cette position désespérée, nous projetions de nous embosser et de nous préparer à un combat trop inégal, dont l'issue n'était pas douteuse, puisque nous avions affaire à sept ou huit bâtiments ennemis, parmi lesquels on comptait des vaisseaux de ligne. Le prince Williams d'Angleterre se trouvait à bord de l'un d'eux.

Nous avions allumé nos mèches; la consternation se répandait dans nos équipages, lorsque soudain nous vîmes les vaisseaux anglais, qui jusque-là nous avaient suivis sans crainte d'échouer, puisque nous leur servions, pour ainsi dire, de pilotes; lorsque, dis-je, nous vîmes cette escadre virer de bord et s'éloigner de nous. Deux de leurs gros bâtiments, qui tiraient beaucoup d'eau, avaient touché, et l'amiral Elphingston, leur commandant, n'osa pas s'enfoncer plus avant dans ce dangereux canal.

Rassurés par la cessation de leur poursuite et voyant que la corvette que nous avions prise marchait devant nous sans trouver d'obstacle qui l'arrêtât, nous continuâmes lentement notre route. Cependant, lorsque nous nous trouvâmes à six ou sept portées de canon des Anglais, nous jetâmes l'ancre, et de leur côté les ennemis en firent autant.

Alors les chefs de terre et de mer qui étaient à bord de nos frégates se réunirent sur *l'Aigle* et tinrent conseil. Les uns étaient d'avis de s'embosser et de périr en combattant; les autres, de poursuivre encore notre route, dans l'espoir qu'au moins quelqu'un de nos bâtiments parviendrait à franchir les obstacles qui nous arrêtaient.

Dans ce moment, l'officier de notre canot submergé, l'intrépide M. Gandeau, nous amena de la côte deux pilotes américains; mais les lumières de ces deux hommes, qui nous auraient comblés de joie deux heures plus tôt, nous ôtèrent alors toute espérance. Après avoir observé notre position, ils nous apprirent que nous étions dans un étroit chenal qui allait toujours en se rétrécissant, et que nous trouverions fermé plus loin par un banc de sable impossible à passer; ils ajoutèrent que, pour regagner le bon chenal, il nous faudrait descendre la rivière précisément jusqu'à l'endroit où les Anglais étaient mouillés.

Alors on décida que les officiers de terre s'embarqueraient sur des canots avec les dépêches. Enfin M. de la Touche et M. de Vallongue résolurent de s'enfoncer dans la rivière le plus avant possible, et, quand on ne pourrait aller plus loin, de s'embosser et de vendre chèrement leur vie et leurs frégates à l'ennemi.

On délibérait encore quand tout à coup nous vîmes l'escadre anglaise couverte de voiles et ses frégates s'approcher de nous assez rapidement; aussitôt nous levâmes l'ancre et nous recommençâmes à marcher. Une demi-heure après, ayant vu le baron de Vioménil, le marquis de Laval, le duc de Lauzun, le comte Bozon de Talleyrand, MM. de Chabannes, de Fleury, de Melfort et quatre soldats descendre de *l'Aigle* et s'embarquer dans un canot, je les imitai et je descendis dans un autre canot avec MM. de Broglie, de Lameth, de Montesquieu, de Vaudreuil, de Loménie et nos autres passagers, de sorte qu'en une heure nous traversâmes la rivière et nous débarquâmes sur la rive

droite, sentant peu le bonheur de nous trouver à terre tant nous étions inquiets à la vue de nos frégates, qui de plus en plus se trouvaient pressées entre les bancs qui devaient les arrêter et les Anglais qui s'approchaient pour les détruire.

Nous avions encore dans ce moment d'autres sujets de contrariété; nous nous trouvions à terre, à la vérité, et touchant ce sol dont tant d'accidents nous avaient éloignés; mais nous nous y trouvions sans bagages, sans domestiques, sans portemanteaux et sans autres chemises que celle que nous portions sur le corps; d'ailleurs nous descendions sur une côte inconnue pour nous, et que nous savions habitée par un grand nombre de partisans de la cause anglaise, que l'on nommait alors *torys* ou *loyalistes*.

Le terrain qui se déployait devant nous n'offrait à nos regards que des bois épais et des marais dangereux. Nous n'avions point de chevaux; depuis vingt-quatre heures, la chasse que nous donnaient les Anglais et notre pénible marche au milieu des écueils ne nous avaient permis ni de manger ni de dormir. Cependant, quoique accablés de lassitude, sans perdre un seul instant, nous nous mîmes en route en suivant le premier sentier frayé que nous aperçûmes.

Après avoir erré quelque temps dans les bois, nous vîmes des barrières qui nous indiquèrent une habitation, et nous arrivâmes dans la maison d'un Américain nommé M. Mandlaw.

M. le baron de Vioménil et les autres passagers de *l'Aigle* nous y joignirent promptement; là notre hôte nous apprit que nous étions dans un petit canton de l'État de Maryland.

Notre premier soin fut de renvoyer à nos frégates leurs canots et quelques provisions. M. de Vioménil écrivit à M. de la Touche; il le priait de lui faire passer, la nuit, sur une chaloupe, l'argent destiné à l'armée, et il l'assurait, ainsi que M. de Vallongue, que nous allions employer tous nos soins pour leur dépêcher des bateaux, afin qu'ils eussent la possibilité, en cas de

désastre, de sauver une partie de leurs équipages et de leurs effets.

MM. de Vioménil, de Laval, de Lauzun et quatre soldats attendirent dans la maison de M. Mandlaw la réponse des commandants des frégates, afin d'être prêts à recevoir nos deux millions cinq cent mille livres lorsqu'ils arriveraient.

MM. de Loménie, de Chabannes, de Melfort, de Talleyrand et de Fleury furent envoyés sur différents points, avec l'ordre de prendre des informations le long de la côte et de se pourvoir de bœufs ainsi que de charrettes.

MM. de Lameth, de Broglie et moi, ainsi que les autres passagers de *la Gloire*, nous partîmes avec un nègre pour chercher et retenir des bateaux dans une petite rivière qui se jette dans la Delaware, et qu'on disait située à trois milles de l'endroit où nous étions débarqués.

Mais notre conducteur nous fit faire à pied, et fort vite, au moins huit milles à travers les bois et les marais, et ce ne fut qu'au bout de deux heures que nous arrivâmes à la taverne d'un Américain nommé M. Pedikies, peu distante de la petite rivière. Il nous accueillit froidement, nous montra peu de confiance, et ce ne fut qu'après beaucoup de promesses, et en lui donnant quelque argent et des billets tirés sur les commandants de nos frégates, que nous déterminâmes le maître de la maison à décider les patrons de plusieurs bateaux à remplir notre intention.

Ils partirent en emportant notre argent et descendirent la rivière ; mais la vue des frégates anglaises les effraya, et ils ne voulurent ou ne purent exécuter leur promesse.

Après tant de fatigues, un morceau de bœuf rôti et une jatte de *grog*, boisson composée de rhum et d'eau, me parurent, avec un méchant lit, les délices du paradis de Mahomet. Cependant ces délices et notre sommeil furent courts ; l'inquiétude nous réveilla, et, de très-grand matin, nous nous dispersâmes pour chercher des chevaux afin de rejoindre notre général.

Plus nous mettions de chaleur à trouver des montures, plus on affectait de froideur pour nous en offrir, afin de nous les faire payer plus cher.

Le prince de Broglie réussit le premier; il partit et s'égara, je crois, en route. Une demi-heure après, ayant enfin acheté un coursier, je perdis aussi mon chemin, et j'arrivai sur le bord de la Delaware, dans un endroit fort marécageux, où mon cheval s'enfonçait jusqu'aux sangles.

Je ne sais trop comment j'aurais pu m'en tirer si je n'eusse rencontré un jeune Américain à cheval, qui voulut bien me servir de guide. Il me dit qu'une troupe d'Anglais venait de descendre à terre, ce qui me donna de vives inquiétudes pour le général et pour ses compagnons.

Mon cheval était vigoureux, et je crus pouvoir, avec son secours, approfondir la vérité de cette nouvelle, quitte à piquer des deux si le bruit répandu était vrai et si je rencontrais quelques pelotons en habit rouge.

En conséquence, mon guide et moi nous rentrâmes dans le bois, en nous dirigeant vers la maison de M. Mandlaw.

A trois milles de là, ayant entendu quelques bruits de pas et d'armes, nous nous cachâmes derrière des buissons épais pour nous assurer de la cause de ce bruit. Bientôt nous aperçûmes le baron de Vioménil à pied, avec ses aides de camp et quatre soldats; ils s'avançaient, suivant une charrette qui portait les tonnes d'or débarquées de nos frégates.

Je me rendis aussitôt auprès de lui; il me raconta qu'à la pointe du jour, s'étant porté sur la rivière, il avait vu arriver la chaloupe et l'argent qu'il attendait, mais qu'en même temps il avait découvert une autre chaloupe pleine d'habits rouges et de fusils, qui accourait pour empêcher le débarquement.

Ayant envoyé deux soldats pour les observer de plus près, il était parvenu à faire débarquer et charger deux tonnes d'or. Notre chaloupe, avec quelques coups tirés d'un pierrier, intimidait et arrêtait l'ennemi; mais soudain deux autres cha-

loupes anglaises, pleines de gens armés, s'avançant encore pour attaquer la nôtre, celle-ci s'était vue obligée de jeter dans l'eau les tonnes d'argent et de se sauver (1).

Pour lui, ayant placé l'or sur une charrette, il s'était mis en route pour la ville de Douvres, où Lauzun, Laval et les autres passagers devaient le rejoindre par des sentiers différents. Lauzun s'était mis en marche le premier, afin de rassembler à Douvres et de lui envoyer tous les moyens d'escorte qu'il pourrait réunir.

Je suivis le général jusqu'à peu de distance de Douvres, et je revins en arrière pour chercher mes compagnons, afin de leur apprendre ce que m'avait dit le général et la probabilité d'un débarquement des soldats anglais.

En peu de temps nous nous trouvâmes réunis; notre cavalcade, renforcée par MM. de Langeron et de Talleyrand, reprit avec moi la route de Douvres.

Nous regagnâmes bientôt la charrette précieuse qui portait notre or; mais le général n'y était plus; un de ses aides de camp me dit que M. le baron de Vioménil ayant appris, par deux officiers du bord de *l'Aigle*, nouvellement débarqués, que les chaloupes ennemies avaient disparu et qu'il était possible, à la marée basse, de repêcher nos tonnes d'argent, qu'on avait jetées dans un endroit peu profond, il était retourné à toute bride vers la rivière avec Laval et quelques officiers, lais-

(1) Les deux millions cinq cent mille francs furent sauvés par le courage et le sang-froid des hommes de la chaloupe de *l'Aigle*, qui se trouvaient en ce moment être de dix-huit marins et cinq officiers, dont trois de l'artillerie, M. le marquis de Macmahon et l'officier de marine. La conduite qu'ils ont tenue dans cette circonstance est d'autant plus remarquable et digne d'éloges qu'ils avaient à combattre des forces trois fois supérieures aux leurs. M. le maréchal de Ségur, à qui on en rendit compte, écrivit, au nom de Sa Majesté, au lieutenant-colonel baron de Verton et aux deux autres officiers d'artillerie qui étaient avec lui, pour leur témoigner toute sa satisfaction sur ce brillant fait d'armes, trop peu connu.

sant aux autres, ainsi qu'à nous, l'ordre d'escorter notre or jusqu'à Douvres.

Nous arrivâmes dans cette petite ville à trois heures après midi. Lauzun en avait déjà fait partir des charrettes, et rassemblait quelques milices que Montesquieu fut chargé de conduire au général.

A minuit M. de Vioménil nous rejoignit avec ses charrettes. Malgré l'excès de la chaleur et de ses fatigues, il avait réussi avec M. de Laval à faire repêcher l'argent. Ainsi nous retrouvâmes notre trésor, et, quoique nous fussions nus comme des vers, sans équipages et sans valets, nous nous serions estimés les plus heureux du monde sans la situation déplorable et le péril extrême de nos frégates.

Le lendemain matin nous apprîmes assez vaguement que deux de nos bâtiments étaient hors de danger, mais que *l'Aigle* avait été obligé de se rendre après un combat d'une heure contre les frégates anglaises, dont nous avions entendu toute la nuit les coups de canon.

Le général me chargea de porter tout de suite ces nouvelles à M. de la Luzerne, dans la ville de Philadelphie, et de lui remettre les dépêches que la cour adressait à ce ministre. Je portais aussi les dépêches de mon père pour M. de Rochambeau, mais M. de Vioménil me dit de les garder et d'attendre avec elles, à Philadelphie, qu'il m'envoyât les autres lettres destinées pour l'armée.

J'arrivai à Philadelphie avec l'intention et l'espoir de m'y reposer au moins huit jours, espérance qui fut déçue comme toutes les autres ; car le sort semblait avoir décidé que, guerrier, je ferais une longue campagne sans batailles ; qu'officier de terre, je n'assisterais qu'à un combat de mer ; que, courant après l'ennemi, je le trouverais en retraite et renfermé dans des forteresses inabordables, et que, voyageur, je serais forcé de toujours courir d'un lieu à un autre, du nord au midi et de la zone froide à la zone torride, sans pouvoir m'arrêter dans

aucun des endroits qui pouvaient le plus exciter ma curiosité.

J'eus à peine vingt-quatre heures pour entrevoir la ville qui était alors la capitale des États-Unis et la résidence de leur gouvernement. A la vue de Philadelphie il était difficile de ne pas pressentir les grandes et prospères destinées de l'Amérique.

Cette ville, dont le nom signifie *la ville des frères,* est située sur la rive ouest de la Delaware, à deux petites lieues du confluent de ce fleuve et de la rivière de Schuylkill. Elle contenait alors cent mille habitants. Ses rues larges de soixante pieds et tirées au cordeau, ses beaux trottoirs, la propreté et l'élégance simple de ses maisons frappent agréablement les regards, malgré l'irrégularité des divers petits quais que chaque négociant a construits selon sa fantaisie sur le bord du fleuve, à la porte de son magasin, avec des enfoncements pour y mettre ses vaisseaux à l'abri de la débâcle des glaces. Cette partie est basse, malsaine et humide.

Penn, fondateur de cette ville, avait projeté pour elle un plan immense et régulier. Les rêves de cet homme de bien n'ont pas eu plus de durée que ceux de maints grands politiques; mais son nom vivra toujours, car il fut le seul Européen qui fonda légalement un État en Amérique, et qui ne le cimenta pas du sang des infortunés peuples de cet hémisphère.

Sa secte, simple, morale et pacifique, celle des *frères*, qu'on a vainement voulu rendre ridicules en les appelant *quakers* ou *trembleurs*, subsiste encore comme le monument de la seule société qui jamais peut-être ait professé et pratiqué, sans aucun mélange et sans aucun préjugé, la morale évangélique et la charité chrétienne dans toute leur simplicité et dans toute leur pureté. L'intérêt même de leur défense ne pourrait les contraindre à répandre le sang, et celui de leur fortune ne pourrait les obliger à profaner le nom de Dieu par un serment.

Ce n'est pas l'architecture des monuments de Philadelphie, ce sont de grands souvenirs qui attirent sur eux la curiosité et commandent le respect. Toute la ville elle-même est un noble temple élevé à la tolérance, car on y voit en grand nombre des catholiques, des presbytériens, des calvinistes, des luthériens, des unitaires, des anabaptistes, des méthodistes et des quakers, qui professent chacun leur culte en pleine liberté et vivent entre eux dans un parfait accord.

Je m'informai avec soin de l'état des fortifications de cette place et des moyens qu'on avait pris pour la défense de la Delaware, rivière que les bâtiments de guerre les plus légers ne pouvaient remonter que jusqu'à Trenton; mais cette partie de mes observations, importante alors puisque la paix n'était pas faite et que la lutte existait encore entre trois millions d'Américains divisés et les forces colossales de la Grande-Bretagne, n'a plus d'intérêt aujourd'hui.

L'Amérique, libre depuis quarante ans, florissante par de sages lois, puissante par une population de dix millions d'habitants, défendue au besoin par tous, et montrant déjà à l'Europe étonnée une marine respectable, ne craint plus de voir un ennemi téméraire aborder ses côtes, remonter ses fleuves et menacer ses cités.

Le besoin du repos, la curiosité, l'aimable obligeance de mon hôte m'inspiraient un juste désir de prolonger mon séjour à Philadelphie; mais à peine avais-je dormi quelques heures, bercé par de douces espérances, qu'un officier, envoyé par M. le baron de Vioménil, me réveilla et m'apporta l'ordre de partir sur-le-champ pour les États du Nord, afin de porter les dépêches de ma cour aux généraux Rochambeau et Washington, campés alors près de la rivière d'Hudson.

J'obéis, fort contrarié d'entreprendre seul un si long voyage, sans valets, sans effets, et même sans linge; mais, au moment où j'allais me mettre en route, un de mes gens, débarqué de *la Gloire,* accourut à moi en me criant que la frégate et une

partie de mes équipages étaient sauvées ; il ne m'apportait cependant qu'un léger porte-manteau que je plaçai avec mon domestique sur mon suki, et je me mis en chemin, monté sur un assez bon cheval.

Je passai, non sans un vif regret de ne pouvoir m'arrêter, près de ce champ fameux de Germanstown, où l'armée américaine, commandée par Washington, prouva, en attaquant et en combattant vaillamment les Anglais, qu'elle n'était pas abattue par la défaite de Brandy-Wine, et que, si l'on pouvait vaincre quelquefois l'Amérique, il était impossible de la subjuguer.

Je trouvai partout, dans tous les bourgs, dans toutes les villes, dans toutes les maisons particulières où je m'arrêtai, la même simplicité de mœurs, la même urbanité, la même hospitalité, le même zèle pour la cause commune, et le même empressement pour me faciliter les moyens d'arriver promptement à ma destination.

A chaque pas sur ma route j'éprouvais deux impressions contraires, l'une produite par le spectacle des beautés d'une nature sauvage, et l'autre par la fertilité, la variété d'une culture industrieuse et d'un monde civilisé. Tantôt, seul au milieu de ces immenses forêts, de ces arbres majestueux que jamais la cognée ne toucha, et dont plusieurs, succombant sous le poids des siècles, n'attestent plus leur antique existence que par des monticules de leurs troncs réduits en poussière, je me transportais en idée au moment où les premiers navigateurs européens portaient leurs pas sur cet hémisphère inconnu. Tantôt j'admirais de jolis vallons cultivés avec soin, des prés sur lesquels erraient de nombreux troupeaux, des maisons propres, élégantes, peintes en diverses couleurs, entourées de petits jardins et de jolies barrières ; plus loin, après d'autres masses de bois, des bourgs bien peuplés, des villes où tout vous rappelle la civilisation perfectionnée, des écoles, des temples, des universités ; nulle part l'indigence et la grossièreté ; partout la

fertilité, l'aisance, l'urbanité; chez tous les individus cette fierté modeste et tranquille de l'homme indépendant, qui ne voit au-dessus de lui que les lois, et qui ne connaît ni la vanité, ni les préjugés, ni la servilité de nos sociétés européennes. Tel est le tableau qui, pendant tout mon voyage, surprit et fixa mon attention.

Là nulle profession utile n'est ridiculisée ni méprisée, et, dans des conditions inégales, tous conservent des droits égaux. L'oisiveté seule y serait honteuse. Les grades militaires et les emplois n'empêchent personne d'avoir une profession à lui; chacun y est ou marchand, ou cultivateur, ou artisan; les moins aisés sont domestiques, ouvriers ou matelots. Loin de ressembler aux hommes des classes inférieures de l'Europe, ceux-ci méritent les égards qu'on a pour eux, et qu'ils exigent par la décence de leur ton et de leur conduite.

Dans les premiers moments j'étais un peu surpris, en entrant dans une taverne, de la voir tenue par un capitaine, par un major, par un colonel, qui me parlait également bien de ses campagnes contre les Anglais, de l'exploitation de ses terres, de la vente de ses fruits et de ses denrées.

J'étais encore plus étonné lorsque, après avoir répondu aux questions de quelques-uns sur ma famille, et leur ayant dit que mon père était général et ministre, ils me demandaient quelle était sa profession ou son métier.

Je trouvais partout des chambres propres, des tables bien servies, une chère abondante, mais saine et simple, des boissons un peu trop fortes de rhum et de cannelle, un café trop faible et du thé excellent. Deux choses seulement me choquèrent plus qu'on ne peut le dire : l'une était l'habitude, au moment des toasts, de faire circuler autour de la table un grand bol de punch dans lequel chaque convive était successivement obligé de boire, et l'autre de voir, lorsqu'on était couché, un nouvel arrivant venir sans façon partager vos draps et votre lit. Relativement à ce dernier usage, je me montrai un peu

rebelle, et j'obtins, sans trop de peine, d'en être dispensé.

Je m'arrêtai peu d'heures dans les jolies villes de Trenton et de Princetown, que j'aurais vivement désiré connaître plus en détail, car ces deux villes rappelaient les souvenirs glorieux des actions brillantes de Washington, de Lafayette et d'un grand nombre de guerriers qui avaient su forcer les Anglais, malgré leur tactique et leur nombre, à estimer ce peuple insurgé, pour lequel ils avaient affecté un si injuste mépris, et à reconnaître que l'amour ardent d'une sage liberté est de toutes les puissances la plus redoutable.

A trois lieues de Pompton je faillis, par une singulière méprise, tomber avec mes dépêches dans les mains de nos ennemis, ce qui aurait été, dans ma carrière, un étrange et malheureux début. L'armée française avait, peu de temps avant, suivi la route que je parcourais, et cette route était encore jalonnée pour la commodité des malades, des traîneurs et des bagages que, dans une si longue marche, elle avait laissés derrière elle.

J'étais seul avec mon domestique et sans guide; à un embranchement de chemins, quelques jalons placés sur une route à l'est, par mégarde ou par perfidie, me trompèrent, et je suivis un chemin qui m'éloignait de mon but. Après avoir marché plusieurs heures, je m'étonnais de ne point encore apercevoir Pompton. Enfin j'entrevis une maison isolée, à la porte de laquelle une vieille femme était assise et filait; je m'approchai d'elle et je lui demandai si je serais bientôt à Pompton. Elle rit et me dit : « Vous n'êtes pas sur la route, et vous « voilà à six milles d'Élisabethtown, où se trouve un régiment « de dragons anglais. »

A ces mots, comme on peut le croire, je retournai promptement sur mes pas, fort heureux d'avoir évité cette mésaventure et les patrouilles anglaises. Je ne pus arriver à Pompton que fort avant dans la nuit.

Peu de temps avant d'y entrer je rencontrai un pauvre Fran-

çais, lieutenant d'infanterie, convalescent et qui voyageait à pied. Comme il était exténué de fatigues, je l'invitai à monter sur mon suki.

Toutes les tavernes de Pompton étaient encombrées de voyageurs ; dans la dernière où je me présentai, on me dit que toutes les chambres étaient occupées par un employé aux vivres de notre armée. Je résolus de lui demander de m'en céder une partie ; mais la sotte vanité de cet individu amena entre nous un dialogue assez comique.

L'officier que j'avais recueilli imposait peu avec sa physionomie pâle et ses vêtements pleins de poussière. Pour moi je portais sur mon habit une simple redingote blanche, sans aucune marque de grade.

Monsieur l'employé aux vivres nous reçut très-incivilement sans se lever, et nous répondit que nous pouvions chercher ailleurs un logement et qu'il n'y avait point de place pour nous.

Comme je lui répliquais avec vivacité pour lui faire sentir son impolitesse, ma redingote, s'ouvrant un peu, lui laissa apercevoir un bout d'épaulette qui adoucit son ton, sans cependant abaisser sa fierté.

« Je suis fâché, me dit-il, de ne pas vous recevoir mieux ; « mais mes commis et moi nous n'avons ici que ce qui nous « est nécessaire. A un mille hors de la ville vous trouverez, « je crois, une taverne où vous pourrez vous loger.

« — Cette course, lui répondis-je, serait, après une si forte « journée et si tard, un peu fatigante, surtout pour ce pauvre « officier malade, que moi, colonel, j'ai cru devoir traiter un « peu plus honnêtement qu'il ne l'est par vous. »

A ce mot de *colonel*, mon employé, changeant subitement de physionomie m'adresse en balbutiant quelques excuses, et cependant, encore entêté, il me propose de me donner une place dans sa chambre et de conduire lui-même mon officier à l'auberge éloignée qu'il m'a indiquée.

Alors, me laissant aller à une juste colère : « En vérité, « Monsieur, lui dis-je, c'est par trop d'inconvenance. Vous « avez été brutal pour des compatriotes que vous croyiez su- « balternes, un peu leste pour deux officiers, et assez peu res- « pectueux vis-à-vis d'un colonel : il faut vous en punir. Oui, « Monsieur, je suis colonel et fils du ministre de la guerre. « Vous n'avez qu'un seul moyen pour m'empêcher de rendre « compte à M. de Rochambeau de votre insolente conduite : « je ne vous avais demandé qu'une de vos chambres, à présent « je les veux toutes. Sortez d'ici sur-le-champ avec vos commis, « et cherchez un autre gîte. »

Aussi humble qu'il s'était montré vaniteux, il obéit sans murmurer. Mon pauvre officier fut bien logé, bien couché, et tel fut le dénoûment de cette petite scène de comédie.

Peu de temps après j'arrivai sur les bords de la rivière d'Hudson, à Stoney-Point, poste élevé et important, où se distingua brillamment le major français Fleury, lorsque les Américains le prirent d'assaut.

Nous ne nous faisons point d'idée, en Europe, d'un fleuve aussi large, aussi magnifique que celui de l'Hudson. Les vaisseaux de guerre le remontent; c'est une véritable mer qui coule entre deux vastes forêts âgées de plusieurs siècles, et dont l'aspect imposant jette le voyageur dans la plus profonde méditation.

Ayant traversé cette rivière à un endroit nommé Kings-Ferry, j'aperçus peu d'heures après, avec une joie indicible, les tentes du camp américain; je le traversai, et, après avoir fait quelques milles, j'arrivai à Piskill, le 26 septembre, au quartier général du comte de Rochambeau. Je lui remis les dépêches de mon père, ainsi que celles de M. de Vioménil, et ce respectable général, me serrant dans ses bras, m'accueillit avec la même tendresse qu'il aurait pu montrer à son fils.

Après avoir rempli ce premier devoir, je me rendis aux tentes du régiment de Soissonnais, commandé par le comte de Saint-

Maime, qui depuis prit le nom de comte du Muy, fit avec vaillance plusieurs campagnes dans la guerre de la Révolution, et, après la Restauration, fut nommé membre de la chambre des Pairs.

Le régiment ayant pris les armes, je fus reçu, suivant les usages militaires, colonel en second de ce corps; on m'y accueillit d'autant mieux que mon nom rappelait à ces guerriers de glorieux souvenirs; car, par un singulier hasard, le régiment de Soissonnais, s'appelant autrefois régiment de Ségur, avait brillamment contribué aux victoires de Lawfeld et de Rocoux. Mon père le commandait alors, et ce fut en marchant à sa tête qu'il reçut dans l'une de ces actions une balle qui lui traversa la poitrine, et dans l'autre un coup de fusil qui lui fracassa le bras. Les mêmes hommes n'existaient plus; mais cette tradition militaire vivait, et ils me reçurent moins en chef ordinaire qu'en enfant du corps.

Un ancien officier me cita même obligeamment, devant tous ses camarades, ces vers tirés d'une épître de Voltaire à madame la duchesse du Maine, sur la victoire de Lawfeld, en 1747 :

Anges des cieux, puissances immortelles,
Qui présidez à nos jours passagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers,
Mettez Ségur à l'ombre de vos ailes.
Déjà Rocoux vit déchirer son flanc :
Ayez pitié de cet âge si tendre;
Ne versez pas les restes de ce sang
Que pour Louis il brûle de répandre.

Comme j'étais arrivé en véritable naufragé, c'est-à-dire n'apportant rien que mon uniforme et mon épée, le comte de Saint-Maime, en bon frère d'armes, partagea cordialement avec moi tout ce qu'il possédait; grâce à lui il ne me manqua rien en tentes, en équipages, et nous fîmes table commune, à laquelle, tout le reste de cette campagne, nous invitâmes quotidienne-

ment les officiers de notre corps; car de longues marches, du nord au sud et du sud au nord des États-Unis, avaient usé tous leurs modestes équipages.

Trouvant les armées combinées près de New-York, j'avais espéré que nous entreprendrions le siége de cette place importante; mais cet espoir ne se réalisa pas. Peu de jours après nous allâmes occuper un autre camp, celui de Crampont, entre la rivière du nord et celle de Croton. Là je cessai de vivre d'emprunt; mes gens et mes équipages, débarqués de *la Gloire*, m'arrivèrent et effacèrent ainsi les traces de ma mésaventureuse entrée dans la Delaware.

La vie des camps, lorsqu'on ne se bat point, est à la fois active et oisive, ce qui plaît à beaucoup de gens; car on y tue le temps sans l'employer, on s'y fatigue beaucoup sans rien faire. Les jeunes militaires instruits y oublient ce qu'ils ont appris et n'y apprennent rien de ce qu'ils ne savent pas.

Habitué à m'occuper, loin d'en avoir le loisir, j'étais forcé, après les exercices, de courir successivement chez tous nos généraux, dont les quartiers étaient assez éloignés les uns des autres, ou bien je me voyais chez moi livré à tous les visiteurs; car les tentes n'ont point de clef, et les importuns n'ont pas de mesure. Je n'étais libre qu'à l'arrivée de la nuit, et je retrouvais alors avec délices quelques heures pour penser et pour lire.

Les grenadiers du régiment de Soissonnais me donnèrent une marque d'affection aussi touchante que neuve et dont je garde un doux souvenir. Profitant d'un jour où j'étais de service et envoyé en reconnaissance, ils se concertèrent et travaillèrent si activement qu'à mon retour dans le camp, à l'entrée de la nuit, j'aperçus, près de ma canonnière, la tente ronde qui me servait de cabinet illuminée, ornée de feuillages, et dans l'intérieur je vis une petite cheminée très-bien construite, une sorte de parquet fort bien fait, une table commode et de larges tablettes suspendues aux parois de la tente, et sur lesquelles tous mes livres étaient rangés avec ordre. Ces braves gens jouissaient

de ma surprise, et, lorsque je les remerciai, ils me répondirent : « Vous partagez de si bon cœur nos travaux que nous « nous plaisons à contribuer aux vôtres ; nous voulons vous « prouver combien nous aimons un chef qui nous soigne et qui « nous aime. »

Je profitai de quelques jours de loisir pour aller visiter le fort de West-Point, et je ne pris pour compagnon dans cette course que M. Duplessis-Mauduit, officier d'artillerie, qui s'était rendu célèbre par plusieurs actions d'intrépidité que les plus braves Romains n'auraient pas désavouées.

Son caractère paraissait aussi original que sa valeur était brillante. Dans sa jeunesse, ayant eu une dispute et fait un pari d'un écu sur la vraie position de l'armée des Athéniens et de celle des Perses à la bataille de Platée, comme il était à la fois pauvre et entêté, voulant absolument vérifier le fait en question, mais sans se ruiner, il entreprit et acheva à pied un voyage en Grèce.

On le vit toujours, en Amérique, en avant de tous dans les attaques, le premier dans les assauts et le dernier dans les retraites. Chargé une fois de reconnaître le camp retranché des ennemis, il s'en approcha seul hardiment, couvert des ombres de la nuit, se traîna à terre, sur le ventre, jusqu'au pied des palissades, en arracha quelques-unes, et ne revint au camp américain qu'après avoir pénétré dans les retranchements anglais qu'il devait reconnaître.

Cet officier portait jusqu'à l'excès l'amour de la liberté et de l'égalité ; il se fâchait lorsqu'on le nommait *monsieur*, et voulait qu'on l'appelât tout simplement Thomas Duplessis-Mauduit. Sa vie fut courte et sa fin malheureuse : employé à Saint-Domingue, il se jeta au milieu d'une émeute pour l'apaiser, et fut assassiné par les nègres dont il voulait réprimer la furie.

La forteresse de West-Point, située sur un mont escarpé, au pied duquel coule la rivière du Nord ou d'Hudson, était doublement fortifiée par la nature, par l'art, et regardée

comme inexpugnable. Ce fut ce poste important, appelé à juste titre la clef des États-unis, que le traître Arnold voulut livrer aux Anglais.

Depuis la découverte de sa trahison et sa fuite on avait confié le commandement de cette place au général Knox, autrefois libraire, et qui s'éleva au plus haut grade par un rare mérite; c'était un des officiers les plus instruits et les plus braves de l'Amérique. Il m'accueillit avec cordialité et me fit voir tous ses moyens de défense. J'ai rencontré dans mes voyages peu d'hommes dont la conversation fût à la fois plus agréable et plus instructive.

C'est à West-Point plus qu'en tout autre endroit qu'on est saisi d'étonnement à l'aspect de cette rivière du Nord, dont la largeur est d'une lieue, que des bâtiments de guerre remontent jusqu'à Albany, et qui coule entre deux chaînes de montagnes alors inhabitées, couvertes de pins, d'antiques chênes et de noirs cyprès.

Cette vue âpre et sauvage m'inspirait des pensées tristes et profondes, et, comme on le dit à présent, *romantiques;* elles étaient animées par l'entretien de Mauduit, qui me rappelait les divers événements dont ce lieu avait été le théâtre, et tous les combats que depuis cinq ans la liberté y avait livrés contre les forces redoutables de ses ennemis.

J'avoue qu'en regardant ces masses gigantesques de rochers, ces abîmes sans fond et ces immenses forêts, je n'imaginais pas comment les Anglais avaient pu si longtemps conserver l'espoir chimérique de subjuguer un peuple défendu par ces inexpugnables remparts et enflammé par l'amour de l'indépendance.

Un de mes plus pressants désirs était de voir le héros de l'Amérique, le général Washington; il était alors campé à peu de distance de nous; M. le comte de Rochambeau eut la bonté de me présenter à lui. Trop souvent la réalité est bien au-dessous de l'imagination, et l'admiration diminue en voyant de trop près celui qui en a été l'objet; mais à la vue du général Was-

hington je trouvai un parfait accord entre l'impression que me faisait son aspect et l'idée que je m'en étais formée.

Son extérieur annonçait presque son histoire : simplicité, grandeur, dignité, calme, bonté, fermeté, c'étaient les empreintes de sa physionomie, de son maintien, comme celles de son caractère. Sa taille était noble, élevée; l'expression de ses traits, douce, bienveillante; son sourire, agréable; ses manières, simples sans familiarité.

Il n'étalait point le faste d'un général de nos monarchies; tout annonçait en lui le héros d'une république; il inspirait plutôt qu'il ne commandait le respect, et dans les yeux de tous ceux qui l'entouraient on voyait une affection vraie et cette confiance entière en un chef sur lequel ils semblaient fonder exclusivement leur sécurité. Son quartier, un peu séparé de son camp, présentait l'image de l'ordre qui régnait dans sa vie, dans ses mœurs et dans sa conduite.

Je m'étais attendu à voir dans son camp populaire des soldats mal tenus, des officiers sans instruction, des républicains privés de cette urbanité si commune dans nos vieux pays civilisés. Je me souvenais de ces premiers moments de leur révolution, où des laboureurs, des artisans, qui n'avaient jamais manié de fusil, avaient couru sans ordre, au nom de la patrie, combattre les phalanges britanniques, ne présentant à leurs regards étonnés que des masses d'hommes rustiques, qui ne portaient d'autres signes militaires qu'un bonnet sur lequel était écrit le mot *liberté*.

On peut donc juger combien je fus surpris de trouver une armée disciplinée, où tout offrait l'image de l'ordre, de la raison, de l'instruction et de l'expérience. Les généraux, leurs aides de camp et les autres officiers montraient dans leur maintien, dans leurs discours, un ton noble, décent, et cette bienveillance naturelle qui me paraît aussi préférable à la politesse qu'une physionomie douce l'est à un masque qu'on s'est efforcé de rendre gracieux.

Cette dignité de chaque individu, cette fierté que leur inspiraient l'amour de la liberté et le sentiment de l'égalité, n'avaient pas été de légers obstacles pour le chef qui devait s'élever au-dessus d'eux sans leur inspirer de jalousie et soumettre leur indépendance à la discipline sans exciter leur mécontentement.

Tout autre que Washington y aurait échoué; il suffit, pour apprécier son génie et sa sagesse, de dire que, au milieu des orages d'une révolution, il a commandé sept ans l'armée d'un peuple libre sans donner de crainte à sa patrie et sans inspirer de méfiance au Congrès.

Dans toutes les circonstances on le vit réunir en sa faveur les suffrages des riches et des pauvres, des magistrats et des guerriers; enfin il est peut-être le seul homme qui ait conduit et terminé une longue guerre civile sans s'être exposé à un reproche mérité. Comme chacun savait qu'il comptait pour rien son intérêt privé et que l'intérêt général était son seul but, il a joui de son vivant de ces hommages unanimes que les contemporains refusent ordinairement aux plus grands hommes et qu'ils ne doivent attendre que de la postérité. On aurait dit que l'envie, le voyant si hautement élevé dans l'opinion universelle, s'était découragée et désarmée, parce qu'elle n'avait aucun espoir que ses traits pussent l'atteindre.

Le général Washington, à l'époque où je le vis, était âgé de quarante-neuf ans; il s'efforçait modestement d'éviter les hommages qu'on se plaisait à lui rendre; jamais cependant personne ne sut mieux les accueillir et y répondre. Il écoutait avec une obligeante attention ceux qui lui parlaient, et sa physionomie leur avait répondu avant ses paroles.

Il fit, très-jeune, ses premières armes contre la France, sur les frontières du Canada, à la tête des milices virginiennes. Revenu chez lui, cet homme, qui devait jouer un si grand rôle dans sa patrie, resta longtemps inactif dans ses foyers, paraissant préférer un repos philosophique aux agitations des affaires publiques.

Exempt d'ambition, il prit peu de part aux premiers événements qui signalèrent l'insurrection américaine; mais, dès que la guerre fut irrévocablement déclarée, comme l'État et l'armée avaient besoin d'un chef, tous les regards se portèrent sur Washington, dont la sagesse était généralement estimée; d'ailleurs, dans une contrée où la paix régnait depuis si longtemps, il était peut-être alors le seul homme qui eût quelque idée et quelque souvenir de la guerre.

Animé de l'amour le plus pur et le plus désintéressé pour sa patrie, il refusa de recevoir le traitement qu'on lui assignait comme général en chef, et ce fut presque malgré lui que l'État se chargea de payer les frais de sa table. Cette table était tous les jours de trente couverts. Ces repas, qui, suivant l'usage des Anglais et des Américains, duraient plusieurs heures, se terminaient par de nombreux toasts; les plus usités s'adressaient à l'indépendance des États-Unis, au roi et à la reine de France, aux succès des armées alliées; après ceux-ci venaient les toasts particuliers, ou, comme on le disait en Amérique, toasts de sentiments.

Presque toujours, lorsque la table était desservie et qu'il n'y restait plus que des bouteilles et du fromage, la réunion se prolongeait jusqu'à la nuit. Cependant la tempérance était une des vertus de Washington; en prolongeant ainsi son dîner il n'avait qu'un but réel, le plaisir de se livrer aux douceurs d'une conversation qui le distrayait de ses soucis et le reposait de ses fatigues.

Le général Washington m'accueillit avec bonté; il me parla de la reconnaissance que son pays conserverait toujours pour le roi de France et pour sa généreuse assistance. Il me fit les plus grands éloges de la sagesse, de l'habileté du général comte de Rochambeau, dont il s'honorait, disait-il, d'avoir mérité et obtenu l'amitié; il loua vivement la bravoure et la discipline de notre armée; enfin il m'adressa particulièrement des paroles très-obligeantes relativement à mon père, à ses longs services,

à ses nombreuses blessures, dignes ornements, disait-il, d'un ministre de la guerre.

Nous espérions toujours que les Anglais, honteux de leur inaction, cesseraient de se tenir enfermés dans leurs retranchements de New-York et qu'ils en sortiraient pour se mesurer avec nous; mais, découragés par leurs revers, ils demeurèrent immobiles et se contentèrent de bloquer, autant qu'ils le pouvaient, les ports, pour intercepter les renforts et les nouvelles que nous attendions d'Europe.

Notre impatience de combattre était secondée par le baron de Vioménil, dont l'humeur était bouillante et le courage téméraire; il voulait à toute force que nos deux armées attaquassent vivement New-York; mais la forte position de cette place, son escarpement, ses nombreux retranchements à plusieurs étages et défendus par de fortes batteries, les secours et les rafraîchissements qu'on y recevait continuellement par la mer, enfin l'impossibilité de l'investir totalement auraient suffi pour empêcher le général Washington et le comte de Rochambeau de hasarder une entreprise qui aurait coûté tant d'hommes sans nécessité, au moment où les Anglais, s'avouant pour ainsi dire vaincus, prouvaient évidemment qu'ils avaient renoncé à l'espoir de ravir aux États-Unis leur indépendance.

D'ailleurs les ordres que j'avais apportés à M. le comte de Rochambeau lui avaient prescrit un autre plan, qui devait être exécuté à moins d'en être empêché par des circonstances imprévues; et, comme on le verra bientôt, c'était aux Antilles que notre gouvernement voulait porter les coups décisifs qui devaient forcer l'Angleterre à terminer cette lutte sanglante et à conclure la paix.

Le camp français de Crampont était situé à quinze milles ou cinq lieues du camp américain. Nous y restâmes trois semaines, après lesquelles le bruit commença à se répandre dans l'armée que nous devions bientôt quitter les États-Unis et nous embarquer à Boston sur une escadre commandée par

M. de Vaudreuil. Cette séparation contrariait extrêmement Washington et l'armée américaine. Cependant les résultats de cette mesure et la promptitude de la paix justifièrent pleinement, l'année suivante, la sagesse du plan conçu par le ministère français.

Le 22 octobre nous nous mîmes en route, et, après une semaine de marche, nous arrivâmes dans la plaine de Harford, l'une des plus grandes villes du Connecticut. Nous y séjournâmes quatre jours. Là M. de Rochambeau nous apprit officiellement que, si un mouvement imprévu des Anglais ne s'opposait à ses desseins, il comptait retourner immédiatement en France avec une partie de son état-major, et que nous serions dorénavant sous les ordres de M. le baron de Viominil.

Nous apprîmes en même temps que l'escadre de M. de Vaudreuil n'était pas encore prête à nous recevoir, et que cet amiral désirait que nous n'arrivassions à Boston qu'au moment où ses préparatifs seraient achevés. Ainsi nous nous vîmes destinés à rester longtemps campés, et à faire ensuite de pénibles marches dans une saison dont la rigueur prématurée commençait à se faire assez fortement sentir; car déjà la neige tombait avec abondance comme en hiver.

Le 4 novembre l'armée partit pour Providence. Comme nous nous étions éloignés de l'ennemi et que notre présence au camp n'était pas indispensable, nous demandâmes, le prince de Broglie et moi, à M. de Rochambeau, la permission de faire une course à New-London, lieu devenu fameux par les perfides et les sanguinaires vengeances d'Arnold, et de visiter aussi Rhode-Island, où nos troupes avaient séjourné si longtemps avant de commencer leur glorieuse campagne. MM. de Vauban, de Champcenetz, de Chabanes et Bozon de Talleyrand-Périgord nous accompagnèrent dans ce petit voyage.

Le pays que nous traversâmes offrit à nos regards des situations riches et variées, une population nombreuse, active, industrieuse, payée de ses travaux par l'aisance; partout des

champs bien cultivés, des rues régulières et des maisons propres, des villes qui devaient être bientôt des cités et des villages qui ressemblaient déjà à de petites villes.

New-London, par sa position sur la Tamise, à un quart de lieue de son embouchure dans la mer, avait été, dit-on, fort commerçante et fort riche; mais, lorsque nous la vîmes, le traître Arnold l'avait dévastée, brûlée, et nous marchions sur les débris de ses maisons et de ses magasins incendiés. Les deux rives de la Tamise étaient défendues par deux forts, dont l'un paraissait encore en assez bon état et contenait une artillerie suffisante.

Nous partîmes ensuite pour New-Port, et nous fîmes cinquante milles par une détestable route; c'était le premier mauvais chemin que j'eusse rencontré dans les États-Unis. Après avoir passé deux ferrys, dont le second sépare le continent de Rhode-Island, nous arrivâmes dans cette île. J'étais destiné à trouver toujours sur l'eau les périls que je cherchais vainement sur terre : notre barque échoua rudement et fut au moment de chavirer; de prompts secours nous tirèrent d'affaire.

Il nous fut facile, en voyant New-Port, de concevoir les regrets de l'armée française lorsqu'elle quitta cette jolie ville, où elle avait fait un si long séjour. D'autres parties de l'Amérique n'étaient encore belles qu'en espérance; mais la prospérité de Rhode-Island était déjà complète; l'industrie, la culture, l'activité du commerce n'y laissaient rien à désirer.

La ville de New-Port, bien bâtie, bien alignée, contenait une population nombreuse dont l'aisance annonçait le bonheur; on y formait des réunions charmantes d'hommes modestes, éclairés, et de jolies femmes dont les talents embellissaient les charmes. Les noms et les grâces de miss Champlain, des deux miss Hunter et de plusieurs autres sont restés gravés dans le souvenir de tous les officiers français.

Je leur rendis, comme mes compagnons, de justes hommages. Cependant mes visites les plus longues eurent pour

objet un vieillard fort silencieux, qui découvrait peu ses pensées et jamais sa tête; sa gravité, ses monosyllabes disaient assez à la première vue que c'était un quaker. Pourtant il faut avouer que, malgré toute ma considération pour sa vertu, notre première entrevue aurait peut-être été la dernière si tout à coup, une porte s'étant ouverte, je n'avais vu apparaître dans son salon un être qui semblait tenir plus de la nymphe que de la femme.

Jamais on ne réunit tant de grâces à tant de simplicité, tant d'élégance à tant de décence. C'était Polly Leiton, la fille de mon grave *trembleur*. Sa robe était blanche comme elle; la mousseline de son ample fichu, la batiste envieuse qui me laissait à peine apercevoir ses blonds cheveux, enfin les simples atours d'une vierge pieuse semblaient s'efforcer en vain de nous voiler la taille la plus fine et de nous cacher les attraits les plus séduisants.

Ses yeux paraissaient réfléchir, comme deux miroirs, la douceur d'une âme pure et tendre. Elle nous accueillit avec une confiante naïveté qui me charmait, et le tutoiement que sa secte lui prescrivait donnait à notre nouvelle connaissance l'air d'une ancienne amitié. Je doute qu'aucun chef-d'œuvre de l'art pût éclipser ce chef-d'œuvre de la nature : c'était le nom que lui donnait le prince de Broglie.

Dans nos entretiens elle m'étonnait par la candeur originale de ses questions. « Tu n'as donc en Europe, me disait-elle, « ni femme, ni enfants, puisque tu quittes ton pays pour venir « si loin faire le vilain métier de la guerre?

« — Mais c'est pour vos intérêts, lui répondis-je, que je m'é- « loigne de tout ce qui m'est cher, et c'est pour défendre votre « liberté que je viens me battre contre les Anglais.

« — Les Anglais, reprit-elle, ils ne t'ont point fait de mal; et « notre liberté, que t'importe? Il ne faut jamais se mêler des « affaires d'autrui, à moins que ce ne soit pour les raccom- « moder et pour empêcher de répandre le sang.

« — Mais, répliquai-je, mon roi m'a ordonné de porter ici ses « armes contre vos ennemis et les siens. — Eh bien ! dit-elle, « ton roi te commande une chose injuste, inhumaine, contraire « à ce que Dieu ordonne. Il faut obéir à ton Dieu et désobéir « à ton roi; car il n'est roi que pour conserver et non pour « détruire. Je suis bien sûre que ta femme, si elle a bon cœur, « est de mon avis. »

Que pouvais-je répondre à cet ange? car, en vérité, je fus tenté de croire que c'en était un. Ce qui est certain, c'est que, si je n'avais pas été marié et heureux, tout en venant défendre la liberté des Américains, j'aurais perdu la mienne aux pieds de Polly Leiton.

L'impression que m'avait faite cette charmante personne était d'une nature si différente de celle qu'on éprouve dans le brillant tourbillon du monde qu'elle devait m'éloigner, au moins momentanément, de toute idée de concerts, de bals et de fêtes Il n'en fut rien : mais j'échappai aux plaisirs par des études. Partout où les hommes civilisés se montrent les hommes sauvages disparaissent. Pour ceux-ci la civilisation, loin d'avoir des attraits, est un joug insupportable et dont ils ont horreur.

On a vainement recueilli et élevé avec soin, dans les colléges anglais ou américains, plusieurs enfants sauvages abandonnés par leurs parents; et, quoiqu'on leur eût fait connaître les éléments des sciences, des arts; quoiqu'ils eussent été vêtus, nourris comme les Européens, et qu'ils eussent joui de toutes les commodités de la vie sociale, dès qu'ayant atteint l'âge de la force ils avaient trouvé une occasion de s'échapper, tous étaient retournés avec une impatiente ardeur dans les forêts, dans les cabanes de leurs pères, pour y goûter les charmes d'une liberté orageuse et d'une vie errante, qu'ils préfèrent à tout. Aucune liberté ne leur paraît mériter ce nom dès qu'on la restreint par des limites.

Cependant quelques centaines d'individus de la nation des Na-

ragansets, par des causes que j'ignore, étaient restés dans le lieu de leur naissance, au moment du départ de leurs compatriotes. Peu à peu leur village, placé jadis au milieu de bois épais, s'était vu environné de champs cultivés, de bourgs peuplés, de villes commerçantes, de sorte qu'au centre d'une province américaine, riche et industrieuse, cette pauvre tribu indienne s'offrait aux regards étonnés comme une oasis sauvage, placée au milieu du plus florissant tableau de civilisation.

Ces Indiens, isolés par leurs mœurs dans ce magnifique entourage, étaient restés inviolablement attachés aux usages, au culte et à la manière de vivre de leur nation. On ne remarquait en eux aucun progrès. Rien n'était changé dans la misérable construction de leurs cabanes, dans la forme de leurs vêtements ou plutôt de leurs couvertures; ils conservaient les mêmes habitudes, le même langage; mais leur population diminuait chaque année, et peut-être aujourd'hui n'en reste-t-il aucune trace.

M. de Rochambeau, voulant, jusqu'au dernier moment, prouver, par les détails de sa conduite comme par les grands services qu'il avait rendus, combien il désirait conserver l'affection des Américains et emporter leurs regrets, donna, dans la ville de Providence, de fréquentes assemblées et des bals nombreux où l'on accourait de dix lieues à la ronde.

Je ne me rappelle point avoir vu réunis, dans aucun autre lieu, plus de gaieté et moins de confusion, plus de jolies femmes et de bons ménages, plus de grâce et moins de coquetterie, un mélange plus complet de personnes de toutes classes, entre lesquelles une égale décence ne laissait apercevoir aucune différence choquante. Cette décence, cet ordre, cette liberté sage, cette félicité de la nouvelle république, si mûre dès son berceau, étaient le sujet continuel de ma surprise et l'objet de mes entretiens fréquents avec le chevalier de Chastellux.

Tout, dans la fondation de ces riches colonies, dans leur révolution, dans leur législation, offrait une espèce de phéno-

mène dont l'histoire ne donne point d'exemple, et qu'il faut expliquer par des causes toutes différentes de celles qui ont amené la naissance, la formation et les progrès de tous les gouvernements connus.

Par un hasard étonnant, la nouvelle république de l'Amérique du Nord, fondée dans son origine, non par la conquête, mais par les transactions du pacifique Penn, n'a eu à combattre, à vaincre aucun de ces obstacles. Les législateurs, travaillant dans un siècle de lumières, sans se voir obligés de triompher d'un pouvoir militaire, de limiter une autorité absolue, de dépouiller un clergé dominant de sa puissance, une noblesse de ses droits, une foule de familles de leurs fortunes, et de construire leur nouvel édifice sur des débris cimentés de sang, ont pu fonder leurs institutions sur les principes de la raison, de la complète liberté, de l'égalité politique; aucun vieux préjugé, aucun fantôme antique ne se plaçait entre eux et la lumière de la vérité. Un seul effort, une seule guerre, pour secouer le joug de la mère-patrie, a suffi pour les affranchir de toute gêne; et leurs lois, faites uniquement dans le but de l'intérêt général, ont été tracées sur une table rase, sans être arrêtées par nul esprit de classes, de sectes, de partis ou d'intérêts privés.

Tout se réunit comme par prodige pour favoriser cette nouvelle législation, et ce qui semblait même un écueil se trouva servir d'aide et d'appui. D'abord la grandeur immense de cette partie du continent américain, loin d'embarrasser les fondateurs de la république, les seconda merveilleusement; car cette terre, qui n'avait à l'ouest de limites que l'océan Pacifique et de voisin que le Kamtschatka, n'étant habitée que par de faibles tribus indiennes, permettait aux Américains civilisés l'occupation facile d'un territoire presque sans bornes.

Il en résulta l'effet le plus heureux pour la morale de ce nouveau peuple. Ce qui est dangereux en tout pays, c'est la misère et l'oisiveté forcée d'une foule de prolétaires; or dans

les États-Unis on n'a point à craindre ce fléau, puisqu'il y a partout plus de terres que d'hommes, et que tous ceux qui veulent et savent travailler trouvent des moyens d'exister et même de s'enrichir, sans être jamais tentés d'avoir recours pour vivre aux filouteries, au vol, à l'assassinat ou à la révolte.

Ce fut de cette sorte que se formèrent aux principes de justice, de raison, de tolérance et d'une vraie liberté, les esprits d'une nation qui n'avait à craindre ni le fanatisme religieux, ni l'orgueil d'une classe privilégiée, ni la turbulence d'une populace oisive et malheureuse; et, tous jouissant des mêmes droits, l'intérêt général n'y fut plus distinct pour eux de l'intérêt privé.

Dans cette heureuse situation, les défrichements se multiplièrent, l'aisance se répandit, et la population s'accrut si rapidement que le gouvernement britannique en prit ombrage et se servit injustement de son pouvoir pour arrêter cette prospérité croissante. Il défendit de multiplier les établissements qui se formaient loin des côtes, il gêna le commerce par de fiscales restrictions, et plusieurs gouverneurs de province commencèrent même à persécuter quelques sectes, ennemies du culte anglican. Les Américains se plaignirent vivement à Londres et furent mal accueillis. La fiscalité appesantit de plus en plus son joug. On continua à humilier ces hommes fiers en déportant en Amérique des gens sans aveu ou des coupables condamnés par les tribunaux. Les actes du parlement relatifs au thé et au timbre achevèrent d'aigrir les esprits. Plusieurs colons distingués par leur mérite furent envoyés à Londres et y firent entendre non d'humbles doléances, mais le langage d'hommes libres qui connaissaient leurs droits et qui sentaient leur force.

Malgré les sages avis d'une opposition éclairée, le ministère anglais ne répondit aux Américains que par des menaces et par des mesures violentes. Ils se soulevèrent; le cri de liberté

s'éleva de toutes parts ; on courut aux armes, la révolution éclata, et l'indépendance fut déclarée.

Au milieu des orages de la guerre il fallait décider si on aurait une monarchie, si on formerait plusieurs républiques ou si on les unirait toutes par un lien commun. Ce fut alors qu'on recueillit les heureux fruits de tous les germes de prospérité et d'harmonie que j'ai mentionnés plus haut. Tandis qu'on se battait avec courage contre un ennemi superbe et puissant, chacun des treize États fit tranquillement sa constitution, et nomma de sages députés qui se réunirent en congrès. Partout les assemblées furent pacifiques, les délibérations mûres et sages. Un lien commun rendit la confédération puissante, et la législation particulière de chaque État garantit sa liberté locale.

Peu de changements s'introduisirent dans les lois civiles et dans les mœurs ; le gouvernement seul fut changé. Un président élu pour peu d'années, sans gardes, sans priviléges, soumis à la justice comme tous les citoyens et responsable comme les ministres qu'il nommait, exerça le pouvoir exécutif, mais seulement pour les objets relatifs à la politique extérieure, au commerce maritime et à la défense générale des républiques fédérées. Son autorité, bornée à peu d'années, était surveillée par un sénat et par une chambre de députés représentant les treize États qui les avaient élus. Ainsi tout ce que peuvent exiger l'ordre public, la complète liberté et la sûreté de la confédération, se trouva établi par une merveilleuse prudence qui prévoyait et réglait même d'avance le mode des changements que le temps et l'expérience pourraient forcer de faire à la constitution.

Enfin, au grand étonnement de toutes les nations, et même des sages de chaque pays, on vit s'élever, dans cette Amérique naguère si peu connue, un phénomène, un édifice politique dont les plus ingénieuses utopies n'avaient point encore donné d'idées. Le seul danger qui pourrait menacer dans l'avenir cette heureuse république, formée alors par trois mil-

lions d'habitants et qui compte aujourd'hui dix millions de citoyens, c'est l'excessive richesse que son commerce lui promet et le luxe corrupteur qui peut en être la suite.

Au moment où nous quittions le camp de Crampont, M. le comte de Rochambeau marchait à la tête de nos colonnes, entouré de son brillant état-major. Un Américain s'approche de lui, lui met doucement la main sur l'épaule, en lui montrant un papier qu'il tenait, et lui dit : « Au nom de la loi, « vous êtes mon prisonnier! » Plusieurs jeunes officiers s'indignaient de cette audace; mais le général, leur faisant signe de se contenir dit en souriant à l'Américain : « Emmenez-« moi, si vous le pouvez. — Non, lui répond l'Américain; « j'ai rempli mon devoir, et Votre Excellence peut continuer sa « route si elle veut s'opposer à la justice; je ne demande « alors qu'à me retirer librement. Des soldats de la brigade « de Soissonnais ont brûlé plusieurs arbres pour allumer leurs « feux. Le propriétaire de ce bois réclame une indemnité; il « a obtenu contre vous un décret, et je viens de l'exécuter. »

A ces paroles, qu'un aide de camp du général traduisit, M. de Rochambeau, appelant M. de Villemanzy, aujourd'hui pair de France, alors intendant de l'armée, le prit pour caution et lui ordonna de terminer cette affaire en payant ce qui serait convenable, si l'indemnité qu'il avait déjà offerte n'était pas jugée suffisante.

L'Américain se retira; le général et son armée, arrêtés ainsi par un huissier, continuèrent leur marche, et un jugement arbitral fixa à deux mille francs, c'est-à-dire à un taux au-dessous de celui proposé par le général, l'indemnité que l'injuste propriétaire prétendait élever jusqu'à quinze mille. Celui-ci même se vit condamné aux dépens.

Enfin le moment de notre départ arriva. Toute incertitude à l'égard du général Clinton ayant cessé, et M. de Vaudreuil ayant écrit que son escadre était prête à nous recevoir, M. de Rochambeau, avec le chevalier de Chastellux et une partie de

son état-major, se sépara de nous après avoir remis le commandement de l'armée au baron de Vioménil, qui nous donna l'ordre de lever le camp de Providence le 1er décembre, et de nous mettre en marche pour Boston.

Le comte Bozon de Talleyrand-Périgord, frère du prince de Talleyrand, et très-jeune alors, était aide de camp de M. de Chastellux, qui voulait le ramener en France, parce que ses parents le lui avaient confié, et qu'il ne voulait pas, en changeant sa destination, se rendre responsable, à leur égard, des accidents et des chances de la guerre. Bozon était justement désolé de n'avoir fait ainsi, pour son début militaire, qu'une courte apparition à l'armée. Il supplia vainement tous nos généraux de le prendre avec eux, et dans son désespoir il vint me trouver; je le plaignis, mais sans vouloir lui donner d'avis. « Ce n'est point un conseil que je viens vous demander, « me dit-il, c'est du secret et du secours; ma résolution est « prise, je ne suivrai point M. de Chastellux en France. On « ne veut m'emmener ni comme officier ni comme aide de « camp; eh bien! je me fais soldat, je vous choisis pour chef; « la grâce que je vous demande est de me donner un uni- « forme et de me cacher dans les rangs de votre régiment. »

La résolution de ce preux de dix-huit ans me plut. M. de Saint-Maime, mon colonel commandant, était parti pour Boston et me laissait le commandement du corps. Je donnai à Bozon un de mes uniformes, des épaulettes de laine, un bonnet de grenadier et le nom de *Va-de-bon-cœur*.

Cependant, au moment où M. de Rochambeau s'éloignait de nous, je lui avouai confidentiellement ce que j'avais fait. Il me dit que, ne devant pas, comme général, nous approuver, il garderait le silence et fermerait les yeux sur une démarche qui lui paraissait, comme soldat, noble et louable. Ainsi Bozon, ou plutôt *Va-de-bon-cœur*, grenadier volontaire, se mit en route le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule.

La rigueur du froid rendit notre marche pénible. J'étais de

plus obligé à une stricte surveillance le jour et la nuit. La perspective du bonheur que la liberté offrait aux soldats dans ce pays avait inspiré à un grand nombre d'entre eux le désir de quitter leurs drapeaux et de rester en Amérique. Aussi dans plusieurs corps la désertion fut assez nombreuse ; mais, grâce à la fortune et à notre vigilance, le régiment de Soissonnais perdit peu d'hommes.

Avant d'entrer dans Boston, nos troupes firent en plein champ une si prompte et si belle toilette qu'il eût été impossible de croire que cette armée, venant de Yorktown, avait parcouru plusieurs centaines de lieues et supporté toutes les intempéries d'un automne pluvieux et d'un hiver précoce.

Jamais on ne vit, dans aucune revue de parade, des troupes mieux tenues, plus propres et plus brillantes. Une grande partie de la population de la ville venait au-devant de nous. Les dames se tenaient aux fenêtres et nous saluaient par de vifs applaudissements. Notre séjour fut marqué par des fêtes continuelles, par des festins, par des bals qui ne laissaient pas un jour vide; on y voyait éclater, avec sincérité, les sentiments opposés, de joie pour le triomphe des armées alliées, et de tristesse causée par notre départ.

A la première revue, nos généraux remarquèrent facilement Bozon sous le bonnet de *Va-de-bon-cœur* et feignirent de ne pas le reconnaître ; mais bientôt on ne parla dans toute la ville que du zèle belliqueux de mon jeune soldat, et *Va-de-bon-cœur* eut l'honneur d'être invité à tous les repas solennels que les magistrats, que les autorités de Boston donnèrent aux généraux et aux officiers supérieurs de l'armée. Enfin on décida que, pendant toute cette campagne, Bozon ne me quitterait pas, et ferait près de moi le service d'un aide de camp, jusqu'au moment où l'un de nos généraux pourrait le prendre en cette qualité avec lui.

J'étais logé à l'extrémité de la ville, dans une jolie maison appartenant au capitaine Philipps. Cet officier, violemment

maltraité par les Anglais, croyait apparemment qu'une manière de se venger d'eux était d'accueillir parfaitement un Français. J'y fus reçu comme un membre de la famille, et je ne perdrai jamais le souvenir de son obligeante hospitalité.

La flotte de M. de Vaudreuil était composée de trois vaisseaux de quatre-vingts canons, de sept de soixante-quatorze, et de deux frégates de trente-deux. Leurs noms étaient *le Triomphant*, *la Couronne*, *le Duc de Bourgogne*, *l'Hercule*, *le Souverain*, *le Neptune*, *la Bourgogne*, *le Northumberland*, *le Brave*, *le Citoyen*, *l'Amazone* et *la Néréide*.

Je m'embarquai à bord du *Souverain*, dont le capitaine se nommait le commandeur de Glandevez, officier respectable par son âge, son habileté et sa bravoure. Un esprit orné, une piété douce, un caractère calme et bienveillant le faisaient généralement aimer par ses chefs, par ses égaux et par ses inférieurs.

Nous étions quarante-deux officiers sur ce vaisseau ; mais, comme je m'y trouvais le seul qui fût colonel, j'eus l'avantage d'être logé dans la chambre du conseil, d'avoir un lit commode et l'espace nécessaire pour travailler.

Le fidèle Bozon avait un hamac près de moi, et un sort favorable plaça sur le même bâtiment deux de mes intimes amis, Alexandre de Lameth et M. Linch, officier de l'état-major.

Le 24 décembre nous mîmes à la voile. C'était avec le cœur serré que je m'éloignais de cette Amérique du Nord.

Je ne puis mieux rendre l'impression que j'éprouvais qu'en citant les paroles d'une lettre que j'écrivais au moment où je quittai cette terre fortunée. « Je vais, disais-je, mettre « à la voile aujourd'hui ; je m'éloigne avec un regret infini « d'un pays où l'on est, sans obstacle et sans inconvénient, « ce qu'on devrait être partout, sincère et libre. Les intérêts « privés s'y trouvent tous confondus dans l'intérêt général ; « on y vit pour soi ; on y est vêtu selon sa commodité, et non

« selon la mode. On y pense, on y dit, on y fait ce qu'on veut; « rien n'y force de suivre les caprices de la fortune ou du pou- « voir. La loi protége votre volonté contre toutes les autres. « Rien ne vous oblige d'y être ni faux, ni bas, ni flatteur. On « peut s'y montrer, à son gré, simple, original, solitaire, « répandu dans les sociétés. On peut y vivre en voyageur, « en politique, en littérateur, en marchand. On ne gêne point « vos occupations, on ne tourmente point votre oisiveté. Per- « sonne ne se choque de la singularité de vos manières ou de vos « goûts; on n'y connaît de joug que celui d'un petit nombre de « lois justes et égales pour tout le monde. Dès qu'on y respecte « ces lois et les mœurs, on vit heureux, honoré, tranquille, « tandis qu'en d'autres pays le moyen de se mettre à la mode, « ou de faire fortune, est souvent de braver ces mœurs et ces « lois. Enfin je n'ai vu partout, dans cet Eldorado politique, « que confiance publique, hospitalité franche et naïve cordialité. « Les filles y sont doucement coquettes pour trouver des maris, « les femmes y sont sages pour conserver les leurs, et le désordre « dont on rit à Paris sous le nom de galanterie fait frémir ici « sous le nom d'adultère.

« Au milieu des orages d'une guerre civile, les Américains « soupçonnent si peu les hommes d'une immoralité dont ils « ne se font pas d'idée que, dans leurs petites maisons isolées, « au milieu d'immenses forêts, leurs portes ignorent les ver- « roux et ne se ferment que par des loquets. Les étrangers « qu'ils logent, ainsi que leurs valets, trouvent leurs armoires « et leurs commodes ouvertes, quoique remplies de leur « argent et de leurs effets. Loin de soupçonner qu'on puisse « violer les droits de l'hospitalité, ils laissent leurs hôtes se « promener seuls des journées entières avec leurs filles de seize « ans, dont la pudeur est la seule défense, et dont la familia- « rité naïve, attestant l'innocence, se fait respecter par les « cœurs les plus corrompus. On me dira peut-être que l'Amé- « rique ne gardera pas toujours des vertus si simples et des

« mœurs si pures; mais, ne les gardât-elle qu'un siècle, « n'est-ce donc rien qu'un siècle de bonheur! »

Séparés de notre flotte par un coup de vent, nos capitaines ouvrirent les paquets qu'ils ne devaient décacheter qu'en cas de séparation. On y apprit que le port de Porto-Cabello, sur la côte de Caracas, et qui se trouvait au vent à nous à trente lieues de distance, était le lieu de notre destination.

Là nous devions attendre le comte d'Estaing, qui devait venir de Cadix avec une armée navale française, et l'amiral espagnol don Solano, qui sortirait du port de la Havane pour se réunir à nous. Cette jonction faite, les armées combinées mettraient ensemble à la voile pour attaquer la Jamaïque.

Le rendez-vous était on ne peut mieux choisi pour tromper les Anglais, qui nous attendaient à Saint-Domingue; mais ce rendez-vous mystérieux l'était trop pour nous: car, par une négligence inconcevable, aucun de nos capitaines n'avait été pourvu de cartes qui pussent le guider sur ces parages, et presque personne de notre armée ne connaissait bien la position de Porto-Cabello.

Cependant un pilote du *Souverain* possédait par hasard une vieille carte imparfaite, mais qui nous fut d'un grand secours.

Le continent méridional de l'Amérique offre aux voyageurs qui y abordent un aspect bien différent de celui que présentent les côtes du continent du nord. En approchant de la Delaware je voyais un rivage uni, plat; de loin les arbres semblaient sortir de la mer, et, en descendant à terre, la température, les végétaux, la culture, la construction des maisons, le costume, les mœurs des habitants, l'activité des cultivateurs, l'industrie des commerçants, la beauté des chemins, l'élégance des villes et la propreté des villages, pouvaient faire croire qu'on n'était pas sorti d'Europe et qu'on se trouvait au milieu d'une province d'Angleterre.

En abordant, au contraire, le continent méridional, les regards sont frappés d'un tout autre spectacle; à une très-

grande distance on voit la terre, mais pour l'apercevoir il faut lever ses regards vers le ciel. Les ramifications des Cordillères, les gigantesques montagnes de Sainte-Marthe, de Valence, de Caracas, ont à peu près une demi-lieue de hauteur.

Ces rocs sourcilleux, ces formidables montagnes paraissent une sorte de barrière que le destin avait voulu placer autour de cet immense continent pour en défendre l'approche contre l'avarice européenne et pour lui cacher ses inépuisables mines d'or, d'argent et de diamant, funestes trésors qui excitèrent la cupidité de tant d'aventuriers, la rivalité de tant de puissances, et qui firent de l'Amérique un théâtre sanglant, où des peuples entiers, moissonnés, devinrent les victimes d'une farouche hypocrisie.

Là le fanatisme et la soif de l'or tuaient pour convertir, ravageaient pour s'enrichir, dépeuplaient pour dominer, et, l'Évangile d'un Dieu de paix à la main, allumaient partout des bûchers sur lesquels, malgré les vertueux efforts de Las Casas, on immola, comme au temps des faux dieux, une foule de victimes humaines.

Les révolutions de l'antiquité ne furent que des jeux en comparaison des révolutions qui renversèrent l'empire pacifique des Incas; dans celle-ci des peuples entiers périrent et disparurent.

Plus on approche des côtes de ce continent, plus la masse sombre de ces hautes montagnes semble répandre ses ombres sur la mer et des pensées mélancoliques dans l'âme. Leurs enfoncements surtout, c'est-à-dire leurs golfes, présentent à l'œil un espace si noir que l'on croirait, en y entrant, pénétrer dans le royaume des mânes; aussi jamais aucun nom ne fut plus justement appliqué que celui du golfe Triste que l'on donne au golfe de Porto-Cabello.

Ce ne fut qu'au moment où nous touchâmes presque à la côte que nous vîmes le rivage et ces montagnes s'éclaircir peu à peu, et que nous pûmes distinguer des arbres, des champs, des

chemins et des maisons, enfin tout ce qui annonce une terre habitée.

Le port où nous entrâmes est vaste, sûr, commode; les vaisseaux y mouillent tout près du rivage. On nous avertit de nous méfier des poissons qu'on peut y pêcher en grande quantité, parce qu'il existe des fonds de cuivre qui rendent la chair de ces poissons souvent dangereuse.

Les grands avantages que ce port et sa rade offraient au commerce ont pu seuls déterminer les Espagnols à y fonder un établissement; car près de Porto-Cabello se trouvent des marais salants dont les vapeurs pestilentielles sont continuellement portées sur la ville par le vent qui, dans ces parages, vient constamment de l'est; aussi ces vapeurs, échauffées par la réverbération des montagnes situées à dix degrés de la ligne et par un ardent soleil que ne tempère aucun nuage, rendent ce rivage encore plus meurtrier que celui de Cayenne.

Peu de personnes osent affronter ce danger et fixer leur habitation à Porto-Cabello, dont la population se renouvelle tous les sept ans. Les habitants de la plaine n'y viennent que pour des affaires de commerce et y font peu de séjour. Plusieurs y meurent promptement; les autres, pour la plupart, retournent chez eux avec la fièvre. Les mois de juin, juillet, août et septembre, sont ceux où la mortalité est la plus fréquente; les maladies alors y sont violentes, accompagnées de bubons, et prennent un caractère vraiment pestilentiel.

Cependant la nature ne demanderait à l'homme que quelques travaux pour lui offrir sans danger, sur ce rivage, d'inépuisables richesses; hors des marais la terre est d'une rare et merveilleuse fécondité; on y cultive avec succès et sans peine l'indigo, le cacao, le coton, le maïs; les arbres y portent d'excellents fruits; le bananier, l'oranger y croissent d'eux-mêmes, ainsi que les ananas et les patates, de sorte qu'en desséchant les marais Porto-Cabello deviendrait le centre de l'un des plus beaux et des plus riches établissements du monde.

Cette ville est située sur le bord d'une petite rivière dont l'eau est pure et saine. Ses maisons, peu nombreuses et très-mal bâties, s'élèvent en amphithéâtre par une pente douce jusqu'au pied d'une montagne très-escarpée.

Nous étions tous forts attristés en nous voyant arrêtés sur ces côtes à demi barbares. La chaleur insupportable du climat, l'air infect que nous respirions, la malpropreté des maisons ou plutôt des cabanes où on nous logeait, enfin la froideur, la gravité silencieuse et inhospitalière des habitants nous auraient fait regarder ce séjour comme une véritable prison; heureusement cet exil fut adouci par les soins d'un Espagnol du plus grand mérite, le colonel don Pedro de Nava, vice-gouverneur de la province de Caracas.

Il s'était rendu exprès à Porto-Cabello pour nous recevoir, et son obligeante activité pourvut avec abondance à tous les besoins de la flotte et de l'armée. Il était secondé par un administrateur intelligent; aussi, malgré la longueur des distances, la difficulté des communications et la privation de presque tous les moyens de transport, dans un pays où l'on ne connaissait de voitures que des mulets et de routes que des ravins, tout arriva à temps, et jamais nos marins et nos soldats ne se virent plus complétement approvisionnés de tout ce qui pouvait leur être nécessaire.

Indépendamment de ces généreux procédés, don Pedro de Nava nous ouvrit sa maison, dont il faisait avec noblesse les honneurs; il était instruit, prévenant, aimable; son esprit ne semblait obscurci ni rétréci par aucun des préjugés de sa nation; ses opinions étaient tolérantes, ses pensées justes, ses sentiments élevés. Il gémissait de l'état déplorable de cette partie du monde, que la nature avait créée riche, mais que l'ignorance, l'arbitraire et l'Inquisition étaient parvenus à rendre pauvre et stérile.

Un homme comme Pedro de Nava, s'il eût été le maître, aurait rendu ces magnifiques provinces aussi heureuses, aussi

chemins et des maisons, enfin tout ce qui annonce une terre habitée.

Le port où nous entrâmes est vaste, sûr, commode; les vaisseaux y mouillent tout près du rivage. On nous avertit de nous méfier des poissons qu'on peut y pêcher en grande quantité, parce qu'il existe des fonds de cuivre qui rendent la chair de ces poissons souvent dangereuse.

Les grands avantages que ce port et sa rade offraient au commerce ont pu seuls déterminer les Espagnols à y fonder un établissement; car près de Porto-Cabello se trouvent des marais salants dont les vapeurs pestilentielles sont continuellement portées sur la ville par le vent qui, dans ces parages, vient constamment de l'est; aussi ces vapeurs, échauffées par la réverbération des montagnes situées à dix degrés de la ligne et par un ardent soleil que ne tempère aucun nuage, rendent ce rivage encore plus meurtrier que celui de Cayenne.

Peu de personnes osent affronter ce danger et fixer leur habitation à Porto-Cabello, dont la population se renouvelle tous les sept ans. Les habitants de la plaine n'y viennent que pour des affaires de commerce et y font peu de séjour. Plusieurs y meurent promptement; les autres, pour la plupart, retournent chez eux avec la fièvre. Les mois de juin, juillet, août et septembre, sont ceux où la mortalité est la plus fréquente; les maladies alors y sont violentes, accompagnées de bubons, et prennent un caractère vraiment pestilentiel.

Cependant la nature ne demanderait à l'homme que quelques travaux pour lui offrir sans danger, sur ce rivage, d'inépuisables richesses; hors des marais la terre est d'une rare et merveilleuse fécondité; on y cultive avec succès et sans peine l'indigo, le caçao, le coton, le maïs; les arbres y portent d'excellents fruits; le bananier, l'oranger y croissent d'eux-mêmes, ainsi que les ananas et les patates, de sorte qu'en desséchant les marais Porto-Cabello deviendrait le centre de l'un des plus beaux et des plus riches établissements du monde.

Cette ville est située sur le bord d'une petite rivière dont l'eau est pure et saine. Ses maisons, peu nombreuses et très-mal bâties, s'élèvent en amphithéâtre par une pente douce jusqu'au pied d'une montagne très-escarpée.

Nous étions tous forts attristés en nous voyant arrêtés sur ces côtes à demi barbares. La chaleur insupportable du climat, l'air infect que nous respirions, la malpropreté des maisons ou plutôt des cabanes où on nous logeait, enfin la froideur, la gravité silencieuse et inhospitalière des habitants nous auraient fait regarder ce séjour comme une véritable prison; heureusement cet exil fut adouci par les soins d'un Espagnol du plus grand mérite, le colonel don Pedro de Nava, vice-gouverneur de la province de Caracas.

Il s'était rendu exprès à Porto-Cabello pour nous recevoir, et son obligeante activité pourvut avec abondance à tous les besoins de la flotte et de l'armée. Il était secondé par un administrateur intelligent; aussi, malgré la longueur des distances, la difficulté des communications et la privation de presque tous les moyens de transport, dans un pays où l'on ne connaissait de voitures que des mulets et de routes que des ravins, tout arriva à temps, et jamais nos marins et nos soldats ne se virent plus complétement approvisionnés de tout ce qui pouvait leur être nécessaire.

Indépendamment de ces généreux procédés, don Pedro de Nava nous ouvrit sa maison, dont il faisait avec noblesse les honneurs; il était instruit, prévenant, aimable; son esprit ne semblait obscurci ni rétréci par aucun des préjugés de sa nation; ses opinions étaient tolérantes, ses pensées justes, ses sentiments élevés. Il gémissait de l'état déplorable de cette partie du monde, que la nature avait créée riche, mais que l'ignorance, l'arbitraire et l'Inquisition étaient parvenus à rendre pauvre et stérile.

Un homme comme Pedro de Nava, s'il eût été le maître, aurait rendu ces magnifiques provinces aussi heureuses, aussi

peuplées et plus opulentes que les États-Unis ; mais il ne pouvait qu'obéir, et la prison ou le supplice serait devenu pour lui l'unique résultat de la moindre tentative pour dissiper les ténèbres et avancer la civilisation. Nous venions récemment de voir cette civilisation portée au plus haut degré dans le Nord, et nous la retrouvions dans son enfance au milieu d'une contrée conquise et possédée depuis près de trois siècles par l'Espagne.

Malgré les prévenances et les attentions obligeantes de don Pedro de Nava, nous voyions avec chagrin notre séjour se prolonger dans ce triste lieu, où la santé ne trouvait pas de préservatif contre la contagion, ni l'esprit contre l'ennui ; car la chaleur excessive permettait rarement de se livrer aux exercices ou à l'étude.

Je ne sortais qu'à six heures du matin pour aller dans les bois, avec l'espoir de tuer quelques chats-tigres ; mais j'en vis peu et de loin. En revanche je tuai plusieurs serpents, quelques singes, et un grand nombre de perruches et de perroquets.

On m'avait donné un singe singulier ; il était de la plus haute espèce ; sa taille s'élevait à cinq pieds environ ; son poil brun tirait sur le rouge, et cette couleur était encore plus remarquable par le contraste d'une épaisse barbe noire qui descendait sur sa poitrine. Je croyais le ramener en France, mais il fut impossible de l'apprivoiser : cet animal, attaché à un arbre près de ma maison, était si féroce qu'il faillit dévorer un de mes gens qui lui apportait à manger. Bozon et moi nous nous vîmes forcés de le tuer à coups de pistolet.

Dès neuf heures j'étais obligé de rentrer. L'excessive chaleur du soleil contraignait alors chacun à chercher l'ombre et le repos ; les soirées seules invitaient à sortir par une fraîcheur attrayante, mais pernicieuse ; car elle était jointe à une forte humidité, principale cause des maux qui font périr dans la zone torride tant d'Européens.

Nous attendions à Porto-Cabello, avec une vive impatience,

l'armée navale de M. d'Estaing, qui devait sortir de Cadix, et don Solano, que nous avions cru prêt à mettre à la voile de la Havane; mais le temps s'avançait, et nous ne recevions de nouvelles ni de l'un ni de l'autre.

Le golfe Triste était un merveilleux choix pour un rendez-vous mystérieux, car il était généralement peu connu; aussi les Anglais, après nous avoir vus leur échapper en passant entre leurs flottes, près de Porto-Rico et de Saint-Domingue, furent quelque temps sans pouvoir deviner par où nous étions disparus et dans quelle baie du continent nous étions mouillés.

Cependant les maladies commençaient à se répandre parmi nos troupes; quelques officiers et un assez grand nombre de soldats succombèrent à ce fléau destructeur. Notre général, le baron de Vioménil, fut atteint de la fièvre, et ses jambes étaient couvertes de bubons. Champcenetz et Alexandre de Lameth payèrent un tribut à ce redoutable climat.

A mon tour je fus atteint par une fièvre violente. Comme je n'avais pas une grande confiance dans les remèdes de nos chirurgiens d'Europe, dont la routine était un peu déconcertée dans cette zone ardente, je tentai de me guérir moi-même; je me mis jusqu'au cou dans un tonneau rempli d'eau fraîche, et j'y restai quelques heures. Cette témérité me réussit; ma fièvre chaude disparut.

Sur ces entrefaites, notre attentif commandant, don Pedro, nous conseilla de franchir les montagnes, de chercher dans la plaine un air plus pur, et de profiter de notre inaction pour aller à Caracas, belle et riche ville, capitale de cette province. « Je ne vous engage point, me dit-il en souriant, à demander « au gouverneur général la permission de faire ce voyage; il « éprouverait presque un égal embarras pour vous la refuser « ou pour vous l'accorder; sa réponse pourrait se faire atten- « dre. Le cabinet espagnol n'aime point que les étrangers con- « naissent l'intérieur de ce pays. Partez donc sans ces forma- « lités. Le gouverneur est un homme très-aimable; il vous

« accueillera bien, et les habitants ainsi que les dames de Ca-
« racas vous recevront avec enthousiasme. »

Nous profitâmes de cet avis. Alexandre de Lameth fut le plus expéditif et le plus audacieux; au lieu de prendre la route connue de Valence ou de se rendre à la Guayra par mer, il traversa, de l'ouest à l'est, le milieu des montagnes, par des sentiers presque impraticable, en bravant des dangers de tout genre que peu d'habitants du pays osaient même affronter.

La ville de Valence est située dans une plaine unie, agréable et fertile; des brises assez régulières y rendent supportable une excessive chaleur. On comptait à peu près douze mille habitants dans Valence. Elle avait une garnison de cinq cents hommes; un évêque, un gouverneur y résidaient; on y voyait une grande quantité de couvents, une foule de moines, presque point de commerce, des rues malpropres, des maisons mal bâties et de magnifiques églises. Les habitants étaient généralement pauvres; les prélats, les chanoines et les couvents très-riches.

C'est pour sortir d'un tel état de choses que les peuples, après d'inutiles plaintes et réclamations, se sont armés, et que la révolution a éclaté.

Nous fîmes peu de séjour à Valence. L'évêque nous évita, nous croyant, je pense, hérétiques. Le gouverneur nous fit un accueil cérémonieux, mais froid; les habitants se montraient tristes et taciturnes. Rien donc n'excitant notre intérêt ou notre curiosité, nous continuâmes notre route.

A l'aide d'un interprète je demandai à l'Indien chez lequel je logeais dans Guacara pourquoi, près de son village, on ne voyait d'autre culture que quelques plants de maïs. » A quoi « nous servirait, me répondit-il, de travailler? Une cabane « de troncs d'arbres et de feuilles de bananier nous suffisent « pour maison, meubles et lits. La chaleur nous rend tout vê-« tement inutile; la terre nous offre en abondance des fruits « et du gibier. Si nous cultivions les champs, nous ne saurions

« à qui vendre leurs produits. Cependant le gouvernement es-
« pagnol nous imposerait alors un tribut, et, comme nous ne
« pourrions le payer, on nous condamnerait à travailler aux
« mines ou à pêcher l'or dans les rivières. »

Le prince de Broglie, à son retour, me dit que, dans un bourg plus considérable, nommé Cumana, et où je ne m'arrêtai point, il avait causé par interprète avec le cacique ou le chef des Indiens libres de cette province. Ils y vivent, disait-il, absolument suivant leurs anciens usages, gouvernés par leur propre chef, dont l'autorité est en même temps civile, militaire et religieuse. Ce chef règle leurs mariages et juge leurs différends.

Ce cacique prétendait que, pendant quelque temps, le gouvernement espagnol lui avait marqué beaucoup de considération, mais que, depuis, il avait perdu son crédit, et que, malgré les représentations de sa tribu et les siennes, les Espagnols empiétaient chaque jour sur les terres accordées à ses sujets, de sorte que la population de ces pauvres indigènes diminuait graduellement. Il est probable, d'après ces faits, que les restes de cette population, qui s'éclaircissait déjà il y a quarante ans, se seront depuis totalement éteints, ou qu'elle aura fui de ce séjour d'oppression.

Nous continuâmes à marcher tantôt dans des solitudes et des forêts qui rappelaient l'époque de la découverte de l'Amérique, tantôt dans des plaines où quelques habitations et des champs cultivés indiquaient une civilisation commencée. Nous arrivâmes à Maracay, petite ville assez jolie. Ses habitants nous firent un accueil gracieux, et un capitaine de milices, nommé don Félix, nous donna un très-bon souper où assistèrent plusieurs femmes d'une beauté remarquable.

Don Félix, lieutenant de roi à Maracay, était un homme instruit, aimable; il parlait bien français; il épancha librement avec nous la douleur que lui causait la conduite injuste et oppressive de l'administration; il s'emporta surtout contre l'avarice, la fiscalité et la dureté de l'intendant de la province.

« Cet homme, disait-il, prive le commerce de tout débouché, « l'agriculture de toute activité, les propriétaires de toute sé- « curité ; les emplois ne sont donnés qu'à des Espagnols ; les « créoles sont vexés, ruinés. Aussi, croyez-moi, la fermen- « tation sourde qui existe partout ne tardera pas à se mani- « fester. Il ne faut qu'un homme de caractère, qu'un chef, « pour qu'elle éclate, et je prévois que mon pays sera iné- « vitablement en proie à toutes les calamités d'une guerre ci- « vile. Il y a peu d'années, un cacique, Tupac-Amarou, de la « race des Incas, s'est révolté ; il avait armé vingt mille hommes « dans le Pérou. On eut beaucoup de peine à étouffer cette « insurrection. Dans plusieurs autres lieux on assure qu'il existe « des troubles que fomentent déjà des créoles ; mais l'autorité « empêche la circulation de toute nouvelle alarmante. »

Nous quittâmes avec regret un hôte dont l'entretien était aussi intéressant qu'instructif, et nous nous mîmes en route pour Vittoria. A quelque distance de Maracay on voit le lac de Valence, l'un des plus pittoresques peut-être qui existent dans le monde, quoiqu'il soit bien moins grand que le lac de Maracaïbo. Le long de ses rivages on admirait déjà des cultures variées et de jolies habitations. Je suis persuadé qu'un jour, sous l'égide d'une liberté protectrice, ce lac et ses bords deviendront une des merveilles de cet hémisphère.

Nous traversions le canton le plus fertile de la province ; nulle autre part nous n'avions vu un si grand nombre d'habitations, de cafeieries et de plantations de cacao ou d'indigo. Dans les intervalles assez grands qui les séparaient, nous marchions, à l'abri du soleil, sous des bois un peu sauvages, mais qui nous charmaient par la variété des arbres, la vivacité des couleurs de leurs fruits, le parfum que répandaient leurs fleurs, et par le chant varié des oiseaux de toute espèce qui les habitaient. Ce pays délicieux était arrosé par une petite rivière tellement serpentante que nous fûmes obligés de la traverser sept ou huit fois.

Au milieu de la journée, dans le plus fort de la chaleur, nous passâmes près d'une maison isolée, entourée de plantations de divers genres et cultivées avec soin. Je ne fus pas peu surpris lorsqu'un homme qui se tenait sur le pas de la porte de cette maison nous invita poliment et en très-bon français à y entrer.

Comment s'attendre à trouver là un compatriote? C'en était un cependant; né à Bayonne, il s'était embarqué sur un vaisseau marchand qui avait péri sur la côte de Caracas. Ayant sauvé son argent et quelques effets, il avait voulu voyager dans l'intérieur de ces provinces.

Arrivé dans le lieu où nous nous trouvions, il était devenu épris d'une fille indienne et s'était marié avec elle. Se faisant agriculteur, maçon, architecte, il s'était créé une jolie habitation, une nombreuse famille, et, par souvenir des habitudes de son pays et de la profession de son père, il avait mis une enseigne à sa maison et se disait aubergiste, quoiqu'il ne vît peut-être pas quatre voyageurs par an lui demander l'hospitalité.

Ayant fait ainsi un assez bon dîner à la française et ne pouvant tirer que peu de parti de l'entretien de notre hôte, dont l'esprit avait pris toute l'indolence des indigènes, nous remontâmes sur nos mules, et nous arrivâmes le soir à Vittoria, l'une des plus jolies villes de ces contrées, et qui est distante de Maracay d'environ douze lieues. Trois mille habitants composaient sa population; on y voyait régner une activité de commerce très-rare alors dans cette partie du monde.

Le lieutenant de roi qui commandait dans cette ville s'appelait M. Prudon. Comme il aimait beaucoup à causer et en trouvait peu l'occasion, notre apparition fut une fête pour lui, aussi nous fit-il avec beaucoup d'obligeance les honneurs de sa ville.

Son instruction était assez étendue, son humeur confiante, son caractère assez frondeur. En quelques heures il nous apprit

plus de chose sur la situation de son pays qu'un long voyage n'aurait pu nous en faire connaître.

Son humeur faisait un parfait contraste avec celle de don Félix, que nous venions de quitter; celui-ci gémissait, comme Héraclite, des ténèbres répandues par l'Inquisition, de l'oppression sous laquelle languissait sa patrie, et des orages futurs qui la menaçaient; M. Prudon, au contraire, en vrai Démocrite, se moquait de la superstition, tournait en ridicule l'ineptie des gouvernants, et nous assurait en riant qu'une révolution pareille à celle des États-Unis était prochaine et inévitable.

Ayant séjourné vingt-quatre heures à Vittoria, nous en partîmes pour nous rendre à Caracas, qui en est éloigné de quatorze lieues. Nous fîmes cette route en deux jours. On devrait croire qu'en approchant de la capitale d'un pays, on y trouvera à chaque pas la nature embellie par l'art, qu'on y verra plus d'habitations, plus de culture, plus de commerce, enfin plus de vie et de civilisation; nous éprouvâmes tout le contraire.

Après avoir traversé quelques plaines fertiles en indigo, en café, etc., et des champs de maïs, nous entrâmes dans des montagnes beaucoup plus escarpées et dans des forêts bien plus sauvages que celles qu'il nous avait fallu franchir pour arriver de Porto-Cabello à Valence. La route était seulement un peu mieux tracée et moins dangereuse.

Dans les vallons nous succombions sous le poids de la chaleur; élevés sur les monts nous éprouvions un froid dont nos manteaux ne pouvaient nous garantir. La nuit, c'était une telle humidité qu'en tordant nos couvertures elles répandaient de l'eau en abondance. Ces montagnes sont de très-peu moins hautes que les imposantes Cordillères, dont elles sont une branche.

Pendant les ténèbres on se sentait attristé par les hurlements des tigres, des lions, et le matin on était étourdi par les cris aigres et perçants d'une foule innombrables d'aras, de

perroquets et de perruches, qui saluaient le soleil et lui rendaient sauvagement hommage par les concerts les plus discordants.

Pendant notre route nous fûmes étonnés d'entendre les cris féroces d'un animal qui semblait s'approcher rapidement de nous. Notre guide nous dit avec effroi que c'était un tigre; alors, malgré ses conseils, nous tournâmes vers la partie du bois d'où partait ce bruit.

Désoteux, qui seul avait des pistolets, entra dans le fourré; l'animal avait fui. Désoteux déchargea sa colère et son arme sur un gros singe qu'il manqua.

Je ne fis pas d'autre rencontre dans ces forêts que celle d'un serpent énorme de l'espèce des boas; il dormait au soleil sur des broussailles. Je l'avais pris d'abord pour un énorme tronc d'arbre renversé : et je ne pus me défendre d'un soudain tressaillement lorsque, au moment où ma mule le touchait presque, ce prétendu arbre se redressa, se recourba, montrant une tête hideuse, et s'éloigna de moi avec rapidité, en poussant un affreux sifflement.

Il y a encore une autre espèce d'animaux dans ce pays dont l'aspect est horrible : ce sont de gigantesques chauves-souris, plus larges qu'un chapeau espagnol, et dont la physionomie infernale ressemble aux plus bizarres masques de nos diables de l'Opéra. On les nomme *vampires*, et le vulgaire croit que, lorsqu'elles trouvent un homme endormi, elles sucent tout son sang avec tant d'adresse qu'elles ne le réveillent pas.

Après une journée des plus fatigantes, étant loin de toute habitation, nous demandâmes asile à une veille femme indienne, qui nous conduisit dans sa case, vraie demeure de sauvage ou de sorcière. Cette femme s'efforça de nous traiter de son mieux; mais elle nous présenta des perroquets cuits dans un mauvais chocolat, et d'autres mets si dégoûtants que ne nous pûmes vaincre notre répugnance.

Après avoir mal dormi, comme gens qui ont l'estomac

Valence accusa depuis de nous avoir fait perdre la bataille de Nerwinde, déjà presque gagnée par la vaillance de M. le duc de Chartres, aujourd'hui duc d'Orléans, était de la famille des Aristeguitta. Proscrit par le gouvernement espagnol, il lui chercha longtemps des ennemis dans toute l'Europe et entretenait d'intimes intelligences avec des Anglais qui l'aidaient à féconder en Amérique les germes d'une révolution.

Nous étions arrivés à Caracas à la fin du carnaval; aussi la semaine que nous y passâmes ne fut qu'une série continuelle de fêtes, de bals et de concerts. Nous trouvâmes à la mode, dans cette ville, un jeu aussi plaisant que singulier; cavaliers et dames, filles et garçons, jeunes et vieux, tous ne sortaient de chez eux, pendant les jours gras, que les poches remplies d'anis, et dès qu'on se rencontrait on s'en lançait à l'envi des poignées. Nul ne pouvait éviter ces mitrailles, qui n'excitaient dans la mêlée que de vifs éclats de rire.

C'était sûrement la plus douce et la plus innocente des guerres; cependant, comme il n'en peut point exister sans événements un peu marquants, voici celui dont je fus témoin. Nous étions un jour invités à un grand dîner chez le trésorier général; plusieurs révérends Pères inquisiteurs honoraient ce repas de leur présence, faisant fête aux vins et prenant de bonne grâce leur part à la gaieté des convives. Au dessert, madame la trésorière donne le signal du combat; de tous côtés les anis volent : le rire éclate; mais soudain l'un des inquisiteurs, poussant trop loin sa grosse gaieté et trouvant les anis trop légers, lance au milieu de ce frêle tourbillon une grosse amande.

Ce boulet va frôler tout droit le nez du duc de Laval, qui, n'aimant pas trop les moines ni les mauvaises plaisanteries, riposte par un boulet de vingt-quatre, c'est-à-dire par une grosse orange, qui vient sans respect frapper le révérend Père au visage. Alors les Espagnols consternés se lèvent, les dames s'enfuient, les jeux cessent, le dîner finit; mais le révérend Père, affectant une gaieté que démentait sa physionomie, rassura

tout le monde en recommençant les jeux si gravement interrompus. Je crois que, si nous n'avions pas eu sur cette côte, dans un port voisin, cinq mille amis armés, le Père inquisiteur, moins indulgent, aurait fort bien pu offrir à Laval, pour quelque temps, un de ces logements sombres et frais dont il avait grand nombre à sa disposition.

Le gouverneur, don Fernand Gonzalez, se mêlait souvent à nos danses, à nos concerts, mais en conservant toujours sa dignité; ses manières étaient fort nobles; son esprit était cultivé, son caractère humain, affable et généreux. Accessible à tout le monde, il donnait audience à tous ceux qui la lui demandaient, écoutait leurs plaintes avec bonté et y faisait droit, autant que cela lui était possible. Il connaissait parfaitement les vices de l'administration coloniale, et, si son autorité eût eu plus de latitude, tout aurait bientôt pris, dans ces provinces, une face nouvelle et prospère; mais il ne lui était pas permis d'arrêter l'intendant dans ses opérations fiscales et de gêner l'Inquisition dans les mesures sévères qu'elle prenait pour éteindre toute lumière naissante et pour empêcher tout progrès en civilisation.

Je lui demandai si cette Inquisition avait un pouvoir aussi redoutable qu'on le disait. « N'en doutez point, me répondit-« il. Pour vous en donner une idée, il vous suffira de savoir « que je suis obligé, par mes instructions, de prêter main-forte « à ce tribunal et de mettre à sa disposition les troupes que je « commande, toutes les fois que j'en suis requis, et sans qu'il « me soit permis de m'informer du motif ou de l'objet de « cette réquisition. Au reste, ce fameux tribunal, tant re-« douté, ne verse plus de sang comme autrefois; il châtie « même beaucoup moins qu'on ne le pense; mais il menace « et il effraye, et, s'il ne fait pas beaucoup de mal, il empêche « au moins de faire beaucoup de bien. »

Dans la suite de ces entretiens le gouverneur m'apprit que, par un singulier hasard, l'Amérique espagnole venait d'être

délivrée d'un fléau terrible ; il régnait, de temps immémorial, sur ce continent, une maladie cruelle, contagieuse et réputée incurable ; on l'appelait la *lèpre de Carthagène*. Dès qu'un individu était attaqué de ce mal horrible, qui couvrait la peau d'ulcères, détruisait le sens du tact et conduisait par des douleurs insupportables à une mort lente, tout le monde fuyait ce malheureux, chacun évitait avec horreur son approche. Toute pitié cessait pour lui ; l'amitié l'abandonnait ; la terreur étouffait même la voix de la nature ; il n'avait d'asile que les léproseries, hôpitaux infects, où ses souffrances s'aigrissaient par le spectacle de celles de ses compagnons d'infortune.

Don Fernand Gonzalez me dit que récemment, dans la province de Guatimala, une vieille négresse, chassée inhumainement d'une habitation, parce qu'elle était atteinte de la lèpre, ayant été rencontrée par une tribu sauvage dans les bois où elle errait, elle avait vu avec surprise ces hommes s'approcher d'elle sans crainte et l'emmener avec eux. Arrivée dans leurs cabanes, ils la traitèrent, la guérirent ; mais ils la retinrent en servitude, pour qu'elle n'apprît point aux Européens le secret de sa guérison.

Cependant, cette tribu étant un jour attaquée par une tribu voisine, la pauvre négresse, s'étant échappée pendant le tumulte, avait trouvé le moyen de regagner par les bois son habitation.

Son retour et sa guérison y excitèrent la plus grande surprise. On attribuait cette cure à un miracle ; mais elle apprit à ses maîtres que les sauvages l'avaient guérie en lui faisant avaler chaque jour, pendant trois semaines, un lézard cru et coupé en morceaux. Ce lézard, disait-elle, était fort commun partout.

La nouvelle de cette aventure s'étant promptement répandue dans toutes les provinces du continent espagnol, on avait essayé et pratiqué avec un tel succès le remède du lézard que peu à peu les léproseries s'étaient vidées et que la contagion avait presque totalement disparu. Le gouverneur me fit voir deux

de ces lézards; j'en mangeai même quelques morceaux; sa propriété est, au bout de peu de jours, de donner des sueurs et des salivations si fortes qu'elles emportent le mal en peu de temps.

A mon retour en France je communiquai ce fait à plusieurs médecins, et, ce qui est pénible à dire, c'est qu'ils reçurent avec indifférence cet avis, et qu'ils négligèrent de prendre des informations sur un remède si efficace, et que le gouverneur assurait avoir vu employer avec un grand succès pour guérir des soldats hydropiques.

Je fis enfin connaissance avec le fameux intendant général don Joseph d'Avalos, vrai tyran de cette colonie; il achetait, au nom du roi, toutes les marchandises venant d'Europe, en fixait le prix à son gré, et faisait confisquer toutes celles qu'on ne voulait pas vendre par son entremise; il fixait de même, par un rigoureux tarif, les droits d'exportation des denrées coloniales, faisait payer dix pour cent pour l'entrée dans le port, indépendamment de cinq pour cent d'impôt sur la récolte. En outre, tout bâtiment chargé de cacao, allant en Espagne, était tenu de porter une certaine quantité de *fanègues* pour le compte du roi, ou, pour mieux dire, de l'intendant, qui faisait ainsi cet énorme gain sans aucun déboursé.

De tels moyens pour grossir rapidement sa fortune étaient odieux et pourtant concevables; mais ce qui ne l'est pas, c'est l'absurde fantaisie de cet intendant, qui défendait la culture du coton dans un pays où il vient presque naturellement. Par le même caprice, tandis que dans cette contrée les bœufs étaient si communs qu'un propriétaire, sans être très-riche, les comptait par milliers dans ses possessions, Joseph d'Avalos en défendait l'exportation sous les peines les plus sévères. Aussi cet intendant était parvenu à réunir toutes les opinions en une seule; il n'y avait qu'une voix sur son compte : tout le monde le détestait.

Avant de quitter Caracas je voulus me donner la satisfac-

tion de causer avec un des inquisiteurs, qui savait un peu le français et qui paraissait plus communicatif que ses confrères. Je lui parlai de l'état florissant dans lequel j'avais laissé les peuples de l'Amérique du Nord. « Comment, lui dis-je, souf-« frez-vous que vos provinces, découvertes depuis si long-« temps, soient si fort en arrière des colonies anglaises pour « la civilisation? Entre vos villes on trouve des déserts, les « animaux sauvages s'y multiplient plus tranquillement que « les hommes. La nature vous verse ici tous ses trésors; pour-« quoi les enfouir?

« — Vous m'avez répondu vous-même, reprit le moine, en « me citant les républiques américaines. Nos provinces nous « rapportent suffisamment de richesses et nous restent sou-« mises; si nous étions assez fous pour laisser ces richesses et « la population s'accroître, bientôt nos colonies nous échap-« peraient et deviendraient indépendantes.

« — A merveille, lui répliquai-je avec indignation; il ne me « reste plus, mon révérend Père, qu'un seul conseil à vous « offrir, celui de faire tuer la moitié de tous les enfants qui « naîtront. Vous n'avez pas, je crois, d'autre moyen de « vaincre une nature qui tôt ou tard sera plus forte que vous. » Là, comme on le croira facilement, finit notre entretien.

Après avoir passé une semaine dans cette ville et dans cette vallée charmantes, pour lesquelles le Ciel s'est montré si prodigue et l'administation si avare, l'imagination encore pleine des charmes des belles Espagnoles, du bruit de leurs castagnettes, du son de leurs guitares et des accents de leurs jolies voix, je partis pour me rendre au port de la Guayra, où je trouvai un canot de mon vaisseau *le Souverain*, qui était venu m'attendre et qui devait me conduire le long de la côte à Porto-Cabello.

Bozon et Champcenetz prirent le même parti, ainsi que Matthieu Dumas, qui avait obligeamment tracé pour moi le plan détaillé et très-curieux de notre route de Porto-Cabello à Caracas.

Le port de la Guayra et celui de Porto-Cabello étaient alors les deux seuls où il fût permis aux colons, par le terrible d'Avalos, de porter leurs denrées; mais les habitants échappaient à cette tyrannie en se rendant la nuit dans de petites anses où des contrebandiers de Curaçao les attendaient.

Ces contrebandiers étaient hollandais et bien armés; l'intendant envoyait contre eux de petits bâtiments nommés *bélandres* et des soldats. C'était une petite guerre continuelle; la ruse y triomphait de la force.

Ce commerce interlope fit la fortune de la colonie hollandaise de Curaçao et donna aux créoles du continent quelques moyens de soustraire une partie de leurs richesses à l'impitoyable avidité de don Joseph d'Avalos.

La rade de la Guayra est commode, sûre, et la ville est défendue par des forts très-bien construits; la route de Caracas à cette ville est roide, escarpée, difficile, mais cependant beaucoup plus praticable que tous les autres chemins déjà suivis par nous dans ces montagnes.

Le canot où nous nous embarquâmes était suivi par un autre canot sur lequel étaient montés M. Linch, officier de notre état-major, et le comte Christiern de Deux-Ponts, colonel d'un régiment de quatre bataillons, qui portait son nom.

Un vent frais et favorable nous faisait espérer une courte navigation, lorsqu'à dix lieues de la Guayra nous aperçûmes une frégate qui venait sur nous. Rien ne nous faisait distinguer si elle était anglaise ou française; dans cette incertitude nous crûmes plus prudent d'éviter cette rencontre. Quoique la frégate nous hélât, nous serrâmes la côte de près, évitant avec soin les brisants, et nous fûmes ainsi bientôt hors de toute atteinte.

Le canot qui nous suivait ne nous imita point; l'officier qui le commandait continua sa marche sans crainte, parce qu'il regardait la frégate comme amie; il fut étrangement surpris lorsqu'un ou deux boulets, qui passèrent près du canot, invi-

tèrent impérieusement nos pauvres compagnons à se rendre à bord du bâtiment de guerre.

C'était une frégate anglaise, commandée par un jeune capitaine nommé Nelson, qui depuis ne devint que trop célèbre par la destruction de notre armée navale sur la côte d'Égypte et par d'autres éclatantes victoires.

Mon ami Linch, dans ce moment critique, était fort inquiet, parce que la loi anglaise punit de mort tous ceux qui, étant nés en Angleterre, sont pris en portant les armes contre elle. Il pria donc très-instamment le comte de Deux-Ponts de ne rien laisser échapper qui pût apprendre aux officiers de la frégate, qu'il était né dans les îles Britanniques.

Nelson reçut ces deux officiers avec tant de politesse, les traita si bien et leur fit faire si bonne chère que, malgré leur chagrin, ils prirent assez promptement le parti de se résigner de bonne grâce à leur sort.

Or il arriva que, tenant table longtemps et trouvant le vin bon, ils en goûtèrent un peu trop, espérant sans doute que ses fumées étourdiraient leur tristesse. Le remède produisit son effet; la conversation s'anima, la gaieté devint confiante.

Après divers propos, on parla de l'Angleterre et de Londres; Nelson fit, je ne sais par quel hasard, une ou deux méprises sur quelques noms de rues et sur l'emplacement de quelques édifices; Linch voulu le redresser; on discuta, on disputa. Tout à coup Nelson dit à son interlocuteur, en le regardant avec une sorte de malice : « Ce qui m'étonne, Monsieur, c'est « que vous parlez anglais et que vous connaissez Londres tout « aussi bien que moi.

« — Rien n'est moins étonnant, s'écria le comte de Deux-« Ponts, un peu échauffé par le dîner : car mon ami est né à Londres. » Linch frémit de tout son corps; mais Nelson ne parut point avoir entendu ces paroles indiscrètes, et il changea de conversation, continuant à faire à ses hôtes l'accueil le plus gracieux.

Le lendemain, prenant à part ses deux prisonniers, il leur dit avec une rare obligeance : « Je conçois combien il est pénible « pour le colonel d'un régiment, pour un officier de l'état-« major de l'armée française, de se voir, peut-être au moment « d'une expédition, privés de leur liberté par un hasard imprévu. « D'un autre côté, autant je me croirais honoré de vous avoir « faits prisonniers à la suite d'un combat, autant il est peu « flatteur pour mon amour-propre de m'être emparé d'un canot « et de deux officiers qui se promenaient. Voici donc la résolu-« tion que j'ai prise. J'ai reçu l'ordre d'aller reconnaître, le plus « près possible, dans la rade de Porto-Cabello, votre escadre « qui y est mouillée ; je vais l'exécuter. Si l'on me donne chasse « et que ce soit le vaisseau *la Couronne* qu'on envoie à ma « poursuite, je vous emmène avec moi sans perdre de temps ; « car ce vaisseau est si bon voilier que je ne pourrais lui échapper. « Tout autre m'inquiéterait peu, et, dans ce dernier cas, je vous « promets de laisser à votre disposition une petite bélandre es-« pagnole que j'ai prise récemment, ainsi que deux matelots « qui vous conduiront dans le port et vous rendront à vos dra-« peaux. »

En effet, étant entré peu de temps après dans la rade, comme on ne s'attendait pas à cette visite et qu'une partie des équipages et des officiers étaient à terre, Nelson eut tout le temps d'examiner et de compter à son gré les bâtiments de notre armée navale, et il se passa plus de deux heures avant que la frégate *la Cérès*, que M. de Vaudreuil envoya à la poursuite du bâtiment ennemi, pût mettre à la voile.

Nelson tint sa parole ; le comte de Deux-Ponts et Linch descendirent tranquillement sur l'esquif espagnol et nous rejoignirent, à notre grande surprise comme à leur grande joie.

A mon arrivée à Porto-Cabello, j'avais instruit nos généraux de la rencontre que nous avions faite d'une frégate inconnue ; dès que cette frégate parut à la vue du port, j'obtins la permission de monter a bord de *la Cérès*, qui devait la poursuivre et

la combattre ; Alexandre de Lameth et Bozon s'y embarquèrent aussi.

Mais, avant de parler de cette course, je ne veux pas quitter mon ami Linch sans raconter une anecdote qui donnera tout à la fois une idée de sa bravoure singulière et de l'originalité de son caractère. Linch, après avoir fait la guerre dans l'Inde, servit, avant d'être employé à l'armée de Rochambeau, sous les ordres du comte d'Estaing ; il se distingua particulièrement au siége trop mémorable de Savannah. M. d'Estaing, dans le moment le plus critique de cette sanglante affaire, étant à la tête de la colonne de droite, charge Linch de porter un ordre très-urgent à la troisième colonne, celle de gauche. Les colonnes se trouvaient alors à portée de mitraille des retranchements ennemis ; de part et d'autre on faisait un feu terrible. Linch, au lieu de passer par le centre ou par la queue des colonnes, s'avance froidement au milieu de cette grêle de balles, de boulets, de mitraille, que les Français et les Anglais se lançaient mutuellement. En vain M. d'Estaing et ceux qui l'entouraient crient à Linch de prendre une autre direction ; il continue sa marche, exécute son ordre, et revient par le même chemin, c'est-à-dire sous une voûte de feu, où l'on croyait à tous moments qu'il allait tomber en pièces.

« Morbleu ! lui dit le général en le voyant arriver sain et « sauf, il faut que vous ayez le diable au corps. Eh ! pourquoi « donc avez-vous pris ce chemin où vous deviez mille fois périr? « — Parce que c'était le plus court, » répondit Linch. Après ce peu de mots il alla tout aussi froidement se mêler au groupe le plus ardent de ceux qui montaient à l'assaut.

Linch fut depuis lieutenant général ; il commandait notre infanterie à la première bataille que nous livrâmes aux Prussiens sur les hauteurs de Valmy.

Je reviens à *la Cérès*. Nous eûmes beau forcer de voiles et poursuivre longtemps Nelson, son agile frégate nous échappa. Forcés de cesser une chasse inutile et nous trouvant près

de Curaçao, nous voulûmes nous y rafraîchir ; mais un courant rapide, nous entraînant, nous fit échouer sur un banc de sable, à l'entrée du port. Quelques bâtiments hollandais vinrent à notre secours et nous relevèrent.

Nous restâmes deux jours dans cette île ; j'en parlerai peu ; elle n'offre rien qui puisse satisfaire la curiosité : c'est un roc stérile ; mais l'industrie hollandaise en a fait une riche colonie. Le commerce interlope qu'elle faisait avec le continent y portait tous les trésors que les colons espagnols, opprimés, pouvaient dérober à la surveillance de leur tyrannique administration.

Là nous apprîmes que nos vœux allaient être remplis, et que l'armée navale de M. d'Estaing, quittant enfin Cadix, devait bientôt se réunir à nous, ainsi que l'escadre espagnole de la Havane. Nous nous hâtâmes donc de revenir à Porto-Cabello.

J'y trouvai des lettres de France ; mon père me mandait que le roi m'avait nommé colonel commandant du régiment de Belzunce-dragons, qui prenait dès ce moment le nom de Ségur. Cette nouvelle m'aurait donné une vive satisfaction en tout autre temps ; mais, à la veille d'une expédition pour conquérir la Jamaïque, je ne pouvais supporter l'idée de quitter l'armée, et je résolus d'y rester.

La réunion prochaine de tant de forces et les conséquences d'une vaste combinaison qui allait exposer les possessions anglaises, dans les Antilles, au péril le plus imminent, furent sans doute un des plus puissants motifs qui déterminèrent le ministère britannique à conclure la paix et à reconnaître l'indépendance américaine.

Peu de jours après notre retour à Porto-Cabello, la frégate *l'Andromaque* nous apporta de France la nouvelle que cette paix glorieuse était signée. Bientôt nous mîmes à la voile pour nous rendre au Cap-Français, dans l'île de Saint-Domingue. M. de Vaudreuil voulut que je m'embarquasse avec lui sur le vaisseau amiral *le Northumberland*.

Nous partîmes le 3 avril 1783. En m'éloignant de ce beau continent j'emportai la pensée que son oppression ne durerait pas et qu'il arriverait pour lui des jours d'affranchissement et de prospérité. L'événement a justifié cette prévision. La république de Colombie s'est formée au milieu des orages; le courage a triomphé de la force, et la patience, des obstacles.

Puisse cette nouvelle république, après ses triomphes, jouir intérieurement du bonheur qui ne peut naître que de l'ordre et du respect des lois! Puisse-t-elle, imitant les États-Unis, se souvenir toujours que la liberté a plus à craindre, partout, les passions de ceux qui la servent que celles des ennemis qui l'attaquent!

Le vent était si frais que nous filions douze nœuds par heure, c'est-à-dire quatre lieues. Les calculs de nos marins les avaient trompés, et, la sonde ne leur faisant point reconnaître le voisinage de la côte que leur point indiquait, ils croyaient que les courants nous avaient entraînés dans la Manche.

Cependant M. de Vaudreuil, par prudence, nous faisait courir la nuit des bordées au large. Il avait raison, car un matin, au moment où le jour paraissait, j'entendis M. de Médine, capitaine de notre vaisseau, s'écrier : « Je vois des brisants à tra-« vers les brouillards. »

M. de l'Aiguille, officier d'un mérite supérieur, mais dont la jeunesse était parfois un peu trop confiante, répondit en souriant : « Ces brisants n'existent que dans votre lunette.

« — Jeune homme, répliqua avec colère notre vieux capitaine, « vous êtes major général de l'escadre ; vous pouvez lui donner « les ordres que vous voudrez. Quant à moi, je sais ce que je « dois faire, et, quoique M. le marquis de Vaudreuil soit à « mon bord, c'est moi qui réponds de mon vaisseau. En con-« séquence, je vais donner l'ordre de virer sur-le-champ, car « il n'y a pas une minute à perdre. »

En effet il donna cet ordre, et, tandis que la manœuvre

s'exécutait, le brouillard se dissipant tout à coup comme une toile de théâtre qui se lève, nous vîmes à deux cents toises de nous les *roches des Saints*, où les vagues, frappant avec furie, élevaient leurs gerbes écumantes à vingt pieds de hauteur et sur lesquelles toute notre flotte aurait infailliblement péri. Heureusement l'escadre imita le mouvement de notre vaisseau. Alors, tout péril étant passé, nous arrivâmes en trois heures dans la rade de Brest.

Descendu à terre, je reçus la nouvelle de la nomination de mon père au grade de maréchal de France. J'appris aussi, non sans quelque surprise, que je le trouverais encore ministre, car il occupait ce poste depuis plus de deux ans, et je n'ignorais pas que, de toutes les existences humaines, la vie ministérielle est la plus orageuse, la plus incertaine, la plus chancelante et la plus courte.

On ressent une joie bien vive lorsque, après de longues traversées, on touche d'un pied la terre en repoussant de l'autre le canot qui nous a portés. Je trouve la constance des marins aussi surprenante qu'admirable, et j'ai peine à concevoir l'impatient désir que la plupart d'entre eux éprouvent, après quelques moments de relâche, de se lancer de nouveau sur le perfide Océan. Il semble que ce soit pour eux une passion, un besoin continuel d'agitations et d'émotions.

Pour moi, je ne connais aucun métier plus capable d'aigrir le caractère et de le rendre brusque et chagrin. On y vit dans un état presque perpétuel de contrariété; veut-on aller au nord : le vent vous pousse au sud; désire-t-on dîner : la tourmente ébranle votre table, renverse vos plats; si l'on marche il faut se tenir péniblement en équilibre pour résister au tangage et au roulis.

Jamais un moment de solitude, point de portes pour échapper au bruit et aux importuns, point d'asile pour le travail et pour la rêverie. Si l'espoir de dormir vous console, les cris des matelots, le changement bruyant des manœuvres, les virements

de bord, les secousses violentes du bâtiment, le mugissement des vagues vous réveillent à chaque instant. Enfin, ayant à redouter également l'air, qui peut vous emporter, la terre, où l'on craint d'échouer, une mer sans fond, qui menace de vous engloutir, ne voyant au-dessus, au-dessous et autour de vous, que le ciel et l'eau, vous êtes encore exposé aux périls du feu, que vous bravez sur un bâtiment de bois qui porte un magasin de poudre.

La gloire même est plus soumise sur la mer que partout ailleurs aux caprices du sort, et, pour déjouer les calculs du plus habile et du plus brave capitaine, il suffit d'un calme imprévu, d'une saute de vent, d'une voile déchirée et d'un mât brisé.

Payons donc à nos intrépides marins un juste et triple hommage; ce n'est pas, comme sur terre, au prix seul de leur sang qu'ils acquièrent des lauriers : c'est en s'exilant presque perpétuellement de leurs foyers, en sacrifiant à leurs devoirs tous les plaisirs de famille, de société, tous les plus doux sentiments de la nature; c'est en triomphant non-seulement de leurs ennemis, mais de tous les éléments, qu'ils méritent la palme glorieuse que leur doit une patrie reconnaissante.

Moi qui partageais, comme voyageur, leurs périls, sans espoir de partager leur gloire, je ne saurais exprimer le plaisir que je ressentis en m'élançant sur la terre, en revoyant ma patrie, et en montant dans la voiture qui devait me faire retrouver en peu de jours tous les objets de mon affection. Tout était délices pour moi : l'aspect des champs, la vue des arbres et de la verdure, la pureté de l'air, la fraîcheur des aliments et l'absence de cette eau fétide qui, pendant une longue navigation, peut seule étancher notre soif en révoltant nos sens.

A quelques lieues de Brest, ayant quitté ma voiture pour gravir à pied une montagne assez longue et pour jouir enfin du plaisir de me promener sur un terrain solide, je fus tout

à coup témoin d'une autre joie qui se manifestait par les plus bruyants transports.

J'avais pris sur mon habitation de Saint-Domingue et amené avec moi en France un jeune nègre nommé Aza, âgé de treize à quatorze ans : Tout à coup je le vois sauter, danser, chanter et rire aux éclats. « Quelle est donc, Aza, lui dis-je, la cause « de ces folies? » Alors le négrillon, continuant ses gambades, me dit en me montrant avec sa main des paysans qui bèchaient un champ : « Maître moi, maître moi, mirez là-bas, « li blancs travailler, li blancs travailler, travailler comme nous! »

Cette joie si vive me fit tristement rêver au sort d'une race d'hommes accoutumés, par l'esclavage, à regarder des hommes d'une autre couleur comme une race d'une nature différente de la leur et presque comme des dieux, mais comme des dieux méchants. Le temps a marché : les nègres d'Haïti sont libres; nous ne sommes plus à leurs yeux que des hommes, et ces nègres indépendants ne travaillent plus que pour eux.

Je repris ma course. Les postillons, bien payés, semblaient voler, et mon impatience me faisait croire qu'ils allaient au pas; enfin j'arrivai à Versailles, où je me retrouvai, avec un ravissement qu'on sent, mais qu'on n'exprime pas, dans les bras d'un père vénéré et d'une famille chérie, dont, un mois auparavant, j'étais séparé par un immense abîme.

A la cour comme à Paris, tout est soumis à la mode : cette folle puissance élève ou abaisse passagèrement la valeur de chaque individu, non selon son mérite, mais suivant la plus petite circonstance qui attire sur lui ou en éloigne l'attention.

Dans ce moment un jeune colonel revenu d'Amérique, et témoin des triomphes d'une république nouvelle, devenait un objet de curiosité et de bienveillance. La position de mon père rendait pour moi cette distinction momentanée plus remarquable.

Peu d'heures après mon arrivée, la reine eut la bonté de me

faire dire de venir la voir chez madame la duchesse de Polignac, où elle dînait. Elle ajouta à cette faveur, lorsque je fus près d'elle, les paroles les plus obligeantes sur le compte qu'on lui avait rendu de ma conduite, paroles auxquelles la grâce qui lui était naturelle attachait un nouveau prix. Elle me parla des succès de nos armées sur terre et sur mer, et des avantages d'une paix glorieuse pour la France, avec la fierté et le sentiment d'une reine, et d'une reine française.

Quelques jours après, M. le comte de Vergennes m'entretint longtemps de la situation intérieure des États-Unis et de l'esprit public de ce pays. Sa prévision sur les destinées futures de cette nouvelle république et sur l'influence que pourraient en ressentir bien d'autres contrées était claire, sage, profonde : les événements l'ont prouvé et le prouvent de plus en plus.

Cependant, en me parlant avec éloges de mes dépêches, que mon père lui avait lues, je vis qu'il ne partageait pas mon opinion sur la probabilité d'une prochaine révolution dans l'Amérique espagnole ; il croyait qu'elle en serait garantie par l'ignorance des habitants de ces grandes colonies et par la puissance du clergé.

Je m'aperçus, dès ce premier entretien, qu'il avait formé le dessein de me faire entrer dans la carrière diplomatique, soit que, par une prévention favorable, il crût pouvoir m'y employer utilement, soit qu'il voulût, par ce moyen, réparer envers mon père quelques torts qui avaient précédemment mis entre eux un refroidissement momentané.

M. de Vergennes était un homme instruit, adroit, sage dans sa politique, modeste dans son extérieur, simple dans son langage ; mais qu'elle est la sagesse qui peut constamment éviter toute tentation? Il avait eu des vues ambitieuses dont se seraient blessés ses collègues : tout s'arrangea.

L'habile politique de M. de Vergennes avait eu un plein succès ; la sagesse de ses mesures avait contribué à la pacification de la Russie et de la Turquie, de la Prusse et de l'Au-

triche, et prévenu ainsi une guerre continentale dans laquelle nous nous serions vus entraînés.

Ayant trouvé le moyen de déjouer les efforts du cabinet britannique, une ligue puissante s'était formée sous notre direction en faveur de la république des États-Unis, tandis que, pour soutenir cette redoutable lutte, l'Angleterre, dépourvue d'alliés, s'était vue réduite à ses propres forces. Enfin une paix honorable venait de couronner des travaux glorieux; elle enlevait treize grandes provinces à notre éternelle rivale, rendait à nos alliés des villes, des colonies, des îles qu'ils avaient perdues, nous faisait reprendre une grande influence en Europe, et nous replaçait au rang dont la faiblesse du règne de Louis XV nous avait fait descendre. Louis XVI jouissait par là d'une prééminence conforme à son caractère vertueux, celle d'un monarque modéré, puissant et pacificateur.

Peu de semaines après, le roi, travaillant avec mon père, fit une promotion de dix maréchaux de France, dans laquelle les deux ministres de la guerre et de la marine étaient compris; le roi voulut seulement que cette promotion restât quelque temps secrète.

La fin du dix-huitième siècle voyait germer les semences d'une guerre fatale entre la philosophie et le clergé, entre la noblesse et le peuple, entre le pouvoir et la liberté, entre l'ancien ordre social et un ordre social tout nouveau. Les premières hostilités s'annonçaient par les vives remontrances de grands corps de magistrature, et par la faveur que l'opinion publique accordait aux arrêts, aux discours et à tous les écrits de ceux qui frondaient le gouvernement.

Dans cette disposition, M. de Calonne, nommé ministre, devait nécessairement plaire à la cour, qui, jugeant du présent par le passé, comptait sur son dévouement. En même temps il devait, par les mêmes motifs, exciter la méfiance du parti parlementaire et philosophique, contre lequel, pour ainsi dire, il avait fait ses premières armes.

M. de Calonne connaissait sa position, mais rien ne l'effrayait ; se fiant sur son adresse, il espéra conserver ses partisans, ramener ses ennemis, réunir tous les suffrages, et il faut convenir qu'à son début le succès parut justifier cet espoir. Il aplanit les premiers obstacles, et fit facilement face aux premiers besoins. Il montra le trésor plein à ceux qui l'avaient laissé vide, et l'arriéré fut soldé. Saint-Cloud et Rambouillet furent achetés et payés. La monnaie fut refondue. Un emprunt de cent vingt millions répandit partout l'apparence de la richesse et de la prospérité.

Aux yeux fascinés par de telles illusions, les périls de l'État, qu'elles aggravaient réellement, furent déguisés et disparurent. Il semblait qu'on fût sous le charme d'un enchanteur ; les louanges ne tarissaient pas. A la cour surtout, les amis du ministre étaient dans l'enthousiasme ; l'un d'eux, M. le baron de Talleyrand, disait un jour à M. de la Fayette : « J'étais per-« suadé que le bien de l'État serait l'ouvrage de cet homme-« là ; mais je n'aurais jamais cru qu'il le fît si vite. »

Ce qui doit paraître plus surprenant, c'est que M. de Vergennes, homme d'État, dont la circonspection, la gravité, l'expérience, la simplicité presque bourgeoise de mœurs et de langage contrastaient si fortement avec la légèreté, l'audace, la vivacité et l'élégance des formes de M. de Calonne, que M. de Vergennes, dis-je, fut séduit, entraîné comme un autre, et partagea pleinement la confiance présomptueuse du nouveau contrôleur général.

Quoi qu'il en soit, l'argent venant de reparaître, les plaintes ayant cessé, les félicitations générales et la joie universelle ayant remplacé les sinistres présages et les cris de détresse, je trouvai, à mon retour, la cour et la société de Paris plus brillante que jamais, la France fière de ses victoires, satisfaite de la paix, et le royaume avec un aspect si florissant, qu'à moins d'être doué du triste don de prophétie, il était impossible d'entrevoir l'abîme prochain vers lequel un courant rapide nous entraînait.

Non contents de nous laisser bercer par les rêves de cette félicité trompeuse, notre imagination nous emportait de chimères en chimères. Ce n'était pas assez d'avoir vengé nos affronts, d'avoir rendu le nord de l'Amérique indépendant, et d'avoir repris en Europe par les armes notre rang et notre prépondérance; fiers de notre siècle, de sa philosophie et des découvertes dues à son génie, nous crûmes un moment, en suivant les traces hardies de Montgolfier, de Charles et de Robert, conquérir l'empire des airs, en même temps que la baguette semi-magique de Mesmer nous inspirait l'espoir de trouver un remède universel pour guérir tous les maux de l'humanité.

En vérité, quand je me rappelle cette époque de songes décevants et de savantes folies, je compare l'état où nous nous trouvions alors à celui d'une personne placée sur le haut d'une tour, et dont les vertiges, produits par la vue d'un immense horizon, précèdent de peu d'instant la plus effroyable chute.

Au reste, ce qu'on voyait, non de chimérique, mais de très-réel, c'était l'étonnante activité de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de la navigation, les progrès rapides de notre littérature, de notre philosophie, de nos connaissances en physique, en mécanique, en chimie, enfin de tout ce qui peut perfectionner la civilisation d'un peuple, en multipliant ses jouissances.

L'adversité est sévère, méfiante et chagrine : le bonheur rend indulgent et confiant; aussi, à cette époque de prospérité, on laissait parmi nous un libre cours à tous les écrits réformateurs, à tous les projets d'innovation, aux pensées les plus libérales, aux systèmes les plus hardis. Chacun croyait marcher à la perfection, sans s'embarrasser des obstacles et sans les craindre. Nous étions fiers d'être Français, et plus encore d'être Français du dix-huitième siècle, que nous regardions comme l'âge d'or, ramené sur la terre par la nouvelle philosophie.

Le bandeau des illusions couvrait tout, même le front royal. Frédéric le Grand et Catherine II ne suivaient pas à la vérité bien franchement les conseils de nos Platons modernes, mais ils les louaient et les consultaient. Joseph II, sans les consulter, adoptait leurs doctrines et marchait plus vite qu'eux. Il tentait imprudemment ce que les philosophes ne faisaient que projeter.

Depuis mon retour en France, je jouissais plus rarement qu'autrefois de la vie active et brillante de Paris. Mon père, me retenant à Versailles, m'enchaînait à son ministère, où j'étais contraint à un travail journalier et assidu.

Je me souviens qu'animé du désir de réformes et d'innovations qui étaient à la mode en ce temps, je parlai très-vivement à mon père du froid accueil qu'il faisait, disait-on, au plus grand nombre de ceux qui lui présentaient des projets, et je m'étendis avec complaisance, à cette occasion, en lieux communs philosophiques, sur la difficulté de faire parvenir la vérité aux palais des rois et dans les cabinets de leurs ministres.

Mon père sourit, ne me répondit rien, et m'envoya le lendemain l'ordre de prendre dans ses bureaux tous les mémoires et projets qui lui étaient adressés pour des réformes et de nouveaux systèmes de tactique ou d'administration. J'en fus d'abord très-content ; mais je ne tardai pas à sentir que ce que j'avais regardé comme un plaisir était une utile leçon et une punition assez sévère.

En effet, on ne saurait donner une idée de la foule de platitudes, de sottises, de tristes folies, contenues dans les innombrables dossiers dont l'analyse m'était imposée. Faisant contre fortune bon cœur, je parus prendre assez fièrement mon parti. Je profitai, d'un air triomphant, de cinq ou six mémoires utiles, composés par des hommes instruits et sages ; mais je m'aperçus que mon père les connaissait avant moi, car il s'entretenait fréquemment avec les hommes habiles qui pouvaient l'éclairer : ainsi ma présomption, vaincue dans son dernier retranchement,

demanda grâce, et je fus débarrassé de mon fardeau ; on m'en dédommagea même en me confiant des travaux plus importants et plus secrets.

Je reçus alors, ainsi que tous les colonels français qui avaient fait la guerre dans les États-Unis, l'autorisation de porter la décoration de l'association américaine de Cincinnatus, que nous envoyait l'illustre général Washington.

Ce général en informa M. le comte de Rochambeau par la lettre suivante datée du 29 octobre 1783 : « Monsieur, les of-« ficiers de l'armée américaine, dans le dessein de perpétuer « cette amitié mutuelle qui a été formée durant le temps du « danger et de la détresse commune, et pour d'autres desseins « mentionnés dans l'institution, se sont, avant leur séparation, « associés dans une société d'amis, sous le nom de *Cincinna-« tus ;* et, m'ayant honoré de l'office de leur *président général*, « c'est une partie de mon devoir bien agréable de vous informer « que la société s'est fait l'honneur de vous considérer, ainsi que « les généraux et les colonels de l'armée que vous comman-« diez en Amérique, comme membres de la société.

« Le major l'Enfant, qui aura l'honneur de vous remettre « cette lettre, est chargé, par la société, de l'exécution de « ses ordres en France, et il est également chargé de vous « remettre une des premières *marques* qui seront faites. Il l'est « aussi de vous délivrer les *ordres* pour les gentilshommes de « votre armée ci-devant mentionnés, que je prends la liberté « de vous prier de leur présenter au nom de la société. Aus-« sitôt que le diplôme sera fait, j'aurai l'honneur de vous l'a-« dresser. »

Cette décoration était un aigle d'or suspendu à un ruban bleu bordé de blanc : d'un côté Cincinnatus était représenté quittant ses rustiques foyers pour prendre ses armes comme dictateur ; de l'autre, on le voyait déposant son glaive, son bouclier, et reprenant sa charrue.

Une telle décoration, si nouvelle, si républicaine, en brillant

au milieu de la capitale d'une grande monarchie, pouvait donner beaucoup à penser; mais nul n'y songeait. Quelque évidente que fût l'impression produite par la vue de ce signe de liberté, nous n'étions occupés que du plaisir de montrer sur notre poitrine cette palme guerrière et de fixer sur nous, dans les promenades publiques, les regards d'une foule d'oisifs que la moindre nouveauté attire et rassemble.

A leurs yeux cette décoration ne paraissait qu'un nouvel ordre de chevalerie; et, par routine, confondant les institutions démocratiques avec les distinctions aristocratiques, on donnait vulgairement, à la ville comme à la cour, à cet emblème de l'égalité et de la liberté le nom d'*ordre*, de sorte qu'on l'appelait assez ridiculement l'*ordre de Cincinnatus*.

Ce qu'il y eut même de plaisant, c'est qu'un colonel, homme très-distingué par sa naissance, excellent officier, mais dont l'instruction avait été négligée, et qui se faisait remarquer par des fautes de langue très-comiques, me dit, quand je fus nommé commandeur de Saint-Lazare et chevalier de Saint-Louis : « Te voilà, mon ami, bien riche en saints, car tu en as trois : « *saint Louis*, *saint Lazare* et *saint Cinnatus*. Mais pour ce « dernier saint, je me donne au diable si je sais où nos amis « de l'Amérique ont été le déterrer. » Or notez que lui-même avait été en Amérique, et venait de recevoir cette décoration.

Tandis qu'un gouvernement monarchique, en Europe, adoptait ainsi sans nulle crainte, au sein de son armée, ce signe mémoratif du triomphe d'un peuple contre un roi, cette institution produisait en Amérique un effet tout contraire. La liberté au berceau est pour le moins aussi jalouse que l'amour naissant. Une distinction quelconque choquait les amis de l'égalité, et les guerriers américains, qui venaient de verser leur sang pour fonder et défendre la république, excitèrent la méfiance des républicains, leurs compatriotes, dès qu'ils osèrent se distinguer d'eux par un simple ruban.

Il est vrai que les membres de l'association des Cincinnati

avaient commis une faute : désirant perpétuer avec leurs noms le souvenir de leurs travaux et de leurs exploits, ils annonçaient que cette décoration serait héréditaire dans leurs familles. Partout l'alarme se répandit ; on croyait voir, dans ce mouvement de fierté militaire, une pensée vaniteuse et le germe dangereux d'une noblesse future.

Vainement, pour rassurer l'opinion, on invoquait la décoration elle-même, qui retraçait visiblement aux militaires le devoir de renoncer à toute autorité, à tout commandement, et de rentrer, comme Cincinnatus, dans les rangs des simples citoyens, après avoir rendu à la patrie les services exigés par elle : l'impression était faite et ne pouvait s'effacer. Il fut officiellement défendu d'établir aucune distinction héréditaire.

L'association subsista cependant, et subsiste encore aujourd'hui, mais comme simple confrérie, comme un souvenir de la fraternité d'armes établie pendant la guerre de l'Indépendance. Les membres de cette association qui vivent encore, craignant d'inspirer même l'ombre d'un soupçon à leurs concitoyens, ne portent cette décoration qu'une ou deux fois par an, dans les jours consacrés à la commémoration de celui où l'indépendance fut proclamée. Au reste, toute méfiance a disparu, et déjà même une nouvelle ville, fondée sur les bords de l'Ohio, et dont la population s'élève à quatorze mille âmes, porte le nom de *ville des Cincinnati*.

Je retrouvai avec plaisir dans Paris un de nos compagnons d'armes, le duc de Lauzun, qui depuis, portant le nom de duc de Biron, combattit pour la république française, comme il avait combattu pour la république américaine, et vit ses services payés par la féroce ingratitude de la Convention, qui l'envoya à l'échafaud.

Son caractère offrait le mélange singulier de l'ambition et de l'amour du plaisir, de la bravoure et de la mollesse, des formes d'un courtisan français et des habitudes indépendantes d'un pair d'Angleterre. Galant comme un héros de roman, il au-

rait voulu aussi être un héros d'histoire, mais la fortune le trahit ; il était d'ailleurs un peu trop léger pour la fixer.

La bonté de son cœur, l'aménité de son caractère le rendaient tout à fait déplacé dans un temps de violence et de passions brutales. Dans d'autres circonstances il se serait vu, pour atteindre à la gloire, secondé par la juste affection des soldats. Nul ne la méritait mieux que lui ; un trait suffira pour le peindre.

En Amérique, près d'Yorktown, ayant, à la tête de sa légion chargé et culbuté les dragons de Tarleton, comme ceux-ci reçurent un renfort, il fut obligé de se retirer. Dans sa retraite, restant à la queue de sa colonne, il s'aperçut qu'un de ses hussards, demeuré en arrière, était entouré par trois dragons anglais qui le sabraient. Aussitôt Lauzun s'élance sur eux, en tue un, blesse l'autre, et met en fuite le troisième. Le hussard, délivré, mais criblé de blessures, rejoignit sa troupe.

Tout le monde ignorait cette action brillante et généreuse. Le même sentiment qui inspire de telles actions porte à les taire : le hasard découvrit celle-ci. Peu de jours après, Lauzun, faisant comme colonel de jour la visite de l'hôpital, fut appelé par un hussard presque mourant. Ce soldat puisant dans sa reconnaissance un reste de force, serre les mains de son colonel, les mouille de larmes, et raconte à tous ceux qui entouraient son lit ce que son libérateur avait fait pour le sauver.

Une âme si noble méritait bien ce léger tribut d'éloges ; on lui a rendu un funeste service en imprimant ses Mémoires. Ses bonnes qualités n'auraient pas été ternies par les torts qu'on lui reproche, si, en s'entourant d'autres amis, il eût mieux su apprécier une femme angélique que le sort lui avait donnée. Mais cet esprit original et indépendant regardait la bonne compagnie, qui le gênait, comme une entrave à sa liberté : sentiment dangereux ; car il porte à éviter ce qui nous contient ; et, chose bien étrange, cet homme spirituel ne pouvait s'accoutumer à la très-spirituelle, mais un peu dominante société des amies de la duchesse de Lauzun.

Cependant on peut assurer qu'il était difficile de rencontrer en aucun lieu de l'Europe une société plus aimable, plus vive, plus animée, et d'un goût aussi délicat que celle des princesses de Poix, de Bouillon et d'Hénin. On y voyait réuni tout ce qui peut plaire. C'était l'image d'une ancienne cour rajeunie par des grâces nouvelles.

J'employais avec ardeur le peu de jours de loisir que me laissait mon père, à parcourir de nouveau, dans Paris, ces cercles nombreux et variés de tous rangs, qui offraient tant de jouissances diverses à l'esprit. Cependant, attiré par une juste curiosité à l'Académie française, une de ses séances pour la première fois m'attrista : Lemierre y lisait quelques fragments de sa tragédie de *Barnewelt*. En entendant les rudes accents de ce poëte, par lesquels je me sentais cahoté comme un voyageur dans un mauvais coche, je craignis un moment de voir notre langue redevenir celtique et barbare.

Lemierre n'était pas sans talent; on trouvait dans ses ouvrages d'intéressantes situations, une verve assez vive et de nobles pensées; mais jamais homme ne fut plus malheureux en consonnes; elles se rencontraient et se choquaient dans ses vers si bizarrement qu'on pouvait douter quelquefois si c'était du français qu'on entendait.

Il suffit d'en rappeler un exemple assez connu : voulant peindre ces lanternes magiques portées sur les épaules de ceux qui les montrent, ou sur de petites roues, il s'exprimait ainsi :

Opéra sur roulette et qu'on porte à dos d'hommes.

Ne semblerait-il pas que c'est un vers latin qu'on entend?

L'idée la plus claire se trouvait, dans ce poëte, obscurcie par les formes dans lesquelles il l'enveloppait; on en trouvera la preuve dans ces quatre vers qu'il avait composés sur Henri IV :

Élevé loin des cours et le malheur pour maître,
Plus tard il devint roi, plus il fut fait pour l'être.

Souverain par le droit, par le cœur citoyen,
Il fut son propre ouvrage, et nous-mêmes le sien.

Malheureusement ces tournures et ces ellipses étranges, dont on riait alors, trouvent aujourd'hui trop d'imitateurs. Quelques jeunes écrivains, que la nature a doués d'un vrai talent, prétendent que la langue n'est pas et ne peut être fixée. Ils essayent de donner à la nôtre la rapidité et les inversions de la langue latine, quoique contraires à son essence; et, voulant former une école nouvelle, ils bravent les règles, et comptent pour peu de chose la clarté, premier mérite du style. Qu'ils prennent garde de ressembler un jour au bon roi Shahabaham, qui disait si naïvement : « Vous ne me comprenez pas, mais cela m'est « égal, je me comprends bien moi-même. »

Je me dédommageai bientôt des vers de Lemierre en écoutant, dans plusieurs maisons, notre Virgile français, l'abbé Delille, si fécond en chefs-d'œuvre, et qui donnait à tous les objets qu'il voulait peindre, tant d'âme, de grâce et d'harmonie.

Ce poëte, émule d'Homère et aveugle comme lui, ne laissait jamais lire ses vers inédits : il les déclamait, et craignait cependant encore qu'on ne les retînt, qu'on ne les copiât, et qu'un plagiaire ne s'en enrichît. Un jour, madame la baronne Dubourg, son amie, femme très-aimable, voulut lui faire la petite malice d'en écrire quelques-uns tandis qu'il les récitait. A cet effet, elle prit une plume de corbeau très-fine et commença. Tout semblait réussir à son gré, lorsque le malin poëte, entendant le léger frottement de cette plume sur le papier, s'arrête et s'écrie :

Et tandis que je lis mes chefs-d'œuvre divers,
Le corbeau devient pie et me vole mes vers!

Nous perdîmes, cette même année, un illustre académicien, un grand géomètre, un philosophe profond, un écrivain noble,

énergique, rapide, ingénieux, piquant, franc sans rudesse, désintéressé sans affectation : D'Alembert mourut.

La fortune ne pouvait l'éblouir : recevant modestement les plus magnifiques offres de l'impératrice Catherine II pour se charger de l'éducation de son fils, il les avait refusées sans orgueil, n'alléguant d'autre motif d'un tel refus que son amour pour son pays, dont il ne voulait pas s'éloigner.

C'était chez ce secrétaire perpétuel de l'Académie que se réunissaient fréquemment les hommes de la cour les plus instruits, les savants, les hommes de lettres, les artistes célèbres et tous les partisans de cette nouvelle philosophie dont il semblait, depuis la mort de Voltaire, tenir le sceptre.

D'Alembert se faisait estimer par son désintéressement, par sa probité, par la fierté de son caractère. Sa conversation, très-instructive, était souvent aiguisée par un sel plus satirique qu'attique ; on y démêlait un léger fond d'amertume, trop ordinaire aux hommes que leurs talents auraient pu placer dans les premiers rangs de l'état social, et que leur naissance classe dans des rangs inférieurs.

La gloire même, quand on l'obtient, n'efface jamais complétement ce sentiment de susceptibilité, germe trop fécond de la discorde qui a existé de tout temps entre les patriciens et les plébéiens. Le vice radical des uns est un ridicule dédain, celui des autres une envie non moins ridicule ; car enfin, entre les avantages d'une noblesse due au hasard et ceux d'une élévation due au talent et au mérite personnel, ce sont certainement les derniers qui devraient être un objet d'envie.

On ne saurait croire combien, dans ce moment de guerre contre les préjugés, de passion pour le bien général, d'ardeur pour une perfectibilité peut-être chimérique, de tendance à ramener sur un vieux monde l'égalité primitive ; combien, dis-je, les modernes philosophes faisaient d'accueil aux jeunes nobles qui se montraient disposés à devenir leurs disciples, et à quel point ils trouvaient naturellement le secret d'exalter nos âmes

et notre imagination par l'encouragement de leurs éloges.

Ces hommes, consultés, respectés comme des oracles par l'Europe savante, distribuaient en quelque sorte la renommée, et notre présomption nous élevait incroyablement dans notre propre opinion, lorsque nous étions loués par eux.

Pour en donner un exemple utile à d'autres amours propres, bien que ce soit peut-être à mes dépens, je dirai que rien dans ma vie ne me flatta plus vivement qu'une lettre de D'Alembert que j'ai conservée. Elle était écrite par lui au chevalier de Chastellux, qui lui avait montré un de mes premiers essais en littérature.

Voici cette lettre : « Je suis enchanté, mon cher ami, de « l'écrit que vous m'avez prêté ; il est plein d'intérêt, de sen- « sibilité, d'honnêteté, et, ce qui est rare à cet âge, de philo- « sophie et de goût. L'auteur mérite que tous les honnêtes « gens l'aiment, l'estiment et s'intéressent à lui. Quelle distance « de lui à presque tous les jeunes gens de son état! Je l'aime « et le respecte sans le connaître, et, grâce au sentiment de « vertu dont il me paraît pénétré, je crois n'avoir pas besoin « de faire pour lui la prière de Cicéron pour César dans *Rome* « *sauvée*:

« Dieux, ne corrompez pas cette âme généreuse.

« Bonjour, mon cher et illustre ami et confrère ; je vous « embrasse aussi tendrement que je vous aime.

« Ce mardi, 1^er^ décembre 1778. »

Mesmer et son baquet magique occupaient alors tout Paris.

Mon dessein n'est pas d'entrer dans la discussion d'un système pour et contre lequel on a tant écrit; il me suffira sans doute de dire que j'ai vu, en assistant à un grand nombre d'expériences, des impressions et des effets très-réels, très-extraordinaires, dont la cause seulement ne m'a jamais été suffisamment expliquée.

On ne tarda pas dans Paris à s'occuper d'une lutte plus grave que celle des adversaires de Mesmer contre son système et ses disciples. Un autre semi-magicien, M. de Calonne, vit le voile des illusions qu'il étendait sur nous menacé par les traits de lumière que lançait du fond de sa retraite un homme d'État célèbre et disgracié.

Le fameux ouvrage de M. Necker sur l'administration des finances parut : c'était la première fois peut-être qu'il était arrivé de rencontrer ce mélange de morale et de calculs, de nobles pensées et de chiffres, de maximes philosophiques et de comptes de recettes et de dépenses. Ce livre eut un succès aussi général que rapide.

Jusque-là cet *arcanum imperii*, ce sanctuaire qui recelait dans son ombre les mystères de l'homme d'État, les vrais et secrets éléments de la force ou de la faiblesse d'un gouvernement, avait été comme impénétrable. On n'osait, on ne désirait pas même approcher d'un lieu si inconnu, si sec, si aride, et les Français, peu disposés à se livrer aux études d'une matière qui intéressait si faiblement l'âme et l'esprit, laissaient, sans s'en inquiéter, administrer leurs finances avec une insouciance pareille à celle d'un enfant pour les livres de comptes de l'intendant de sa famille.

M. Necker opéra par son livre une véritable révolution ; il eut des lecteurs dans les salons, dans les boudoirs comme dans les cabinets. Ce fut un pas très-notable vers la liberté ; car elle commence à naître dès que les finances et la législation, cessant d'être l'affaire privée des gouvernants, deviennent l'affaire publique, *res publica*.

Les admirateurs de cet ouvrage non-seulement furent nombreux ; mais, ce qui est plus rare, ils furent constants, ce qui venait surtout du mérite personnel de son auteur. On n'admire longtemps un homme public que lorsqu'on lui suppose un noble et grand caractère.

M. de Calonne se défendit avec des armes plus brillantes

que fortes ; la partie n'était pas égale : il ne faisait qu'un replâtrage bien verni, tandis que son rival enseignait l'art de rebâtir solidement l'édifice financier ; les paroles de l'un ne donnaient que des espérances trompeuses ; l'écrit composé par l'autre était fécond en principes et en vérités.

Quoique la jeunesse ne restât plus indifférente à ces importants débats, la politique, et celle surtout qui nous offrait encore quelques chances de guerre, plaisait davantage à nos esprits, et fixait principalement notre ardente imagination. On parlait déjà de différends assez sérieux qui s'élevaient entre la cour de Vienne et la république des Provinces-Unies. On disait que la guerre en serait peut-être le résultat, et que la France ne pourrait éviter d'y être entraînée.

Les hommes clairvoyants et mûrs s'en alarmaient ; la jeunesse militaire en était charmée ; et, lorsque je rejoignis le régiment de Ségur, que je commandais, je le trouvai rempli d'ardeur : chacun croyait qu'avant un an nous serions en campagne.

Tous les corps qui n'avaient pu être employés ni dans l'Amérique ni dans l'Inde brûlaient du désir de sortir d'une inaction qui durait depuis vingt ans ; inaction aussi insupportable pour les Français qu'elle l'était autrefois, selon les anciens auteurs, pour les Germains et pour les Francs. La paix est le rêve des sages ; la guerre est l'histoire des hommes. La jeunesse écoute avec tristesse celui qui prétend la mener au bonheur par la raison ; elle suit avec un invincible attrait ceux qui, tout en l'égarant, l'entraînent à la gloire.

De retour à Paris, j'appris de mon père qu'une nouvelle carrière devait s'ouvrir devant moi. M. de Vergennes l'avait pressé de me faire entrer dans la diplomatie ; il me destinait, dès mon début, à l'un des postes alors les plus importants, celui de ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire du roi à la cour de Russie.

Dans le premier moment, cette proposition me satisfit moins qu'elle ne me surprit. Mon amour-propre pouvait bien être

flatté de voir qu'un ministre si universellement estimé conçût une opinion assez avantageuse de mon esprit et de ma prudence pour me confier une telle mission, dans des circonstances où l'on aurait dû ne la donner qu'à un homme plus mûr et d'un talent éprouvé.

Mais un instant de réflexion suffisait pour comprimer ce mouvement de vanité; je me rappelai que je vivais dans une monarchie, que j'étais fils d'un ministre, et que dans les cours la position fait tout. Trop souvent on y cherche, non l'homme propre à quelque grand emploi, mais l'emploi qui convient à l'homme en faveur.

Je crois que M. de Vergennes pensait du bien de moi; mais, ce qui me paraissait plus certain, c'est qu'il voulait obliger mon père, et espérait que tous deux nous pourrions lui être utiles.

Quoi qu'il en soit, je ne vis d'abord dans ce changement de carrière qu'un dérangement complet dans ma vie, dans mes projets, dans mes goûts, dans mes études, un long éloignement de mon pays, et un fardeau qui, tout en comprimant ma liberté, serait peut-être disproportionné à mes forces; car je n'étais nullement préparé à paraître avec succès sur une scène où devaient se traiter et se discuter les plus grands intérêts de l'Europe.

Il fallait quitter l'épée pour la plume, la philosophie pour la politique, la franchise pour l'adresse, l'enjouement pour la gravité, les plaisirs pour les affaires, et travailler en conscience au maintien de la paix, tandis qu'alors je désirais ardemment la guerre, objet très-naturel des vœux d'un jeune colonel.

Je confiai à mon père tout ce que j'éprouvais à cet égard; mais il me blâma complétement. « Vous ne quitterez point « l'état militaire, me dit-il; beaucoup d'exemples doivent vous « apprendre que chez nous la carrière des armes et celle de la « politique ne sont point nécessairement séparées. » Et il me cita MM de Belle-Isle, de Villars, de Richelieu, et beaucoup d'autres.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, pour arriver un jour au conseil et « aux places les plus éminentes de l'administration, on marche « lentement par les emplois militaires; car on y est dans une « foule qu'on a peine à percer, tandis que, dans les ambas- « sades, on peut s'élever très-vite, n'ayant à lutter qu'avec un « petit nombre de rivaux. Au lieu des détails d'un régiment, « vous allez, dès votre début, être chargé des grandes affaires « du gouvernement, des premiers intérêts de notre politique; « c'est passer en un instant de la jeunesse à la maturité, et « d'un rang ordinaire dans la société à celui d'un homme « d'État. »

Mon respect pour ses lumières et mon habitude de lui obéir me décidèrent, plus que ses raisonnements, à me résigner. Ce mot peut paraître singulier; c'était pourtant une vraie résignation, puisqu'elle contrariait tous mes penchants.

Au reste, ma nomination n'était pas encore aussi certaine que mon père l'avait cru : l'ambassade de Russie était désirée et demandée par le comte Louis de Narbonne, homme très-remarquable par sa grâce et par son esprit. Madame Adélaïde, tante du roi, et dont M. de Narbonne était le chevalier d'honneur, appuyait avec chaleur ses démarches, et son crédit sur l'esprit de Louis XVI rendait le choix très-incertain.

Cependant, après quelques irrésolutions, la reine secondant les vues de M. de Vergennes, parla en ma faveur, et je fus nommé. Dès ce moment, changeant avec regret toutes mes habitudes, allant rarement à Paris, me fixant à Versailles, je me livrai assidûment, dans les bureaux des affaires étrangères, aux études qui m'étaient nécessaires pour justifier, par quelque mérite réel, la préférence qui m'était donnée.

Un de mes premiers soins fut de demander des conseils à l'un des collègues de mon père, M. le baron de Breteuil, alors ministre de Paris. Il avait été successivement ministre de France à Pétersbourg, ensuite ambassadeur à Naples, à la Haye, et enfin à Vienne. La reine lui donnait un grande part dans sa

confiance ; ce qui fut un peu plus tard, à l'epoque de l'affaire du collier, un vrai malheur pour elle.

M. de Breteuil savait parfaitement représenter et tenir un grand état sans déranger sa fortune : connaissant l'art de marcher d'un pas ferme sur le terrain glissant de la cour, il imposait au public par son ton tranchant, et plaisait aux princes en cachant son adresse sous les formes d'un apparente brusquerie.

La lecture des correspondances me fut plus utile que sa conversation. Vingt années, qui s'étaient écoulées depuis sa mission à Pétersbourg, avaient effacé de son souvenir une partie des faits qui auraient pu m'être utiles. L'infidélité de sa mémoire me surprit un jour étrangement : je m'entretenais avec lui de la révolution qui avait détrôné Pierre III et couronné Catherine II; alors il se complut à m'en raconter tous les détails comme l'aurait fait un témoin oculaire, à me peindre les différents personnages de cette scène tragique, et à me démontrer que, sans ses conseils, le dénoûment de ce drame, qui n'était d'abord qu'une intrigue de jeunes gens, aurait été très-funeste à l'impératrice ; enfin, à l'entendre, il avait tout prévu, tout surveillé.

Or, jugez de mon étonnement ! je venais le matin même de lire la correspondance ministérielle de cette époque, et voici ce que j'y avais vu : au moment où les Orloff et les autres conjurés méditaient leur entreprise, comme ils manquaient d'argent, ils engagèrent Catherine à faire des démarches pour obtenir de M. de Breteuil, ministre de France, quelques moyens de crédit.

Ce ministre s'y refusa, regardant comme une folie les projets qu'on lui laissait entrevoir ; son erreur même sur ce point fut telle, que, loin de prévoir le grand événement qui se préparait, et profitant d'un congé qu'il avait obtenu, il partit pour revenir en France.

Il était à Vienne lorsqu'il apprit la révolution de Pétersbourg ;

et en même temps un courrier de Versailles lui apporta l'ordre un peu sévère de retourner sur-le-champ en Russie, où, comme on le croit bien, il ne trouva pas l'impératrice disposée très-favorablement pour lui : elle ne pouvait oublier qu'il avait refusé de la secourir dans sa détresse. Cependant, comme il avait été dans la confidence de ses sentiments pour le comte Poniatowski et de ses chagrins, il continua à en être assez bien traité.

Voyez comme la mémoire se plie aux fantaisies de l'amour-propre : M. de Breteuil ne pouvait ignorer que j'avais tous les jours sa correspondance sous les yeux; mais de bonne foi, brouillant ses souvenirs de vingt ans, et ne gardant que ceux qui lui étaient agréables, il ne se rappelait, pour le moment, que les idées qu'il avait eues de la légèreté des intrigues qui précédèrent la conspiration, et peut-être quelques sages avis qu'après son retour en Russie il s'était vu à portée de donner aux ministres de la nouvelle cour. On se doute bien que je ne lui fis point sentir la contradiction de ses paroles avec les faits.

Je me souviens d'une autre anecdote, dans un genre tout différent, qui pourra donner une juste idée du gouvernement ottoman, des mœurs turques, et de l'impossibilité où ce peuple barbare se trouve de s'arrêter dans sa décadence, de sortir de ses ténèbres et de se relever de ses ruines.

Lorsque je travaillais dans les bureaux des affaires étrangères, j'y rencontrai plusieurs fois un jeune Turc, nommé Isaac Bey. Il était instruit, tolérant, spirituel. Contre l'antique coutume de ses compatriotes, il avait voyagé en Russie, en Prusse, en Autriche, en France; il savait parler les langues de de tous ces pays, et avait étudié l'histoire politique et militaire de ces différentes contrées. Ses connaissances étaient étendues et variées; il avait acquis des idées assez justes sur les intérêts, les forces et la tactique des nations européennes.

Étonné de ce phénomène, un jour je le félicitais sur ses progrès et sur les avantages qu'il pouvait tirer de ses travaux. « Vous

« allez, lui disais-je, rendre les plus grands services à votre « pays. Les Turcs n'ont rien perdu de leur antique bravoure; « leurs revers ne viennent que de leur ignorance; et avec leurs « forces innombrables il ne leur faudrait, pour résister au « colosse moscovite qui les menace, que de l'instruction, de » la discipline, enfin la volonté de ne plus rester en arrière des « autres peuples, de les combattre avec des armes pareilles aux « leurs, et de s'enrichir de leur art et de leurs inventions. « Vous les instruirez, et votre patrie vous devra peut-être sa « régénération. »

« Vous êtes dans l'erreur, me répondit, avec un fin sourire, « mon jeune musulman; c'est pour moi-même, c'est pour ma « propre satisfaction que je voyage et que j'étudie. Mais, de « retour à Constantinople, j'aurai très-grand soin de cacher ce « que je sais; de mépriser en apparence les arts et les con- « naissances des Chrétiens, qui, selon nous, viennent des dé- « mons; de suivre en tout nos absurdes coutumes; en un « mot, je serai tout aussi bête et tout aussi ignorant que mes « compatriotes, car autrement je ne conserverais pas huit « jours ma tête sur mes épaules. » On m'a dit, qu'Isaac Bey avait tenu sa promesse et gardé sa tête.

D'après ce fait, faut-il s'étonner si une poignée de Grecs, animés par le désespoir et lâchement abandonnés par tous les princes chrétiens, détruit les nombreuses armées du Grand Seigneur, incendie les flottes formidables de trois capitans-pachas, et fait trembler sur ses vieux gonds la Sublime Porte?

Après avoir lu avec soin les dépêches de mes prédécesseurs, ainsi que la correspondance ministérielle relative aux affaires de Vienne, de Constantinople, de Stockholm, de Copenhague, de Berlin et de la Haye, je résolus de faire un voyage à Londres, espérant apprendre de notre ambassadeur, M. d'Adhémar, tout ce qu'il m'était nécessaire de savoir relativement aux affaires que j'allais traiter en Russie, et aux intérêts du cabinet britannique dans cet empire, où les Anglais avaient,

depuis plusieurs années, acquis à nos dépens une fâcheuse prépondérance.

Je restai six semaines en Angleterre, logé chez M. d'Adhémar, qui répondit complétement à mes espérances.

Tout fier que j'étais du triomphe récent que nos armes venaient de remporter sur celles de nos rivaux, en leur enlevant treize riches provinces, j'avoue que je ne pus voir sans un étonnement mêlé de regrets la supériorité qu'un long usage de raison publique et de liberté donnait à cette monarchie constitutionnelle sur notre monarchie presque absolue.

L'activité du commerce, la perfection de l'agriculture, l'indépendance des citoyens, sur le front desquels on croit voir écrit qu'ils n'obéissent qu'aux lois, tous les prodiges d'une industrie sans entraves et d'un patriotisme qui sait faire de tous les intérêts privés un faisceau uni indissolublement par le lien de l'intérêt général, les ressources sans bornes que leur donne un crédit fondé sur la bonne foi, affermi par l'inviolabilité des droits de chacun, et garanti par la fixité des institutions, tout cet ensemble surprenant me faisait envier pour mon pays ce système légal et cette heureuse combinaison de royauté, d'aristocratie et de démocratie, qui avait élevé une île de peu d'étendue sous un ciel rigoureux, une île à peine connue des Romains au rang de l'une des plus riches, des plus heureuses, des plus fortes, des plus libres et des plus redoutables puissance de l'Europe.

Tout m'y démontrait la vérité de ce vers de Lemierre :

Le trident de Neptume est le sceptre du monde;

vers cependant incomplet : car il faudrait y ajouter cette explication nécessaire, que ce trident ne doit sa force qu'à la liberté du peuple qui le tient; placez-le dans les mains d'un sultan, et ce trident sera brisé par le choc de quelques chaloupes grecques.

Pendant mon séjour en Angleterre, je fus admis dans la société du prince de Galles, aujourd'hui roi. Ce jeune prince était l'un des plus aimables et des plus beaux hommes de son temps. Son penchant pour l'opposition, la vivacité de ses goûts pour les plaisirs, et le choix de ses amis, ne pouvaient alors faire préjuger le système qu'il a suivi, les principes qu'il a soutenus, les liaisons qu'il a formées depuis qu'il a exercé la régence et porté la couronne. On l'a dit souvent avec raison : rien n'est moins ressemblant à l'héritier présomptif d'un trône que cet héritier devenu roi ; c'est la même personne, et ce sont deux hommes très-différents.

Ce fut cette année 1784, que Monsieur, frère du roi, et depuis Louis XVIII, me nomma et me reçut commandeur de l'ordre royal de Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel, dont il était grand maître.

Ce prince, en me donnant ce nouveau témoignage de ses anciennes bontés, montra qu'il conservait toutes ses idées favorites relativement à nos antiques coutumes chevaleresques ; et dans ma réception, qui eut lieu avec éclat à l'École militaire, on remplit toutes les formalités en usage dans les siècles de la chevalerie.

Je fis, une demi-heure seulement à la vérité, la veillée d'armes. J'entrai dans la chapelle en habit blanc ; je reçus l'accolade ; je prêtai l'ancien serment ; on me ceignit l'épée, on me chaussa les éperons dorés ; je me revêtis d'un magnifique manteau ; et ce fut, je crois, la dernière fois qu'une cérémonie si féodale eut lieu dans cette ville où la féodalité devait être si prochainement renversée et abolie par une révolution que tout semblait annoncer, et que personne cependant ne prévoyait.

Avant de m'éloigner de la France, je vis fréquemment le baron de Grimm, Allemand très-spirituel, correspondant habituel de l'impératrice Catherine. Cette liaison me fut très-utile : M. de Grimm me donna beaucoup de détails sur une cour qu'il m'était si important de connaître, et, comme il

se prit pour moi d'une vive amitié, ses lettres et les éloges qu'il m'y donnait disposèrent l'impératrice favorablement pour moi, et contribuèrent beaucoup à l'accueil qu'elle me fit.

Tout succès politique devient facile dans une cour, lorsque le négociateur plaît au souverain : une prévention contraire multiplie devant lui tous les obstacles, une prévention favorable les aplanit; il en sera toujours ainsi, car les affaires dépendent des hommes plus que les hommes ne dépendent des affaires. Il faut étudier la politique, puisqu'elle gouverne le monde; mais il faut encore plus étudier à fond le monde, puisque ce sera toujours lui qui influera sur la politique.

Le même désir de m'entourer des lumières qui pouvaient éclairer ma marche dans une carrière si nouvelle pour moi me conduisit encore chez un homme d'État dont on vantait les talents et la longue expérience. Il était fort lié avec mes parents, et notre cour vivait avec la sienne dans une intime union de famille et d'amitié.

C'était le fameux comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne en France : il avait acquis une grande renommée par la fermeté, les secrets et la rapidité avec lesquels, bravant tous les vieux préjugés et déjouant toutes les intrigues, dans le même jour, et à la fois, il avait fait fermer, en Espagne, tous les couvents de jésuites, et complété ainsi la destruction imprévue de cet ordre puissant.

Le comte d'Aranda portait sur sa physionomie, dans son maintien, dans son langage et dans toutes ses manières, une grande empreinte d'originalité. Sa vivacité était grave, sa gravité ironique et presque satirique. Il avait une habitude ou un tic étrange et même un peu ridicule; car, presqu'à chaque phrase, il ajoutait ces mots : *Entendez-vous? comprenez-vous?*

J'allai le voir; j'invoquai les bontés qu'il m'avait toujours témoignées; je lui montrai mon inquiétude relativement à la nouvelle carrière où j'entrais, mon vif désir d'y réussir, et l'espérance que je concevrais s'il consentait à m'éclairer par

ses conseils, et à me faire ainsi recueillir, par d'utiles leçons, une partie des fruits de sa longue expérience.

« Ah! me dit-il en souriant, vous êtes effrayé des études « qu'exige la diplomatie? *Entendez-vous? comprenez-vous?* « Vous croyez devoir longtemps sécher sur des cartes, des « diplômes et de vieux livres? vous voulez que je vous donne « des leçons sur la politique? Eh bien, j'y consens : nous « commencerons quand vous voudrez. *Entendez-vous? com-* « *prenez-vous?* Tenez, venez chez moi demain à midi, et « je vous promets qu'en peu de temps vous saurez toute la « politique de l'Europe. *Entendez-vous? comprenez-vous?* »

Je le remerciai, et le lendemain je fus ponctuel au rendez-vous; je le trouvai assis dans un fauteuil devant un grand bureau, sur lequel était étendue la carte de l'Europe.

« Asseyez-vous, me dit-il, et commençons. Le but de la « politique est, comme vous le savez, de connaître la force, « les moyens, les intérêts, les droits, les craintes et les espé- « rances des différentes puissances, afin de nous mettre en « garde contre elles, et de pouvoir à propos les concilier, les « désunir, les combattre, ou nous lier avec elles, suivant ce « qu'exigent nos propres avantages et notre sûreté. *Entendez-* « *vous? comprenez-vous?* »

« A merveille! répondis-je; mais c'est là précisément ce « qui présente à mes yeux de grandes études à faire et de « grandes difficultés à vaincre.

« Point du tout, dit-il, vous vous trompez, et, en peu « de moments, vous allez être au fait de tout : regardez « cette carte; vous y voyez tous les États européens, grands ou « petits, n'importe, leur étendue, leurs limites. Examinez bien; « vous verrez qu'aucun de ces pays ne nous présente une en- « ceinte bien régulière, un carré complet, un parallélo- « gramme régulier, un cercle parfait. On y remarque toujours « quelques saillies, quelques renfoncements, quelques brèches, « quelques échancrures. *Entendez-vous? comprenez-vous?*

« Voyez ce colosse de Russie : au midi, la Crimée est une « presqu'île qui s'avance dans la mer Noire, et qui appartenait « aux Turcs; la Moldavie et la Valachie sont des saillies, et « ont des côtes sur la mer Noire, qui conviendraient assez « au cadre moscovite, surtout si, en tirant vers le nord, on y « joignait la Pologne : regardez encore vers le nord; là est la « Finlande, hérissée de rochers; elle appartient à la Suède, « et cependant elle est bien près de Pétersbourg. *Vous entendez?*

« Passons à présent en Suède : voyez-vous la Norwége? « c'est une large bande tenant naturellement au territoire « suédois. Eh bien, elle est dans la dépendance du Danemark. « *Comprenez-vous?*

« Voyageons en Prusse : remarquez comme ce royaume est « long, frêle, étroit; que d'échancrures il faudrait remplir « pour l'élargir du côté de la Saxe, de la Silésie, et puis « sur les rives du Rhin! *Entendez-vous?* Et l'Autriche, qu'en « dirons-nous? Elle possède les Pays-Bas, qui sont pourtant « séparés d'elle par l'Allemagne, tandis qu'elle est tout près « de la Bavière qui ne lui appartient pas. *Entendez-vous? « comprenez-vous?* Vous retrouvez cette Autriche au milieu « de l'Italie; mais comme c'est loin de son cadre! comme « Venise et le Piémont le rempliraient bien!

« Allons, je crois pour une fois en avoir dit assez. *Entendez- « vous? comprenez-vous?* Vous sentez bien à présent que « toutes ces puissances veulent conserver leurs saillies, rem- « plir leurs échancrures, et s'arrondir enfin suivant l'occasion. « Eh bien, mon cher, une leçon suffit; car voilà toute la « politique. *Entendez-vous? comprenez-vous?* »

« Ah! répliquai-je, *j'entends et je comprends* d'autant « mieux, que je jette à présent mes regards sur l'Espagne, « et que je vois à sa partie occidentale une longue et belle li- « sière ou échancrure, nommée le Portugal, et qui convien- « drait, je crois, parfaitement au cadre espagnol. »

« Je vois que *vous entendez*, *que vous comprenez*, me répli-

« qua le comte d'Aranda. Vous voilà tout aussi savant que nous « dans la diplomatie. Adieu ; marchez gaiement, hardiment, et « vous prospérerez. *Vous entendez? vous comprenez?* Ainsi se termina ce bref et bizarre cours de politique.

Peu de jours après, ma vivacité, très-peu diplomatique encore, dut causer quelques inquiétudes à M. de Vergennes sur la prudence du jeune négociateur auquel il venait de confier une importante mission.

Ce ministre m'apprit qu'il allait me donner un secrétaire de légation de son choix ; mais, avant qu'il me l'eût nommé, je me hâtai de lui en proposer moi-même un dont je connaissais l'instruction, les talents et le caractère.

M. de Vergennes, très-surpris, me dit qu'un tel choix ne me regardait pas, et que je devais recevoir, sans difficulté, celui qu'on jugerait convenable de me donner.

« C'est ce que je ne ferai point, monsieur le comte, répon- « dis-je ; je ne puis accorder ma confiance à une personne « que je ne connaîtrais pas. — Cependant, répliqua ce mi- « nistre, il vous faudra bien obéir à l'ordre du roi.

« Oui, répondis-je, j'obéirai, je recevrai ce secrétaire ; il « aura chez moi logement, voiture, table, tout ce que la « convenance exige ; mais je ne lui montrerai pas un porte- « feuille, et ne lui laisserai lire ni écrire aucune dépêche.

« Ou vous me jugez en état de traiter les affaires dont vous « me chargez, ou vous ne m'en croyez pas capable. Dans « le premier cas, laissez-moi faire mon travail comme je l'en- « tends ; dans le second, faites révoquer par le roi ma nomi- « nation.

« Je ne veux point, dans mon début, être compté parmi « les ambassadeurs qui n'ont que le titre de leur place, et dont « le secrétaire d'ambassade remplit réellement les fonctions. « Je n'aurai point sous mes ordres un coopérateur nommé « malgré moi, et qui abuserait probablement d'une confiance « qu'il ne me devrait pas.

« Responsable seul du travail dont on me charge, je dois « le faire seul, ou ne me faire seconder que par un homme « dont je connais parfaitement la sagesse, la douceur et la fran- « chise. Je vous ai dit avec respect ce que je pense, et ma « résolution sur ce point est inébranlable. »

Le ministre aurait pu justement s'irriter de ma présomptueuse résistance; mais je ne sais comment il se fit qu'elle lui plut; et, après m'avoir fait plusieurs questions sur la personne que je lui proposais, il l'accepta et la fit nommer par le roi.

C'était le chevalier Charrette de La Colinière, capitaine de cavalerie. Sa conduite répondit à mon attente; et bien que la nature l'eût maltraité dans ses formes extérieures, son caractère liant, la justesse de son esprit, sa discrétion et sa loyauté le firent parfaitement réussir à la cour de Russie.

Au mois de décembre 1784, ayant reçu de M. de Vergennes des instructions amples et détaillées, de M. de Castries et de mon père les plus sages conseils, du ministre des finances les compliments les plus flatteurs et les présages les plus encourageants, enfin de précieux témoignages de bonté du roi et de la reine, je fis, avec un bien vif regret, mes adieux à mes dragons, à mes foyers, à ma famille.

Mon frère obtint le régiment que je commandais. Je conservai le grade et l'uniforme de colonel à la suite de ce corps, avec la promesse de ne point perdre mes droits à l'avancement militaire.

Mon père, d'après les ordres du roi, me reçut chevalier de Saint-Louis, et je partis pour la Russie, accompagné par madame de Ségur, qui me conduisit jusqu'à Forbach. Je me séparai d'elle, et je me rendis en peu d'heures à la cour du duc de Deux-Ponts.

Ce prince me fit l'honneur de me donner un appartement dans le château qu'il occupait. Il était aimé et respecté dans son petit État, qu'il gouvernait avec sagesse.

Cependant le peuple murmurait de l'abandon où il laissait

la duchesse sa femme : tandis qu'elle végétait tristement dans une petite ville où elle n'avait pour ressource que la société des dames de son service, et un petit nombre de courtisans qui ennoblissaient ce titre en s'éloignant de la faveur, elle entendait, de cette humble vallée, le bruit des fêtes, des concerts où brillait, au sommet de la montagne dans le château ducal, une favorite qui usurpait arrogamment sa place.

Un maître de poste allemand, que j'avais fait causer, m'exprima naïvement sa pensée à ce sujet, et me dit en parlant de la dame et de la princesse : « C'est le monde renversé : l'une est « logée trop haut et l'autre trop bas. »

A Berlin, où j'arrivai promptement, M. d'Esterno me présenta à tous les princes de la famille royale, aux ministres du roi, MM. les comtes Finck, de Hardenberg et de Schulemburg. Ceux-ci me dirent que, le roi étant à Postdam, il fallait que je lui écrivisse directement pour demander à Sa Majesté la faveur d'une audience particulière : ce que je fis sans tarder; car j'éprouvais le plus vif désir de voir ce monarque célèbre, tout à la fois guerrier, littérateur, conquérant, législateur, philosophe, et qui, pendant tout le cours de son règne, sut, dans les succès comme dans les revers, maîtriser la fortune et développer une politique aussi vaste que son génie.

Son aide de camp, M. de Goltz, m'écrivit par son ordre que Sa Majesté me recevrait le lendemain à sept heures du matin : ce qui ne me surprit point; car les hommes de cette trempe, ennemis du repos, ont des nuits courtes et de longs jours.

Pour peu qu'on ait quelque habitude du monde, quelque élévation dans la pensée, on peut parler à un roi sans aucun embarras; mais on n'aborde pas un grand homme sans quelque crainte; d'ailleurs Frédéric dans sa vie privée était assez inégal, passablement capricieux, sujet à prévention, fréquemment railleur, souvent épigrammatique contre les Français, fort attrayant pour le voyageur qu'il voulait favoriser, malicieusement piquant pour celui contre lequel il était prévenu, ou contre ceux

qui, sans le savoir, avaient mal choisi leur moment pour l'approcher.

Heureusement les circonstances m'étaient favorables; il avait de l'humeur contre la Russie; l'alliance de cet empire avec l'Autriche l'inquiétait; il était irrité du projet d'échange de la Bavière, proposé par les deux cours impériales; l'indifférence de l'Angleterre dans la querelle des Hollandais contre l'empereur lui déplaisait; nos succès dans la guerre de l'Indépendance et l'obstacle que nous venions d'opposer à l'ambition de Joseph II en soutenant les Hollandais contre ce prince, lui avaient inspiré le désir et rendu l'espoir de renouer avec la France ses anciennes liaisons, et de nous séparer ainsi peu à peu de l'Autriche, dont l'union avec nous avait failli consommer sa ruine. En conséquence il était disposé à bien traiter les Français et surtout à bien accueillir un ministre chargé d'une mission importante dans le Nord.

Voilà sans doute ce qui me valut alors un accueil plein de bonté, une longue audience, et un entretien prolongé dans lequel il montra cette grâce et je pourrais presque dire cette coquetterie d'esprit qu'il savait mieux que personne employer lorsqu'il daignait vouloir plaire, et qu'il lui prenait envie d'augmenter le nombre de ses admirateurs.

Nul ne sut jamais aussi bien que lui tour à tour flatter, tourmenter, caresser et pincer l'amour-propre de son prochain. Voltaire en avait fait la double épreuve, il avait senti alternativement la patte de velours du chat et la griffe du lion.

Le caractère bien connu de ce prince fit que Walpole mystifia facilement Jean-Jacques Rousseau en lui adressant une fausse lettre de Frédéric, terminée par ces mots : « Si ces avantages « que je vous propose ne vous suffisent pas, et s'il faut à votre « imagination des malheurs célèbres, je suis roi, et je ne vous « en laisserai pas manquer. »

Au commencement de la guerre de Sept ans, un ambassadeur d'Angleterre, qui résidait près de lui, et dont il aimait l'esprit

et l'entretien, vint lui apprendre que le duc de Richelieu, à la tête des Français, s'était emparé de l'île de Minorque et du fort Saint-Philippe. « Cette nouvelle, Sire, lui dit-il, est triste, mais « non décourageante; nous hâtons de nouveaux armements, et « tout doit faire espérer qu'avec l'aide de Dieu, nous répare- « rons cet échec par de prompts succès. »

« *Dieu?* dites-vous, lui répliqua Frédéric avec un ton où « le sarcasme se mêlait à l'humeur; je ne le croyais pas au « nombre de vos alliés. — C'est pourtant, reprit l'ambassa- « deur piqué et voulant faire allusion aux subsides anglais que « recevait le roi, c'est pourtant le seul qui ne nous coûte rien. — « Aussi, répliqua le malin monarque, vous voyez qu'il vous « en donne pour votre argent. »

Quelquefois il se plaisait à embarrasser la personne qui lui parlait, en lui adressant une question peu obligeante; mais aussi il ne s'irritait point d'une repartie piquante. Un jour, voyant venir son médecin, il lui dit : « Parlons franchement, « docteur; combien avez-vous tué d'hommes pendant votre « vie? — Sire, répondit le médecin, à peu près trois cent mille « de moins que Votre Majesté. »

La première fois qu'il vit le marquis de Lucchesini, Italien très-spirituel, qui fut depuis admis dans son intimité, et devint plus tard ministre de son successeur, il lui dit : « Voit-on « encore, Monsieur, beaucoup de marquis italiens voyager « partout et faire dans toutes les cours le métier d'espions? — « Sire, répondit M. de Lucchesini, on en verra peut-être tant « qu'il se trouvera des princes allemands assez plats pour dé- « corer de leurs ordres des hommes qu'ils chargent d'un rôle « si vil. » Par là, le marquis faisait allusion à un espion italien, auquel un empereur d'Allemagne avait accordé la décoration de la Toison d'or. Frédéric regarda avec surprise le marquis, le traita bien dès ce moment, et le prit en amitié.

Au moment de paraître à un cercle, un jour de gala, on vint l'avertir que deux dames se disputaient le pas près d'une porte

avec une vivacité et une opiniâtreté scandaleuse. « Apprenez-« leur, dit le roi, que celle dont le mari occupe le plus haut « emploi doit passer la première. — Elles le savent, répond « le chambellan, mais leurs maris ont le même grade. — Eh « bien, la préséance est pour le plus ancien.— Mais ils sont « de la même promotion. — Alors, reprend le monarque im-« patienté, dites-leur de ma part que la plus sotte passe la « première. »

Comme le petit nombre de princes que leur génie place à une grande élévation, il se montrait insensible aux libelles, aux propos méchants ou séditieux, et méprisait tous ces traits de malignité qui, lancés de trop bas, ne pouvaient atteindre si haut.

Un jour, à Postdam, il entend de son cabinet un assez grand bruit qui éclatait dans la rue : il appelle un officier, et veut qu'il s'informe de la cause de ce tumulte. L'officier part, revient et lui dit qu'on a attaché sur la muraille un placard très-injurieux pour Sa Majesté; que, ce placard étant placé très-haut, une foule nombreuse de curieux se presse et s'étouffe à l'envi pour le lire. « Mais la garde, ajoute-t-il, va bientôt la « disperser. — N'en faites rien, répondit le roi; descendez ce « placard plus bas afin qu'on le lise à son aise. » L'ordre fut exécuté; peu de minutes après on ne parla plus du placard, mais on parla toujours de l'esprit du monarque.

Si ce prince éclairé méprisait les rumeurs d'une tourbe ignorante, non-seulement il appréciait, il désirait les suffrages des hommes de talent, mais même il les regardait comme les dispensateurs de la renommée; son ambition les courtisait; leur génie lui semblait une puissance, et il la flattait.

« Je suis, écrivait-il à Voltaire, comme le Prométhée de la « fable; je dérobe quelquefois de votre feu divin dont j'anime « mes faibles productions. Mais la différence qu'il y a entre « cette fable et la vérité, c'est que l'âme de Voltaire, beau-« coup plus grande et plus magnanime que celle du roi des

« dieux, ne me condamne point au supplice que souffrit l'au-
« teur du céleste larcin. »

Ce qui paraît encore plus singulier, c'est que le poëte philosophe, qui reprochait alors à Frédéric sa passion pour la guerre, répondait familièrement à ces hommages de l'écrivain couronné :

Chaque esprit a son caractère :
Je conçois qu'on ait du plaisir
A savoir, comme vous, saisir
L'art de tuer et l'art de plaire.

Nul ne récompensa mieux les grands services ; mais nul aussi ne se moqua plus constamment de la vanité des personnes qui tenaient de leur naissance ou de sa faveur un rang élevé. « Une « funeste contagion, écrivait ce prince, suite trop fréquente « de la guerre, désolait Breslaw; on y enterrait cent vingt per-« sonnes par jour. Une grande dame dit alors : *Dieu merci,* « *la haute classe est épargnée; ce n'est que le peuple qui* « *meurt.* Voilà ce que pensent les gens en place, qui se croient « pétris de molécules plus précieuses que ce qui fait la compo-« sition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainsi de tout « temps ; l'allure des grandes monarchies est la même ; il n'y « a guère que ceux qui ont souffert l'oppression qui la con-« naissent et qui la détestent. Ces enfants de la fortune qu'elle « a engourdis dans la prospérité, pensent que les plaintes du « peuple sont exagération, que les injustices sont des mé-« prises, et pourvu que le premier ressort aille, il importe peu « du reste. »

Cependant Frédéric, philosophe dans ses écrits, était arbitraire dans sa conduite. L'esprit humain n'est que contrastes ; il semble justifier le système manichéen des deux principes. Frédéric, étant jeune, avait composé *l'Anti-Machiavel,* et le premier acte de son règne fut un acte de politique machiavélique. Une guerre déclarée sans motif, une rapide invasion de la Si-

lésie et cinq batailles gagnées annoncèrent à la fois à l'Europe un ambitieux et un héros.

Dès que ses alliés ne lui furent plus utiles, il les abandonna. Peu de temps après il envahit la Bohême ; Vienne le crut à ses portes. Cependant il fut trahi par la fortune, par ce sort capricieux qui gouverne tout, et qu'il appelait si philosophiquement lui-même *Sa Majesté le Hasard ;* mais son génie sut réparer ses revers par d'éclatants triomphes qu'une paix glorieuse couronna.

Enfin la France, la Russie et l'Autriche conjurèrent sa perte : ce fut une guerre de géants. Il vit les Russes entrer dans sa capitale ; nouvel Horace, blessé, pressé, poursuivi par ses trois formidables ennemis, il se retourne sur eux, les bat l'un après l'autre, et dicte la paix aux fiers potentats qui, se croyant certains de sa ruine, avaient d'avance partagé ses États.

Plus que libéral avec les encyclopédistes, et irréligieux à l'excès avec Voltaire, protecteur des jésuites dans un pays protestant, magnifique envers les hommes de talent, dont pourtant il se montrait jaloux, il régnait en desposte, et cependant réglait son pouvoir par la justice.

Les soldats l'aimaient malgré sa sévérité, car ils lui devaient leur gloire ; les peuples lui pardonnaient la pesanteur des impôts dont il les chargeait, parce qu'il vivait sans faste, et employait le produit des tributs à étendre son territoire, à favoriser les progrès de l'industrie et à secourir la pauvreté laborieuse.

Les sujets supportent patiemment le joug des lois, même de celles à la confection desquelles ils n'ont pas contribué, lorsque leur souverain s'y soumet le premier. L'intérêt général était le guide de ce grand roi ; la loi qu'il avait faite devenait son maître. Tout le monde sait l'anecdote du meunier de Sans-Souci. On aime la puissance qui s'arrête devant la justice, on révère le trône qui respecte les tribunaux ; la justice est une sorte de dédommagement de la privation de la liberté ; elle donne

au peuple une félicité réelle; mais viagère : car tout meurt avec un grand homme; et, s'il n'a pas fondé d'institutions fortes pour asseoir son trône et la prospérité publique sur des bases solides et durables, il ne laisse après lui qu'un grand souvenir.

On conçoit sans peine l'émotion que pouvait inspirer à un jeune débutant dans la carrière politique l'audience accordée par un monarque si imposant et si célèbre. Je savais d'ailleurs que malgré son penchant naturel pour les Français, il partageait l'opinion fausse, mais généralement répandue par nos rivaux sur notre prétendue légèreté, erreur que les sombres scènes du drame tragique de notre révolution n'ont pu encore totalement dissiper.

Aussi se plaisait-il à raconter souvent un trait échappé à un de nos compatriotes, spirituel, savant, et admis dans son intimité; c'était le marquis d'Argens. Un jour, à l'un de ces dîners où le roi, pour rendre la conversation plus libre, permettait une entière familiarité, Frédéric s'amusa à demander à ses convives ce que chacun d'eux ferait s'il était à sa place. Les uns répondirent qu'ils feraient telles ou telles conquêtes; les autres, telles réformes, telles ou telles institutions. « Et vous, « marquis d'Argens? dit le roi. — Moi, Sire? répondit le mar- « quis; ma foi, je vendrais mon royaume, et j'achèterais une « bonne terre en France pour en manger les revenus à Pa- « ris. — En vérité, reprit Frédéric, voilà un propos bien « Français! »

En arrivant le lendemain à Postdam à l'heure indiquée, je pus croire un instant que ce n'était pas un grand monarque, mais un simple colonel auquel j'allais rendre visite. Il n'y avait à sa porte qu'un soldat en faction. Après avoir passé un corridor, je me trouvai dans une grande salle où M. de Gotz, aide de camp du roi, était seul assis près du feu.

Il se leva, et me dit qu'il allait avertir le roi que j'étais là. Je lui demandai s'il y avait quelque étiquette particulière à obser-

ver à ma présentation, « *Etiquette?* dit-il en riant ; ah ! nous ne « connaissons guère ici ce mot-là. Si le roi veut vous recevoir « comme la plupart des étrangers, il sortira de son cabinet « dont vous voyez d'ici la porte, et viendra vous parler dans « ce salon. Si, relativement à votre caractère de ministre, il « croit devoir vous recevoir dans son cabinet, il nous appellera « tous deux. Enfin, si son dessein est de vous traiter avec une « distinction particulière, vous resterez seul avec lui. » Après ce peu de mots, il entra chez le roi, et revint presque aussitôt causer avec moi.

Au bout d'un quart d'heure, je vis la porte s'entr'ouvrir, et le roi nous fit signe de venir. Mais, à peine fûmes-nous entrés, que ce prince dit à M. de Goltz de sortir. Ainsi je me trouvai, non sans un peu d'embarras, tête à tête avec ce grand homme qui remplissait l'univers de son nom glorieux.

Je remerciai Sa Majesté de la bonté qu'elle avait eue de m'accorder si promptement une audience, et de satisfaire le désir impatient que j'avais de présenter mes hommages à un monarque dont l'Europe révérait le génie, et dont l'amitié était précieuse au roi mon maître.

Frédéric après m'avoir répondu qu'il désirait sincèrement entretenir et même resserrer les liens d'amitié qui existaient entre Louis XVI et lui, me demanda en détail des nouvelles du roi, de la reine, des princes, de leur famille. Il me dit : « J'ai tou- « jours aimé la France, le caractère des Français, leur langue, « leurs arts, leur littérature, et je vous vois avec plaisir chez « moi. Votre père m'est connu depuis longtemps de réputation ; « c'est un honnête homme et un brave militaire, qui a gagné « son bâton de maréchal par ses actions et par ses blessures.

« Je vois que vous portez la décoration de Cincinnatus. Vous « avez fait la guerre en Amérique ; votre jeunesse est toujours « belliqueuse. Cependant, depuis 1763, vous auriez dû oublier « la guerre ; une si longue paix peut amollir. Comment avez- « vous pu si loin, et dans un pays où la civilisation commence,

« oublier les délices de Paris et vous passer de luxe, de bals, de « parfums, de poudre ? »

Assez piqué de ces mots tant soit peu désobligeants, je l'interrompis, et, reprenant le mot *poudre*, que je feignis d'entendre autrement, je lui dis : « Sire, nous n'avons pas malheureusement « trouvé l'occasion d'en brûler autant que nous l'aurions voulu ; « après trois courtes campagnes, les Anglais, en se renfermant « dans leurs forteresses et en se résignant à la paix, nous ont « privés trop tôt de ce plaisir. »

« Ah ! reprit en souriant le roi, je vous l'ai dit, personne ne « rend plus de justice que moi à l'ardeur de votre nation pour « la guerre. Il n'est point de peuple plus brillant ; il réussit « dans tout ce qu'il veut faire ; mais vous savez bien qu'on l'a « toujours accusé d'être un peu léger et inconstant : il est mo- « bile comme son imagination. »

« Sire, répondis-je, nul n'est exempt d'imperfections, « pas même les plus grands hommes. Si Votre Majesté me « permet de le dire, n'avons-nous pas eu quelquefois nous- « mêmes à nous plaindre de son inconstance lorsque nous « étions ses alliés ? la gloire seule vous a trouvé toujours fi- « dèle. »

Comme ma repartie avait été provoquée par ses malins sarcasmes, elle ne lui déplut pas ; au contraire, il rit, et ses yeux bleus, qui étaient tour à tour si malins, si pénétrants, et on dit même quelquefois si sévères, prirent tout à coup une singulière expression de douceur et de bienveillance.

J'examinais avec une vive curiosité cet homme, grand de génie, petit de sature, voûté et comme courbé sous le poids de ses lauriers et de ses longs travaux. Son habit bleu, usé comme son corps, ses longues bottes qui montaient au-dessus de ses genoux, sa veste couverte de tabac, formaient un ensemble bizarre et cependant imposant : on voyait au feu de ses regards que l'âme n'avait pas vieilli ; malgré sa tenue d'invalide, on sentait qu'il pouvait encore combattre comme un jeune soldat ; en

dépit de sa petite taille, l'esprit le voyait plus grand que tous les autres hommes.

« Savez-vous, me dit-il, que le règne de votre jeune roi « commence bien? Il a trompé mes craintes et passé mes es- « pérances : j'avais eu peur que le fils du Dauphin ne se laissât « gouverner par des prêtres, par quelque cardinal comme « Fleury, et que les Welches (ainsi vous appelait Voltaire) ne « s'affaissassent sous leur triste discipline ; mais il a osé prendre « un ministre protestant, que j'avais cru qu'il garderait plus long- « temps; il a suivi les conseils de tolérance de M. de Males- « herbes; il a profité des fautes des Anglais pour leur enlever « treize provinces; il vient récemment de protéger la Hollande, « et d'opposer une digue aux projets de l'Autriche. Celle-ci n'est « pas légère, et sa constance dans ses vues pourrait bien en- « core nous donner d'autres occupations. »

Changeant subitement de conversation, il me demanda des nouvelles de notre littérature, me parla des ouvrages les plus marquants avec autant de justesse que d'esprit, traita assez mal l'abbé Raynal, qu'il avait cependant accueilli avec faveur, me questionna sur ce que j'en pensais, et parut assez content en me voyant rendre justice aux bons principes consignés dans son livre, et blâmer les déclamations qui le déparent.

« Ces philosophes, reprit le roi, ont fait beaucoup de bien, « et nous ont tirés de la barbarie. Ils ont presque anéanti la « sottise des préjugés et la honteuse folie des superstitions ; mais « ils connaissent peu les hommes, et croient à tort qu'on gou- « verne aussi facilement qu'on écrit. Ils ne conçoivent pas qu'un « prince, philosophe par inclination, soit forcé d'être politique « par devoir et guerrier par nécessité ; leur paix perpétuelle est « un rêve comme la perfection. Leur chef est mort ; c'est une « grande perte : d'ici à longtemps, personne, chez vous ni « ailleurs, ne remplacera Voltaire. »

« Je suis charmé, Sire, lui dis-je, pour la mémoire de cet « immortel écrivain, que vous rendiez à son ombre une faveur

« qu'il avait peut-être mérité de perdre, mais qui lui avait laissé « sûrement de douloureux regrets. »

« Oui, j'ai eu à m'en plaindre, répliqua le roi ; mais nous nous « étions réconciliés. J'ai oublié ses torts, je ne me souviens que « du plaisir et du bien que m'ont fait ses ouvrages. Vous allez « voir en Russie sa grande admiratrice ; elle payait ses hom- « mages un peu adulateurs et ses sarcasmes contre les Turcs « par de douces et piquantes cajoleries. Elle ne m'a pas si bien « traité, moi, et une seule visite de l'empereur m'a enlevé son « amitié ; au reste, j'aurais tort d'en être surpris : les femmes « sont capricieuses comme la fortune, et d'ailleurs celle-ci ne « s'est jamais trop piquée de fidélité ; ce n'est point par cette « vertu qu'elle est célèbre. »

Le voyant en si belle humeur, je hasardai quelques mots sur l'ambition de cette princesse, qui avait aimé, élevé, couronné, subjugué et dépouillé le roi de Pologne. Je sentis bien vite que, dans cet instant, je manquais un peu de tact : Frédéric avait ses raisons pour glisser légèrement sur la position de Stanislas et sur le démembrement de sa couronne ; mais il revint sur le compte de l'impératrice, et, comme il était très-caustique contre les personnes dont il croyait avoir à se plaindre, il me raconta plusieurs anecdotes piquantes sur la santé de Catherine, sur sa cour et sur ses favoris.

Je lui dis que j'étais fort curieux de connaître une princesse si célèbre, à laquelle on ne pouvait refuser du génie, puisque, étant femme et étrangère, elle avait su régner tranquillement sur une cour féconde en orages, conquérir l'affection d'une population immense sortant à peine des ténèbres, étouffer sans cruauté plusieurs conjurations, triompher des Ottomans, brûler leur flotte près du Bosphore, et faire rechercher son alliance par les plus grands souverains de l'Europe. « Il est fâ- « cheux, ajoutai-je, qu'un règne, si éclatant à beaucoup d'é- « gards, ait commencé par une scène, par une catastrophe si « tragique. »

« Ah ! me répondit le roi, sur ce point, quoique nous soyons « à présent à peu près brouillés, je dois lui rendre justice ; on « est à ce sujet dans l'erreur ; on ne peut imputer justement à « l'impératrice *ni l'honneur, ni le crime de cette révolution ;* « elle était jeune, faible, isolée, étrangère, à la veille d'être ré- « pudiée, enfermée. Les Orloff ont tout fait ; la princesse « d'Aschkoff n'a été là que la mouche vaniteuse du coche. Ru- « lhière s'est trompé.

« Catherine ne pouvait encore rien conduire ; elle s'est jetée « dans les bras de ceux qui voulaient la sauver. Leur conjura- « tion était folle et mal ourdie ; le manque de courage de « Pierre III, malgré les conseils du brave Munich, l'a perdu ; « il s'est laissé détrôner comme un enfant qu'on envoie cou- « cher.

« Catherine, couronnée et libre, a cru, comme une jeune « femme sans expérience, que tout était fini ; un ennemi si « pusillanime ne lui paraissait pas dangereux. Mais les Orloff, « plus audacieux et plus clairvoyants, ne voulant pas qu'on fît « contre eux de ce prince un étendard, l'ont abattu.

« L'impératrice ignorait ce forfait, et l'apprit avec un désespoir « qui n'était pas feint ; elle pressentait justement le jugement « que tout le monde porte aujourd'hui contre elle ; car l'erreur « de ce jugement est et doit être ineffaçable, puisque, dans sa « position, elle a recueilli les fruits de cet attentat, et s'est vue « obligée, pour avoir des appuis, non-seulement de ménager, « mais même de conserver près d'elle les auteurs du crime, « puisqu'eux seuls avaient pu la sauver. »

« Je vous conseille, pour approfondir ce fait, de voir un « vieillard très-estimable qui est, je crois, à présent à Mittau ; « c'est M. de Kaiserling. Il a tout vu, tout su ; il a été à cette « époque l'intime confident des chagrins secrets de l'impéra- « trice. »

« Votre opinion, Sire, lui dis-je, est d'un grand poids et « me soulage ; car il m'en coûtait d'admirer une souveraine

« montée au trône par des degrés si sanglants. On me l'a « tant vantée; je voyais avec peine une telle tache dans *la lu-* « *mière du Nord*, ainsi que l'appelaient Voltaire et d'Alem- « bert. »

« C'était une flagornerie un peu forte, reprit le roi, lors- « qu'ils disaient *que c'était du Nord que nous venait aujour-* « *d'hui la lumière.* — Sire, répliquai-je, Berlin est cependant « dans le Nord. » Il me fit une mine gracieuse, et me dit : « Quelle route prenez-vous pour aller à Pétersbourg : est-ce « la plus courte? — Non, Sire, répondis-je; je veux passer « par Varsovie pour voir la Pologne. »

« C'est un pays curieux, ajouta le roi, pays libre où la « nation est esclave, république avec un roi, vaste contrée « presque sans population, aimant, faisant la guerre depuis « plusieurs siècles avec gloire, sans places fortes, et n'ayant « pour armée qu'une pospolite ardente, mais indisciplinée, « toujours divisée en factions, en confédérations, et tellement « enthousiaste d'une liberté sans règle, que, dans leurs diètes, « le *veto* d'un Polonais suffit pour paralyser la volonté générale. « Les Polonais sont vaillants; leur humeur est chevaleresque; « mais ils sont inconstants, légers, à peu d'exceptions près; « les femmes y montrent seules une étonnante fermeté de ca- « ractère; ces femmes sont vraiment des hommes. »

A l'appui de ces dernières paroles, le roi me raconta plusieurs traits surprenants de l'intrépidité, de la constance, de l'héroïsme de plusieurs dames polonaises. Ensuite il me fit un signe de tête pour me congédier; mais, me rappelant bientôt, il me dit : « Je vous prie de vouloir bien vous charger d'un paquet « pour mon ministre à Pétersbourg, le comte de Goërtz. » Je l'assurai que je m'acquitterais de sa commission avec exactitude.

« Écoutez, continua-t-il, je m'intéresse à votre succès en « Russie. L'impératrice est depuis longtemps assez mal avec « votre cour, et vous rencontrerez dans votre mission des obs-

« tacles assez difficiles à aplanir. Il est de mon intérêt, et je « désire que votre cabinet reprenne, comme il le souhaite, quel- « que influence à Pétersbourg, et y contre-balance celle de « l'Autriche ; sur ce point nos intérêts sont communs.

« Vous allez, je l'espère, former quelques liaisons avec mon « ministre : le comte de Goërtz est un homme d'esprit, ex- « périmenté, et qui me sert avec zèle depuis longtemps. Mais, « comme c'est pendant sa mission que l'impératrice a changé « de système, et que le crédit de l'empereur près d'elle a rem- « placé le mien, vous trouverez le comte de Goërtz, dont le « caractère est très-ardent, fort irrité, fort mécontent, et un « peu trop disposé à adopter comme vraies toutes les nou- « velles que lui débitent les frondeurs et tous ceux qui « sont maltraités par l'impératrice. Tenez-vous en garde contre « son exagération. C'est un conseil que je trouve utile de vous « donner pour votre direction, et qui importe au succès que je « vous souhaite. »

Je le remerciai de cette preuve de bonté, qui me surprit, mais cependant beaucoup moins qu'on ne pourrait le croire ; car, depuis l'affaire de Hollande, notre cabinet, refroidi pour celui de Vienne, tendait peu à peu à changer de système politique et à se rapprocher secrètement de la Prusse. J'avais même, dans mes instructions, l'ordre de vivre avec le comte de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, dans une intimité très-grande en apparence, mais de montrer en secret une confiance plus réelle au ministre de Prusse.

Le roi, en me congédiant, me dit : « Adieu, monsieur « de Ségur : je suis bien aise de vous avoir connu ; et, lors- « que après votre mission vous retournerez en France, si je « vis encore, revenez par Berlin, restez-y longtemps : je vous « reverrai avec un véritable plaisir. »

Cette longue audience me valut un redoublement d'obligeance de tous les grands personnages qui habitaient Berlin, où je restai encore plusieurs jours.

J'avais beaucoup connu à Paris le Prince Henri de Prusse, digne frère du grand Frédéric; il était arrivé en France précédé par une glorieuse renommée que lui avaient méritée de brillants exploits.

Vaillant guerrier, habile général, profond politique, ami de la justice, des sciences, des lettres, des arts, protecteur des faibles, secourable aux infortunés, son nom inspirait un juste respect. La simplicité de ses manières, l'urbanité de son langage, l'aménité de son caractère lui attiraient l'affection. La petitesse de sa taille, l'irrégularité de ses yeux, les désagréments de sa figure, qui choquaient au premier abord, s'oubliaient très-vite en causant avec lui, l'esprit ennoblissait le corps, et bientôt on ne voyait plus en lui que le grand homme et l'homme aimable.

Pendant son séjour à Paris, il conquit des admirateurs dans toutes les classes de la société : les savants consultaient ses lumières, les artistes son goût, les politiques et les militaires son expérience; les poëtes briguaient son suffrage, et lui prodiguaient leur encens.

Au nombre des personnes de la société la mieux choisie, il distingua particulièrement une femme très-aimable, la comtesse de Sabran, et l'un de mes plus intimes amis, le célèbre chevalier de Boufflers, qui depuis, pendant les orages de la révolution, trouva un asile dans son palais, et lui resta dévoué toute sa vie.

Je me rappelle qu'un jour ce prince, assistant à une représentation de l'opéra de *Castor et Pollux*, qu'on donnait pour lui, et se trouvant placé à côté de Boufflers et du jeune Élzéar de Sabran, dont on vantait alors l'esprit précoce, ce prince s'amusait à questionner cet enfant, et lui disait : « Expliquez-« moi donc ce que c'est que ce Castor et ce Pollux que vous « regardez avec tant d'attention? — Ce sont, répondit Élzéar, « deux frères jumeaux sortis du même œuf. — Mais, vous-« même, dit le prince, vous êtes sorti d'un œuf. » Alors l'en-

fant, surpris mais doucement soufflé par Boufflers, répliqua par cet impromptu :

« Ma naissance n'a rien de neuf,
« J'ai suivi la commune règle.
« Mais c'est vous qui sortez d'un œuf,
« Car vous êtes un aigle. »

Ce prince, après ma présentation, daigna m'admettre dans sa plus familière intimité. Il me faisait presque tous les jours dîner chez lui, et se plaisait à me raconter tout ce qu'il avait vu et entendu en France. « Ce qui m'a le plus surpris, me « dit-il une fois, c'est votre roi; je m'en était fait une tout « autre idée; on m'avait dit que son éducation avait été très- « négligée, qu'il ne savait rien, et qu'il avait peu d'esprit. « Je fus tout étonné, en causant avec lui, de voir qu'il savait « très-bien l'histoire, la géographie, qu'il avait des idées fort « justes en politique, que le bonheur de son peuple l'occupait « entièrement, et qu'il était rempli de sens, ce qui vaut mieux « pour un prince que le bel esprit; mais il m'a paru qu'il se dé- « fiait trop de lui-même, tandis qu'il est peut-être de tout son « conseil celui qu'il devrait le plus souvent consulter. S'il ac- « quiert un peu de force, il sera un excellent roi. Quant à la « reine, j'éviterai d'en parler, car elle ne m'a pas trop bien « traité : on la dit aimable; mais Dieu veuille, pour la France « et pour nous, qu'elle soit un peu moins Autrichienne! »

Je lui répondis qu'à cet égard il devait être pleinement rassuré par la noble conduite que cette princesse venait de tenir récemment à l'occasion de l'affaire de Hollande.

Il me parla beaucoup ensuite de la Russie et de Catherine II. « Elle jette un grand éclat, me dit-il; on la vante, on l'im- « mortalise de son vivant. Ailleurs elle brillerait sans doute « beaucoup moins; mais dans son pays elle a plus d'esprit « que tout ce qui l'entoure; on est grand à bon marché sur « un pareil trône : elle n'a pour voisins que des Chinois dont

« un désert la sépare, des Tartares sans civilisation, des Turcs « imbéciles, un roi de Suède pauvre et qui n'a qu'une poignée « de soldats à lui opposer, enfin des Polonais braves, mais « divisés, et dont les troupes, comme le gouvernement, sont « en pleine anarchie. Diderot a dit que la Russie était un co- « losse aux pieds d'argile; mais ce colosse immense et qu'on ne « peut attaquer parce qu'il est couvert d'une cuirasse de glace, « a les bras bien longs. Il peut s'étendre et frapper où il veut; « ses moyens et ses forces, quand il les connaîtra bien et « saura les employer, pourront être funestes à l'Allemagne. »

« Il me paraît déjà, Monseigneur, lui répondis-je, que son « ambition connaît peu de bornes : après avoir conquis la Li- « vonie, détruit les Zaporaviens, chassé les Tartares de Cri- « mée, enlevé un grand territoire aux Turcs, et partagé ré- « cemment la Pologne, il semble nous annoncer une nou- « velle et fatale invasion des peuples du Nord dans l'Occident. »

« Ah! pour le partage de la Pologne, répliqua le prince, « l'impératrice n'en a pas l'honneur, car je puis dire qu'il est « mon ouvrage. J'avais été faire un voyage à Pétersbourg; à « mon retour, je dis au roi mon frère : *Ne seriez-vous pas « bien étonné et bien content si je vous faisais tout à coup « possesseur d'une grande partie de la Pologne?* »

« *Surpris, oui*, répondit mon frère, *mais content, point « du tout; car il me faudrait, pour faire cette conquête et « pour la garder, soutenir encore une guerre terrible contre « la Russie, contre l'Autriche, et peut être contre la France. « J'ai risqué une fois cette grande lutte, qui a failli me « perdre. Tenons-nous-en là; nous avons assez de gloire; « nous sommes vieux, et il nous faut du repos.*

« Alors, pour dissiper ses craintes, je lui racontai que, « m'entretenant un jour avec Catherine II, comme elle me par- « lait de l'esprit turbulent des Polonais, de leur anarchie, de « leurs factions, qui, tôt ou tard, feraient de leur pays un « théâtre de guerre, où les puissances qui les entourent se-

« raient inévitablement entraînées, je conçus et lui présentai « l'idée d'un partage auquel l'Autriche devait naturellement « consentir sans peine, puisqu'il l'agrandirait.

« Ce projet frappa vivement l'impératrice : *C'est un trait « de lumière,* dit-elle ; *et si le roi votre frère adopte ce projet, « étant d'accord tous deux, nous n'avons rien à craindre, « ou l'Autriche coopérera à ce partage, ou nous saurons « sans peine la forcer à le souffrir.*

« *Ainsi,* ajoutai-je, *Sire, vous voyez qu'un tel agrandis- « sement ne dépend plus que de votre volonté.* Mon frère « m'embrassa, me remercia, entra promptement en négocia- « tion avec Catherine et la cour de Vienne. L'empereur hésita, « sonda les dispositions de la France ; mais, voyant que la fai- « blesse du cabinet de Louis XV ne lui laissait aucun espoir de « secours, il céda et prit doucement son lot. Ainsi, sans guer- « royer, sans perdre de sang ni d'argent, grâce à moi, la « Prusse s'agrandit et la Pologne fut partagée. »

Ce prince, voyant mon étonnement, crut que mon silence venait de mon admiration ; mais, trop jeune et trop nouveau diplomate, je ne pus me permettre des louanges qui répugnaient à ma conscience. Je continuai à me taire, ne jugeant pas convenable de choquer sans nécessité, par ma désapprobation, un personnage si supérieur à moi par son rang et par son expérience.

Cependant le prince, lisant apparemment dans mes yeux une partie de ce que je pensais, me dit de parler à cœur ouvert, et de lui faire connaître franchement mon opinion sur ce qu'il venait de me raconter.

Je résistai et j'alléguai vainement mon âge, mon inexpérience, mon respect et la crainte de lui déplaire ; mais, pressé de nouveau, je lui dis enfin : « Eh bien ! Monseigneur, vous voulez « savoir absolument ce que je pense? le voici : la Pologne était « indépendante, inoffensive; vous n'aviez aucun grief contre elle; « son seul tort a été sa faiblesse ; ce démembrement est un « grand et premier acte d'injustice dont les suites me semblent

« incalculables. Que ne doit-on pas craindre pour l'Europe et « pour le bonheur de l'humanité, si désormais les souverains « qui la gouvernent remplacent le droit des gens par le droit « de convenance ! »

Le prince sourit ; mais ce sourire me semblait tant soit peu forcé. Il me congédia plus tôt que de coutume ; le jour suivant il ne me vit point. Mais le surlendemain, l'humeur du prince étant passée, la bienveillance du philosophe reparut. Il me fit venir de bonne heure chez lui, voulut me lire quelques-uns de ses ouvrages, et, par là, me mit à une épreuve non moins délicate que la première.

Nul ne doit sortir de sa sphère ; souvent on se rapetisse en se déplaçant. Les muses n'avaient point, comme la gloire, prodigué leurs faveurs au prince Henri. J'entendis avec une sorte de souffrance la lecture qu'il me fit d'un opéra et d'une comédie. Ses plans étaient mal conçus, son style incorrect et lourd, on ne trouvait dans ses pièces nul intérêt ; et, chose étrange, les idées en étaient très-communes.

Cependant, moins candide que la première fois, et n'ignorant pas que l'amour-propre des auteurs est encore plus irascible que celui des princes et des conquérants, je me gardai bien de laisser voir l'ennui profond que j'avais éprouvé. Mais, comme il n'était pas en moi de dire ce qui était absolument contraire à ce que je pensais, au lieu de louanges, je m'étendis en vifs et prolongés remercîments de l'extrême bonté du prince, qui l'avait porté à me faire jouir ainsi du fruit de ses loisirs.

Il m'écoutait avec l'air d'un homme qui attend encore autre chose, et mon trouble allait croissant ; heureusement une visite mit fin à mon embarras, de manière que je sortis sans trop de gaucherie d'un pas si glissant et si difficile.

Deux jours après, ayant reçu le paquet dont le roi m'avait dit qu'il me chargerait, et qui était, ainsi que je l'appris depuis, un nouveau chiffre, je pris congé de la famille royale, et je partis pour Varsovie.

En traversant la partie orientale des États du roi de Prusse, il semble qu'on quitte le théâtre où règne une nature embellie par les efforts de l'art et d'une civilisation perfectionnée. L'œil est déjà attristé par des sables arides, par de vastes forêts.

Mais, dès qu'on entre en Pologne, on croit sortir entièrement de l'Europe, et les regards sont frappés d'un spectacle nouveau : une immense contrée, presque totalement couverte de sapins toujours verts, mais toujours tristes, coupée à de grandes distances par quelques plaines cultivées, semblables aux îles éparses sur l'Océan; une population pauvre, esclave; de sales villages; des chaumières peu différentes des huttes sauvages; tout ferait penser qu'on a reculé de dix siècles, et qu'on se retrouve au milieu de ces hordes des Huns, des Scythes, des Venètes, des Slaves et des Sarmates, dont les flots, roulant sans cesse l'un sur l'autre, se répandaient successivement en Europe, en chassant devant eux les Bulgares, les Goths, les Scandinaves, les Bourguignons, et toutes ces tribus belliqueuses qui écrasèrent de leur poids les derniers débris de l'empire romain.

Cependant, au sein de ces froides et agrestes contrées, apparaissent quelques grandes villes, riches et populeuses, autour desquelles s'élèvent à de grandes distances des châteaux habités par une noblesse polie, belliqueuse, libre, fière et chevaleresque.

Là les siècles féodaux revivent; là retentissent les cris d'honneur, de liberté; là le voyageur, reçu avec une antique et généreuse hospitalité, trouve, dans de vastes salles, des preux courtois, des dames remplies de grâces, dont l'âme élevée et le caractère romanesque mêlent à leurs doux attraits je ne sais quoi d'héroïque. On dirait, à les voir et à les entendre, qu'elles vont tout à l'heure présider un tournois, soutenir un siége, animer leurs époux, leurs amants, les guider aux combats, les parer d'écharpes brillantes, et les couronner après la

victoire, au chant des bardes, au son des harpes, ou bien aux doux accents des troubadours.

Tout est contraste dans ce pays : des déserts et des palais, l'esclavage des paysans, la turbulente liberté des nobles, qui formaient seuls depuis longtemps la véritable nation polonaise, une grande richesse en blé, peu d'argent et presque point de commerce, si ce n'est par une foule active de juifs avides que le prince Potemkin nommait plaisamment *la navigation de la Pologne.*

Dans presque tous les châteaux, le luxe d'une grande fortune mal administrée et s'écroulant sous le poids de dettes usuraires; un grand nombre de domestiques et de chevaux, et presque pas de meubles; un luxe oriental, et aucune des commodités de la vie; une table somptueuse ouverte à tous les voyageurs, et point de lit dans les appartements, hors ceux du maître et de la maîtresse du logis; une vie presque totalement employée en courses et en voyages, mais avec la triste nécessité de tout porter avec soi; car sur toutes les routes, excepté dans quelques grandes villes, il n'existe point d'auberges.

Une constante passion pour la guerre, et l'aversion de la discipline, une crainte fondée et continuelle des puissants oppresseurs qui les entourent, aucuns soins et aucuns sacrifices pour garantir les frontières en les couvrant de forteresses.

Les arts, l'esprit, la grâce, la littérature, tous les charmes de la vie sociale, rivalisant à Varsovie avec la sociabilité de Vienne, de Londres et de Paris; mais, dans les provinces, des mœurs encore sarmates; enfin un mélange inconcevable de siècles anciens et de siècles modernes, d'esprit monarchique et d'esprit républicain, d'orgueil féodal et d'égalité, de pauvreté et de richesses, de sages discours dans les diètes et de sabres tirés pour fermer la discussion, de patriotisme ardent et d'appels trop fréquents faits, par l'esprit de faction, à l'influence étrangère.

Telle était la Pologne, et telles étaient les réflexions qui m'occupaient, lorsqu'en sortant de la solitude d'une vaste forêt de cyprès et de pins, où l'on pouvait se croire à l'extrémité du monde, Varsovie s'offrit à mes regards avec l'éclat de la capitale d'un grand royaume.

En y entrant j'y remarquai pourtant encore de singuliers contrastes : des hôtels magnifiques et des maisons mesquines, des palais et des baraques ; enfin, pour achever le tableau, je vis, en arrivant chez madame la princesse de Nassau, qui m'avait offert un logement, et dans une superbe position qui dominait la Vistule, une sorte de palais dont une moitié brillait d'une noble élégance, tandis que l'autre n'était qu'un amas de décombres et de ruines, tristes restes d'un incendie.

Après avoir lu beaucoup de livres d'histoire et de voyages, il faudrait encore, pour se faire une idée juste des institutions d'un pays, de sa statistique, des mœurs de ses habitants, de leurs lois, de leur caractère national, un long séjour et des liaisons avec un grand nombre d'hommes de différentes classes et de différentes opinions. Autrement on tombe nécessairement dans l'erreur selon les diverses positions, préventions ou passions qui peuvent avoir dicté les renseignements insuffisants qu'on a recueillis.

Mais, pour connaître seulement les usages, l'esprit, les mœurs de la société brillante d'une capitale, les intrigues, les faiblesses, les aventures des personnages le plus en vogue, il suffit de vivre quelques semaines dans l'intimité d'une femme aimable et spirituelle : cependant, quelque bonne foi qu'elle veuille y mettre, on court le risque de voir un peu exagérer les défauts des femmes qui sont jolies, et le mérite de celles qui ne le sont pas.

En peu de jours la conversation de madame de Nassau m'instruisit à cet égard plus complétement qu'un long voyage n'aurait pu le faire, et la cour de Pologne me fut presque tout aussi connue que celle de Versailles.

Le surlendemain de mon arrivée, je fus présenté au roi en audience particulière par M. le comte de Stackelberg, ambassadeur de Russie. L'accueil que me fit ce monarque me parut non moins singulier qu'aimable. « Ah! monsieur de Ségur, « me dit-il dès qu'il me vit, je puis vous assurer que c'est avec « le plus grand plaisir que je vous *revois*. »

Ces paroles m'étonnèrent tellement que je crus avoir mal entendu; et, comme ma physionomie ainsi que mon silence peignaient assez ma surprise, le roi répéta : « Oui je vous *revois* avec un vrai plaisir. — Mais, Sire, répondis-je, Votre Majesté « doit trouver mon étonnement très-naturel. Celui qui aurait « eu le bonheur de vous voir une fois ne pourrait assurément « pas l'avoir oublié, et il est très-certain que jamais jusqu'à ce « jour je n'ai paru aux yeux de Votre Majesté. »

« Vous êtes dans l'erreur, reprit en souriant Stanislas, et je « pourrais même vous accuser d'ingratitude; car le premier « jour où je vous vis, je vous embrassai très-cordialement et « comme je le fais à présent. » A ces mots il me fit l'honneur d'approcher sa joue de la mienne.

« Sire, répliquai-je, je l'avoue, la plaisanterie que me fait « Votre Majesté, et qui est sans doute très-obligeante, sera, « tant que vous ne daignerez pas me l'expliquer, une véritable « énigme pour moi. »

« Écoutez, me dit alors ce prince, vous savez que je n'ai pas « toujours été roi de Pologne; il y a trente ans que je me nom- « mais Poniatowski. J'ai voyagé, je suis resté assez longtemps « en France. Votre père et la marquise sa femme me rece- « vaient habituellement chez eux, je vivais dans leur intimité. « Peu de jours avant mon départ de Paris, je venais dire adieu « à votre père; je trouve sa porte fermée; j'insiste pour qu'on « l'ouvre; on me répond que votre mère est accouchée dans « la matinée, et que M. de Ségur est auprès d'elle. Je dis que « c'est un motif de plus pour que je le voie et que je lui fasse « mon compliment. J'entre; votre père me mène dans le ca-

« binet où l'on vous avait porté, et j'embrasse le nouveau-né. « Vous voyez bien qu'il est très-vrai que vous êtes pour moi « une ancienne connaissance, et qu'il est en même temps très- « naturel que cette connaissance n'ait pas laissé de trace dans « votre souvenir; car, depuis ce temps, nous sommes tous les « deux un peu changés. »

Après m'avoir questionné obligeamment sur ma famille et sur celles dont les noms restaient gravés dans sa mémoire, il me congédia; mais, depuis cette audience, je le vis presque tous les jours en société très-peu nombreuse, tantôt dans son palais, tantôt chez madame de Cracovie sa sœur; enfin chez madame de Nassau, où il vint plusieurs fois passer la soirée.

Je trouvai sa conversation instructive, agréable, légère et variée, heureuse en transitions; il effleurait tout, n'approfondissait rien, soit pour ne pas embarrasser ses interlocuteurs, soit pour ne pas s'embarrasser lui-même, mais surtout pour plaire: car la conversation ne ressemble pas aux livres; elle devient lourde et languissante dès qu'on s'y permet de graves réflexions et de longues tirades.

Plaire était le but constant, le mérite principal et le grand art de ce prince: ses entretiens, dans le petit cercle où je le voyais, roulèrent presqu'entièrement sur la littérature française. Il lut avec un vrai talent quelques morceaux des poëmes de notre Virgile français, l'abbé Delille, quelques scènes d'une tragédie nouvelle de La Harpe, et une ou deux fables de Florian.

Il exigea de moi la lecture de quelques-unes de mes faibles productions, que l'indiscrétion de la princesse de Nassau lui avait fait sans doute connaître, et dont une spirituelle et belle dame polonaise, la comtesse Potocka, que j'avais vue plusieurs années en France, lui avait parlé avec plus de bienveillance que de justice.

Le roi me fit aussi beaucoup de questions sur la guerre d'Amérique et sur les caractères des personnages qui s'y étaient

le plus distingués, tels que Washington, La Fayette et Rochambeau; mais en général il évita toute conversation politique.

Je regardai cette réserve comme une obligeance; car le cabinet de Versailles, depuis 1773, abandonnant la Pologne à ses spoliateurs, et n'y pouvant plus exercer aucune influence, y rendait notre position presque embarrassante.

En admirant d'un côté les qualités personnelles d'un roi dont la société avait tant de charme, et en songeant d'une autre part aux fautes, aux malheurs et au sort futur de ce monarque, dépouillé des deux tiers de ses États et dominé par ses puissants voisins, je me disais : Quelle méprise du sort, et pourquoi a-t-il voulu, par un funeste caprice, faire du particulier le plus aimable, de l'homme de cour le plus brillant, le plus infortuné des rois! La singularité de son éducation eut une grande influence sur la bizarrerie de sa destinée.

Poniatowski, père de Stanislas, était un noble Lithuanien : d'abord il suivit avec éclat les drapeaux du fameux roi de Suède Charles XII; après la mort de ce monarque, s'étant réconcilié avec le roi Auguste, il le servit avec la même fidélité qu'il avait précédemment montrée au héros suédois.

La mère de Stanislas était une princesse Czatorinska, dont l'origine illustre remontait aux Jagellons. Cette noble Polonaise, fière, romanesque et superstitieuse, ayant fait tirer l'horoscope de son fils par un Italien, dont le charlatanisme passait à ses yeux pour une science profonde, l'astrologue lui prédit qu'un jour cet enfant parviendrait au trône.

Dès lors elle éleva son fils pour le rôle brillant qui lui était promis, fit passer sa conviction dans son jeune esprit, exalta son imagination, et s'efforça de lui donner les talents et les vertus nécessaires au monarque d'un pays libre, qui devait à la fois se montrer, suivant les circonstances, sévère et conciliant, majestueux et populaire, orateur et guerrier; mais la nature ne seconda qu'en partie les vues de l'héroïne polonaise.

Poniatowski prit facilement et presque théâtralement le main-

tien, la marche, le ton, la dignité d'un prince. Les progrès de son instruction furent rapides; il apprit promptement sept langues, qu'il parlait avec une égale facilité; il se distingua de tous ses compagnons par son adresse dans les exercices militaires. De bonne heure on remarqua en lui une éloquence naturelle, mais une éloquence plus touchante que forte et plus élégante qu'énergique.

La sévérité de sa mère ne pouvait vaincre ses penchants : elle voulait qu'il ne s'occupât que de politique; il était sans cesse entraîné par le plus vif amour pour les arts, pour les lettres et surtout pour la poésie.

Inutilement on avait prétendu l'astreindre à une grande sévérité de mœurs; les charmes de la beauté, et les succès qu'il dut bientôt aux agréments de sa figure et de son esprit, le portèrent irrésistiblement à la galanterie.

Son père espérait en faire un sage austère et un homme d'Etat: il ne devint qu'un littérateur instruit, un courtisan spirituel, un orateur agréable et un brillant chevalier.

Il s'élevait au-dessus de presque tous ces compatriotes par la beauté de sa figure, la noblesse de sa taille, l'élégance de ses formes et la grâce de son esprit. Lorsque je le vis, il avait encore conservé une partie de sa beauté, une taille majestueuse, un regard rempli de finesse et de douceur, un son de voix qui allait à l'âme, et le sourire le plus attrayant.

Aimant à voyager, comme la plupart de ses compatriotes, il parcourut l'Allemagne, et séjourna longtemps en France, L'urbanité de ses manières, la culture soignée de son esprit, son amour pour les lettres et pour les arts, le firent également bien accueillir par les princes, par les personnes de la plus brillante société, par les poëtes, par les savants et par les artistes.

Comme il aimait beaucoup tous les plaisirs et ne possédait qu'une fortune médiocre, il contracta des dettes à Paris, et ses créanciers le firent mettre en prison; il dut sa liberté à la générosité de la femme du chef opulent d'une manufacture de glaces.

C'était madame Geoffrin, qui devint, depuis, célèbre sans autres moyens qu'une bonne table, un noble caractère, un esprit naturel très-piquant, caché sous une enveloppe simple et modeste, et par des liaisons intimes avec tout ce que la cour et la ville contenaient de personnages distingués. Sa maison était un rendez-vous où se réunissaient les Français et les étrangers les plus considérables par leur rang ou par leur réputation ; ils venaient y recevoir des leçons de goût et entendre des vérités utiles, dites avec une franchise très-originale.

La bienfaitrice du comte Poniatowski fut, quelques années après, fort étonnée d'apprendre que le captif qu'elle avait tiré de prison était devenu roi. Stanislas, pour acquitter la dette de Poniatowski, lui témoigna constamment la plus vive reconnaissance, entretint avec elle une correspondance habituelle, l'invita à venir le voir en Pologne, et l'accueillit avec la tendresse qu'il aurait pu montrer à une mère et à une amie.

Lorsqu'il avait quitté la France pour se rendre en Angleterre, il s'y était lié avec un noble anglais, qui, récemment nommé ambassadeur à Pétersbourg, lui proposa de l'accompagner en Russie. Sa beauté, son esprit et son audace lui valurent promptement une brillante conquête. Il plut à la grande duchesse Catherine ; la jalousie du grand-duc les sépara ; mais, dès que cette princesse fut montée sur le trône, elle voulut donner celui de Pologne au jeune Polonais qui l'avait charmée.

Il aurait pu difficilement l'emporter sur ses rivaux dans un temps ordinaire ; mais les démarches actives de l'ambassadeur russe Kaiserling, et le voisinage de cinquante mille hommes, commandés par le maréchal Romanzoff, triomphèrent de toute opposition, de sorte que Poniatowski se vit proclamé roi, sous le nom de Stanislas-Auguste, par la diète de Wola, le 7 septembre 1764.

Sur un autre trône moins entouré d'orages, Stanislas-Auguste, par sa douceur, par sa prudence, par la bienveillance qui lui était naturelle, et par son amour pour la justice, aurait

régné paisiblement et joui de cette gloire pure, seule et noble ambition des bons rois ; mais Stanislas savait plaire et ne savait pas commander ; son caractère aimable et liant, auquel il devait, comme particulier, des succès brillants, devint, lorsqu'il fut couronné, la cause de ses malheurs.

Il vivait dans un temps de troubles, et gouvernait un peuple divisé en factions irréconciliables qu'il espéra vainement adoucir, tandis qu'il fallait les comprimer. Au lieu de parler aux passions le langage de l'autorité, il leur parlait celui de la raison, qu'elles n'entendent jamais. Une lettre touchante et élégamment écrite lui semblait plus propre à ramener des esprits aliénés et des caractères ardents, qu'une ordonnance ou qu'une loi sage et sévère.

Évitant avec soin la guerre, même la plus juste, il ne saisit aucune des occasions que la fortune lui présenta pour acquérir, par les armes, une gloire nécessaire à un prince sorti du rang des citoyens, et qui veut imposer l'obéissance à des nobles fiers de leur illustration, et dont la plupart avaient été si longtemps non-seulement ses égaux, mais ses supérieurs.

Bientôt des troubles religieux éclatèrent ; on éloigna des diètes les dissidents. Ceux-ci, réclamant leurs droits de suffrage garantis par le traité d'Oliva, implorèrent l'appui de Catherine II, dont le roi de Pologne n'était à leurs yeux que le lieutenant couronné.

En 1766 une diète fut convoquée, et devint promptement orageuse. Les ministres d'Angleterre et de Prusse écrivirent et agirent en faveur des dissidents. Le roi inclinait pour eux. Dès que les évêques catholiques et leurs partisans s'en aperçurent, ils l'accusèrent de trahison et de complicité avec les ennemis de l'État.

L'approche d'une armée russe, qui parut sous les murs de Varsovie, donna des forces à cette accusation ; elle exaspéra les esprits. Les catholiques prirent les armes et se formèrent en confédération sous l'étendard de la Vierge. Le douzième siècle

et les sanglantes querelles des Albigeois semblaient renaître. La croix brillait sur les habits des confédérés.

Quatre de leurs chefs firent serment d'enlever ou de tuer Stanislas; à la tête de quarante dragons déguisés en paysans, ils osèrent tenter cette téméraire entreprise, et leur audace réussit. Au milieu de la nuit, embusqués dans une rue de Varsovie, ils attendirent, attaquèrent la voiture du roi, et dispersèrent son escorte.

Ce prince voulait se sauver, mais les conjurés le saisirent. L'un d'eux lui tira un coup de pistolet, dont la flamme brûla ses cheveux; un autre lui fit, d'un coup de sabre, une profonde blessure sur la tête; et tous, l'ayant porté sur un cheval, l'entraînèrent rapidement hors de la capitale.

Le temps était orageux et l'obscurité profonde : ils s'égarèrent au point, qu'après plusieurs heures de marche, ils s'aperçurent, aux premiers rayons du jour, qu'ils étaient revenus près de Varsovie; la frayeur les saisit, ils s'enfuirent.

Un seul, nommé Kosinski, resta près de Stanislas; tous deux se trouvaient à pied, leurs chevaux étant accablés de lassitude. Voyant alors le visage du monarque inondé de sang, la pitié entra dans le cœur de ce conjuré. Le roi s'en aperçut, profita de son émotion avec une grande présence d'esprit; et, avec cette touchante éloquence qui était une de ses plus brillantes qualités, il lui reprocha doucement son attentat, lui prouva victorieusement qu'on ne pouvait être lié par un serment coupable, le conjura de réparer son crime par un noble et grand service; enfin il attendrit et fléchit ce fougueux caractère.

Cependant Kosinski lui dit : « Je me sens disposé à vous « sauver la vie; mais si je cède à ce sentiment, si je vous ra- « mène à Varsovie, ma mort ne sera-t-elle pas le châtiment « de ma faiblesse? » Le roi lui jura sur son honneur qu'il le garantirait de tout péril, et son assassin, tombant à ses pieds, s'abandonna totalement à sa magnanimité.

Stanislas écrivit au gouverneur de Varsovie, qui bientôt lui

envoya des gardes ; sous leur escorte, il fut reconduit à son palais. Kosinski obtint sa grâce, et s'exila en Italie, où il jouit le reste de ses jours d'une pension annuelle que Stanislas lui avait assurée.

Les périls qu'avait courus ce prince, son courage et sa délivrance presque miraculeuse, lui rendirent pour quelque temps l'affection de ses sujets ; mais les troubles se renouvelèrent, s'animèrent ; les trois grandes puissances qui entouraient la Pologne en profitèrent pour satisfaire une injuste ambition.

Le roi aurait eu besoin, pour résister à des forces si colossales, d'une énergie héroïque qui lui manquait, et de ce génie qui peut seul trouver de grandes ressources dans un si grand péril. Le crime politique fut consommé, et le premier partage de la Pologne eut lieu en 1773.

Ainsi, lorsque j'arrivai à Varsovie, le roi ne régnait plus que sur un pays démembré et sur une nation humiliée, ou plutôt c'était Catherine qui régnait ; son ambassadeur, le comte de Stackelberg, moins altier cependant que son prédécesseur le prince Repnin, dédaignait de couvrir d'un voile modeste sa toute-puissance. Stanislas n'avait plus que la décoration d'un roi ; il obéissait aux ordres que son impérieuse protectrice lui dictait, et la cour de l'ambassadeur était plus brillante et plus nombreuse que la sienne.

L'indépendance était perdue, et le joug était trop pesant pour qu'aucun courage pût le secouer. Tous les braves Polonais laissaient voir sur leur visage la profonde indignation qui les pénétrait. De quelque rang qu'ils fussent, le nom d'un Russe, prononcé devant eux, les faisait rougir de honte, tressaillir de colère, et leur sang fermentait dans leurs veines.

Aussi, quelques années après, au premier rayon d'espoir qui parut luire à leurs yeux, tous coururent aux armes et attaquèrent intrépidement les redoutables armées de leurs puissants oppresseurs. Mais cet effort généreux ne fit briller que peu de moments le feu mourant de la liberté. Le nombre et la

tactique triomphèrent d'un courage désespéré; c'était la seule arme qui leur restât. La Pologne fut encore partagée, et Stanislas descendit du trône. Il aurait fallu pour sauver ce trône un héros des beaux temps de l'histoire, et Stanislas-Auguste n'était qu'un paladin brillant de l'époque de la chevalerie.

La cour et toute la société de Varsovie, au moment de mon arrivée, étaient très-agitées, non par une grande querelle politique, mais par une intrigue trop petite et trop fastidieuse pour en parler avec détail ! il s'agissait d'un complot pour empoisonner le prince Czatorinski.

Le roi de Prusse et ses ministres m'en avaient parlé comme d'une tentative ridicule, imaginée par des intrigants, avec l'intention de compromettre dans cette affaire Stanislas-Auguste.

Ce bruit sans fondement avait pris quelque importance par la faute du roi, qui montra dans cette circonstance trop d'indécision et de faiblesse, et encore plus par la chaleur inconsidérée, par l'opiniâtreté déplacée du parti de l'opposition, qui employait indistinctement tous les moyens qui s'offraient à lui pour aigrir l'esprit public contre le roi.

Il aurait fallu, dès le premier moment, chasser de la ville l'accusatrice et les deux accusés. En évitant ainsi les suites d'une querelle aussi indécente, on ne pouvait se tromper, puisque la punition n'aurait porté que sur une femme de mauvaise vie et sur deux hommes sans aveu; mais on en fit un procès qui devait être jugé prochainement. Depuis j'ai su que l'accusation avait paru dénuée non-seulement de toutes preuves, mais même de tous graves indices.

Les partisans des Potocki et des Czatorinski n'en avaient pas moins profité pour discréditer le roi dans l'esprit de sa nation, soit en faisant soupçonner sa vertu, soit en faisant mépriser sa faiblesse. L'empereur Joseph II voulait d'abord intervenir dans cette affaire, et inviter l'impératrice à se joindre à

lui; mais le comte de Stackelberg l'en avait détourné, en lui remontrant combien les noms de deux grands souverains figureraient peu décemment dans cette misérable intrigue.

Il me parut utile, relativement aux succès que je désirais obtenir en Russie, de répondre avec empressement aux prévenances obligeantes que m'avait faites l'ambassadeur de Catherine à Varsovie. C'était un homme d'esprit et d'expérience. L'impératrice lui avait prouvé sa confiance en lui donnant une mission si importante, qui, sous le titre d'ambassadeur, le faisait réellement gouverneur de la Pologne.

Cependant, comme sous différents prétextes, redoutant ses talents et son influence, les ministres de sa souveraine le tenaient toujours éloigné d'elle, je le trouvai d'abord un peu animé contre eux.

Il m'invitait sans cesse à venir chez lui, s'enfermait souvent plusieurs heures avec moi, et me montrait dans ses entretiens une confiance qui m'était fort profitable, mais dont l'étendue me surprenait singulièrement.

Je n'aurais pas espéré obtenir d'un ancien et intime ami des renseignements plus détaillés et plus utiles que ceux qu'il me donna sur les personnages les plus distingués, les plus influents de la cour de Russie, et même sur le caractère de l'impératrice.

Il me fit particulièrement connaître les qualités, les défauts, les faiblesses du prince Potemkin tout-puissant alors près de sa souveraine; et il me peignit tous les membres du ministère avec des traits piquants, originaux et propres à me faire croire que ces portraits étaient ressemblants, quoiqu'un peu chargés.

Tout ce qu'il me dit me prouva que je rencontrerais dans ma mission les obstacles que j'avais prévus, mais que j'y trouverais aussi des ressources auxquelles je ne m'attendais pas.

Cet ambassadeur me parla sans trop de déguisement du rôle qu'il jouait en Pologne, rôle peu différent de celui des maires du palais de nos anciens rois francs. Son autorité n'avait de bor-

nes que celle que daignait y mettre la douceur de son caractère ; il n'écrasait pas cette malheureuse nation, mais il l'empêchait de se relever, maintenait son impuissance, fomentait ses divisions, et favorisait avec soin la prolongation de son anarchie.

Tel était le malheureux secret de sa mission, et le système constant des trois cours co-partageantes. C'était à cette seule condition que l'empereur et le roi de Prusse consentaient à laisser à l'impératrice l'honneur de gouverner la république, afin de la dédommager, par là, du lot trop faible qu'elle avait reçu dans le traité de partage.

Ainsi on encourageait la licence des Polonais pour enchaîner leur liberté ; on leur permettait de disputer contre une ombre de royauté, pourvu qu'ils se soumissent à la tyrannie qui était à leurs portes ; et cet infortuné pays, avec toutes les charges d'un grand royaume et toute la faiblesse d'une petite république, acquérant de jour en jour un nouveau degré de fermentation, et perdant à chaque instant quelques parties de son énergie, restait toujours, pour les trois puissances qui l'opprimaient, une proie aussi tentante que facile.

Ce système injuste devait nécessairement dans la suite devenir un sujet de discorde entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, ou plus vraisemblablement l'objet d'un nouveau et complet partage ; car, pour éviter l'un ou l'autre de ces dénoûments, il aurait fallu que les puissances qui avaient démembré la Pologne donnassent à ce qui restait de cette république quelque vie et quelque consistance ; par là, elles auraient à la fois assuré leur repos et adouci ce qu'il y avait d'injuste et d'odieux dans leur usurpation.

L'ambassadeur avait trop d'esprit pour ne pas convenir avec moi qu'en ôtant tout moyen de défense à la république, les trois puissances laissaient à leur ambition un appât dont il leur serait bien difficile de se défendre, ce qu'elles avaient pris leur faisant désirer plus vivement ce qu'elles avaient encore à prendre.

Voyant que M. de Stackelberg, loin de s'envelopper dans ce

voile mystérieux et diplomatique, dont tant de pédants et d'hommes médiocres s'entourent avec soin pour cacher la petitesse et souvent la nullité de ce qu'il renferme, voyant, dis-je, que cet ambassadeur cherchait lui-même à prolonger nos entretiens, et me répondait avec une franchise presque entière sur tous les points les plus délicats de la politique de cette époque, je hasardai de lui parler d'un projet d'échange de la Bavière contre les Pays-Bas : on m'avait annoncé ce projet.

« Je puis vous assurer, me répondit-il, qu'on regarde à « Pétersbourg cet arrangement comme inadmissible et chimé- « rique ; mais cependant l'impératrice n'a pas cru pouvoir re- « fuser à l'empereur son allié, et dont elle a beaucoup à se « louer, un service plus apparent que réel, puisqu'il ne con- « siste qu'à sonder sur cet objet les intentions de la France et « celles du duc de Deux-Ponts. Il est vrai que le jeune comte « de Romanzoff a serré un peu précipitamment la mesure, « et dépassé de beaucoup ses instructions. De là cette inquié- « tude exagérée du duc, et naturelle à son caractère ; de là « les alarmes de la cour de Berlin, qui, toujours prompte à « craindre et à s'irriter, avait reçu cette nouvelle avec une cha- « leur extraordinaire ; mais l'impératrice s'est empressée de « dissiper ses craintes. »

Peu de jours après, le chargé d'affaires de Berlin, M. Bucholtz, me parla dans le même sens de cet échange. Au reste, l'ambassadeur me laissa plus d'une fois entrevoir que, malgré l'amitié de Catherine II pour l'empereur Joseph, elle commençait à être tant soit peu lasse et embarrassée de la variété, de la multiplicité, de la succession rapide des projets et des prétentions de son allié.

D'un autre côté, l'empereur parlait quelquefois avec une ironie assez amère de l'administration et de la politique de Catherine ; ainsi, ces prétendus liens qu'on disait serrés indissolublement par une amitié réciproque et personnelle, n'étaient que politiques, et ne devaient avoir de durée que celle de l'in-

térêt commun, mais précaire, qui les avait fait contracter.

Tous les renseignements que me donnèrent les Polonais distingués et les agents inférieurs que la France entretenait alors à Varsovie, se réunissaient pour me prouver que M. de Stackelberg avait été franc et sans déguisement avec moi.

Un de nos agents était M. Bonneau, homme de sens, estimé, mais peu répandu ; l'autre, M. Auber, fréquentait les plus brillantes sociétés. Le roi le traitait à merveille, et partout j'entendais son éloge.

La cour de France, en tolérant honteusement le partage de la Pologne, s'y voyait nécessairement privée de toute influence, et ne pouvait décemment y envoyer des négociateurs revêtus d'un titre plus relevé que celui de chargé d'affaires, d'agent ou de consul.

Ceux-ci travaillaient à obtenir la liberté du passage des denrées de Pologne par le Dniester, pour favoriser les efforts d'un négociant distingué de Marseille, M. Anthoine, dont le noble et utile but était d'ouvrir à la France, à la Russie, à la Pologne, un nouveau débouché, une nouvelle voie de commerce qui devait vivifier, multiplier nos relations, et enrichir les provinces méridionales de ces trois pays.

M. de Stackelberg se montrait favorable à leurs vues ; j'excitai sa bienveillance, et, entrant alors dans mes idées, il m'indiqua les moyens de persuader au comte de Woronzoff d'adopter un système de commerce moins exclusif pour les Anglais, moins fiscal et plus éclairé.

La sœur du roi, madame de Cracovie, femme aussi distinguée par ses vertus que par l'aménité de son caractère, me conseillait, et me pressait de retarder mon départ pour Saint-Pétersbourg parce qu'il tombait de la neige et qu'elle prévoyait que sous peu de jours les chemins seraient impraticables. « Attendez, me disait-elle, que le traînage soit établi ; alors vous regagnerez promptement le temps que vous nous aurez donné. »

La nécessité d'arriver au terme de mon voyage, après de si longs séjours à Mayence, à Berlin, à Varsovie, ne me permit point de suivre cet avis, dont je ne tardai pas à reconnaître la sagesse. Ma première journée se passa sans accidents; la seconde fut difficile, la troisième on ne voyait plus de routes, la terre était couverte de quatre pieds de neige.

Cette neige s'entassait dans les villages jusqu'à la hauteur des portes, de manière qu'on n'apercevait que les toits de ces hameaux qui, de loin, ressemblaient à des tentes éparses dans la plaine. Tous nos efforts parvenaient à peine à faire marcher de temps en temps au pas nos chevaux, et à les retirer des trous où ils tombaient fréquemment. Il fallut s'arrêter dans un très-petit village, et y laisser mes trois voitures.

J'achetai des traîneaux de paysan, et je déterminai à force d'argent un courrier russe, qui passait dans cet endroit, à me céder son kibitki. Malgré la légèreté de ces traîneaux, comme la neige ne s'affermissait pas, j'arrivai très-difficilement à Bialystock.

Je m'établis de mon mieux dans une mauvaise auberge, où, suivant l'usage polonais, il ne manquait aux voyageurs que ce qui leur est le plus nécessaire pour la nourriture et pour le sommeil. Mais j'étais à peine depuis un quart d'heure dans ce triste réduit, lorsqu'un officier polonais entra dans ma chambre, et me dit que madame de Cracovie, au service de laquelle il était attaché, lui avait envoyé l'ordre de m'inviter à loger dans son château, où elle avait tout fait préparer pour me recevoir.

Jamais plus obligeante invitation ne vint plus à propos. Je suivis mon guide, et je me rendis dans cette demeure vraiment digne de la sœur d'un roi. Je trouvai ce château vaste, noble, complétement et magnifiquement meublé. Ma suite s'y logea; et, à ma grande surprise, je vis que, par l'attention la plus délicate, la comtesse y avait envoyé maître d'hôtel, cuisiniers, valets de chambre, et un grand nombre de domestiques qui vinrent prendre mes ordres.

Je reçus d'elle aussi une lettre, par laquelle elle mettait son château à ma disposition, en me priant d'y séjourner tout le temps que je voudrais, et d'y donner l'hospitalité aux voyageurs, que quelques accidents pourraient mettre dans le cas de s'y arrêter.

Me voilà donc transformé en magnat polonais, et jamais chevalier errant ne trouva dans ses aventures plus noble gîte et accueil plus courtois. Il n'y manquait que la dame du lieu, dont il m'était impossible de ne pas regretter vivement l'absence.

La neige continuait toujours à tomber en abondance, et à rendre les chemins impraticables; ainsi je restai plusieurs jours à Bialystock, où vinrent se réfugier plusieurs seigneurs polonais et quelques dames, arrêtés comme moi par cette froide tourmente.

Averti de leur arrivée par le majordome de madame de Cracovie, je remplis ses hospitalières intentions; je les invitai à venir au château, dont je leur fis de mon mieux les honneurs : de sorte que pendant une semaine, au lieu d'être en prison dans ma petite auberge enfumée je vécus en magnifique palatin, tenant bonne table, avec une société aimable et polie, employant alternativement mes soirées à causer, à jouer, à faire de la musique et à danser.

Cependant un vent du nord très-froid s'éleva; la neige s'affermit; le traînage commença à s'établir; ce fut pour moi le signal du départ; je remontai sur mes traîneaux, et je continuai mon voyage, emportant avec moi le souvenir ineffaçable du château de Bialystock, des bontés de madame de Cracovie, et de sa gracieuse hospitalité.

Le chemin n'était encore praticable que pour de légers traîneaux. Un de mes gens, resté avec mes voitures, devait, aussitôt qu'il le pourrait, me les ramener à Pétersbourg; mais il était écrit que je serais puni de n'avoir pas écouté les sages conseils qu'on m'avait donnés. La neige et le feu se réunirent pour m'infliger ce châtiment; l'une avait emprisonné mes voitures,

l'autre les incendia dans le lieu où je les avais déposées ; j'en reçus la nouvelle en Russie.

Rien ne m'arriva de remarquable jusqu'à Riga, ville forte, populeuse, commerçante, et qui ressemble plus à une ville allemande ou suédoise qu'à une ville moscovite ; je n'y restai que quelques heures, et je parcourus avec rapidité les deux cents lieues qui la séparent de Pétersbourg.

Je trouvai une route superbe, traversant quelques jolies villes et de nombreux villages, partout des postes bien servies et des auberges très-commodes. Sous un ciel âpre, malgré les rigueurs d'un froid qui s'élevait à vingt-cinq degrés, on reconnaissait à chaque pas les signes de la force, de la puissance, et les traces du génie de Pierre le Grand. Son heureuse audace, changeant ces froides contrées en riches provinces et triomphant de la nature, était parvenue à répandre sur ces glaces éternelles la chaleur fécondante de la civilisation.

Enfin j'aperçus avec autant de plaisir que d'admiration, aux lieux où l'on n'avait vu jadis que de vastes, incultes et fétides marais, les nobles édifices de cette cité dont Pierre avait posé les premiers fondements, et qui, en moins d'un siècle, était devenue une des plus riches et des plus brillantes capitales de l'Europe.

J'arrivai le 10 mars 1785 dans l'hôtel que M. de La Colinière avait loué pour moi ; je m'occupai avec lui, sans tarder, des démarches à faire pour hâter le moment où je verrais cette femme extraordinaire, cette célèbre Catherine que le prince de Ligne appelait, dans son style piquant et original, *Catherine le Grand.*

Après avoir demandé au vice-chancelier, M. le comte Ostermann, l'heure à laquelle il pourrait me recevoir, je lui portai une dépêche dont M. de Vergennes m'avait chargé pour lui, et je le priai d'obtenir de l'impératrice l'audience dans laquelle je devais présenter mes lettres de créance à Sa Majesté.

Cette princesse me fit dire que le surlendemain elle me re-

cevrait. Mais elle était alors souffrante ; son indisposition se prolongea, et mon audience fut retardée de huit à dix jours : ainsi j'eus, plus que je ne le voulais, le temps de me reposer, et de m'entretenir avec M. de La Colinière, sur l'état des affaires et sur les différents personnages de ce grand théâtre où j'allais bientôt débuter.

M. de La Colinière m'apprit que l'incommodité dont se plaignait l'impératrice, et qui retardait mon audience, avait pour cause un vif chagrin : elle venait de perdre son aide de camp, M. de Landskoy; de tous ses favoris, c'était peut-être celui qui lui avait inspiré le plus d'affection. Il la méritait, disait-on, par un sentiment sincère, fidèle et dégagé d'ambition ; enfin il lui avait persuadé, malgré la distance des rangs et la différence des âges, que c'était Catherine et non l'impératrice qu'il aimait.

Ce que j'avais su des grandes qualités de cette princesse, ce que m'en avait dit Frédéric lui-même, redoublait mon désir de la connaître personnellement ; cependant, son premier pas pour monter au trône refroidissait parfois mon enthousiasme ; mais, indépendamment de l'incertitude de plusieurs personnes dignes de foi, sur la part réelle que Catherine avait prise à la dernière scène de cette castastrophe, j'ai toujours pensé qu'on peut, sans blesser la morale, lorsqu'on juge les grands hommes et les monarques célèbres, mettre dans la balance où l'on pèse leurs actions, le poids des circonstances dans lesquelles ils se trouvaient, et faire ainsi de leurs qualités et de leur défauts une part convenable à leur époque, à leur position, et aux mœurs des peuples qu'ils gouvernaient.

Or personne n'ignore que non-seulement la Russie était restée plus longtemps que toutes les autres contrées de l'Europe plongée dans les ténèbres ; mais que pendant la durée du dix-septième siècle, et même jusqu'au règne de Pierre III, l'empreinte des mœurs barbares, loin d'être effacées se lisait en caractères de sang sur les marches du trône des czars.

Ces princes, à peine sortis du joug des Tartares, devinrent, en brisant leurs chaînes, des despotes sanguinaires. Chacun d'eux semblait ne pouvoir monter au rang suprême qu'en foulant aux pieds le corps de son prédécesseur.

Ivan IV tua un de ses fils et mourut dans un cloître. Fœdor Ier ne règna qu'après avoir immolé Démétrius. Un faux Démétrius, le moine Otrépiew, étrangla et détrôna Fœdor II. Wassily, qui lui devait la vie, l'immola à son tour. Ce même Wassily finit ses jours dans un couvent.

Alors le sceptre des czars passa dans les mains de Michel Romanoff : ce prince, originaire de Prusse, fut la tige de la dynastie actuelle. Alexis, son fils, lui succéda ; il fut le père de Fœdor III, d'Ivan et de Pierre. Fœdor mourut sans enfants, et laissa à ses frères un trône qui excita entre eux la discorde. Ivan ne conserva bientôt que le titre de czar, et céda le sceptre à son immortel frère Pierre Ier.

Ce monarque, puissant à la guerre, profond en politique, était doué d'un vaste génie. Mais, comme il le dit avec franchise, réformateur de son empire, il ne put se réformer lui-même. Cruel dans sa cour, barbare au sein de sa famille, il condamna à mort son fils Alexis ; et, donnant l'ordre de massacrer huit mille strélitz qui composaient sa garde, il encouragea lui-même à cette boucherie, par son exemple, ses stupides bourreaux.

Pierre, ayant répudié sa première femme Eudoxie, épousa Catherine Ire, née dans la classe la plus inférieure, et sortie des bras de plusieurs amants ; il mourut. Catherine, usurpant les droits du fils d'Alexis, s'empara du sceptre ; elle le destinait, en mourant, à sa fille aînée. Mais Menzicoff plaça sur le trône le grand-duc, fils du malheureux Alexis, et qui prit le nom de Pierre II. Son règne fut court ; Anne, duchesse de Courlande, lui succéda, et, dominée par son favori Biren, couvrit les échafauds de victimes, et peupla la Sibérie d'exilés.

Dans ses derniers moments, elle avait légué son pouvoir à un enfant, nommé Ivan, descendant du frère de Pierre le Grand, par sa mère, la duchesse de Brunswick ; mais une autre princesse, descendante de Pierre le Grand, Élisabeth, arracha le jeune Ivan de son berceau, l'enferma dans une forteresse, et se fit proclamer impératrice.

Après vingt ans de règne, Élisabeth, au lieu de terminer les malheurs d'Ivan et de lui rendre le trône, y appela son neveu, le duc de Holstein-Gottorp, qui régna sous le nom de Pierre III, et fut bientôt renversé de ce trône par son épouse Catherine II, au moment où il voulait la répudier et la faire languir dans une captivité sans terme.

Après avoir tracé à regret ce rapide et terrible tableau, détournons-en nos regards pour voir par quelles grandes qualités, par quels talents, par quelle élévation de caractère et par quelle fortune, Catherine II, législatrice de son empire, parvint à couvrir de palmes et de lauriers la première et triste page de son histoire.

En peu de mots essayons d'esquisser l'ensemble d'une vie si célèbre, qui n'a point manqué de censeurs austères, mais qui mérite aussi les justes éloges de la postérité ; car la souveraine d'un grand empire, quelques reproches qu'on puisse faire à sa politique ambitieuse, est encore digne d'être louée, lorsque la voix de tout un peuple proclame qu'elle est aimée.

Catherine, fille du prince d'Anhalt-Zerbst, portait dans son enfance les noms de Sophie-Auguste-Dorothée d'Anhalt. Elle prit celui de Catherine en embrassant la religion grecque, lorsqu'elle épousa son cousin Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, que l'impératrice Élisabeth venait de désigner pour son héritier, et de nommer grand-duc de Russie.

Jamais union ne fut plus mal assortie ; la nature, avare de ses dons pour le jeune grand-duc, en avait été prodigue en faveur de Catherine. Il semblait que par un étrange caprice, le sort eût voulu donner au mari la pusillanimité, l'inconséquence,

la déraison d'un être destiné à servir, et à sa femme l'esprit, le courage et la fermeté d'un homme né pour gouverner. Aussi l'un se montra sur le trône et en disparut comme une ombre, tandis que l'autre s'y maintint avec éclat.

Le génie de Catherine était vaste, son esprit fin; on voyait en elle un mélange étonnant des qualités qu'on trouve le plus rarement réunies. Trop sensible aux plaisirs, et cependant assidue au travail, elle était naturelle dans sa vie privée, dissimulée dans sa politique; son ambition ne connaissait point de bornes, mais elle la dirigeait avec prudence. Constante non dans ses passions, mais dans ses amitiés, elle s'était fait en administration et en politique des principes fixes; jamais elle n'abandonna ni un ami ni un projet.

Majestueuse en public, bonne et même familière en société, sa gravité conservait de l'enjouement; sa gaieté, de la décence. Avec une âme élevée, elle ne montrait qu'une imagination médiocre; sa conversation même semblait peu brillante, hors les cas très-rares où elle se laissait aller à parler d'histoire et de politique : alors son caractère donnait de l'éclat à ses paroles; c'était une reine imposante et une particulière aimable.

La majesté de son front et le port de sa tête, ainsi que la fierté de son regard et la dignité de son maintien, paraissaient grandir sa taille naturellement peu élevée. Elle avait le nez aquilin, la bouche gracieuse, des yeux bleus et des sourcils noirs, un regard très-doux quand elle le voulait, et un sourire attrayant.

Pour déguiser l'embonpoint que l'âge, qui efface toutes les grâces, avait amené, elle portait une robe ample avec de larges manches, habillement presque semblable à l'ancien habit moscovite. La blancheur et l'éclat de son teint furent les attraits qu'elle conserva le plus longtemps.

Trop entraînée par d'autres penchants, elle avait au moins la vertu de la sobriété, et quelques voyageurs satiriques ont commis une grossière erreur en affirmant qu'elle buvait beaucoup de

vin : ils ignoraient qu'habituellement la liqueur vermeille qui remplaissait son verre n'était que de l'eau de groseille.

Cette princesse ne soupait jamais; elle se levait à six heures du matin, et faisait elle-même son feu. Elle travaillait d'abord avec son lieutenant de police et ensuite avec ses ministres.

Rarement à sa table, servie comme celle d'un particulier, on voyait plus de huit convives. Là, comme aux dîners de Frédéric, l'étiquette était proscrite et la liberté permise.

Philosophe par opinion, elle se montrait religieuse par politique; jamais personne ne sut avec une aussi inconcevable facilité passer des plaisirs aux affaires; jamais on ne la vit entraînée par les uns au delà de sa volonté ou de ses intérêts, ni absorbée par les autres au point d'en paraître moins aimable. Dictant elle-même à ses ministres les dépêches les plus importantes, ils ne furent réellement que ses secrétaires, et son conseil n'était éclairé et dirigé que par elle.

Catherine, jeune, étrangère, soudainement transplantée dans un empire dont il lui fallait étudier à la fois la langue, les lois et les mœurs, avait vu l'aurore de sa destinée entourée des plus sombres nuages. Unie à un prince qui, loin de l'aimer, sentait avec jalousie sa supériorité; dépendante d'une impératrice dont le caractère indolent, voluptueux et méfiant, ne lui offrait que des écueils au lieu de protection, elle ne voyait devant elle de perspective que la captivité, l'exil ou la mort; car la nature lui avait donné trop d'esprit, trop de talent et trop de fierté, pour qu'une tranquille obscurité dans la disgrâce pût être son partage.

On connaît les événements qui l'élevèrent au trône. Elle avait fait des guerres heureuses et d'utiles conquêtes lorsque j'arrivai à la cour.

Aspirant à tous les genres de gloire, et voulant aussi cueillir quelques palmes sur le Parnasse, elle composa dans ses loisirs plusieurs comédies.

L'abbé Chappe, en publiant son *Voyage en Sibérie*, avait

amèrement décrié les mœurs de la nation russe et le gouvernement de Catherine; elle le réfuta par un livre auquel elle donna le titre d'*Antidote*.

Il est peu de personnes qui n'aient lu avec plaisir les lettres spirituelles qu'elle écrivait à Voltaire et au prince de Ligne.

On vit avec un double étonnement cette fière autocratrice, invoquant la philosophie, appeler d'Alembert en Russie, pour lui confier l'éducation de l'héritier du trône, et le philosophe refuser cette occasion de propager ses principes par l'influence d'un tel élève.

Diderot, au contraire, vint avec orgueil à la cour de Catherine; elle admira son esprit, mais elle rejeta ses doctrines, dont la théorie était spécieuse et la pratique impossible.

L'impératrice, dirigeant elle-même avec soin l'éducation de ses petits-fils, Alexandre et Constantin, composa pour eux des *Contes moraux* et un *Abrégé de l'histoire des premiers temps de la Russie*, qui sera bientôt connu en France, traduit et inséré dans un ouvrage que mon fils, le général Philippe de Ségur, se propose de publier, et dans lequel il retracera ces époques reculées des annales russes.

Catherine, avant de terminer son règne, changea en ville plus de trois cents bourgs, et compléta l'organisation administrative et judiciaire de toutes les provinces de l'empire. Sa cour fut le rendez-vous de tous les princes et de tous les personnages célèbres de son siècle.

Avant elle, Pétersbourg, dans son horizon de glace, était un point presque inaperçu et qui semblait tenir à l'Asie; sous son règne, la Russie devint européenne; Pétersbourg brilla entre les capitales du monde civilisé, et le trône des czars s'éleva au premier rang des trônes les plus puissants et les plus respectés.

Telle était l'illustre souveraine près de laquelle j'étais accrédité : il est facile de juger, d'après cette courte esquisse, de l'émotion avec laquelle j'attendais le jour où je devais être

admis en présence d'une princesse si extraordinaire et d'une femme si célèbre.

J'obtins enfin mon audience, et peu s'en fallut que mon début ne devînt malencontreux. J'avais, conformément à l'usage, donné au vice-chancelier la copie du discours que je devais prononcer; arrivé au palais impérial, le comte de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, vint me trouver dans le cabinet où j'attendais le moment d'être présenté.

Sa conversation vive, animée, et l'importance de quelques affaires dont il me parla, m'occupèrent assez pour me distraire complétement, de sorte que, à l'instant où l'on m'avertit que l'impératrice allait me recevoir, je m'aperçus que j'avais totalement oublié le discours que je devais lui adresser.

Je cherchais vainement à me le rappeler en traversant les appartements quand tout à coup on ouvrit la porte de celui où se tenait l'impératrice. Elle était richement parée et debout, la main appuyée sur une colonne; son air majestueux, la dignité de son maintien, la fierté de son regard, sa pose un peu théâtrale, en me frappant de surprise, achevèrent de troubler ma mémoire.

Heureusement, au lieu de tenter des efforts inutiles pour la réveiller, je pris soudainement le parti d'improviser un discours dans lequel il ne se trouvait peut-être pas deux mots de celui qui avait été communiqué à l'impératrice et pour lequel elle avait préparé sa réponse.

Une légère surprise se peignit sur ses traits; ce qui ne l'empêcha pas de me répondre sur-le-champ avec autant d'affabilité que de grâce, en ajoutant même à sa réponse quelques paroles personnellement obligeantes pour moi.

Ayant ensuite reçu et remis au vice-chancelier ma lettre de créance, elle m'adressa différentes questions sur la cour de France et sur mon voyage à Berlin et à Varsovie. Elle me parla aussi de M. Grimm et de ses lettres, dans le dessein probable de me laisser entrevoir les dispositions favorables que

cette correspondance lui avait inspirées relativement au nouveau ministre de France accrédité près d'elle.

Depuis, lorsque cette princesse m'eut admis dans son intimité, elle me rappela cette audience. « Que vous est-il donc « arrivé, me dit-elle, Monsieur le Comte, la première fois que « je vous ai vu, et par quelle fantaisie avez-vous soudainement « changé le discours que vous deviez m'adresser? ce qui m'a « surprise et forcée à changer aussi ma réponse.

Je lui avouai que je m'étais senti un moment troublé en présence de tant de gloire et de majesté. « Mais, Madame, ajoutai-« je, je pensai promptement que cet embarras, très-simple « pour un particulier, n'était nullement convenable à un repré-« sentant du roi de France. Ce fut ce qui me décida, au lieu de « tourmenter ma mémoire, à vous exprimer, dans les termes « qui vinrent les premiers à mon esprit, les sentiments de mon « souverain pour Votre Majesté et ceux que m'inspiraient votre « renommée et votre personne.

« — Vous avez bien fait, me répondit-elle. Chacun a ses dé-« fauts; moi, je suis très-sujette à prévention; je me souviens « qu'un de vos prédécesseurs, le jour où il me fut présenté, « se troubla tellement qu'il ne put me dire que ces mots : *Le* « *roi mon maître*..... J'attendais le reste; il redit encore : « *Le roi mon maître*.. ..... et n'alla pas plus loin. Enfin, la « troisième fois, venant à son secours, je lui dis que depuis « longtemps je connaissais l'amitié du roi son maître pour moi. « Tout le monde m'a assuré que c'était un homme d'esprit, et « cependant sa timidité me laissa toujours contre lui une pré-« vention injuste, et que je me reproche, comme vous le « voyez, un peu tardivement. »

Le même jour je fus présenté un grand-duc Paul Pétrowitz, à la grande-duchesse et à leur fils le grand-duc Alexandre, depuis empereur, qui vient de mourir après un règne glorieux. C'était la première fois que ce prince, âgé de sept ans, recevait un ambassadeur et écoutait une harangue. J'ai toujours trouvé

très-ridicule l'usage d'adresser de graves paroles à un enfant ; aussi je ne lui dis que quelques mots sur son éducation et sur les espérances qu'on en concevait.

Un de nos célèbres magistrats fit un jour beaucoup mieux ; je crois que c'était M. de Malesherbes. Chargé, à la tête d'une cour souveraine, de haranguer un Dauphin au berceau, et qui, loin de pouvoir entendre une parole, ne savait encore que crier et pleurer pour exprimer ses désirs et ses douleurs, il lui dit seulement : « Puisse, Monseigneur, Votre Altesse Royale, « pour le bonheur de la France et le sien, se montrer toujours « aussi insensible et sourde au langage de la flatterie qu'elle « l'est aujourd'hui au discours que j'ai l'honneur de prononcer « devant elle! »

L'accueil du grand-duc Paul et de la grande-duchesse fut obligeant pour moi. Les hommages qu'ils avaient reçus en France récemment les disposaient favorablement pour tout Français, et, lorsqu'ils m'admirent plus particulièrement dans leur société, je fus à portée de connaître toutes les qualités rares qui, à cette époque, leur méritaient l'affection générale.

J'ai dit leur société, parce qu'en effet, si l'on en excepte les jours de représentation, leur cercle, quoique assez nombreux, semblait, surtout à la campagne, plutôt une aimable société qu'une cour gênante. Jamais famille particulière ne fit avec plus d'aisance, de grâce, de simplicité, les honneurs de sa maison ; dîners, bals, spectacles et fêtes, tout y était marqué à l'empreinte de la plus noble décence, du meilleur ton et du goût le plus délicat.

La grande-duchesse, majestueuse, affable et naturelle, belle sans coquetterie, aimable sans apprêt, donnait l'idée de la vertu parée. Paul cherchait à plaire ; il était instruit ; on remarquait en lui une grande vivacité d'esprit et une noble élévation dans le caractère.

Mais bientôt, et sans qu'il fût nécessaire d'une longue observation, on apercevait dans toute sa personne, principalement

lorsqu'il parlait de sa position présente et future, une inquiétude, une mobilité, une méfiance, une susceptibilité extrêmes, enfin ces bizarreries qui dans la suite furent les causes de ses fautes, de ses injustices et de ses malheurs.

Dans tout autre rang où ce prince se fût trouvé placé, il aurait pu faire des heureux et l'être lui-même ; mais, pour un tel homme, le trône, et surtout celui de Russie, ne devait être qu'un écueil redoutable, sur lequel il ne pouvait monter sans s'attendre à en être bientôt et violemment précipité.

Sujet à l'engouement, il se passionnait pour quelqu'un avec une singulière promptitude, l'abandonnant et l'oubliant ensuite avec une égale facilité. L'histoire de tous les czars détrônés ou immolés était pour lui une idée fixe et toujours présente à sa pensée. Ce souvenir revenait comme un fantôme qui, l'assiégeant sans cesse, troublait les lumières de son esprit et offusquait sa raison.

Avant de commencer le cours de mes négociations, et n'ayant d'ailleurs pour le moment aucune affaire urgente à traiter, je m'appliquai exclusivement à connaître les personnages les plus influents de la cour et à étudier les mœurs ainsi que les usages des habitants de cette capitale du Nord, si récemment créée, si peu connue encore par la plupart de mes compatiotes, et dans laquelle je me trouvais transplanté pour plusieurs années.

Assez de voyageurs et d'auteurs de dictionnaires ont décrit et détaillé les palais, les temples, les nombreux canaux, les riches édifices de cette cité, étonnant monument du triomphe remporté par un homme de génie sur la nature.

Tous ont dépeint la beauté de la Néva, la richesse de ses quais de granit, l'imposant coup d'œil du port de Cronstadt, la triste magnificence du palais et des jardins de Pétershoff, situés sur les bords de la mer de Finlande, et qui inspirent aux voyageurs une double mélancolie, en les portant à méditer à la fois sur les orages d'une vaste mer remplie d'écueils et sur ceux

qui entourent un despotisme sans limites et un trône colossal sans barrière ; car, malgré tous les prestiges du luxe et des arts, là où on ne voit aucune borne à l'autorité, il ne peut exister, de quelque beau nom qu'on les décore, qu'un maître et des esclaves.

Un grand et bon prince peut répandre sur un tel empire quelques rayons de lumière et de bonheur ; mais ce prince, ainsi que le disait l'empereur Alexandre à madame de Staël, *n'est lui-même qu'un accident heureux.*

La route qui conduit de Pétershoff à Pétersbourg offre un aspect plus riant ; elle est bordée des deux côtés par d'élégantes maisons de plaisance, par de beaux jardins, où la noblesse de la capitale vient chaque année, pendant les chaleurs passagères d'un été trop court, se faire illusion sur les rigueurs de cet âpre climat, illusion favorisée par la verdure constante des arbres et des gazons, dont un sol primitivement marécageux entretient la fraîcheur jusqu'au moment où l'impitoyable neige vient les ensevelir.

L'aspect de Pétersbourg frappe l'esprit d'un double étonnement ; il y trouve réunis l'âge de la barbarie et celui de la civilisation, le dixième et le dix-huitième siècles, les mœurs de l'Asie et celles de l'Europe, des Scythes grossiers et des Européens polis, une noblesse brillante, fière, et un peuple plongé dans la servitude.

D'un côté des modes élégantes, des habits magnifiques, des repas somptueux, des fêtes splendides, des théâtres pareils à ceux qui embellissent et animent les sociétés choisies de Paris et de Londres ; de l'autre des marchands en costume asiatique, des cochers, des domestiques, des paysans vêtus de peaux de mouton, et portant de longues barbes et des bonnets fourrés, de longs gants de peau sans doigts, et des haches suspendues à une large ceinture de cuir.

Cet habillement, et les épaisses bandes de laine qui forment autour de leurs pieds et de leurs jambes une espèce de cothurne

grossier, font revivre à vos yeux ces Scythes, ces Daces, ces Roxolans, ces Goths, jadis l'effroi du monde romain. Toutes ces figures demi-sauvages que l'on voit à Rome sur les bas-reliefs de la colonne Trajane semblent renaître et s'animer à vos regards.

On entend encore cette même langue, ces mêmes cris qui, tant de fois retentissant dans les échos du mont Hémus et dans ceux des Alpes, avaient fait souvent reculer les légions des Césars de Rome et de Byzance ; mais, en même temps, lorsque, en conduisant leurs barques ou leurs voitures, ils frappent les airs de leur chant assez mélodieux, quoique monotone et presque plaintif, on s'aperçoit que ce n'est plus dans le pays des Scythes indépendants qu'on se promène ; mais dans celui des Moscovites, dont une longue servitude, d'abord sous les Tartares et ensuite sous les boïards russes, a courbé la tête et abattu la fierté, sans cependant détruire leur vigueur antique et leur bravoure native.

Quand on entre dans leurs maisons, hors des villes, on reconnaît la simplicité des vieilles mœurs rustiques ; l'agreste bâtiment est composé de troncs d'arbre couchés et croisés les uns sur les autres ; une petite lucarne sert de fenêtre ; un large poêle remplit la chambre étroite, qui n'a d'autres meubles que des bancs de bois.

En évidence se trouve l'image d'un saint bizarrement et grossièrement peinte ou sculptée au milieu d'un large cadre de métal ; c'est à cette image qu'avant de saluer le maître du logis on doit rendre un premier hommage.

Le gruau, quelques viandes rôties, voilà leurs mets habituels ; l'hydromel ou un peu de farine fermentée dans l'eau avec de la menthe, telle est leur boisson. Malheureusement ils y ajoutent trop souvent de grands gobelets d'eau-de-vie de grains, dont un palais européen ne pourrait soutenir l'âpreté.

Les marchands des villes, quand ils sont devenus riches, étalent quelquefois à leur table un luxe sans goût et sans mesure ; ils vous servent d'effroyables piles de viande, de volailles, de poissons, d'œufs, de pâtisseries entassées sans ordre, of-

fertes aux convives avec importunité, et capables par leur masse d'effrayer les estomacs les plus intrépides.

Le mobile qui aiguillonne et vivifie tout, l'amour-propre, le désir de s'élever et de s'enrichir pour multiplier leurs jouissances, manquant presque généralement à tous les serfs de ce vaste empire, rien n'est plus uniforme que leur vie, plus simple que leurs mœurs, plus borné que leurs besoins, plus constant que leurs habitudes.

Chez eux toujours le lendemain ressemble à la veille; rien ne varie; leurs femmes mêmes, avec leur parure orientale et le vermillon dont elles couvrent leurs joues, parce que chez eux le mot *krasnoy,* rouge, signifie *beauté,* portent encore aux jours de fêtes les mêmes voiles galonnés et les mêmes bonnets tissus en petites perles dont elles ont hérité de leurs mères et qui paraient leurs bisaïeules.

Le peuple russe, végétant dans l'esclavage, ne connaît pas le bonheur moral, mais il jouit d'une sorte de bonheur matériel; car ces pauvres serfs, certains d'être toujours nourris, logés, chauffés par le produit de leur travail ou par leurs seigneurs, et étant à l'abri de tous besoins, n'éprouvent jamais le tourment de la misère ou l'effroi d'y tomber; funeste plaie des peuples policés, mille fois plus heureux cependant, parce qu'ils sont libres.

Les seigneurs, en Russie, ont sur leurs serfs une autorité de droit presque sans limites, mais il est juste de dire que de fait presque tous usent de ce pouvoir avec une extrême modération; par l'adoucissement graduel des mœurs, l'esclavage des paysans redevient peu à peu ce qu'était autrefois en Europe la servitude de la glèbe. Chacun paye une redevance modique pour la terre qu'on lui donne à cultiver, et la répartition de ce tribut est réglée dans chaque village par des vieillards choisis entre les pères de famille (1).

(1) On sait dans quelles vues bienfaisantes l'empereur Alexandre, en 1858,

Si l'on cesse d'observer cette innombrable classe de la population moscovite, qui n'a point encore fait un pas hors des ténèbres du moyen âge, et si, franchissant plusieurs siècles, on tourne ses regards vers la partie noble, riche et polie de la nation russe, un tout autre spectacle frappe et fixe l'attention.

Ici je dois avertir que je trace l'esquisse de la société russe telle qu'elle était il y a quarante ans. Depuis cette époque tout a changé ; les progrès en tout genre ont été rapides, et toute cette jeunesse, que les armes et le désir de s'instruire ont poussée et répandue dans toutes les villes et les cours de l'Europe, prouve à quel point les arts, l'urbanité, le goût, les lettres se sont perfectionnés dans un empire qui passait encore, dans les premiers temps du règne de Louis XV, pour inculte et barbare.

Au moment où j'arrivai à Pétersbourg, il restait dans cette capitale, sous les formes extérieures d'une civilisation européenne, beaucoup de vestiges des temps antérieurs, et, au milieu d'une élite peu nombreuse de seigneurs et de dames qui s'étaient instruits, qui avaient voyagé, et ne se montraient sur aucun point inférieurs aux personnes les plus aimables des cours les plus brillantes, on en voyait encore plusieurs, et c'étaient les plus âgés, dont l'accent, la physionomie, les habitudes, l'ignorance et l'entretien stérile tenaient plus à l'époque des boïards et des czars qu'à celle de Catherine II.

Cependant ce n'était qu'après quelque examen qu'on pouvait faire cette distinction ; à la superficie cette différence n'était pas sensible ; depuis un demi-siècle tous s'étaient habitués à

veut affranchir les paysans russes de l'esclavage dans lequel ils vivaient. L'Europe suit d'un œil attentif le développement des mesures adoptées pour parvenir à ce grand résultat. Tous les hommes éclairés le hâtent de leurs vœux ; ils béniront le prince absolu qui rend à la liberté tant de millions d'hommes, tandis que sur un autre continent, des États différents appesantissent, au lieu de les briser, les fers de leurs esclaves.

(*Note du nouvel éditeur.*)

copier les étrangers, à se vêtir, à se loger, à se meubler, à se nourrir, à s'aborder, à se saluer, à faire les honneurs d'un bal et d'un dîner, comme les Français, les Anglais et les Allemands.

Tout ce qu'exigent la politesse et la décence était déjà parfaitement imité. La conversation seule et la connaissance de quelques détails intérieurs marquaient la séparation du Moscovite antique et du Russe moderne.

Les femmes avaient devancé les hommes dans cette marche progressive ; on voyait déjà un grand nombre de dames élégantes, de jeunes filles remarquables par leurs grâces, parlant également bien quatre ou cinq langues, jouant de plusieurs instruments, et familières avec les ouvrages des poëtes et des romanciers les plus célèbres en France, en Italie, en Angleterre, tandis que, hors une centaine d'hommes de la cour, tels que les Romanzoff, les Razoumowski, les Strogonoff, les Schouwaloff, les Woronzoff, les Kourakin, les Galitzin, les Dolgorouki, etc., la plupart se montraient peu communicatifs, taciturnes, cependant polis, mais graves et froids, et, en apparence au moins, assez étrangers à tout ce qui existait hors de leur pays.

Au reste, les usages introduits par Catherine rendaient alors la vie de Pétersbourg et la société si agréables qu'elles n'ont pu que perdre aux changements amenés par le temps. Hors les jours de gala, les dîners, les bals, les cercles, loin de ressembler à ce qu'on appelle aujourd'hui des *raouts*, vrai chaos où siégent le désordre et l'ennui, étaient peu nombreux, bien choisis et sans mélange.

La parure, qui ressemblait à celle des personnes de la cour de Versailles, était, à la vérité, moins commode que les fracs, les bottes et les chapeaux ronds ; mais elle contribuait à entretenir la décence, la galanterie, la noblesse des manières et l'urbanité.

Comme les repas avaient lieu de bonne heure, les après-midi étaient consacrées à remplir des devoirs de société et à entretenir par des visites régulières l'activité de petits cercles où

l'esprit et le goût se formaient par une conversation douce, agréable et variée. Là je reconnaissais en quelque sorte l'image de ceux où j'éprouvais tant de charme à Paris.

Ce qui me paraissait seulement trop magnifique et fatigant, c'était le grand nombre de fêtes obligées non-seulement à la cour, mais dans la société. L'usage était de célébrer le jour de naissance et le jour de patron de chaque individu que l'on connaissait; y manquer eût été une impolitesse. Celui qu'on fêtait n'invitait personne, mais sa porte était ouverte, et tous ceux qui avaient quelques liaisons avec lui y accouraient en foule.

On voit par là combien, pour conserver un tel usage, il fallait que les grands seigneurs russes possédassent de richesses, étant presque contraints de tenir si souvent chez eux une sorte de cour plénière.

Un autre genre de luxe fort incommode pour la noblesse, et qui doit un jour la ruiner si elle n'y met ordre, c'est le nombre prodigieux de domestiques qu'elle nourrit. Ces domestiques, tirés de la classe des paysans, regardent le service de la maison comme une sorte d'élévation et de faveur; ainsi, par un étrange préjugé, car les serfs ont aussi les leurs, ils se croiraient punis et presque dégradés si on les renvoyait aux champs.

Or les hommes et les femmes de cette condition se marient dans la maison, et la peuplent tellement qu'il n'est pas rare de voir un grand seigneur chargé de quatre ou cinq cents domestiques de tout âge et de tout sexe, qu'il se croit obligé de garder, quoiqu'il ne puisse les occuper à rien.

Je ne fus pas moins surpris d'un autre usage introduit par la vanité : toute personne au-dessus du rang de colonel devait avoir, suivant son grade, sa voiture attelée de quatre ou six chevaux, conduite par un cocher à longue barbe et en robe, avec deux postillons.

Le premier jour que je m'y conformai, ayant à faire une

visite chez une dame habitant l'hôtel qui touchait au mien, mon postillon était déjà entré sous sa porte que ma voiture était encore sous la mienne.

L'hiver on ôte les roues des voitures; on place celles-ci sur des patins égaux en hauteur aux roues, et, comme les rues sont larges, couvertes de trois ou quatre pieds de neige bien battue et ressemblant au sable le plus uni, le plus ferme et le plus fin, rien n'égale la rapidité avec laquelle on court, ou plutôt on glisse, en parcourant cette belle ville.

J'ai déjà parlé de la modération avec laquelle les seigneurs russes exerçaient sur leurs paysans esclaves une autorité qui légalement n'a point de limites. Pendant mon long séjour en Russie, plusieurs exemples d'attachement de ces paysans à leurs seigneurs me prouvèrent qu'à cet égard on ne m'avait pas trompé.

Entre cent traits de ce genre dont je pourrais me servir, je me bornerai à citer celui-ci. Le grand-chambellan, comte Schouwaloff, ayant contracté une dette assez considérable, se voyait obligé, pour la payer, de vendre une terre qu'il possédait à trois ou quatre cents werstes de la capitale.

Un matin, en se levant, il entend un grand bruit dans sa cour; une foule de paysans rassemblés causaient ce tumulte; il les fait venir et s'informe du motif qui les amène.

« On nous a appris, disent ces bonnes gens, que vous étiez « dans la nécessité de vendre, pour rétablir vos affaires, la « terre que nous habitons. Tranquilles et contents sous votre « autorité, heureux par vous et reconnaissants, nous ne vou- « lons pas perdre un si bon seigneur. Ainsi, après nous être « cotisés, nous sommes venus avec empressement vous ap- « porter la somme dont vous avez besoin et que nous vous « supplions d'accepter. »

Le comte, après quelque résistance, reçut leur don, et goûta la douce satisfaction de voir le bien qu'il avait fait récompensé par une si touchante gratitude.

Cependant ces peuples n'en sont pas moins à plaindre, puisque leur destinée dépend des chances capricieuses du sort, qui leur donne à son gré un bon ou mauvais maître. Cette vérité n'a pas besoin de preuves, et pourtant je ne puis m'empêcher de citer à cet égard une anecdote qui me fit douloureusement sentir à quel degré de malheur le pouvoir sans bornes d'un maître qui se livre à ses passions peut réduire l'innocence, la faiblesse et la vertu, qui ne trouvent aucun appui dans la loi.

Ce fait d'ailleurs fera connaître le danger que peuvent courir, dans un pays où la servitude est établie, les personnes mêmes qui, nées étrangères et libres, mais obscures, s'y trouvent, par des circonstances malheureuses, réduites à l'état de domesticité, et peuvent inopinément se voir confondues avec les esclaves les plus opprimés, sans que leur faible voix puisse faire entendre leurs plaintes à quelque protecteur puissant.

Marie-Félicité Le Riche, fille jeune, jolie et sensible, avait suivi en Russie son père, qu'un jeune seigneur russe y avait appelé pour le mettre à la tête d'une manufacture. Cette entreprise n'eut pas de succès; le vieillard ruiné se vit bientôt hors d'état de pourvoir à sa subsistance et à celle de sa fille.

Marie était devenue éprise d'un jeune ouvrier; mais en même temps elle avait inspiré une vive passion à l'officier russe dans la dépendance duquel elle se trouvait. Cet homme, n'écoutant que ses désirs, engagea facilement le père de Marie à refuser la main de sa fille à son amant, qui ne possédait rien; en même temps il dit à ce vieillard qu'une de ses parentes désirait avoir près d'elle une jeune personne, et que cette place avantageuse conviendrait à sa fille. L'infortuné père accepta cette offre avec reconnaissance.

Marie, séparée de son amant, partit pour Pétersbourg, et fut placée, sous la surveillance d'une vieille intrigante, dans un petit logement où on lui accordait tout ce qu'elle désirait, hors

la liberté, la protection qu'elle avait espérée, et les moyens de voir son amant ou de correspondre avec lui.

Marie, à l'âge de l'espérance, se résignait et attendait tout du temps; mais il combla bientôt ses malheurs. Son prétendu bienfaiteur arrive, cesse tout déguisement et ne laisse voir en lui qu'un vil corrupteur. Elle résiste avec la double force de l'amour et de la vertu.

Convaincu de l'inutilité de tous moyens de séduction tant que la jeune fille conservera quelque espoir d'être un jour à celui qu'elle aime, le ravisseur la trompe en lui faisant parvenir la fausse nouvelle de la mort de son amant. Elle tombe dans la stupeur et le désespoir.

Son persécuteur en profite, l'outrage, consomme avec violence son crime et l'abandonne lâchement. L'infortunée succombe et perd la raison; la pitié de quelques voisins charitables la plaça dans un hospice.

Deux ans s'étaient passés depuis cet événement lorsqu'on me fit voir cette déplorable victime du crime et de l'amour. Pâle, languissante, égarée, on reconnaissait encore en elle quelques traces de beauté. Aucun son ne sortait de sa bouche; elle ne trouvait d'accents pour exprimer sa douleur. Toujours les yeux fixes, la main appuyée sur son cœur, elle restait dans la même consternation, dans la même surprise, dans le même silence, dans la même attitude qu'au moment où elle avait appris la mort de l'objet de son affection. Son corps seul paraissait vivre; son âme cherchait ailleurs l'être qui aurait fait le charme de sa vie.

Jamais un si douloureux spectacle ne s'effacera de ma mémoire. M. d'Aguesseau, mon beau-frère, qui se trouvait à Pétersbourg et qui fut attendri comme moi à la vue de cette jeune fille, traça l'esquisse de sa figure. Je possède encore ce dessin, qui me rappelle souvent la touchante Marie et ses infortunes.

L'habitude d'ordonner, sans formes, des châtiments, qui

sont aussitôt infligés que commandés, pour des fautes condamnées sans examen et sans appel par un maître absolu, entraîne, de la part même des maîtres les moins durs, d'étranges méprises.

En voici une dont le dénoûment fut assez ridicule, grâce au personnage qui s'en trouvait l'objet, quoique le commencement en eût été fort triste et presque cruel.

Un matin je vois arriver chez moi, avec précipitation, un homme troublé, agité à la fois par la crainte, par la douleur, par la colère. Ses cheveux étaient hérissés, ses yeux rouges et remplis de larmes, sa voix tremblante, ses habits en désordre. C'était un Français.

Dès que je lui eus demandé la cause de son trouble et de son chagrin : « Monsieur le Comte, me dit-il, j'implore la protec-« tion de Votre Excellence contre un acte affreux d'injustice et « de violence; on vient, par ordre d'un seigneur puissant, « de m'outrager sans sujet et de me faire donner cent coups « de fouet.

« — Un tel traitement, lui dis-je, serait inexcusable quand « même une faute grave l'aurait attiré; s'il n'a pas de motif, « comme vous le prétendez, il est inexplicable et tout à fait « invraisemblable. Mais qui peut avoir donné un tel ordre?

« — C'est, me répondit le plaignant, Son Excellence M. le « comte de Bruce, gouverneur de la ville. — Vous êtes fou, « repris-je; il est impossible qu'un homme aussi estimable, « aussi éclairé, aussi généralement estimé que l'est M. le comte « de Bruce, se soit permis, à l'égard d'un Français, une telle « violence, à moins que vous ne l'ayez personnellement atta-« qué et insulté.

« — Hélas! Monsieur, répliqua le plaignant, je n'ai jamais « connu M. le comte de Bruce. Je suis cuisinier; ayant appris « que monsieur le gouverneur en voulait un, je me suis pré-« senté à son hôtel; on m'a fait monter dans son appartement. « Dès qu'on m'a annoncé à Son Excellence, elle a ordonné

« qu'on me donnât cent coups de fouet, ce qui, sur-le-champ,
« a été exécuté. Mon aventure peut vous paraître invraisem-
« blable ; mais elle n'est que trop réelle, et mes épaules peuvent
« au besoin me servir de preuves.

« — Écoutez, lui dis-je enfin, si, contre toute apparence,
« vous avez dit vrai, j'obtiendrai réparation de votre injure, et
« je ne souffrirai pas qu'on traite ainsi mes compatriotes, que
« mon devoir est de protéger. Mais, songez-y bien, si vous
« m'avez fait un conte, je saurai vous faire repentir de votre
« imposture. Portez vous-même au gouverneur la lettre que je
« vais lui écrire ; un de mes gens vous accompagnera. »

En effet, j'écrivis sur-le-champ au comte de Bruce pour l'informer de l'étrange dénonciation qui venait de m'être faite. Je lui disais que, bien qu'il me fût impossible d'y ajouter foi, l'obligation de protéger les Français me faisait un devoir de lui demander l'explication d'un fait si singulier, puisque enfin il était possible que quelque agent subalterne eût abusé indignement de son nom pour commettre cet acte de violence. Je le prévenais que j'attendais impatiemment sa réponse, afin de prendre les mesures nécessaires pour punir le plaignant s'il avait menti et pour lui faire rendre une prompte justice si, contre toute apparence, il avait dit la vérité.

Deux heures se passèrent sans qu'aucune réponse ne me parvînt. Je commençais à m'impatienter ; je me disposais à sortir pour chercher moi-même l'éclaircissement que j'avais demandé, lorsque je vis soudain reparaître mon homme, qui véritablement ne semblait plus le même ; son air était calme, sa bouche riante ; la gaieté brillait dans ses yeux.

« Eh bien ! lui dis-je, m'apportez-vous une réponse ? — Non,
« Monsieur ; Son Excellence va bientôt vous la faire elle-même ;
« mais je n'ai plus aucun sujet de me plaindre ; je suis con-
« tent, très-content ; tout ceci n'est qu'un quiproquo. Il ne me
« reste qu'à vous remercier de vos bontés.

« — Comment ! repris-je, est-ce que les cent coups de fouet ne

« vous restent plus? — Si fait, Monsieur, ils restent sur mes « épaules, et très-bien gravés; mais, ma foi! on les a parfaite- « tement pansés, et de manière à me faire prendre mon parti « assez doucement. Tout m'a été expliqué; voici le fait : « M. le comte de Bruce avait pour cuisinier un Russe, né « dans ses terres; cet homme, peu de jours avant mon aven- « ture, avait déserté, et, dit-on, volé. Son Excellence, en « ordonnant de courir à sa recherche, s'était proposé de le « faire châtier dès qu'on le lui ramènerait.

« Or c'est dans ces circonstances que je me présentai pour « occuper la place vacante. Quand on ouvrit la porte du cabinet « de monsieur le gouverneur, il était assis à son bureau, très- « occupé et me tournant le dos. Le domestique qui me pré- « cédait dit en entrant : *Monseigneur, voilà le cuisinier.* A « l'instant Son Excellence, sans se retourner, répondit: *Eh bien! « qu'on le mène dans la cour, et qu'on lui donne cent coups « de fouet, comme je l'ai ordonné.* Aussitôt le domestique « referme la porte, me saisit, m'entraîne et appelle ses ca- « marades, qui sans pitié, comme je vous l'ai dit, appliquent, « sur le dos d'un pauvre cuisinier français, les coups destinés à « celui du cuisinier russe déserteur.

« Son Excellence, en me plaignant avec bonté, a bien voulu « m'expliquer elle-même cette méprise, et a terminé ses paroles « consolantes par le don de cette grande bourse pleine d'or que « voici. » Je congédiai le pauvre diable, dont je ne pouvais m'em- pêcher de trouver la juste colère beaucoup trop facilement apaisée.

Tous ces effets, tantôt cruels, tantôt bizarres, rarement plaisants, d'un pouvoir dont rien n'arrête ou ne suspend au moins l'action, sont les conséquences inévitables de l'absence de toute institution et de toute garantie. Dans un pays où l'obéissance est passive et la remontrance interdite, le prince ou le maître le plus juste et le plus sage doit trembler des suites d'une volonté irréfléchie ou d'un ordre donné avec trop de pré- cipitation.

En voici une preuve qui paraîtra peut-être un peu folle ; mais c'est un fait que m'ont attesté plusieurs Russes, et qu'un de mes honorables collègues, qui siége aujourd'hui à la chambre des Pairs, a souvent en Russie entendu raconter comme moi. Or notez que ce fait s'est, disait-on, passé sous le règne de Catherine II, qui certes a été et est encore citée, par tous les habitants de son vaste empire, comme un modèle de raison, de prudence, de douceur et de bonté.

Un étranger très-riche, nommé Suderland, était banquier de la cour et naturalisé en Russie ; il jouissait, auprès de l'impératrice, d'une assez grande faveur. Un matin on lui annonce que sa maison est entourée de gardes et que le maître de police demande à lui parler.

Cet officier, nommé Reliew, entra avec l'air consterné.

« Monsieur Suderland, dit-il, je me vois, avec un vrai cha-
« grin, chargé, par ma gracieuse souveraine, d'exécuter un
« ordre dont la sévérité m'effraye, m'afflige, et j'ignore par
« quelle faute ou par quel délit vous avez excité à ce point le
« ressentiment de Sa Majesté.

« — Moi ! Monsieur, répondit le banquier, je l'ignore autant
« et plus que vous ; ma surprise surpasse la vôtre. Mais, enfin,
« quel est cet ordre ?

« — Monsieur, reprend l'officier, en vérité le courage me
« manque pour vous le faire connaître.

« — Eh quoi ! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice ?

« — Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé.
« La confiance peut revenir ; une place peut être rendue.

« — Eh bien ! s'agit-il de me renvoyer dans mon pays ?

« — Ce serait une contrariété ; mais avec vos richesses on
« est bien partout.

« — Ah ! mon Dieu ! s'écrie Suderland tremblant, est-il
« question de m'exiler en Sibérie ?

« — Hélas ! on en revient.

« — De me jeter en prison ?

« — Si ce n'était que cela, on en sort.

« — Bonté divine ! voudrait-on me *knouter?*

« — Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas.

« — Eh quoi ! dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle « en péril? L'impératrice, si bonne, si clémente, qui me parlait si doucement encore il y a deux jours, elle voudrait ! . . . « Mais je ne puis le croire. Ah! de grâce, achevez ! La mort « serait moins cruelle que cette attente insupportable.

« — Eh bien ! mon cher, dit enfin l'officier de police avec « une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné « l'ordre de vous faire empailler.

« — Empailler ! s'écrie Suderland en regardant fixement « son interlocuteur; mais vous avez perdu la raison ou l'impératrice n'aurait pas conservé la sienne; enfin vous n'auriez « pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et « l'extravagance.

« — Hélas ! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'ordinairement « nous n'osons jamais tenter; j'ai marqué ma surprise, ma « douleur; j'allais hasarder d'humbles remontrances; mais « mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me reprochant « mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter sur-« le-champ l'ordre qu'elle m'avait donné, en ajoutant ces « paroles qui retentissent encore à mon oreille : *Allez! et « n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter sans « murmure des commissions dont je daigne vous charger.* »

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère, le tremblement, le désespoir du pauvre banquier. Après avoir laissé quelque temps un libre cours à l'explosion de sa douleur, le maître de police lui dit qu'il lui donne un quart d'heure pour mettre ordre à ses affaires.

Alors Suderland le prie, le conjure, le presse longtemps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié. Le magistrat, vaincu par ses supplications, cède en tremblant à ses prières, se charge de son billet, sort, et,

n'osant aller au palais, se rend précipitamment chez le comte de Bruce.

Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court sans tarder chez l'impératrice. Introduit chez cette princesse, il lui expose le fait.

Catherine, en entendant cet étrange récit, s'écrie : « Juste « ciel! quelle horreur! En vérité, Reliew a perdu la tête. « Comte, partez, courez, et ordonnez à cet insensé d'aller « tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles ter- « reurs et de le mettre en liberté. »

Le comte sort, exécute l'ordre, revient, et trouve avec surprise Catherine riant aux éclats. « Je vois à présent, dit-elle, « la cause d'une scène aussi burlesque qu'inconcevable. J'avais « depuis quelques années un joli chien que j'aimais beaucoup, et « je lui avais donné le nom de *Suderland*, parce que c'était « celui d'un Anglais qui m'en avait fait présent. Ce chien vient « de mourir ; j'ai ordonné à Reliew de le faire empailler, et, « comme il hésitait, je me suis mis en colère contre lui, pen- « sant que, par une vanité sotte, il croyait une telle commis- « sion au-dessous de sa dignité. Voilà le mot de cette ridicule « énigme. »

Ce fait ou ce conte paraîtra sans doute plaisant; mais ce qui ne l'est pas, c'est le sort des hommes qui peuvent se croire obligés d'obéir à une volonté absolue, quelque absurde que puisse être son objet.

Au reste, et je crois juste de le répéter, les mœurs publiques, les sages intentions de Catherine et celles de ses deux successeurs, ont déjà, pour la civilisation, fait la moitié de l'ouvrage qu'on aurait pu attendre d'une bonne législation.

Pendant un séjour de cinq ans en Russie, je n'ai pas entendu parler d'un trait de tyrannie et de cruauté. Les paysans, à la vérité, vivent esclaves, mais ils sont traités avec douceur. On ne rencontre dans l'empire aucun mendiant; si l'on en trouvait,

ils seraient renvoyés à leurs seigneurs, qui sont obligés de les nourrir ; et ces seigneurs eux-mêmes, quoique soumis à un pouvoir absolu, jouissent, par leur rang et par l'opinion, d'une considération peu différente de celle qui leur appartient dans les autres monarchies non constitutionnelles de l'Europe.

Ils doivent à Catherine une organisation qui régularise dans chaque province leurs assemblées et leur donne même le droit d'élire leurs présidents et leurs juges. Tous les emplois civils et militaires sont dans leurs mains ; mais ce qui leur manque seulement, c'est un ciment légal qui garantisse à la fois la sécurité du trône, les prérogatives de la noblesse et l'adoucissement graduel de l'existence du peuple.

Tous les étrangers, dans leurs récits, ont peint avec de vives couleurs les tristes effets du gouvernement despotique des Russes, et cependant il est juste d'avouer qu'à cette époque nous n'avions pas complétement le droit de déclamer ainsi contre le pouvoir arbitraire qui pesait sur la Moscovie. Ne voyait-on pas encore chez nous, dans ce temps, Vincennes, la Bastille, Pierre-en-Scize et les lettres de cachet? Sous Louis XVI on faisait peu d'usage de ces lettres, mais pendant le règne de Louis XV, chez son ministre le comte de Saint-Florentin, on les prodiguait et même on les vendait.

Voltaire s'était vu renfermé à la Bastille ; M. de Maurepas avait subi un exil de vingt-cinq ans. Le moindre caprice d'un commis envoyait sans formes à Cayenne les citoyens qui lui déplaisaient. Je me rappelle, à ce propos, que dans mon enfance on m'a raconté la triste aventure d'une jeune bouquetière, remarquable par sa beauté ; elle s'appelait Jeanneton.

Un jour M. le chevalier de Coigny la rencontre, éblouissante de fraîcheur et brillante de gaieté ; il l'interroge sur la cause de cette vive satisfaction. « Je suis bien heureuse, dit-elle ; mon « mari est un grondeur, un brutal ; il m'obsédait ; j'ai été chez « M. le comte de Saint-Florentin ; madame S***, qui jouit de « ses bonnes grâces, m'a fort bien accueillie, et, pour dix

« louis, je viens d'obtenir une lettre de cachet qui me délivre « de mon jaloux. »

Deux ans après, M. de Coigny rencontre la même Jeanneton, mais triste, maigre, pâle, jaune, les yeux battus. « Eh! ma « pauvre Jeanneton, lui-dit-il, qu'êtes-vous donc devenue? « On ne vous rencontre nulle part, et, ma foi! j'ai eu peine à « vous reconnaître. Qu'avez-vous fait de cette fraîcheur et de « cette joie qui me charmaient la dernière fois que je vous ai « vue?

« — Hélas! Monsieur, répondit-elle, j'étais bien sotte de « me réjouir. Mon vilain mari, ayant eu la même idée que « moi, était allé de son côté chez le ministre, et le même jour, « par la même entremise, avait acheté un ordre pour m'en- « fermer, de sorte qu'il en a coûté vingt louis à notre pauvre « ménage pour nous faire réciproquement jeter en prison. »

La morale de ceci est qu'un voyageur, avant de critiquer avec trop d'amertume les abus qui le frappent dans les lieux qu'il parcourt, doit se retourner prudemment et regarder en arrière, pour voir s'il n'a pas laissé, dans son propre pays, des abus tout aussi déplorables ou ridicules que ceux qui le choquent ailleurs. En frondant les autres, songez, vous, Prussiens, à Spandaw; Autrichiens, au Mongatsch (en Hongrie) et à Olmutz; Romains, au château Saint-Ange; Espagnols, à l'Inquisition; Hollandais, à Batavia; Français, à Cayenne, à la Bastille; vous-mêmes, Anglais, à la tyrannique presse des matelots; vous tous, enfin, à cette traite des nègres qu'après tant de révolutions, à la honte de l'humanité, il est encore si difficile d'abolir complétement.

La Russie a d'ailleurs un droit réel à la bienveillance des étrangers : nulle part ils ne trouvent une plus courtoise hospitalité. Jamais je n'oublierai l'accueil, non-seulement obligeant, mais cordial, qu'on me fit dans les brillantes sociétés de Pétersbourg. En peu de temps les liaisons que je formai avec des hommes d'un vrai mérite et les femmes les plus

aimables purent me faire oublier que là j'étais un étranger.

Aussi, malgré le temps, la distance et les vicissitudes des événements qui ont porté les armes françaises à Moscou et les armes russes à Paris, je ne puis penser aux jours heureux que j'ai passés dans ce pays qu'avec une émotion qui tient un peu de celle qu'on éprouve quand on est éloigné de sa propre patrie.

Il était difficile de trouver plus de douceur et de raison que n'en montrait la comtesse Soltikoff; rien ne surpassait en franche et naturelle bonté les comtesses Ostermann, Tchernicheff, Pouskin, madame Divoff; à Paris on aurait admiré la grâce et les charmes de la princesse Dolgorouki et de sa mère, madame la princesse Bariatinski, de mademoiselle Tchernicheff, de la charmante comtesse Skawronski, qui aurait pu servir de modèle à un artiste pour peindre la tête de l'Amour.

Les jeunes Narischkin, la comtesse Razoumowski, plus âgée, un essaim de demoiselles d'honneur, ornement du palais de l'impératrice, attiraient les regards, les louanges et les hommages. On ne quittait pas sans regret les entretiens spirituels de la comtesse Schouwaloff, la conversation originale et piquante de madame Zagreski.

Les comtes Romanzoff, Soltikoff, Strogonoff; André Razoumowski, si célèbre par des succès brillants en politique et en galanterie; André Schouwaloff, que son *Épître à Ninon* a classé en France au rang de nos poëtes les plus gracieux; le comte de Woronzoff et son frère, habiles l'un en administration et l'autre en diplomatie; le comte Bezborodko, qui, sous une enveloppe assez épaisse, cachait l'esprit le plus délié; le prince Repnin, à la fois courtisan poli et brave général; le loyal Michelson, vainqueur de Pugatcheff; le maréchal Romanzoff, immortalisé par ses victoires; Souworoff même, dont les lauriers nombreux couvraient les défauts bizarres, les manières grotesques et les caprices presque extravagants; enfin un grand nombre de jeunes colonels et de généraux, qui an-

nonçaient déjà à la Russie que sa gloire et sa civilisation ne reculeraient plus, m'inspiraient tour à tour une juste estime et un attrait fort naturel.

J'aurais pu ajouter à cette liste beaucoup de noms, comme ceux de Galitzin, Kourakin Cacheloff, etc., si le cadre d'un récit trop rapide me le permettait; mais je ne passerai pas sous silence la vieille comtesse Romanzoff, mère du maréchal et alors presque centenaire. Son corps paralysé marquait seul sa vieillesse; sa tête était pleine de vie; son esprit, de gaieté; son imagination, de jeunesse. Comme elle avait beaucoup de mémoire, sa conversation était aussi attrayante et instructive qu'une histoire bien écrite. Elle avait vu poser la première pierre de Pétersbourg; ainsi ses mots: *Vieille comme les rues,* n'auraient point été pour elle une locution exagérée.

Elle avait assisté, en France, au dîner de Louis XIV, et elle me dépeignait sa figure, ses manières, sa physionomie, et l'habillement de madame de Maintenon, comme si elle venait de les voir la veille. Elle me donnait des détails curieux sur la vie du fameux duc de Marlborough, qu'elle avait visité dans son camp.

Un autre jour elle me retraçait le tableau fidèle de la cour de la reine Anne d'Angleterre, qui l'avait comblée de faveurs; enfin elle se plaisait dans ses récits à me faire entendre que Pierre le Grand avait été amoureux d'elle, et me laissait même douter si elle avait été rebelle à ses vœux.

Mais, de tous les personnages, celui qui me frappa le plus et qu'il était le plus important pour moi de bien connaître, c'était le célèbre prince Potemkin, tout-puissant alors sur le cœur et l'esprit de l'impératrice. En traçant son portrait on est certain qu'il ne pourra point être confondu avec d'autres, car jamais peut-être on ne vit dans une cour, dans un conseil et dans un camp, un courtisan plus fastueux et plus sauvage, un ministre plus entreprenant et moins laborieux, un général plus audacieux et plus indécis. Toute sa personne offrait l'ensemble

le plus original par un inconcevable mélange de grandeur et de petitesse, de paresse et d'activité, d'audace et de timidité, d'ambition et d'insouciance.

Partout un tel homme eût été remarquable par sa singularité; mais, hors de la Russie, et sans les circonstances extraordinaires qui lui concilièrent la bienveillance d'une grande souveraine, de Catherine II, non-seulement il n'aurait pu acquérir une grande renommée et parvenir aux éminentes dignités qui l'illustrèrent, mais il ne serait même peut-être jamais parvenu à un grade un peu avancé. Ses bizarreries et les inconséquences de son esprit l'auraient arrêté dès les premiers pas d'une carrière quelconque, soit militaire, soit civile.

La fortune des hommes célèbres tient plus qu'on ne pense au siècle, au pays, aux circonstances. Un défaut, à certaine époque, peut réussir mieux que certain mérite, tandis qu'une belle qualité déplacée nuit souvent autant qu'un défaut et même qu'un vice.

Le prince Potemkin avait dix-huit ans lorsque Catherine détrôna Pierre III. Épris des charmes de cette princesse, il s'arma l'un des premiers pour sa défense; mais, comme il n'était alors que sous-officier, ce zèle pouvait n'être pas distingué dans la foule.

Un heureux hasard fixa sur lui l'attention. Catherine, tenant à la main une épée, voulait avoir une dragonne; Potemkin s'approche et lui offre la sienne, elle l'accepte. Il veut respectueusement s'éloigner; mais son cheval, accoutumé à l'escadron, s'obstine à rester près du cheval de l'impératrice.

Cette opiniâtreté la fait sourire; elle examine avec plus d'intérêt le jeune guerrier, qui, malgré lui, se serre si près d'elle; elle lui parle. Sa figure, son maintien, son ardeur, son entretien lui plaisent également; elle s'informe de sa famille, l'élève au grade d'officier, et bientôt lui donne une place de gentilhomme de la chambre dans son palais.

Ainsi ce fut l'entêtement d'un cheval rétif qui le jeta dans la

carrière des honneurs, de la richesse et du pouvoir. Il m'a raconté lui-même cette anecdote.

Potemkin joignait le don d'une heureuse mémoire à celui d'un esprit naturel, vif, prompt et mobile; mais en même temps le sort lui avait donné un caractère indolent et enclin au repos.

Ennemi de toute gêne, et cependant insatiable de volupté, de pouvoir et d'opulence, voulant jouir de tous les genres de gloire, la fortune le fatiguait en l'entraînant; elle contrariait sa paresse, et pourtant jamais elle n'allait aussi vite et aussi loin que ses vagues et impatients désirs le demandaient. On pouvait rendre un tel homme riche et puisssant, mais il était impossible d'en faire un homme heureux.

Son cœur était bon, son esprit caustique; à la fois avare et magnifique, il prodiguait des bienfaits et payait rarement ses dettes. Le monde l'ennuyait; il y semblait déplacé et se plaisait néanmoins à tenir une espèce de cour.

Caressant dans l'intimité, il se montrait, en public, hautain et presque inabordable; mais, au fond, il ne gênait les autres que parce qu'il était gêné lui-même. Il avait une sorte de timidité qu'il voulait déguiser ou vaincre par un ton froid et orgueilleux.

Le vrai secret pour gagner promptement son amitié était de ne pas le craindre, de l'aborder familièrement, de lui parler le premier, et de lui éviter tout embarras en se mettant promptement à l'aise avec lui.

Quoiqu'il eût été élevé à l'université, il avait moins acquis de connaissances par les livres que par les hommes; sa paresse fuyait l'étude, et la curiosité lui faisait chercher partout des lumières.

C'était le plus grand questionneur qu'il y eût au monde. Comme son autorité mettait à sa disposition des hommes de tout rang, de toute classe et de toute profession, il s'était tellement instruit en causant et en questionnant que son esprit,

riche de tout ce que sa mémoire avait retenu, étonnait souvent, quand on lui parlait, non-seulement les politiques et les militaires, mais les voyageurs, les savants, les littérateurs, les artistes et même les artisans.

Ce qu'il aimait surtout, c'était la théologie; car, bien qu'il fût mondain, ambitieux et voluptueux, il était non-seulement croyant, mais superstitieux. Je l'ai vu souvent passer une matinée à examiner des modèles de casques pour des dragons, des bonnets et des robes pour ses nièces, des mitres et des habits pontificaux pour des prêtres. On était certain de fixer son attention et de le distraire de toute autre occupation en lui parlant des querelles de l'Église grecque et de l'Église latine, des conciles de Nicée, de Chalcédoine et de Florence.

Dans ses rêves pour l'avenir il passait tour à tour du désir d'être duc de Courlande ou roi de Pologne à celui d'être fondateur d'un ordre religieux, ou même simple moine. Ennuyé de ce qu'il possédait, envieux de ce qu'il ne pouvait obtenir, désirant tout et dégoûté de tout, c'était un vrai favori de la fortune, mobile, inconstant et capricieux comme elle.

Un usage singulier qui existe dans presque toutes les capitales de l'Europe, excepté Paris et Londres, c'est que les ambassadeurs et ministres étrangers, qu'on y appelle, je ne sais pourquoi, le *corps diplomatique*, puisque de tous les corps du monde c'est celui dont les membres sont le plus séparés, divisés entre eux et sans aucun lien commun, c'est que, dis-je, ces étrangers font, pour ainsi dire, les honneurs de la ville où ils résident, et ordinairement ce sont eux, plus que les grands seigneurs du pays, qui animent la société par une représentation habituelle, par des repas splendides, des fêtes brillantes et des bals nombreux.

A l'époque où je me trouvais à Pétersbourg, le corps diplomatique était composé de personnes très-distinguées par différents genres de mérite et d'esprit; elles répandaient dans les cercles de Pétersbourg beaucoup d'activité et d'agrément.

L'ambassadeur d'Autriche, le comte de Cobentzel, fort connu depuis à Paris sous le règne de Napoléon, faisait oublier une laideur peu commune par des manières obligeantes, une conversation vive et une gaieté inaltérable.

Le ministre de Prusse, le comte de Goërtz, plus sérieux, mais peut-être encore plus vif, se faisait estimer et aimer par sa franchise et par une ardeur qui empêchait sa profonde instruction de paraître pédante. Ses entretiens animés intéressaient toujours et ne languissaient jamais.

M. Fitz-Herbert, aujourd'hui lord Saint-Hélens, joignait à la mélancolie d'une âme sensible et aux distractions singulières d'un caractère vraiment britannique tous les charmes de l'esprit le plus orné. Négociateur habile et fin, constant dans ses sentiments, loyal et généreux dans ses procédés, je n'ai point rencontré d'ami plus aimable et de rival plus redoutable. Politiquement nous avons tous deux cherché plusieurs années à nous contrecarrer, mais socialement nous vivions dans une union intime qui surprit également les Russes et ses compatriotes ainsi que les miens.

Le baron de Nolken, ministre de Suède, et M. de Saint-Saphorin, ministre de Danemark, jouissaient aussi, par leur caractère doux, liant, et par des connaissances variées, d'une estime générale.

Le ministre de Naples, duc de Serra-Capriola, nous plaisait à tous par sa bonhomie et sa vive gaieté; il avait une femme très-belle, que l'âpreté du climat lui enleva; pour lui il le supporta mieux, et s'y habitua tellement qu'il se fixa en Russie, où il épousa la fille du prince Wesemski, l'un des personnages les plus importants de la cour de Catherine.

Je ne dirai rien de l'ambassadeur de Hollande, le baron de Wassenaër; sa mission n'eut ni durée ni éclat, et finit par un mariage brusquement manqué, dont les circonstances furent passablement scandaleuses.

Je rencontrai encore, dès mon début à la cour de Russie,

d'ennuyeuses difficultés d'étiquette qui m'avaient déjà contrarié à Mayence. M. de Vergennes m'avait assuré que le pêle-mêle était établi à Pétersbourg; M. de la Colinière m'apprit qu'en effet l'impératrice l'avait ainsi décidé, mais que dans la réalité il n'existait pas.

Tous les dimanches cette princesse, en revenant de la messe, trouvait, en entrant dans ses appartements, les membres du corps diplomatique rangés en haie et sur deux lignes. Or, soit par une ancienne habitude, soit par une singulière indifférence de la part de mes prédécesseurs, après les deux ambassadeurs d'Autriche et de Hollande, qui se plaçaient avec raison les premiers, constamment le ministre d'Angleterre occupait la première place et celui de France la seconde.

Ne voulant pas laisser subsister cet usage inconvenant, et, d'un autre côté, craignant, d'après l'aventure de Mayence, de confirmer dans l'esprit de l'impératrice la fausse idée qu'on lui avait donnée de ma présomption et de ma susceptibilité, je ne vis, pour éviter ou de déplaire à une cour que je voulais rapprocher de la mienne, ou de montrer une condescendance déplacée, d'autre moyen que d'avoir recours à l'adresse.

En conséquence, le premier jour d'audience publique, j'eus soin de me rendre de très-bonne heure au palais; mais je trouvai, malgré ma diligence, la première place déjà prise par M. Fitz-Herbert. Une très-jolie et très-aimable dame de Paris m'avait prié de lui remettre une lettre; je choisis ce moment pour m'acquitter de mon galant message. Au nom de la dame, il prit avec vivacité la lettre et s'éloigna pour la lire; moi je pris alors sa place, qu'il ne me redemanda point, puisqu'il n'avait pour lui que l'usage, et non le droit.

Le dimanche d'après, je fus si diligent que je trouvai cette même place vide; enfin, le troisième jour d'audience, voyant que le ministre de Suède et plusieurs autres se rangeaient pour me laisser passer, je leur dis : « Non, Messieurs; vous « êtes arrivés avant moi, je ne me placerai qu'après vous; il

« faut que le pêle-mêle soit établi comme on l'a ordonné, « et il l'est aujourd'hui complétement. » Depuis ce moment aucune difficulté de ce genre ne vint entraver ma marche et m'ennuyer.

J'avais employé une quinzaine de jours à me mettre au fait des usages de la société de Pétersbourg et à faire connaissance avec les personnes qui la composaient. Je commençai donc à m'occuper des affaires que j'étais chargé de traiter; elles n'étaient, dans ces premiers moments, ni très-nombreuses, ni très-importantes. La froideur qui existait entre nos cours ne nous donnait alors aucune influence en Russie; chacun connaissait les préventions de Catherine contre le cabinet de Versailles. Ses ministres, et les courtisans qui jouissaient de quelque faveur auprès d'elle, usaient avec moi, dans leurs relations et dans leurs entretiens, d'une réserve assez décourageante.

Pour juger notre situation politique dans ce pays, il suffira de donner une idée des instructions que j'avais reçues de M. le comte de Vergennes, au moment de mon départ. « En « travaillant, me disait ce ministre, à rédiger cette instruc- « tion, et en relisant celles qui avaient été données à vos deux « derniers prédécesseurs, j'ai vu avec peine qu'aucune de leurs « dispositions ne peut s'appliquer au moment présent. Notre « opposition aux projets de l'impératrice contre l'empire otto- « man a changé totalement les relations du roi de France avec « cette princesse.

« Tant que le comte Panin avait conservé quelque influence « sur l'esprit de Catherine II, ce ministre sage et conciliant « était parvenu à vaincre la répugnance que l'impératrice « éprouvait pour la France; aussi, pendant son ministère, « cherchant à nous rapprocher de la Russie, nous avions « contribué à rétablir la paix entre elle et les Turcs. Catherine « nous avait vus encourager l'établissement de son système de « neutralité armée, titre de gloire pour elle. Déjà les Anglais

« perdaient, à Pétersbourg, de leur influence, et craignaient « de ne pas y conserver longtemps leurs priviléges exclusifs « de commerce.

« Mais, depuis la disgrâce et la mort du comte Panin, la di- « rection des grandes affaires a été confiée au prince Potemkin ; « ce prince ardent et ambitieux s'est entièrement dévoué aux « partis anglais et autrichien, dans l'espoir de triompher avec « leur appui des obstacles que rencontraient les vues de l'im- « pératrice contre l'empire ottoman.

« Nous sommes, il est vrai aussi, continuait M. de Ver- « gennes, alliés de l'Autriche ; mais vingt-huit ans d'expé- « rience nous prouvent que notre alliance avec la cour de « Vienne n'a jamais pu détourner les ministres autrichiens « de l'ancienne habitude de nous contrecarrer partout.

« Le comte de Cobentzel a suivi cet exemple jusqu'à l'in- « décence, favorisant en tout l'Angleterre et dissimulant ses « torts les plus évidents. Enfin, quoique Catherine ait aban- « donné le roi de Prusse pour se lier à l'empereur notre allié, « ce qui semblait devoir la rapprocher de nous, on voit les ca- « binets de Vienne et de Pétersbourg nous traiter aussi hostile- « ment que si nous avions formé contre eux une alliance avec « les Prussiens.

« Cependant le roi avait poussé la condescendance jusqu'au « point de reconnaître, peut-être trop facilement, l'envahisse- « ment de la Crimée, enlevée aux musulmans, et sa réunion à « l'empire de Russie ; mais cette complaisance ne nous a valu « que quelques froids remercîments, et nous n'avons pas pu « même obtenir du cabinet russe une satisfaction longtemps « réclamée pour des griefs assez importants dont nous deman- « dons vainement une juste réparation.

« C'est dans ces dispositions, me disait le ministre, que « vous trouverez Catherine II. On craint que, dans la que- « relle qui vient de s'élever entre la Hollande et Joseph II, elle « ne prenne parti pour l'empereur. Son but probable est d'agir

« de sorte qu'en se concertant avec l'Angleterre les Hollan-
« dais se voient réduits à implorer sa protection, tandis que
« l'empereur croira lui devoir les sacrifices qu'elle dictera à
« cette république.

« Enfin je suis persuadé que toute démarche pour nous con-
« cilier l'amitié de l'impératrice serait inutile, et que, tant
« qu'elle existera, la conduite du roi vis-à-vis d'elle doit se
« borner à de simples égards.

« Cependant je vous invite à chercher les moyens de vous
« rendre personnellement agréable à cette princesse et à ceux
« qui ont le plus d'influence sur elle.

« Nous n'entrevoyons aucun espoir de faire un traité de
« commerce avec la Russie ; mais si, contre toute probabi-
« lité, quelques circonstances imprévues plus favorables se
« présentaient, profitez de l'occasion qu'elles pourraient faire
« naître, et attachez-vous surtout à prouver aux ministres
« russes combien le privilége accordé aux Anglais est onéreux
« à la Russie, tandis que nous, plus modérés dans nos désirs,
« nous ne demandons que l'égalité de traitement avec toutes
« les autres puissances commerçantes. »

M. de Vergennes me conseillait de mettre beaucoup de réserve dans ma conduite à l'égard du grand-duc et de la grande-duchesse, afin de ne pas déplaire à l'impératrice et d'éviter tout ce qui pouvait compromettre ces princes. Il pensait que le seul objet important de ma mission serait de découvrir les vrais projets de Catherine, de connaître la nature, l'étendue de ses liaisons avec l'empereur et l'Angleterre, et de pénétrer ses dispositions à l'égard de la Suède, ainsi que ses démarches pour acquérir de l'influence à Naples. Je devais surtout distinguer avec soin les apparences des réalités, les menaces des actions, et les faux bruits des préparatifs véritables.

Le ministre, supposant que le but principal de l'impératrice était le renversement de la puissance ottomane et le rétablissement de l'empire grec, m'ordonnait, pour faire taire les échos

de la flatterie qui lui prédisaient le rapide et facile succès d'une si colossale entreprise, d'employer tous les moyens qui me paraîtraient convenables pour prouver aux ministres russes que cette révolution rencontrerait, de la part des grandes puissances européennes, d'invincibles obstacles.

Passant à de moindres objets, le ministre me prescrivait de rendre politesse pour politesse à M. le comte de Cobentzel, mais sans confiance, tandis que je devais en montrer une réelle au ministre de Prusse. Au reste, il me recommandait de ménager soigneusement les ministres des puissances amies, et même de ne pas négliger l'occasion de former quelques liaisons avec ceux des puissances malveillantes. De plus, il m'était enjoint de correspondre avec les ambassadeurs et ministres du roi à Constantinople, à Berlin, à Vienne, à Stockholm et à Copenhague, pour les informer de tout ce qui pouvait leur être utile.

On voit par l'esquisse de ces instructions qu'elles me laissaient peu d'espoir de quelques succès marquants; mon rôle semblait devoir se borner à celui d'observateur attentif dans une cour sur laquelle nous n'avions aucune influence, et la seule affaire réelle dont je me trouvais chargé était d'obtenir, après plusieurs années de tentatives inutiles, une juste satisfaction pour des négociants de Marseille dont les corsaires russes avaient pris et pillé les bâtiments pendant la guerre de Turquie.

Il ne me fut pas difficile de connaître les dispositions de la plupart des ministres : les comtes Bezborodko, Ostermann et Woronzoff ne dissimulaient pas leur penchant pour les Anglais; aussi mes soins pour former quelques liaisons avec eux ne me valurent qu'un accueil cérémonieux et des politesses froides.

D'ailleurs le désir et la nécessité de plaire à leur souveraine les avaient habitués à régler leur conduite sur la sienne, à lui prouver qu'en politique, comme en toute autre chose, ils par-

tageaient ses préventions favorables ou contraires, et, comme les courtisans exagèrent presque toujours ce qu'ils imitent, leur bienveillance ou leur malveillance se manifestait d'une manière beaucoup plus prononcée que celle de l'impératrice.

Aussi, cette princesse traitant avec faveur l'ambassadeur d'Autriche et le ministre d'Angleterre, ces ministres vivaient avec eux dans une étroite intimité, et, comme ils n'ignoraient pas l'éloignement de Catherine II pour notre cour et l'humeur que lui donnaient la conduite du roi de Prusse et ses sarcasmes, nous les trouvions, M. le comte de Goërtz et moi, trop peu communicatifs et beaucoup plus disposés à nous nuire qu'à nous obliger.

Une partie de la société suivait leur exemple. Cependant on trouvait à Pétersbourg un assez grand nombre de personnes, et surtout de dames, qui préféraient les Français aux autres étrangers, et qui désiraient un rapprochement entre la Russie et la France.

Cette disposition était pour moi plus agréable qu'utile, car sur ce point Pétersbourg était loin de ressembler à Paris. Jamais dans les salons on ne parlait politique, même pour louer le gouvernement. La crainte avait donné l'habitude de la prudence; les frondeurs de la capitale n'émettaient leurs opinions que dans les confidences d'une intime amitié ou d'une liaison plus tendre; ceux que cette contrainte gênait se retiraient à Moscou, que l'on ne pouvait pas appeler cependant le foyer de l'opposition, car il n'en existe pas dans un pays absolu, mais qui était réellement la capitale des mécontents.

De tous les ministres, celui dont il m'aurait été le plus utile de me rapprocher, c'était le prince Potemkin; par malheur il paraissait de tous le plus difficile à guérir de ses préventions contre la France.

Entièrement opposé au système du comte Panin, partageant et enflammant les désirs ambitieux de Catherine II, il nous regardait comme un obstacle à ses vues et nous haïssait

comme les protecteurs des Turcs, des Polonais et des Suédois.

Il ne négligeait aucun des moyens qui pouvaient, à nos dépens et à ceux de la Prusse, lui concilier la confiance, l'affection et l'appui des cabinets de Vienne et de Londres. Aussi toutes les froideurs étaient pour nous, et toutes les faveurs pour le comte de Cobentzel et M. Fitz-Herbert, de même que pour les voyageurs et les négociants de leurs nations.

Ces obstacles ne me découragèrent point. On m'avait fait connaître à fond le caractère, les qualités et les défauts de ce ministre; j'essayai de mettre ces connaissances à profit, et ce fut avec succès, quoique mes premières démarches près de lui semblassent devoir produire un effet tout contraire.

Ce prince, ministre de la guerre, chef de l'armée, gouverneur des nouvelles provinces méridionales conquises par les armes russes, supérieur en crédit à tous ses collègues, enfin tout-puissant par la confiance presque illimitée que lui accordait l'impératrice, était courtisé et flatté par toute la noblesse, et même par les plus grands seigneurs, avec des formes qui ne se rencontrent que dans un pays soumis à un gouvernement absolu, où l'obéissance est passive et la déférence sans dignité.

Aussi, quoique le prince Potemkin affectât, en quelques occasions solennelles et les jours de fêtes, de se montrer richement paré, couvert de décorations, et de prendre le langage, le maintien, les manières d'un grand seigneur de la cour de Louis XIV, dans sa vie intérieure et habituelle, dépouillant tout masque, toute gêne, en véritable enfant gâté par la fortune, il recevait sans distinction tous ceux qui, venant le voir, le trouvaient avec une tenue et des formes asiatiques qu'on attribuait faussement à une hauteur excessive.

En le voyant les cheveux épars, vêtu d'une robe de chambre ou d'une fourrure et d'un pantalon, n'ayant pour chaussure que des pantoufles, enfin montrant son large cou tout nu et restant indolemment étendu sur un sofa, on aurait cru être ad-

mis à l'audience d'un pacha de Perse ou de Turquie; mais, chacun le considérant comme le dispensateur de toutes les grâces, tous s'étaient accoutumés à se prêter à ses plus bizarres fantaisies.

La plupart des ministres étrangers, découragés par sa froideur et le croyant inabordable, ne le voyaient que les jours où il se montrait en public; Fitz-Herbert et Cobentzel seuls étaient admis dans son intimité.

Le ministre anglais, accoutumé par les usages de son pays à ne jamais s'étonner de l'originalité, ne contrariait point les habitudes du prince; mais en même temps il savait, avec un tact sûr et un esprit fin, se rendre familier sans inconvenance et conserver sa dignité là où elle semblait étrangère.

Il n'en était pas de même du comte de Cobentzel; quoique spirituel, et, malgré le caractère dont il était revêtu, croyant en politique tout moyen convenable pourvu qu'il réussît, il surpassait en complaisance et en déférence les courtisans les plus dociles et les plus dévoués.

Il m'aurait été difficile de l'imiter, et d'ailleurs plus nous étions loin d'être considérés comme amis, plus il me semblait nécessaire de nous faire traiter avec de justes égards; car c'est des personnes dont on n'est point aimé qu'il importe le plus de se faire respecter : l'absence de toute gêne est ridicule quand elle n'est pas justifiée par l'intimité.

J'avais écrit au prince Potemkin pour lui demander une audience; le jour fixé, j'arrive à l'heure prescrite. Je me fais annoncer, et je m'assieds dans un salon où se tenaient comme moi plusieurs seigneurs russes et le comte de Cobentzel.

J'attendais avec quelque impatience; mais, au bout d'un quart d'heure, ne voyant point la porte s'ouvrir, je me fis annoncer de nouveau. Comme on me dit que le prince ne pouvait pas encore me recevoir, je répondis que je n'avais pas le temps d'attendre. En même temps je sortis, à la grande surprise des personnes qui m'entouraient, et je rentrai tranquillement chez moi.

Le lendemain je reçus un billet du prince Potemkin, qui s'excusait de son inexactitude et me priait d'accepter un autre rendez-vous. Je retournai donc chez lui, et, cette fois, j'étais à peine arrivé que je vis le prince, paré, poudré et revêtu d'un habit brodé sur toutes les tailles, venir au-devant de moi; il me conduisit dans son cabinet. Là, après les compliments d'usage et quelques questions insignifiantes qui décelaient assez sa gêne habituelle, comme je voulais me retirer, il me pria de rester. Ayant cherché quelques instants un sujet d'entretien, comme il était grand interrogateur, il me demanda, avec un intérêt assez vif, des détails sur la guerre d'Amérique, sur les principaux événements de cette grande lutte, et sur ce qu'on devait penser des destinées futures de la nouvelle république des États-Unis.

Je vis qu'il ne croyait pas que des institutions républicaines pussent avoir une longue durée dans un pays si vaste; son esprit, accoutumé à la domination absolue, ne pouvait admettre la possibilité de l'union de l'ordre et de la liberté.

Son imagination mobile passait promptement des affaires les plus importances aux objets du plus faible intérêt; aussi, comme il aimait beaucoup les décorations, ayant pris, regardé et retourné plusieurs fois celle de Cincinnatus, que je portais, il voulut savoir si c'était un ordre, une association, une confrérie; par qui elle avait été fondée; quels étaient ses règlements; et alors, se trouvant sur le terrain qu'il aimait, il me parla, je crois, pendant une heure à peu près, des différents ordres de Russie et d'une partie de ceux de l'Europe.

Cet entretien n'avait assurément rien d'important; mais la longueur de cette première audience était si contraire à ses habitudes qu'on en parla beaucoup dans la ville et surtout parmi les membres du corps diplomatique, dont la coutume est partout, à la moindre nouveauté, de s'épuiser en conjectures qui les trompent plus souvent qu'elles ne les éclairent. Au reste,

ils ne tardèrent pas à trouver l'occasion d'en faire de plus justes et de mieux fondées.

Il existait alors dans Pétersbourg une maison qui certes ne ressemblait à aucune autre; c'était celle du grand-écuyer Narischkin, homme très-riche, portant un nom illustré par des alliances avec la famille impériale. La nature l'avait doué d'un esprit médiocre, d'une tres-grande gaieté, d'une bonhomie sans égale, d'une santé ferme et d'une incomparable originalité.

Il était, non pas en crédit, mais plutôt en grande faveur près de Catherine II; elle s'amusait de ses bizarreries, riait de ses bouffonnes plaisanteries et du décousu de sa vie. Comme il ne gênait personne et divertissait tout le monde, on lui passait tout, et il avait le droit de faire et de dire ce qui n'aurait jamais été permis à aucun autre.

Du matin au soir on entendait dans sa maison les accents de la joie, les rires de la folie, les sons des instruments, le bruit des festins; on y mangeait, on y riait, on y chantait, on y dansait toute la journée; on y accourait sans invitation, on en sortait sans compliment; toute contrainte en était bannie. C'était le foyer de tous les plaisirs, et l'on pouvait même presque dire le rendez-vous de tous les amants; car là, au milieu de la confusion d'une foule joyeuse et bruyante, les *a parte,* les entretiens secrets étaient cent fois plus faciles que dans les cercles et les bals où régnait l'étiquette. Partout ailleurs chacun voyait l'attention des autres fixée sur lui; mais chez M. de Narischkin le bruit étourdissait la curiosité, endormait la critique, et la foule servait de voile au mystère.

J'allais très-souvent dans cet amusant panorama, ainsi que les autres membres du corps diplomatique. Le prince Potemkin, qu'on ne voyait presque nulle part ailleurs, venait fréquemment chez le grand-écuyer, parce que c'était le seul endroit où il n'éprouvait point de gêne et n'en causait pas.

Un motif de plus l'y conduisait : il était épris de l'une des filles de M. Narischkin; sa singulière et familière assiduité ne

permettait à personne d'en douter ; car, au milieu de tout le monde, lui seul semblait toujours être en tête-à-tête. La publicité de cette liaison prouvait qu'il n'existait plus de sentiment de la même nature entre Catherine et lui.

De son côté cette princesse dissimulait peu son penchant pour un nouveau favori, M. Yermoloff, et, comme cependant le prince conservait le même crédit, on pouvait presque dire le même empire sur l'esprit de sa souveraine, on croyait assez généralement qu'un lien secret d'un autre genre et plus indissoluble l'unissait à elle.

La table où s'asseyaient pour souper les convives très-nombreux du grand-écuyer ne pouvait convenir au prince Potemkin ; aussi se faisait-il servir à part, dans un cabinet, un souper auquel il invitait cinq ou six personnes habituellement admises dans son intimité.

Je ne tardai pas à être de ce nombre ; mais ce ne fut qu'au moment où nous nous fûmes dégagés tous deux des obstacles qu'opposaient à ce rapprochement, d'une part son habitude de manquer aux formes d'usage, et de l'autre le parti bien décidé que j'avais pris d'exiger tous les égards convenables au caractère dont j'étais revêtu.

Un jour, par exemple, il m'avait invité à un grand dîner ; tous les convives s'y rendirent, ainsi que moi, en habit paré, tandis que lui, sans se gêner, nous reçut n'ayant pour vêtement qu'une redingote fourrée. Je ne parus pas m'en apercevoir, parce qu'à ma grande surprise personne ne s'en montra étonné ; mais, peu de jours après, l'ayant à mon tour invité à dîner chez moi, je lui rendis la pareille, après avoir fait comprendre à mes convives bien choisis la cause de ce manque de formalité.

Le prince jugea facilement le motif qui me dictait cette conduite ; aussi, depuis, il prit toujours avec moi le ton que je désirais. Son caractère m'était connu : la condescendance à ses caprices, tout en lui plaisant, excitait ses superbes dédains,

tandis que, tout en le gênant, une résistance décente attirait son estime.

Avant un mois, la froideur que prolongeait entre nous cette nécessité d'égards réciproques se dissipa, et cette glace se fondit tout à coup. Un soir, se promenant avec moi dans les appartements de M. Narischkin, je fis tomber la conversation sur deux sujets d'un genre très-opposé, mais que je savais plus propres que tous autres à fixer son attention.

Je lui parlai d'abord des nouvelles conquêtes de l'impératrice, des provinces méridionales dont le gouvernement lui était confié, de la prospérité dont elles me semblaient susceptibles, et du noble dessein qu'on lui attribuait de rendre un jour le commerce du sud de l'empire aussi florissant que celui du nord. Comme c'était en effet alors un des principaux objets de son ambition, il se livra avec tant de feu à cet entretien qu'il le prolongea plus que je ne l'espérais.

Ensuite, venant naturellement à parler de la mer Noire, de l'Archipel, de la Grèce, il ne me fut pas difficile, en évitant toute question politique, de l'amener à son sujet favori, c'est-à-dire à la discussion des causes de la séparation des Églises grecque et latine; et alors, m'entraînant dans un cabinet où il s'assit avec moi, il se complut à me déployer sa vaste érudition sur les antiques et fameux débats des papes et des patriarches, des conciles partiels et des conciles œcuméniques, enfin sur toutes ces querelles; tantôt graves, tantôt ridicules, et trop souvent sanglantes, auxquelles l'aveugle esprit des peuples s'était livré avec un tel fanatisme que la chute même de l'empire grec et l'embrasement de Constantinople par les Turcs n'avaient pu les en distraire, et qu'elles éclataient encore au milieu du carnage et au bruit des murs écroulés de la capitale.

Cette conversation fut si longue qu'elle nous occupa une grande partie de la nuit. Dès cet instant le prince, dont j'avais saisi le faible, sembla ne pouvoir presque plus se passer de

moi. Fréquemment il m'invitait à venir conférer avec lui sur divers objets, et le plus souvent sur des Mémoires que lui adressaient quelques négociants français, relativement aux communications commerciales possibles et utiles à établir entre Kerson et Marseille.

Résolu de bannir toute contrainte de nos entretiens, il m'écrivit un jour qu'il désirait me parler de quelques affaires, mais qu'il en était empêché par des douleurs qui ne lui permettaient ni de se lever ni de s'habiller. Je lui répondis que, sans tarder, j'irais chez lui, et que je le priais de ne se gêner en aucune manière pour cette entrevue.

En effet je le trouvai couché sur son lit, vêtu seulement d'une robe de chambre et d'un pantalon. Après m'avoir adressé quelques excuses il me dit, sans préambule : « Mon cher Comte, « je me sens une vraie amitié pour vous, et, si vous en avez « aussi un peu pour moi, mettons de côté toute gêne, toute « cérémonie, et vivons tous deux en amis. »

Alors je m'assis familièrement sur le pied de son lit et je lui pris la main en lui disant : « J'y consens de tout mon cœur, « mon cher Prince. Une nouvelle connaissance exige des « formes ; mais, une fois le mot d'amitié prononcé, il ne peut « plus rien exister en particulier de ce qui gêne et de ce qui « ennuie. »

L'intimité, la familiarité si imprévues, qui s'établissaient soudainement entre le principal ministre de Catherine et l'envoyé d'une cour contre laquelle ses préventions étaient connues, surprirent étrangement tout le monde.

Le corps diplomatique surtout ne savait que penser d'un tel rapprochement. L'inquiet et ardent comte de Goërtz s'efforçait vainement d'en deviner la cause et le but. En vain je lui dis franchement la vérité ; il ne voulait pas me croire, ne pouvant se persuader que le schisme grec et quelques affaires de marchands pussent être les objets réels de conférences si longues et si fréquentes. Enfin il s'obstinait à penser qu'il était

question de quelques négociations importantes, et contraires aux intérêts de la Prusse, entre l'Autriche, la France et la Russie.

La surprise et les conjectures de tous ceux qui cherchaient un mystère là où il n'en existait pas s'accrurent bientôt rapidement.

Le prince Potemkin avait probablement communiqué à l'impératrice l'opinion favorable qu'il s'était faite de moi. De jour en jour l'accueil que je reçus de cette princesse devint plus gracieux, plus aimable. La froideur de ses ministres à mon égard cessa; les courtisans les imitèrent, et, quoiqu'au fond l'éloignement politique du cabinet de Pétersbourg pour le nôtre restât le même, il était difficile que la société ne s'y trompât point en voyant le ministre de France recherché, vanté, fêté autant que l'avaient été, jusqu'à ce jour exclusivement, les représentants des cours amies, MM. de Cobentzel et Fitz-Herbert.

Je ne tardai pas à éprouver l'effet de ce changement de dispositions, d'abord pour quelques petites affaires, et ensuite pour de beaucoup plus importantes. Quelque temps avant mon arrivée en Russie, trois Français en avaient été brusquement chassés sans que le ministre en informât M. de La Colinière, alors chargé d'affaires; il s'était plaint, comme il le devait, de ce manque d'égards, mais cependant avec ménagement, parce qu'il n'ignorait pas les justes motifs qui avaient dicté cet acte de rigueur. La réponse des ministres avait été vague et peu satisfaisante; car alors, dans toutes les occasions, il semblait qu'on se fît un plaisir de nous désobliger.

Il est vrai que depuis très-longtemps on voyait abonder en Russie un grand nombre de Français peu recommandables, parmi lesquels se trouvaient même des femmes galantes, des aventuriers, des femmes de chambre, des domestiques, déguisant leur ancien état avec adresse et leur ignorance sous les formes d'un langage assez poli; mais on ne pouvait en accuser notre gouvernement: tous ces gens-là, n'étant point

recommandés, n'avaient d'autres papiers que des passe-ports, que nulle part on ne refuse aux personnes des classes les plus inférieures quand elles ne sont accusées d'aucun délit, et que, sous prétexte de se livrer à quelques petites branches de commerce, elles ne sortent de leur pays que pour chercher ailleurs, par leur travail, des moyens d'existence.

Les Russes auraient dû plutôt s'accuser eux-mêmes de la facilité inconcevable avec laquelle ils accueillaient dans leurs maisons des individus dont aucune attestation recommandable ne leur garantissait les talents et la probité, et leur donnaient même des places de confiance.

C'était surtout une chose curieuse et souvent plaisante que de voir quels étranges personnages, dans plusieurs maisons à Pétersbourg, et principalement dans les provinces, on acceptait comme *outchitel*, c'est-à-dire gouverneurs et gouvernantes d'enfants.

Lorsque parfois on s'apercevait de ces méprises, et qu'ils étaient renvoyés, emprisonnés ou bannis, ils se seraient en vain adressés au ministre français, qui ne prenait ou ne devait prendre aucun intérêt à eux.

Mais il n'en était pas de même des trois Français qui venaient d'être récemment expulsés; tous trois étaient des hommes connus, recommandés, et l'un d'eux même, neveu du duc de G....., avait été présenté à la cour.

Un de ces Français, fort vif et fort étourdi, avait, dans un mouvement de colère, insulté et frappé un de ses compatriotes, qui s'en était bassement vengé par une délation tout à fait étrangère à la querelle, délation que l'homme de qualité dont je viens de parler avait eu la coupable faiblesse de signer.

L'impératrice, informée, par le maître de police, de la violence de l'un de ces étrangers et de la fausseté de la dénonciation signée par les deux autres, avait ordonné qu'on les renvoyât tous trois hors de la Russie.

Cette décision sévère était juste, et je n'aurais rien trouvé à

dire si on n eût pas refusé hautainement à M. de La Colinière de lui en expliquer les motifs. Je crus donc convenable de représenter aux ministres de Catherine l'inconvenance d'un pareil procédé, contraire aux égards réciproques que se devaient nos deux cours pour maintenir l'harmonie qui existait entre elles, et j'exigeai que la note qui contenait ma plainte fût mise sous les yeux de l'impératrice.

Peu de jours après, cette princesse, me donnant une pleine satisfaction, ordonna au vice-chancelier de m'expliquer les raisons qui justifiaient sa rigueur, et de m'assurer que dorénavant on ne donnerait aucun ordre semblable sans m'en prévenir. En effet, depuis ce moment, je n'eus qu'à me louer de l'exactitude avec laquelle l'assurance que je venais de recevoir fut réalisée.

A ce propos, pour donner une idée de l'imprudence avec laquelle les habitants de Pétersbourg, les plus hospitaliers du monde, recevaient sans examen les étrangers, je vais raconter une anecdote relative à un aventurier aussi adroit qu'effronté.

Ce hardi fripon avait pris, si ma mémoire ne me trompe pas, le nom de *comte de Verneuil*. Il paraissait assez riche et voyageait depuis quelques années. N'ayant point eu d'abord, disait-il, le projet de venir en Russie, il n'était muni d'aucune lettre pour notre légation; il n'en montrait que d'insignifiantes, supposées ou écrites à lui par quelques dames allemandes ou polonaises.

Comme il s'exprimait bien, avait de la grâce, racontait avec gaieté, chantait et s'accompagnait agréablement, il trouva moyen à Pétersbourg, ainsi qu'on me l'a raconté, d'être admis dans plusieurs brillantes sociétés.

Pendant quelque temps tout lui réussit; ses succès allaient croissant; mais bientôt on s'aperçut, dans une maison, de la disparition de quelques couverts; dans d'autres, de plusieurs montres; ailleurs, de tabatières et de bijoux précieux.

Comme c'était précisément dans toutes les maisons où le

galant escroc venait habituellement que ces différents objets disparaissaient successivement, les soupçons s'éveillèrent, se communiquèrent; notre homme fut dénoncé; on voulut l'arrêter, mais il était parti.

Or il faut savoir qu'en Russie, dans ce pays soumis à un pouvoir absolu, on jouissait cependant d'une liberté refusée à beaucoup de nations libres : on n'y exigeait de passe-ports qu'aux frontières, pour entrer dans l'empire ou pour en sortir; mais, tant qu'on restait sur cet immense territoire moscovite, chacun pouvait à son gré, sans être retardé ou arrêté, voyager librement depuis les bords de la mer Baltique jusqu'à ceux de la mer Noire et depuis le Borysthène et la Dwina jusqu'au fleuve Amour, qui sépare la Chine de la Russie, et jusqu'au Kamtschatka. Seulement, lorsqu'on voulait se rendre de Pétersbourg dans un pays étranger, il fallait demander huit jours d'avance un passe-port, afin que la demande de ce passe-port, étant affichée, avertît les créanciers pour les garantir de toute surprise.

On conçoit bien qu'il était impossible au prétendu comte de remplir ces formalités; aussi s'en passa-t-il, et, sans trop savoir comment il se tirerait d'affaire, il arriva sans aucun papier à la frontière. Là il se fait descendre dans une auberge, sort à pied, se promène dans la ville et se rend intrépidement chez le gouverneur. Il se nomme et demande à lui parler.

Un valet de chambre lui dit que son excellence se lève, s'habille et le prie d'attendre. Au bout de quelques minutes, le comte feint l'impatience et la colère, crie, jure, tempête contre l'impolitesse du gouverneur, et dit, dans les termes les plus injurieux, qu'il n'aurait pas quitté la Pologne s'il avait cru ne trouver en Russie qu'un peuple barbare, des valets insolents et des gouverneurs de province sans éducation.

Le valet de chambre rentre précipitamment chez son excellence, l'informe de l'emportement de l'étranger, des injures qu'il lui prodigue. Le gouverneur, irrité, ordonne à ses gens de

saisir l'insolent voyageur, de l'embarquer sur-le-champ dans un kibitka et de le jeter hors de la frontière sur ce territoire polonais qu'il regrettait tant.

L'ordre est exécuté; mais trois heures après arrive, par un courrier, une dépêche de Pétersbourg qui ordonnait trop tard au gouverneur d'arrêter le subtil escroc.

Revenons à la politique. Je cherchais activement, comme on me l'avait ordonné, à m'assurer des vues réelles du gouvernement russe relativement aux affaires qui alors intéressaient le plus notre cour.

Tout ce que m'avait dit M. de Stackelberg à Varsovie se confirmait de point en point, et ce qui me revenait par les voies les plus sûres de différents côtés me prouvait que l'impératrice, malgré l'intérêt apparent qu'elle avait paru prendre à l'échange proposé de la Bavière, était loin de désirer pour l'Autriche un agrandissement qui l'empêcherait elle-même d'obtenir dans l'empire germanique l'influence qu'elle souhaitait.

Il n'en était pas de même de la querelle existante entre Joseph II et la Hollande; le prince Potemkin désirait sa prolongation parce qu'il espérait qu'elle lui donnerait les moyens de réaliser ses projets de conquêtes en Turquie, prévoyant avec raison que la France, une fois en guerre avec l'empereur, ne pourrait plus s'opposer aux vues ambitieuses de Catherine sur l'Orient.

Bientôt on apprit que par ses ordres on armait, dans les ports de la mer Noire, cinq vaisseaux de ligne et dix-huit frégates. Cette princesse commençait à prendre quelque humeur contre les Anglais; le cabinet britannique n'entrait pas dans son système politique, comme elle l'avait espéré; M. Pitt montrait personnellement de fortes préventions contre elle; il n'était point disposé à souffrir la domination d'une grande puissance maritime dans le Levant, et d'ailleurs l'impératrice, par sa proclamation des principes de la neutralité armée, avait jeté des semences de discorde entre l'Angleterre et la Russie.

Déjà les Anglais manifestaient la crainte de ne pas conserver

les priviléges de commerce dont ils jouissaient exclusivement dans l'empire russe. Pour éloigner ce danger le ministre d'Angleterre redoublait d'activité ; les nombreux négociants de cette nation, prodiguant d'un côté les présents, les actes de complaisance, trouvaient le moyen de faire grossir à Pétersbourg les tableaux d'exportation et d'atténuer ceux d'importation. D'un autre côté ils menaçaient les ministres et les négociants russes, dans le cas où on prolongerait leurs inquiétudes, de ralentir leurs opérations et de laisser ainsi sans débouchés les productions russes.

Le commerce anglais était véritablement devenu à Pétersbourg une colonie redoutable ; les commerçants de cette nation, prodigieusement enrichis par leur industrie active, par leurs habiles spéculations, et secondés par la sagesse constante de leur gouvernement, qui, loin d'être aveuglé par des intérêts privés, ne prend jamais pour guide et pour but que l'intérêt général, avaient tellement multiplié leurs établissements et leurs maisons qu'ils occupaient à Pétersbourg tout un quartier, qu'on nommait *la ligne anglaise*.

Unis par un intérêt commun, ils avaient des assemblées régulières, des syndics, de sages règlements, et en toute occasion se secouraient mutuellement ; ils réglaient d'accord les opérations générales de l'année, fixaient le prix des marchandises et presque le cours du change ; de plus ils accordaient aux Russes dix-huit mois de crédit pour tout ce qu'ils leur vendaient, et leur payaient comptant les chanvres, les mâtures, les suifs, les cires et les cuirs qu'ils leur achetaient.

Telle était la puissance que je devais combattre dans un pays où nous n'avions que quelques négociants isolés et une seule forte maison, celle de Raimbert, dont l'habileté laborieuse résistait péniblement à des attaques et à des entraves de tout genre.

Les Russes croyaient ne pouvoir se passer des Anglais pour consommer leurs productions et trouvaient peu d'avantages

dans des relations commerciales avec la France, qui, leur achetant peu, leur vendait beaucoup et cher.

Voulant profiter de la suspension des achats de chanvres de nos rivaux, suspension qu'ils annonçaient dans le dessein d'effrayer la Russie, j'écrivis à nos ministres pour les engager à faire des demandes un peu considérables d'approvisionnements; mais on ne suivit ce conseil que faiblement et tardivement.

Les négociants de la ligne anglaise nous attaquaient chez nous-mêmes; leurs offres officieuses séduisaient des maisons de Nantes et de Bordeaux, qui, effrayées des difficultés de la navigation et de celle des douanes, chargeaient les Anglais et les Hollandais de porter nos denrées en Russie sur leurs vaisseaux.

Nous fournissions presque seuls cet empire de café, de sucre et de vins; mais, par un effet de notre insouciance, les étrangers, nous enlevant une partie de ce gain que nous pouvions faire nous-mêmes et en entier, alimentaient ainsi une foule de matelots employés après contre nous. Ce commerce leur occupait annuellement deux mille navires, tandis que les ports de la Russie ne voyaient habituellement entrer dans leur enceinte qu'une vingtaine de navires français.

Les avantages de cette position rendaient l'Angleterre souvent si exigeante que le comte Woronzoff en montrait quelque humeur; plusieurs propos qui lui échappèrent me l'indiquaient; mais trop de liens l'arrêtaient encore; j'attendis d'autres circonstances pour l'attaquer sur ce point.

Il m'était plus facile d'aborder à cet égard le prince Potemkin, dont les Anglais contrariaient ouvertement les vues relativement au commerce qu'il voulait établir entre Kerson et Marseille.

Chaque jour l'impératrice me traitait de mieux en mieux; dans un grand bal chez le maréchal Razoumowki, après m'avoir admis à sa partie, elle me parla longtemps et me montra une bienveillance particulière.

Ainsi encouragé et marchant avec plus d'assurance, je me plaignis vivement aux comtes Bezborodko et Ostermann du retard inconvenant de la satisfaction due au pavillon français et aux négociants de Marseille; je développai de nouveau nos griefs en démontrant la justice de nos réclamations, et je m'attachai surtout à leur faire sentir que le refus d'une juste réparation, ou la prolongation d'un retard qui équivaudrait à un refus, démentirait les nobles principes proclamés par l'impératrice à l'époque de la neutralité armée.

Les ministres me répondirent par des excuses vagues sur la distance des lieux, sur la difficulté d'obtenir des éclaircissements exacts, des évaluations précises, et sur les obstacles suscités par des généraux négligents; ils finissaient cependant par des promesses d'un jugement prompt, promesses faites cent fois à mes prédécesseurs, et sans qu'aucun effet les eût suivies.

J'écrivis à M. de Vergennes et lui proposai, pour faire cesser ce déni de justice, de prendre des mesures vigoureuses et de menacer même de représailles, à moins que, pour compenser une si longue injustice, on ne consentît à nous dédommager par les avantages que pourrait nous offrir un traité de commerce.

J'eus même soin de faire entrevoir aux ministres russes à cet égard mon opinion personnelle, et depuis je sus que la fermeté de mon langage, loin de choquer l'impératrice, lui avait plu, ainsi que la connaissance du caractère de cette princesse me l'avait fait espérer.

Les rapports plus fréquents que ma nouvelle position me permettait d'établir entre les ministres russes et moi, ainsi que quelques liaisons formées avec des personnes qui jouissaient de leur confiance, me mirent à portée de connaître leurs sentiments, qu'ils prenaient grand soin de déguiser.

Ils ne partageaient pas les vues politiques du prince Potemkin, qu'ils n'aimaient point. Leurs vœux secrets étaient pour la paix; la guerre et les conquêtes ne leur offraient aucun avantage per-

sonnel ; ils y voyaient chacun, au contraire, des embarras pour leurs départements et des chances funestes pour l'empire.

Woronzoff craignait la stagnation du commerce, qui devait en être la suite ; Bezborodko, de nombreux obstacles dans sa marche diplomatique ; tous, un accroissement de pouvoir pour le prince Potemkin. La noblesse, peu tentée de la conquête de quelques déserts, redoutait les nouvelles charges que l'augmentation nécessaire de l'armée ferait peser sur elle. Quelques généraux et les jeunes militaires désiraient seuls une guerre qui leur promettait de la gloire et de l'avancement.

Cependant, hors ceux-ci, tous dissimulaient leurs opinions, dans la crainte de perdre la bienveillance de l'impératrice. Ce motif empêchait les conseillers de cette princesse de lui parler franchement des dangers où pouvait la précipiter le projet, chimérique alors, du rétablissement d'un empire grec.

Aussi je m'aperçus promptement que, tout en montrant extérieurement beaucoup plus de bienveillance à MM. de Cobentzel et Fitz-Herbert qu'à moi, les ministres voyaient sans peine mon intimité avec le prince Potemkin, étant persuadés que, suivant le système politique de ma cour, je ne profiterais de cette liaison que pour calmer son ardeur et le ramener, autant que je le pourrais, à des vues plus pacifiques, en ouvrant ses yeux sur les efforts réunis que plusieurs grandes puissances opposeraient à des desseins d'agrandissement qui compromettraient la tranquillité générale de l'Europe.

Le ministre de Prusse aurait dû me seconder, sinon par des démarches que sa position ne lui permettait pas, du moins par de sages conseils et d'utiles informations ; mais son caractère me le rendait plus nuisible qu'utile. Vérifiant par son ardeur et ses inquiétudes tout ce que Frédéric m'en avait dit, il adoptait sans examen les plus fausses nouvelles que lui débitaient les frondeurs et les mécontents, et, loin de voir avec plaisir mon intimité avec le prince Potemkin, il en concevait d'injustes soupçons, et se persuadait que nous allions sacrifier la Hollande à

l'empereur, les Turcs à Catherine; enfin il attendait à chaque instant le signal d'une guerre général.

D'un autre côté le prince Potemkin, interprétant trop favorablement pour ses desseins politiques le désir que je lui montrais d'un rapprochement entre la France et la Russie, concevait l'espoir de nous entraîner dans son système, et m'insinuait de temps à autre quelques idées de partage des vastes contrées possédées ou plutôt dévastées par les musulmans.

Un tel plan était trop contraire aux vues pacifiques du roi pour que j'y prêtasse l'oreille, et, au lieu de lui répondre sérieusement, je feignis de regarder ces demi-ouvertures comme des plaisanteries. Je détournai, mais sans le choquer, son attention et notre entretien sur un autre objet qui ne l'intéressait pas moins vivement, c'est-à-dire sur les moyens de donner la vie au commerce méridional de la Russie; car, devenu pour ainsi dire maître du sud de l'empire, il se montrait jaloux du nord et ne se dissimulait pas une vérité incontestable : c'est que seuls nous pouvions ouvrir des débouchés aux productions de ce territoire immense, mais à peu près désert, que sa souveraine le chargeait de peupler, de civiliser, d'enrichir et d'administrer.

De jour en jour il m'en parlait avec plus de feu, de confiance et d'abandon; enfin il me mit même bientôt à portée de conclure, si je l'avais voulu, une convention séparée relativement au commerce des provinces méridionales de la Russie et des nôtres.

Plus il m'y paraissait disposé, plus je persistais à refuser toute idée d'un traité partiel. M. de Vergennes était trop habile pour y consentir; car, si nous avions donné dans ce piége, nous nous serions ôté l'espoir d'un traité général.

Le prince, satisfait sur les intérêts de ses provinces, se serait peu soucié de celles du nord, m'aurait froidement secondé, et, privé de cet appui, il me serait devenu impossible de triompher des obstacles presque insurmontables que m'opposaient

l'adresse de M. Fitz-Herbert et l'activité de la ligne anglaise. La France serait restée dans une très-fausse position, écartée des mers du nord par les priviléges exclusifs des Anglais et accueillie seulement dans le sud où tout était encore à naître.

Mais, en faisant au contraire dépendre l'accomplissement des vœux du prince pour ses gouvernements d'un rapprochement entier avec nous et d'un traité de commerce complet, j'étais certain qu'à la première circonstance favorable il nous aiderait de tout son crédit.

« Puisque vous reconnaissez, lui disais-je, les avantages d'une « concurrence universelle et les abus des priviléges exclusifs, « ne souffrez pas plus longtemps que d'autres nations conser- « vent un monopole qui force la Russie, ainsi que nous, d'a- « cheter de la seconde main ce que nous pouvons échanger « directement.

« Nous ne souhaitons que l'établissement, par une conven- « tion formelle et générale, d'une égalité de droits et de traite- « ments qui encourage nos commerçants, en leur garantissant « l'impartialité des jugements, la punition des fraudes, la li- « berté de payer les droits en monnaie du pays, et qui les dé- « livre des entraves que leur oppose la supériorité funeste d'une « nation exclusivement favorisée.

« — Mais comment voulez-vous, répondait le prince, que « nous résistions aux représentations nombreuses et constantes « de nos négociants et de nos propriétaires ? Les immenses con- « sommations des Anglais et la rareté des vôtres leur font croire « qu'un traité avec la France est pour eux plus onéreux qu'u- « tile, et qu'ils ne trouveraient plus de débouchés pour leurs « productions si nous rompions les nœuds qui nous unissent à « l'Angleterre.

« Le gouvernement britannique protége, favorise, vivifie son « commerce et le nôtre; votre cabinet, à cet égard, se montre « inactif, insouciant; vos négociants sont timides; ils ne hasar-

« dent rien. Vous n'avez ici qu'une maison un peu solide ; notre « peuple connaît à peine vos commerçants. »

Je m'efforçai alors de lui prouver que cette prétendue nullité de notre commerce en Russie n'était que l'effet inévitable de la défaveur avec laquelle il y était traité. « Il faudrait, ajoutai-je, « que nos négociants fussent fous pour hasarder des opérations « dans un pays dont le gouvernement assure à leurs rivaux, « sur toutes les marchandises, dans ses tarifs, un avantage de « douze et demi pour cent.

« Par cette injuste faveur, qui vous nuit autant qu'à nous, « vous imitez le Portugal, et vous vous placez vous-mêmes, « vis-à-vis de l'Angleterre, dans la position d'une colonie à « l'égard de sa métropole. Les priviléges que vous lui accordez « vous mettent tellement dans sa dépendance que déjà vous « convenez que vos propriétaires et vos négociants ne croient « plus pouvoir se passer d'elle.

« Mais osez lever cette fatale barrière, et vous verrez bientôt « quels avantages vous donnera la concurrence de tous les « peuples qui viendront acheter vos productions. Notre com- « merce, que vous croyez à tort si indolent, se montre actif et « florissant dans l'Inde, dans l'Amérique, dans l'Afrique, dans « tous les ports de l'Europe, excepté dans les vôtres, où il ne lan- « guit que par l'effet de votre législation commerciale, qui l'en « écarte. »

Le prince parut piqué de cette réponse ; il était ébranlé, mais non pas encore convaincu. Cependant nous convînmes de conférer sur cet objet plus amplement et secrètement, car les circonstances n'étaient pas encore mûres ; d'un autre côté je ne devais pas hasarder des démarches officielles qui auraient pu, en se trouvant mal accueillies, compromettre la dignité du roi.

A tout événement j'écrivis à M. de Vergennes les détails de ces entretiens, et, pour éviter, en cas de succès, de me voir pris au dépourvu, je lui demandai provisoirement de me faire connaître si, en supposant qu'on eût l'intention de faire un

traité, le roi voudrait accéder à la neutralité armée, diminuer les droits sur les cuirs de Russie, affranchir le pavillon russe à Marseille du droit de 20 pour 100, faire annuellement un achat considérable de mâtures, de chanvres et de salaisons pour la marine royale; si nos fermiers généraux consentiraient à prendre une certaine quantité de tabac d'Ukraine avec sûreté contre les fraudes; enfin si la stipulation entre les Russes et les Français de se traiter réciproquement comme les nations les plus favorisées paraîtrait à Sa Majesté suffisante pour m'autoriser à conclure une convention qui n'était pas encore tout à fait probable, mais que je croyais pouvoir cesser de regarder comme impossible.

Vers la fin du mois d'avril 1785 je demandai à l'impératrice une audience pour lui présenter une lettre du roi qui lui faisait part de la naissance du duc de Normandie, enfant infortuné qui, né sur le second degré du trône, ne monta au premier, après la mort de son frère, que pour se voir promptement précipité dans une infâme prison, où la mort moissonna cette fleur à peine éclose. L'impératrice, dans cette audience, me donna de nouvelles marques de bonté et m'honora d'un assez long entretien.

Peu de jours après, le vice-chancelier me dit de sa part qu'elle voulait que, dans son empire, les Français fussent traités comme ses propres sujets, que c'était à regret qu'elle en avait puni trois avec rigueur, et que dorénavant, dans le cas où une si triste nécessité se représenterait, j'en serais immédiatement prévenu.

Dans le même temps on apprit que les Turcs venaient de faire, du côté de Silistrie, et aussi vers l'Ukraine, quelques mouvements qui inquiétaient les Russes et excitaient les justes plaintes de l'Autriche.

Le comte Ostermann m'en parla avec un peu d'humeur, et me dit que l'activité de ces barbares ne laissait que trop voir comment le ministère ottoman était *conseillé et aiguillonné*. Je

l'assurai que la politique de notre gouvernement, loyale et modératrice, loin de vouloir *aiguillonner* personne, n'avait pour but que d'arrêter dans leur marche ceux qui voulaient s'agrandir et troubler par là le repos de l'Europe.

« Je veux le croire, répondit le vice-chancelier; car nous ne « pourrions pas comprendre pourquoi la France voudrait ins- « truire, discipliner et rendre redoutables, en Europe, des « barbares qui en ont été si longtemps l'effroi. »

Je répliquai en riant que, dans leur état de faiblesse, nos vœux pour eux se bornaient à leur garantir un repos qu'on ne pourrait troubler sans exciter parmi les puissances européennes de fâcheuses discordes.

Les paroles du comte Ostermann n'avaient à la vérité pas plus de poids que son crédit; mais bientôt le prince Potemkin me tint le même langage. « Comment, me dit-il, vous autres « Français, si brillants, si polis, si aimables, persistez-vous à « vous déclarer les protecteurs de la barbarie et de la peste ? « Qu'en pensez-vous vous-même? Si vous aviez de pareils « voisins, qui chaque année vous menaçassent de leurs incur- « sions, de leur contagion, de leurs pillages, et de l'enlèvement « de quelques centaines de chrétiens qu'ils font esclaves, trou- « veriez-vous bon que notre gouvernement vous empêchât de « les chasser? »

Cherchant alors à concilier mes devoirs et mon opinion personnelle, je lui répondis qu'il serait certainement désirable qu'on pût, sur tout le globe, dissiper les ténèbres, anéantir la barbarie et répandre la civilisation. « Mais l'ignorance et la « peste, ajoutai-je, ne sont pas les seuls fléaux du monde; j'en « connais deux non moins dangereux : c'est l'ambition et la « soif des conquêtes. Si toutes les grandes puissances euro- « péennes voulaient, d'un commun accord, et sans qu'aucune « tendît à s'agrandir, marcher à un but moral et rendre à « l'ancienne civilisation les côtes d'Afrique, les repaires de « Tunis et d'Alger, les contrées, si florissantes autrefois, que

« dévastent et stérilisent aujourd'hui, en Asie et en Europe, « les farouches mahométans, rien assurément ne serait plus « digne d'éloges. Mais il n'en est pas ainsi ; la paix perpétuelle « de l'abbé de Saint-Pierre n'est pas plus chimérique qu'un tel « accord, et ce n'est que pour ne pas exposer l'équilibre euro- « péen aux plus funestes commotions que mon gouverne- « ment travaille à garantir le repos des Turcs.

« — Qu'ils se tiennent donc tranquilles, reprit le prince. Mon « système, à moi, quand je vois des voisins inquiets faire des « préparatifs menaçants, c'est de les prévenir, de les attaquer et « de les affaiblir au moins pour vingt ans. »

La réplique m'aurait paru bonne si elle eût été sincère ; mais n'oublions pas qu'à cette époque, non contents d'être maîtres de la Crimée, les Russes, franchissant le Caucase et paraissant vouloir tourner l'empire turc par la Géorgie, donnaient des inquiétudes très-fondées au ministère ottoman.

Au reste, comme on reçut bientôt par Vienne la nouvelle des conférences tenues à Paris pour conclure la paix entre la Hollande et l'Autriche, la probabilité de la guerre cessant d'exister, d'un côté les inquiétudes du roi de Prusse se calmèrent, et de l'autre l'espérance que pouvait concevoir Catherine d'exécuter sans obstacles ses vues de conquêtes sur les Turcs se dissipa ou s'éloigna.

Depuis ce moment, dans nos entretiens, qui se répétaient fréquemment, le prince Potemkin me montrait plus de crainte que de désir de la guerre. Il m'avait dit que l'armée russe s'élevait à deux cent trente mille hommes de troupes régulières et à trois cent mille d'irrégulières ; mais je savais par des voies assez sûres que cette armée se trouvait loin d'être complète ; la discipline et l'instruction y étaient négligées ; l'indolence du prince permettait aux colonels de s'enrichir ; ceux-ci ne prenaient même pas grand soin de s'en cacher, et le chef d'un régiment de cavalerie trouvait très-naturel et très-légitime un gain annuel de vingt ou vingt-cinq mille roubles.

Un autre obstacle semblait devoir calmer l'ambition de Catherine : le commerce et l'agriculture n'étant pas encore en grande activité, les revenus de l'impératrice se trouvaient peu considérables, et cette année même la Russie ouvrit en Hollande un emprunt qui ne fut pas rempli.

Sur ces entrefaites M. le maréchal de Castries m'annonça l'arrivée prochaine à Cronstadt d'une frégate et de plusieurs gabares royales chargées d'acheter en Russie et de transporter en France des approvisionnements maritimes.

C'était pour moi un nouveau sujet de discussions et de difficultés; car, l'année précédente, d'autres gabares, étant venues à Riga, avaient refusé d'acquitter les droits exigés et étaient parties fièrement sans les payer ; mais, malgré la résistance du consul, on avait contraint les négociants français à solder cette dette.

Les autres nations ne chargent des marchandises que sur des vaisseaux marchands. Nous prétendions à tort que nos gabares, qui en portaient, pussent jouir des exemptions qui n'appartiennent réellement qu'aux bâtiments de guerre.

M. de Vergennes, par des motifs qui tenaient aux circonstances, me recommandait d'éviter, autant que je le pourrais, d'avoir avec le prince Potemkin des entretiens relatifs à la politique; il désirait qu'ils n'eussent pour objet que les intérêts de commerce ; mais il était impossible de m'arrêter dans cette étroite limite : un de ces sujets me conduisait inévitablement à l'autre.

En effet, me plaignant un jour au prince de la froideur que les autres ministres me montraient relativement à nos affaires de commerce : « Cette froideur, me dit-il, vient de leur incer-« titude sur la sincérité de votre désir d'un rapprochement « avec nous ; car ils prétendent savoir positivement que vous « excitez les Turcs à la guerre.

« — Nous ne les excitons pas, répondis-je, mais nous perdrions « toute influence si, connaissant vos mouvements du côté du

« Caucase et de la Géorgie, ainsi que l'activité de vos arme-
« ments et le langage hostile de vos consuls dans l'Archipel,
« nous conseillions à la Porte de ne point songer à sa défense
« et de s'en reposer aveuglément sur vos assurances pacifi-
« ques.

« — Les projets qu'on nous suppose, reprit le prince, sont des
« chimères. Je sais qu'on répand de faux bruits sur un nouvel
« empire grec, sur le nom et la destinée future du jeune Cons-
« tantin. On me croit affamé de conquêtes, instigateur conti-
« nuel de guerre, enfin un vrai boute-feu; il n'en est rien.

« Je n'ignore pas qu'une révolution telle que la destruction
« de l'empire ottoman ébranlerait l'Europe et serait insensée.
« D'ailleurs, si nous la projetions, ne chercherions-nous pas à
« nous entendre sur ce point avec la France? Mais, soyez-en
« certain, nous ne voulons à présent que la paix. Pouvez-vous
« en dire autant, vous qui donnez des secours aux Turcs avant
« qu'on les attaque? N'avez-vous pas récemment envoyé à
« Constantinople un ingénieur et des officiers français, dont
« le langage ne respire que la guerre?

« — Les alarmes, répliquai-je, que répandent vos établisse-
« ments en Crimée, et l'armement d'une escadre qui, en
« trente-six heures, pourrait paraître devant Constantinople,
« ainsi que vos entreprises en Asie, placent naturellement
« un roi allié des Turcs dans la nécessité de leur conseiller
« des mesures qui les mettent sur un pied défensif respec-
« table.

« — Eh bien! me dit le prince, je suis prêt à vous signer, si
« vous le voulez, que nous n'attaquerons pas les Turcs; mais,
« songez-y bien, s'ils nous attaquent, nous pousserons la
« guerre et nos armes aussi loin que possible.

« — Alors, repris-je, si la paix est votre seul but, vous avez
« un moyen certain de l'assurer en vous rapprochant de nous;
« car le poids de nos deux empires serait suffisant pour main-
« tenir constamment l'Europe en repos. »

Tandis que je m'efforçais, suivant mes instructions, de faire entrevoir aux ministres de Catherine les obstacles insurmontables que cette princesse rencontrerait avant de s'emparer de Constantinople, le prince Potemkin, tout en m'assurant que sa souveraine ne désirait pas la guerre, cherchait à me prouver que, si elle était contrainte à la faire, ses succès seraient aussi rapides que faciles.

« Vous voulez, me disait-il, protéger un empire à l'agonie, « un faible colosse qui tombe en ruines. Les Turcs, corrompus, « amollis, peuvent assassiner, piller, mais ils ne savent plus « combattre; nous n'avons plus besoin d'art pour les vaincre; « depuis quarante ans, dans chaque guerre, ils répètent les « mêmes fautes suivies des mêmes revers. Le passé n'a point « de lumières pour eux; leur superstitieux orgueil attribue « constamment nos victoires au démon, dont nous recevons, « disent-ils, notre science, nos inventions, notre tactique, « et Allah seul, qui punit leurs péchés, est, à leur avis, la « cause de leurs défaites.

« Au signal de la guerre nous les voyons accourir en foule « d'Asie, marchant sans ordre et consommant en un mois les « subsistances et approvisionnements amassés pour six. Couvrant la terre de cinq cent mille combattants, ils s'avancent « comme un torrent débordé; nous marchons contre eux avec « une armée de quarante ou cinquante mille soldats partagés « en trois ou quatre carrés hérissés de canons, et dont notre « cavalerie remplit les intervalles.

« Ces barbares font retentir l'air de leurs cris; ils fondent « sur nous en formant une espèce de triangle dont la pointe « se compose des plus braves d'entre eux, enivrés d'opium; les « autres rangs, jusqu'à la base, sont garnis par les moins intrépides et graduellement par les plus pusillanimes.

« Nous les laissons approcher à portée de fusil; alors quelques décharges à mitraille portent le désordre et la terreur « dans cette masse informe; leurs preneurs d'opium, fanati-

« ques dévoués à la mort, viennent seuls sabrer nos canons et « périr sous nos baïonnettes.

« Dès qu'ils sont tombés, le reste fuit et se disperse. Notre « cavalerie s'élance, les poursuit, en fait un affreux carnage, « entre pêle-mêle avec eux dans leur camp et s'en empare. « Leurs débris épouvantés se sauvent derrière les murs de leurs « villes, où la peste les attend et souvent les décime avant « que nous prenions d'assaut ces forteresses.

« Le tableau d'une seule campagne suffit pour les décrire « toutes, car dans toutes ils montrent la même pusillanimité, « la même ignorance, et nous en triomphons par les mêmes « manœuvres. Ils ne sont réellement braves qu'à l'abri de leurs « remparts ; mais, encore, que de sottises ne commettent-ils « pas pendant la durée d'un siége ! Ils font de fréquentes sorties, « et, au lieu de chercher les moyens de nous tromper, leur « stupidité nous sert d'espion et nous instruit de tous leurs « projets.

« D'abord nous sommes certains que, suivant leur routine, « ils nous attaqueront à minuit ; de plus, pendant le jour, ils « ont grand soin de placer sur la muraille, du côté de la porte « par laquelle ils doivent sortir, autant de queues de cheval « qu'il y aura de détachements commandés pour la sortie. « Ainsi nous savons d'avance l'heure de leur attaque, le nombre « de leurs combattants, la porte par laquelle ils passeront, le « chemin qu'ils doivent suivre pour nous attaquer et pour « nous surprendre. »

Il y avait sans doute quelque exagération dans ce récit dénigrant, mais le fond en était vrai. L'ingénieur Lafitte, envoyé à Constantinople par mon père pour donner quelque instruction et quelques moyens de défense aux Turcs, racontait, en m'écrivant, des traits fort étranges de leur imbécillité.

Envoyé par les ministres de la Porte sur les bords de la mer Noire pour les mettre à l'abri d'un débarquement sur les points où ce débarquement aurait été le plus facile. M. Lafitte vou-

lait avec raison placer convenablement ses batteries au sommet d'une pente qui s'étendait jusqu'au rivage ; jamais il ne put y faire consentir le pacha qui commandait dans ce poste.

Ce pacha, ignorant et entêté, devant, suivant l'usage des Turcs, faire sur ses propres fonds la dépense de ces travaux, et voulant économiser le plus possible les frais de transport, ordonna impérieusement à M. Lafitte de construire ses redoutes et de placer ses batteries fort loin de la mer, sur un terrain plat d'où l'on ne découvrait rien.

Vainement l'officier français lui fit remarquer que les ennemis débarqueraient sans être aperçus et marcheraient contre lui à l'abri de toute atteinte, garantis par le rideau qui les couvrait. « Allez toujours, lui dit le pacha fataliste ; placez vos « canons comme je vous le prescris ; tout dépend d'Allah, et, « s'il le veut, votre artillerie tuera tout aussi bien l'ennemi « d'ici que d'un autre endroit. »

L'impératrice, encouragée par la faiblesse stupide de tels ennemis, n'était retenue dans ses projets de conquête que par la crainte d'attirer sur elle les armes de la Prusse, de la Suède, les escadres de la France et probablement celles de l'Angleterre ; ainsi je la crus de bonne foi, au moins pour le moment, dans ses démonstrations pacifiques.

Ce fut à cette époque, dans le mois de mai 1785, qu'elle publia sa fameuse ordonnance sur la noblesse. Je ralentirais trop ma marche si je plaçais ici l'analyse de cette loi ; ce que j'y trouvai de plus extraordinaire, c'est que, l'ukase divisant cet ordre en six classes, la noblesse ancienne se trouvait rangée dans la sixième ; celle des provinces conquises, dans la quatrième ; la noblesse donnée par diplôme, dans la première et la seconde classe, pour prouver apparemment que l'illustration acquise par des actions était préférée à l'ancienneté des titres.

La même ordonnance permettait aux nobles de commercer, d'établir des fabriques ; elle les autorisait à se former en assemblées et à adresser des représentations au souverain.

Vers ce même temps je reçus de l'impératrice une marque de faveur à laquelle j'étais loin de m'attendre : elle me proposa de l'accompagner dans un voyage qu'elle voulait faire immédiatement dans l'intérieur de l'empire pour visiter les travaux ordonnés par elle, afin de surmonter les obstacles que des cataractes opposaient à la navigation d'un canal qui joint la mer Caspienne à la mer Baltique par le lac Ladoga, le Wolchoff, le lac Ilmen, la Mista, la Tuerza et le Wolga.

Sa Majesté me dit que toute étiquette serait proscrite dans ce voyage, où peu de personnes devaient être admises à l'honneur de la suivre.

Je chargeai M. de La Colinière, qui restait à Pétersbourg, de me remplacer près des ministres et d'envoyer régulièrement ses dépêches à notre cabinet.

Avant de partir je reçus de M. de Vergennes une lettre d'autant plus satisfaisante qu'elle me prescrivait exactement les mêmes réponses que j'avais cru devoir faire au prince Potemkin relativement aux Turcs, à notre commerce et à notre système politique.

Je m'aperçus promptement du changement de langage que dictait aux ministres russes la bienveillance marquée de l'impératrice pour moi, et, dans leurs entretiens, ils commencèrent à me parler les premiers de l'utilité d'un rapprochement plus intime entre nos cours.

Je me rendis à Czarskozelo. Catherine II eut l'extrême bonté de me montrer elle-même toutes les beautés de cette magnifique maison de plaisance, dont les eaux limpides, les frais bocages, les pavillons élégants, la noble architecture, les meubles précieux, les cabinets lambrissés en porphyre, en lapis-lazuli, en malachite, avaient un air de féerie, et rappelaient aux voyageurs qui les admiraient le palais et les jardins d'Armide.

L'impératrice me dit que, ayant appris que M. de La Peyrouse était chargé par notre gouvernement de compléter les observa-

tions commencées par le célèbre Cook sur les côtes russes de l'océan Pacifique, et prévoyant qu'en s'élevant vers le nord il pourrait y rencontrer un capitaine de la marine russe, auquel elle avait ordonné de chercher à doubler le cap Tschuski et de mieux reconnaître les côtes septentrionales de l'Amérique, elle venait de prescrire à celui-ci de traiter les bâtiments du roi, s'il les rencontrait, avec tous les égards que se doivent deux souverains amis.

Je l'assurai de la réciprocité des ordres que recevrait certainement M. de La Peyrouse relativement aux bâtiments impériaux. « Il est heureux et facile, Madame, lui dis-je, de pré-« voir combien l'union de deux souverains si puissants pourra « contribuer à la gloire de leur siècle Il me paraît désormais « impossible que, voyant tous deux du même œil les objets « qui intéressent le bonheur de l'humanité, il n'existe pas de « jour en jour le plus grand rapprochement entre eux, ainsi « que dans leur système politique. »

La liberté complète, la gaieté de la conversation, l'absence de tout ennui et de toute gêne auraient pu me faire croire, en détournant mes regards de la majesté imposante du palais de Czarskozelo, que j'étais à la campagne chez la particulière la plus aimable.

M. de Cobentzel y montrait la plus intarissable gaîté; M. Fitz-Herbert, un esprit fin et orné; le prince Potemkin, une originalité qui le rendait toujours nouveau, même dans ses fréquents moments d'humeur et de rêverie.

L'impératrice causait familièrement sur toutes sortes de sujets, hors la politique; elle aimait à entendre des contes, se plaisait elle-même à en faire; et, si par hasard la conversation languissait un peu, le grand-écuyer Narischkin, par des folies un peu bouffonnes, rappelait inévitablement le rire et la saillie.

Catherine travaillait presque toute la matinée, et chacun de nous était libre alors d'écrire, de lire, de se promener et de faire enfin tout ce qui lui convenait. Le dîner, peu nombreux

en mets et en convives, était bon, simple, sans faste; l'après-dînée était employée à jouer, à causer. Le soir l'impératrice se retirait de bonne heure, et nous nous réunissions alors, Cobentzel, Fitz-Herbert et moi, ou chez l'un de nous, ou dans l'appartement du prince Potemkin.

Je me rappelle qu'un jour l'impératrice, m'ayant dit qu'elle avait perdu une petite levrette nommée Zémire et qu'elle aimait beaucoup, me pria de faire son épitaphe. Je lui répondis qu'il m'était impossible de chanter Zémire sans connaître son origine, son caractère, ses qualités et ses défauts.

« Il vous suffira, j'espère, reprit cette princesse, de savoir « qu'elle était fille de deux chiens anglais dont voici les noms, « qu'elle avait toutes sortes de grâces, un peu gâtées seulement « quelquefois par la colère. »

Je n'en demandai pas davantage; j'obéis et j'écrivis ces vers, qu'elle loua bien plus sans doute qu'ils ne le méritaient.

ÉPITAPHE DE ZÉMIRE.

Ici mourut Zémire, et les Grâces en deuil
Doivent jeter des fleurs sur son cercueil.
Comme Tom, son aïeul, comme Lady, sa mère,
Constante dans ses goûts, à la course légère,
Son seul défaut était un peu d'humeur;
Mais ce défaut venait d'un si bon cœur!
Quand on aime, on craint tant! Zémire aimait tant celle
Que tout le monde aime comme elle!
Voulez-vous qu'on vive en repos,
Ayant cent peuples pour rivaux?
Les dieux, témoins de sa tendresse,
Devaient à sa fidélité
Le don de l'immortalité,
Pour qu'elle fût toujours auprès de sa maîtresse.

L'impératrice fit graver cette épitaphe sur une pierre qu'elle plaça dans les jardins de Czarskozelo.

Le 3 juin nous nous mîmes en voyage ; une vingtaine de voitures composaient le cortége de Catherine ; alternativement elle admettait dans la sienne le prince Potemkin et le comte de Cobentzel, ou M. Fitz-Herbert et moi. Les personnes qui jouissaient constamment de cet honneur étaient mademoiselle Protasoff, sa compagne fidèle, tante de la comtesse Rostopsin, dont on a pu apprécier, à Paris, l'instruction, l'esprit et la vertu, et M. Yermoloff, aide de camp et favori de sa souveraine. Souvent on y appelait aussi le grand-écuyer.

L'impératrice, ayant été plusieurs fois trompée par la légèreté ou la rivalité de quelques grandes dames honorées de sa confiance, n'en admettait plus d'autres dans son intimité que mademoiselle Protasoff, chargée de la surveillance des demoiselles d'honneur. Elle appelait encore près d'elle, de temps en temps, une nièce du prince Potemkin, la comtesse Skawronski.

Catherine n'était escortée par aucune garde, rappelant ainsi ce vers de Voltaire, en parlant de Laïus :

Comme il était sans crainte, il marchait sans défense.

Nous partions le matin à huit heures ; vers les deux heures on s'arrêtait, pour dîner, dans une ville ou dans un bourg, où tout était préparé d'avance, pour que l'impératrice s'y trouvât aussi bien servie et presque aussi commodément logée qu'à Pétersbourg. Nous dînions toujours avec elle. Notre course se terminait à huit heures du soir, et l'impératrice employait la soirée, suivant sa coutume, aux amusements du jeu et de la conversation. Chaque matin, après une heure de travail et avant de partir, Catherine recevait les hommages des magistrats, des nobles et des marchands du lieu où elle se trouvait ; elle donnait à tous sa main à baiser et embrassait toutes les femmes, ce qui l'obligeait après à une sorte de seconde toilette ; car, à la fin de ses audiences, comme l'usage du fard était universel dans les provinces, chez toutes les femmes, même celles des bour-

geois et des paysans, le visage de l'impératrice se trouvait couvert de rouge et de blanc.

Son premier soin, en arrivant dans chaque ville, était de descendre dans l'église et d'y remplir ses devoirs religieux, dont la négligence aurait éloigné d'elle l'affection d'un peuple non-seulement croyant, mais ardent et superstitieux à tel point qu'il adore saint Nicolas presque autant que Dieu lui-même. Ce n'était que dans les lieux où l'impératrice s'arrêtait qu'une garde établie annonçait la présence du souverain.

En quatre ou cinq jours nous arrivâmes, par une pente insensible, à Wischney-Wolotschok, point le plus élevé de ce vaste territoire qui s'étend de la mer du Nord au Pont-Euxin et que ne coupe aucune montagne transversale.

Là, sur ce point culminant, nous vîmes les fameuses écluses qui retiennent les eaux de plusieurs rivières réunies et les rejettent soit dans le canal de la Tuerza, soit dans celui de la Mista, pour naviguer vers la mer Caspienne par le Wolga, ou pour transporter à Pétersbourg les productions du sud; navigation qui féconde et enrichit d'immenses contrées.

Les travaux entrepris pour établir ces écluses paraissent dignes de l'ingénieur le plus habile; cependant ils ont été conçus et exécutés, sous le règne de Pierre I^er^, par un simple paysan nommé Surtikoff, qui n'avait jamais voyagé ni rien appris; il savait à peine lire et écrire. L'esprit est en grande partie un don de l'éducation, mais le génie est inné.

Les successeurs de Pierre le Grand avaient négligé de perfectionner ce grand et utile ouvrage; l'impératrice s'en occupait activement. Elle fit revêtir en pierre ce qui était en bois, réunit au canal les eaux de plusieurs nouvelles sources, et conçut le projet de faire creuser deux autres canaux qui joindront un jour la mer Caspienne à la mer Noire, et celle-ci à la mer Baltique par le Borysthène, dont on établirait la communication avec la Dwina.

Sur notre route nous voyions partout d'antiques marais des-

séchés, des villages naissants, des villes fondées ou repeuplées ; aussi, partout, le peuple, jouissant de ces conquêtes sur la nature, les seules qui ne coûtent point de sang ni de larmes, s'empressait de donner à sa souveraine les éclatants témoignages d'une sincère affection.

Les paysans en foule, agenouillés d'abord comme serfs, malgré les ordres de leur souveraine, se relevaient promptement pour approcher de Catherine, qu'ils appelaient *matushka* (leur mère), et causaient familièrement avec elle ; la crainte du maître disparaissait ; ils semblaient ne plus voir dans l'impératrice que leur protectrice et leur appui.

Après un court séjour, nous croyions partir pour longer les cataractes qui gênent le cours de la Mista jusqu'à Borowitz, où nous devions nous embarquer ; mais Catherine nous avait ménagé une surprise : sans avoir prévenu personne ni donné d'avance aucun ordre, nous changeâmes de route et nous fîmes une course jusqu'à Moscou. Le gouverneur n'en fut instruit que quelques heures avant notre arrivée.

L'aspect de cette grande ville, la vaste plaine au milieu de laquelle elle est située, son immense enceinte, ses milliers de clochers dorés, la variété des couleurs de ses dômes qui éblouissent les regards en réfléchissant, comme un prisme, les rayons du soleil, ce mélange des cabanes du peuple, des riches maisons des marchands, des magnifiques palais d'une noblesse aussi nombreuse que fière, cette tourbillonnante population représentant à la fois des mœurs opposées, des siècles différents, des peuples sauvages et des peuples civilisés, des sociétés européennes, des bazars asiatiques, nous frappaient d'étonnement et d'admiration ; cependant je ne pus, dans ce premier voyage, qu'entrevoir cette antique capitale ; nous n'y restâmes que trois jours.

Catherine nous fit voir son palais de Petroski, ses maisons de plaisance de Kolominski et de Tzarizina, les jardins publics de Moscou, le bel aqueduc qu'elle avait ordonné de cons-

truire. Nous repartîmes ensuite pour Borowitz, en traversant Twer, Tarjowest et Wischney-Wolotschok.

L'impératrice, voulant laisser quelques traces généreuses de sa courte apparition, fit don à la ville de Moscou d'une rente de cinquante mille francs et d'une somme considérable destinée à remplacer, par un bel hôpital, ce redoutable bâtiment où se tenait, sous les règnes d'Anne et d'Élisabeth, la sanguinaire inquisition d'État.

La ville de Twer eut aussi part aux bienfaits de sa présence. Cette ville est très-jolie; les bonnets de perles, les longs voiles blancs, galonnés d'or, des femmes qui habitaient cette ville ou les fertiles campagnes qui l'entourent, leurs riches ceintures, leurs anneaux et leurs boucles dorées auraient pu faire croire, en voyant leur foule réunie, qu'on se trouvait présent à quelque ancienne fête de l'Asie.

Nous nous embarquâmes, à Borowitz, sur de jolies galères. L'impératrice en montait une magnifique; celle qui était destinée à M. de Cobentzel, à M. Fitz-Herbert et à moi, contenait trois chambres élégamment meublées et portait des musiciens qui nous éveillaient et nous endormaient au son d'une douce harmonie.

Avant cet embarquement, et lorsque nos voitures longeaient encore la rivière, le prince Potemkin et moi, sans en demander la permission à l'impératrice, nous hasardâmes par curiosité à traverser et à descendre quelques cataractes sur un petit bateau. On disait ce passage dangereux; plusieurs bateaux y avaient été submergés. L'impératrice nous gronda un peu sévèrement de notre imprudence, et cependant cette étourderie plut à Catherine.

Entrés dans le lac Ilmen, que nous devions traverser pour arriver à Novogorod, nous jouîmes d'un spectacle nouveau pour nous. Cette espèce de mer calme et limpide était couverte d'une immense quantité de bateaux de toute grandeur, ornés de voiles coloriées et de guirlandes de fleurs.

Les nombreuses troupes de mariniers, de paysans et de paysannes qui les montaient, cherchaient à l'envi à s'approcher de notre flottille brillante, en faisant retentir les airs du son de leurs instruments, de leurs vives acclamations, et, lorsque le jour finissait, de leurs chants mélodieux, mais agrestes et un peu mélancoliques.

Ce fut pendant le cours de cette navigation que, profitant d'une circonstance imprévue, je hasardai une démarche qui devint décisive pour moi, et qui réalisa le léger espoir que jusque-là j'avais à peine conçu, celui de faire avec la Russie un avantageux traité de commerce, traité vingt fois inutilement projeté par nous depuis quarante ans.

Un jour, en sortant de la galère sur laquelle nous venions de dîner avec l'impératrice, et un peu surpris de l'humeur sombre et silencieuse que cette princessse, contre sa coutume, nous avait montrée pendant le repas, je suivis le prince Potemkin, qui paraissait non moins taciturne, et j'entrai avec lui dans la galère particulière qu'il occupait.

Après quelques minutes d'entretien mal suivi, durant lequel ses sourcils froncés, son ton sec et bref marquaient assez son agitation intérieure, je lui dis : « Mon cher Prince, vous êtes « bien moins aimable qu'à votre ordinaire; vous rêvez; vous « êtes distrait; je crois réellement que vous me boudez. Ne « puis-je savoir la cause de ce changement que j'ai remarqué « aussi dans le maintien froid de l'impératrice? N'y a-t-il pas « là-dessous quelques tracasseries de cour ?

« — Il est vrai, me répondit-il, que l'impératrice a beaucoup « d'humeur aujourd'hui et que je la partage; mais ce n'est « pas vous ni votre gouvernement qui nous la donnez; « c'est le ministère anglais, dont l'égoïsme et la conduite dé- « mentent toutes les protestations amicales et contrarient « toutes nos vues. Je l'ai dit, il y a longtemps, à l'impéra- « trice; elle ne voulait pas me croire : M. Pitt, qui ne l'aime « pas, s'attache personnellement à lui susciter des ennemis,

« des obstacles, en Allemagne, en Pologne et en Turquie.

« Le roi de Prusse, à qui tout fait ombrage, et qui ne nous « pardonne pas d'avoir quitté son incommode alliance pour « l'alliance beaucoup plus utile de Joseph II, s'inquiète, s'agite, « et forme avec d'autres électeurs une confédération assez « menaçante contre l'Autriche. Il prépare ainsi une nouvelle « guerre au centre de l'Europe, qu'il est de notre intérêt de « maintenir en paix.

« Agissant de concert avec l'empereur, notre allié, cette « agitation prussienne ne nous causait qu'une légère inquié- « tude; mais nous apprenons dans ce moment, par une voie « très-sûre, que le roi d'Angleterre, sur lequel l'impératrice et « l'empereur croyaient pouvoir compter, vient, sans aucun « motif excusable, de se montrer hostile contre nous, et que, « en sa qualité d'électeur de Hanovre, entrant dans le sys- « tème politique de Frédéric, il donne son accession à la « ligue électorale. Ce contre-temps dérange toutes nos com- « binaisons.

« C'est un tour perfide que les Anglais nous jouent; pour « ma part j'en suis furieux, et je ne sais ce que je ne donne- « rais pas pour leur rendre la pareille et pour nous venger « d'eux. »

Voyant que son irritation le portait à me montrer ainsi sans voile le fond de sa pensée, je saisis la balle au bond et je lui dis : « Si vous voulez vous venger, il en est un moyen « prompt et facile autant que juste : ne leur laissez pas plus « longtemps en Russie des priviléges exclusifs qui réellement « blessent les autres nations et nuisent à vos propres intérêts.

« — Je vous entends, reprit-il aussitôt en se déridant et en « souriant. Tenez, je vais vous parler en véritable ami. Votre « cour désire depuis longtemps faire avec nous un traité de « commerce; le moment est favorable; saisissez-le: vous « trouverez l'impératrice distraite de ses vieilles préventions « contre la France; son humeur se jette à présent sur l'An-

« gleterre. Ne perdez pas une occasion précieuse ; faites-lui une « proposition de rapprochement et de traité bien motivée, et « je vous jure sur ma parole que je vous seconderai de tout « mon pouvoir.

« — Je suivrais volontiers, répliquai-je, votre conseil ; mais il « existe, et depuis longtemps, une telle froideur entre nos « cabinets qu'on n'a pas cru devoir m'autoriser à faire offi- « ciellement une telle démarche, dont le succès plairait sans « doute, mais que, dans l'incertitude de ce succès, je me « garderai bien de hasarder. Je craindrais trop, par une « avance faite ainsi au nom du roi, de compromettre sa di- « gnité. »

Le prince se tut alors quelques instants ; puis il me dit : « Votre crainte est mal fondée ; cependant, pour ménager vos « scrupules, suivez mon avis. Nous avons souvent parlé en- « semble de commerce ; supposez que j'aie peu de mémoire ; « écrivez-moi ce que vous m'avez souvent dit, comme votre « opinion personnelle ; rédigez seulement cet écrit en forme de « note confidentielle ; ne la signez même pas. Vous ne risquez « rien ; vous pouvez compter sur l'usage discret que j'en ferai, « et vous devez être sûr qu'elle ne sera connue des autres « ministres que lorsque vous aurez acquis la certitude d'une ré- « ponse telle que vous pourrez, sans aucun inconvénient, la « leur présenter officiellement, revêtue de toutes les formes « usitées. Par là vous êtes certain que vous aurez connu la « réponse avant d'avoir fait la demande. Mais, je vous le ré- « pète, battez le fer pendant qu'il est chaud ; allez vite vous « mettre à l'ouvrage ; je voudrais déjà que cela fût fait. »

Je sortis sans lui répondre, et je regagnai promptement ma galère, pensant qu'il était urgent de profiter d'un épanchement d'amitié dont je ne devais probablement la vivacité qu'à la colère et qu'il fallait ne pas laisser refroidir.

J'entre dans ma chambre ; je cherche mon écritoire ; mais elle était enfermée dans une commode dont mon valet de

chambre, qui faisait alors une promenade en bateau, avait emporté la clef.

Impatienté de ce contre-temps, j'entrai dans la chambre de M. Fitz-Herbert, où M. de Cobentzel jouait, je crois, au trictrac avec lui. Je leur dis que, ayant l'intention de profiter du moment où notre flottille était à l'ancre pour écrire quelques lettres, je me trouvais, par l'absence de mon valet de chambre, sans plumes ni papier. Alors M. Fitz-Herbert m'offrit obligeamment son écritoire, que j'emportai chez moi.

Je ne sais pourquoi quelques personnes, à qui j'avais raconté les détails de mon voyage, ont, depuis, rendu publique cette anecdote assez insignifiante, attribuant à une sorte d'espièglerie ce qui n'était que l'effet d'un pur hasard.

J'aurais été véritablement contrarié si la publicité de cette anecdote avait pu déplaire un moment à M. Fitz-Herbert, dont j'ai toujours fait profession d'admirer l'esprit, les talents, et qui m'honorait d'une amitié que j'ai payée de retour et que je lui conserverai toute ma vie.

Le fait est que des esprits légers ont trouvé piquant de dire que j'avais signé mon traité de commerce avec la plume du ministre d'Angleterre, tandis qu'elle ne m'a servi qu'à écrire une simple note.

En deux heures de temps je rédigeai la note suivante et la portai au prince Potemkin. Je crois devoir faire connaître ici cette pièce improvisée, puisque, par un heureux hasard, elle eut une si grande influence sur le succès de mes négociations.

NOTE CONFIDENTIELLE.

Si deux États ont jamais dû s'unir par un traité de commerce, ce sont la Russie et la France : leur position le prouve, leurs productions le demandent, leurs intérêts l'exigent. Elles se trouvent placées trop loin l'une de l'autre pour se nuire et pour qu'il puisse naître entre elles aucun sujet

de guerre ou d'inimitié. Leur population et leurs richesses les rendraient les arbitres de l'Europe si elles unissaient leurs vues politiques.

Tandis que les pays immenses qui les séparent leur ôtent la possibilité de s'inquiéter, la mer Méditerranée, la mer Noire, l'Océan et la Baltique, en les rapprochant pour le commerce, les invitent à ouvrir de nouveaux débouchés à leurs productions.

Cependant, par des obstacles trop longs à détailler, ce commerce a toujours été languissant, et a pris jusqu'à présent une route détournée, au lieu de suivre la route naturelle qui était si clairement indiquée par la position et tracée par l'intérêt des deux empires.

Les Français ont été obligés de recevoir les marchandises des Russes et de leur envoyer celles de la France par des intermédiaires plus favorisés, qui faisaient un double profit aux dépens des deux nations, et qui s'assuraient de plus en plus les avantages dont ils jouissaient en paraissant consommateurs nécessaires. Ils devaient même paraître consommateurs presque uniques, puisque la différence dans le payement des droits, ajoutée à quelques autres priviléges, écartait nécessairement toute concurrence.

L'impératrice actuelle, dont le règne est l'époque mémorable des progrès des lumières en tout genre et de la destruction de tous les préjugés nuisibles, paraît vouloir rendre la vie au commerce en le livrant à la concurrence, en supprimant les priviléges exclusifs, en reconnaissant que la base d'un commerce avantageux est la liberté et l'égalité.

Les principes du roi sont trop conformes à ceux de Sa Majesté Impériale pour ne pas croire que le moment est enfin arrivé où les obstacles qui s'opposaient à un traité de commerce doivent être levés. Il devient doublement nécessaire aux deux puissances depuis que l'impératrice a des ports sur la mer Noire.

Nous sommes dans la position la plus favorable pour ouvrir des débouchés à ses provinces du sud, dont les productions avaient pris jusqu'à présent un cours lent et forcé vers les ports de la Baltique.

Les ports que la France possède dans l'Océan resteront liés par leur situation avec Riga, Archangel et Pétersbourg; les ports qu'elle a dans la mer Méditerranée peuveut former avec celui de Kherson le commerce le plus florissant.

La Russie aura toujours la plus grande part à la consommation des vins de France, du sucre et du café de ses colonies.

La France, ayant à entretenir une marine nombreuse, aimera toujours mieux recevoir ses mâtures de la Russie que de les faire venir de l'Amérique septentrionale. Elle consommera toujours une grande partie de son chanvre, quoiqu'elle en produise elle-même. Les viandes salées qu'elle tirerait des provinces du sud lui conviendraient mieux que celles de l'Irlande.

Les cuirs verts, les suifs, les cires, le salpêtre, que la nature a prodigués à l'Ukraine et à plusieurs contrées du midi, mille autres productions qu'offre un si vaste empire et qu'il serait trop long de détailler, viendraient augmenter ses riches exportations et lui assureraient une balance avantageuse, qui ne le serait pas moins pour cela à la France, parce qu'elle ferait passer directement, et par conséquent avec avantage, à la Russie, les sommes considérables qu'elle paye aux autres nations pour les productions de cet empire.

L'échange de ces productions réciproques est si nécessaire à la France et à la Russie que leurs ports seront remplis des vaisseaux de leurs négociants respectifs dès qu'on lèvera les obstacles qui empêchent les capitalistes prudents d'embrasser un commerce dans lequel ils auraient à craindre des concurrents plus favorisés. La cessation même de ces

préférences et l'établissement d'une concurrence générale ne suffiraient pas aux négociants, sans un traité entre les deux nations, pour donner l'essor à leur commerce.

Que leur motif soit réel ou d'opinion, il est certain qu'un traité de commerce, en leur assurant la protection du gouvernement, peut seul exciter en eux cette confiance qui porte aux spéculations les plus étendues.

Tant que ces motifs d'encouragement manquent à nos négociants, ils dirigent leurs vues vers le commerce de nos colonies, celui des Indes, du Levant et des puissances avec lesquelles nous avons des traités. Ils tirent les productions de la Russie par des mains tierces, qui en augmentent le prix et en diminuent par là la consommation, au désavantage de son commerce et du nôtre.

Quelques marchands français, sans fortune et sans crédit, s'établissent à Pétersbourg, et, loin de resserrer les liaisons de commerce des deux puissances, les affaiblissent par leurs malheurs ou leur inconduite.

Mais, dès qu'un traité de commerce aurait établi la concurrence, l'égalité, et rassuré les esprits, on verrait des négociants solides s'établir ici, des compagnies respectables se former, et les profits respectifs du commerce s'accroître avec les consommations.

C'est dans le moment où l'on a pensé que ces vérités étaient senties à Pétersbourg comme à Versailles qu'il paraît opportun de faire à ce sujet des ouvertures plus formelles au ministère de l'impératrice, avec l'espoir fondé qu'un arrangement aussi désirable rencontrera peu d'obstacles, et que les deux cours, pour hâter son succès, se feront part de leurs dispositions sur un point si important. Ce que je puis d'avance affirmer, c'est que les principes du roi, dans tous ses traités de commerce, sont de n'accorder ni de demander aucun privilége exclusif.

Pour qu'un traité entre la Russie et la France soit durable,

il est nécessaire de lui donner pour base l'égalité ; ainsi, en partant de ce principe, les Russes seraient traités en France pour le présent et à l'avenir comme la nation la plus favorisée; leurs causes seraient jugées aux mêmes tribunaux, chacune de leurs productions taxée aux mêmes droits, et ces droits acquittés avec la même monnaie que la nation qui jouit en France de la plus grande faveur.

Telles sont en général les intentions que Sa Majesté m'a permis de manisfester si des circonstances heureuses me donnaient l'occasion de les développer.

Comme la disposition du prince Potemkin n'était pas changée, après avoir lu cette note il la loua avec enthousiasme et ne voulut pas me la rendre. Je l'en priai vainement. « Je « l'emporte, dit-il en riant; je ne la montrerai qu'à une seule « personne, à l'impératrice, et je vous jure de vous la rendre « immédiatement après. »

En effet, le lendemain, dès qu'il me vit, il me la remit. « Je « suis chargé, dit-il, d'une réponse qui vous sera sûrement « agréable; Sa Majesté vous la répètera bientôt elle-même. Elle « m'ordonne de vous dire qu'elle a lu avec plaisir votre note, « qu'elle trouve vos observations justes, que votre confiance « lui plaît et la touche, qu'elle est si disposée à former le « lien que vous souhaitez qu'en arrivant à Pétersbourg elle « donnera à ses ministres de tels ordres que vous pourrez « agir officiellement et en toute sûreté, puisque déjà elle « vous garantit que votre proposition sera parfaitement ac- « cueillie. »

Le prince avait été sincère et exact en tout point; car, lorsque je me trouvai chez l'impératrice, cette princesse, me prenant à part, me dit : « Vous savez déjà ma réponse. Les témoi- « gnages récents d'amitié que j'ai reçus du roi votre maître me « portent à former volontiers un lien qui me rapproche de lui. « Votre confiance m'a touchée; je vous vois avec un grand

« plaisir près de moi, et je serai fort aise qu'une négociation « si importante pour les deux États soit suivie et terminée par « votre entremise. »

Il est facile de concevoir la vive satisfaction que j'éprouvai en voyant ma démarche, un peu hasardeuse, couronnée par un succès si complet.

Peu de jours après, étant entrés dans le canal de Ladoga, nous arrivâmes à Pétersbourg le 28 juin, ayant ainsi terminé en moins d'un mois le voyage le plus curieux et le plus agréable.

Je reçus des lettres de M. de Vergennes qui me prescrivait de profiter de la confiance que me témoignait le comte de Goërtz pour calmer l'inquiétude de son cabinet, et lui prouver que la ligue électorale et les mouvements du roi de Prusse pour la fortifier n'auraient d'autre effet que de resserrer les liens déjà existants entre la Russie et l'Autriche.

L'impératrice, qui me permettait alors souvent de lui faire ma cour à Czarskozelo, me parla vivement et avec chaleur des fausses nouvelles répandues en Europe sur son ambition, des épigrammes dont elle était l'objet, des contes ridicules que l'on faisait sur la pénurie de ses finances, et même sur le dépérissement de sa santé.

« Je n'accuse point votre cour, me dit-elle, de propager « toutes ces impostures : elles viennent du roi de Prusse, qui « me hait, mais je vous reproche d'en croire une partie. Vous « autres Français, malgré mes protestations pacifiques, vous « me supposez toujours des projets d'envahissements, tan- « dis que j'ai renoncé de bonne foi, et pour de puissantes rai- « sons, à tout agrandissement. Je ne veux que la paix, et je « ne reprendrai les armes que si l'on m'y force. Le repos de « l'Europe n'est menacé que par la turbulence des Turcs et « des Prussiens ; cependant c'est moi dont on se méfie, et ce « sont eux que l'on protége. »

Je lui répondis avec plus de politesse que de conviction ; car,

bien que le prince Potemkin me tînt le même langage, de temps en temps il me laissait entrevoir que ses desseins ambitieux étaient plutôt ajournés qu'abandonnés.

Un jour, entre autres, comme il me parlait avec irritation des pillages commis par les Tartares du Kuban et des cruautés exercées par le grand-visir, il me dit : « Convenez que « l'existence des musulmans est un véritable fléau pour l'hu- « manité. Cependant, si trois ou quatre grandes puissances « voulaient se concerter, rien ne serait plus facile que de re- « jeter ces féroces Turcs en Asie, et de délivrer ainsi de cette « peste l'Égypte, l'Archipel, la Grèce et toute l'Europe.

« N'est-il pas vrai qu'une telle entreprise serait à la fois juste, « utile, religieuse, morale et héroïque? Et puis, ajouta-t-il « en souriant, si vous pouviez contribuer personnellement à « un si désirable accord, et que la France, pour son lot, « eût Candie ou l'Égypte, n'en seriez-vous pas honorable- « ment récompensé, s'il arrivait que vous fussiez nommé gou- « verneur de l'un ou l'autre de ces pays conquis? »

Je lui répliquai que cet appât offert à ma vanité me touchait peu. La vérité est que cette insinuation peu adroite, qui me choqua, me rendit quelque fermeté pour mieux remplir, dans ce moment, un devoir qui était en contradiction avec mes sentiments et mon opinion personnelle.

En effet je n'ai jamais compris et je ne conçois pas encore cet étrange et immoral système politique qui s'opiniâtre à soutenir des barbares, des brigands, des fanatiques, dépeuplant, dévastant, inondant de sang les vastes contrées qu'ils possèdent en Asie et en Europe.

Est-il croyable que tous les princes de la chrétienté prodiguent leurs secours, leurs présents, et, pour ainsi dire, leurs hommages à un gouvernement barbare, stupide, orgueilleux, qui méprise nous, notre religion, nos lois, nos mœurs, nos rois, et qui journellement, nous appelant *chiens de chrétiens*, nous accable d'humiliations et d'outrages? Mais j'étais mi-

nistre; je devais obéir à mes instructions, et je m'y conformai ponctuellement.

Feignant de regarder les paroles du prince comme une boutade qu'il était impossible de concilier avec les assurances pacifiques qu'il me donnait si fréquemment, je lui dis : « Mon « cher Prince, je ne vous répondrai pas sérieusement; car « tout ceci n'est qu'un jeu de votre imagination. Vous êtes « trop sage et trop éclairé pour ne pas sentir que, ne pouvant « renverser un empire tel que l'empire ottoman sans le par- « tager, nous froisserions tous les intérêts commerciaux, nous « détruirions tout l'équilibre de l'Europe. La discorde rempla- « cerait une harmonie si lentement établie après des guerres « longues et cruelles qu'excitèrent et nourrirent si longtemps « le fanatisme des guerres religieuses, la domination intolé- « rable de Charles-Quint, ses invasions en Italie, la rivalité de « la France et de l'Angleterre, les conquêtes de Louis XIV, « et l'ambition permanente de la maison d'Autriche en Alle- « magne. Il est aussi impossible de s'entendre pour un tel « partage que de trouver la pierre philosophale.

« Constantinople seule est un point qui suffirait pour diviser « toutes ces puissances que vous voudriez faire agir de concert; « et, croyez-moi, votre plus cher allié, l'empereur Joseph, « ne consentirait jamais à vous voir maître de la Turquie d'Eu- « rope. Je crois même qu'il a dit en propres termes, *que, ne « pouvant oublier les périls que plusieurs fois les turbans « venus de Constantinople ont fait éprouver à Vienne, il « craindrait encore plus d'avoir pour voisins des guerriers « en casques et en chapeaux.* »

Le prince ne put s'empêcher de s'écrier : « Vous avez raison, « mais c'est notre faute à tous; nous savons trop constamment « nous entendre pour faire le mal, et jamais pour faire le bien « de l'humanité. »

Sans donner tous ces détails à ma cour, j'instruisis M. de Vergennes de mes entretiens sur ce sujet avec le prince et les

autres ministres de Catherine. Il m'approuva complétement d'avoir réussi à prouver aux Russes combien d'obstacles rencontrerait la destruction des Turcs, et en même temps d'être parvenu à dissiper les préventions de Catherine, qui ne nous croyait occupés qu'à fomenter chez elle des troubles intérieurs et à lui susciter des ennemis.

Les occasions où l'impératrice me permettait de me rapprocher d'elle se multipliaient de jour en jour; je la vis à la campagne chez le grand-échanson et chez le grand-écuyer; là elle me proposa de la suivre dans une course qu'elle voulait faire pour visiter la manufacture d'armes de Sisterbeck.

Je me rappelle que, pendant cette promenade, elle me fit beaucoup de plaisanteries sur ce qu'on lui avait raconté des dépenses excessives de notre cour et du désordre qui régnait dans les comptes de la maison du roi.

Voulant un peu défendre cette cause, quoiqu'au vrai elle ne fût pas trop bonne à plaider, et préférant la riposte à la défense, je lui répondis « que tel était le sort des grands monarques, « qui s'occupaient plus des affaires de l'État que des leurs, et « n'étaient pas dans la nécessité d'imiter Charlemagne, qu'on « admirait parce qu'il comptait lui-même les produits de ses « fermes, les gerbes de ses champs, les foins de ses prés, enfin « jusqu'aux légumes de son potager et aux œufs de sa basse-« cour; mais, n'ayant pas d'autres revenus que ceux de ses « domaines, ce prince ne pouvait payer ses dépenses sur des « impôts qu'alors la France ne connaissait pas. Nos monarques, « il est vrai, sont tous trompés; mais vous-même, Madame, « ajoutai-je, permettez-moi de vous le dire, vous êtes quelque-« fois, si je m'en rapporte à ce qu'on m'a dit, et même assez « fréquemment volée; ce qui ne m'étonne pas, car les détails « de cuisine, d'écurie et d'office, sont de trop petits objets pour « queVotre Majesté puisse les apercevoir et les surveiller.

« — Vous avez tort et raison tout à la fois, Monsieur le Comte, « reprit-elle; je suis volée comme une autre, j'en conviens; je

« m'en suis quelquefois convaincue moi-même par mes propres « yeux, en voyant de ma fenêtre, au point du jour ou le soir, « sortir furtivement de mon palais d'énormes paniers qui certes « n'étaient pas vides.

« Je me rappelle aussi qu'il y a quelques années, ayant été « faire un petit voyage sur les bords du Wolga, je demandai « aux habitants qui bordaient ses rives s'ils étaient contents de « leur sort. La plupart étaient pêcheurs. *Nous serions*, me « répondirent-ils, *très-satisfaits du fruit de nos travaux, et « surtout de la pêche du sterlet* (1), *si l'on ne nous obligeait « pas à perdre une partie de notre gain, en envoyant an- « nuellement à vos écuries une assez grande provision de « ces sterlets, qui se vendent très-cher. C'est un lourd « tribut qui nous coûte à peu près deux mille roubles par an.*

« — *Vous faites fort bien de m'en avertir*, leur dis-je en « riant; *je ne savais pas que mes chevaux mangeassent du « sterlet.* Ce ridicule abus fut supprimé. Mais, ce que je « prétends vous prouver, c'est la différence qui existe entre ce « désordre apparent, qui vous frappe ici, et le désordre réel et « bien plus dangereux qui règne chez vous.

« Le roi de France ne sait jamais au juste ce qu'il dépense; « rien n'est réglé ni fixé d'avance; voici au contraire ce que je « fais : je fixe une somme annuelle, et toujours la même, pour « la dépense de ma table, de mon ameublement, pour celle « de mes spectacles, de mes écuries, enfin de toute ma mai- « son. J'ordonne que les différentes tables de mon palais soient « servies de telle quantité de vins, de tel nombre de plats. Il « en est de même dans toutes les autres branches de cette ad- « ministration.

« Tant qu'on me fournit exactement, en quantité et en qua- « lité, ce que j'ai ordonné, et que personne ne se plaint de né- « gligence à cet égard, je suis contente; il m'est fort égal que

(1) Sorte d'esturgeon très-recherché en Russie; à Pétersbourg il coûtait depuis dix louis jusqu'à vingt-cinq.

« sur la somme fixée on me vole avec plus ou moins de ruse ou « d'économie; ce qui m'importe, c'est que jamais cette somme « ne soit dépassée ; ainsi je suis toujours certaine de ce que je « dépense. C'est un avantage dont peu de princes et même de « riches particuliers puissent se vanter. »

Un autre jour, comme elle me demandait ce qui m'avait le plus frappé depuis que j'étais à sa cour, je profitai de la familière bonté dont elle m'honorait et je hasardai de lui dire : « Ce qui « me surprend le plus, Madame, c'est l'imperturbable repos « dont Votre Majesté jouit depuis tant d'années, sur un trône « qu'on avait toujours vu entouré d'orages. Il est difficile de « concevoir par quel secret, par quel moyen, arrivée jeune, « étrangère et femme, dans un empire si fécond en complots « et en révolutions, vous régnez si paisiblement sans rencontrer « jamais de mutins à réprimer, d'ennemis intérieurs à com- « battre et d'obstacles à surmonter.

« — Ce moyen, me répondit-elle, est bien simple: je me suis « fait des principes, un plan de gouvernement et de conduite « dont je ne m'écarte jamais; ma volonté une fois émise ne « varie pas. Ici tout est constant; chaque jour ressemble à « ceux qui l'ont précédé. Comme on sait sur quoi compter, « personne ne s'inquiète. Dès que j'ai donné une place à quel- « qu'un, il est sûr, à moins de commettre un crime, de la « conserver. Par là j'ôte tout aliment aux tracasseries, aux « délations, aux querelles, aux rivalités; aussi vous ne voyez « point d'intrigues chez moi. Comme le but des intrigants ne « pourrait être que de faire chasser des hommes revêtus d'em- « plois pour se mettre eux-mêmes à leur place, sous mon « gouvernement ces tracasseries seraient sans objet.

« — Je conviens, Madame, lui répliquai-je, qu'un système si « sage doit être suivi des plus heureux résultats; cependant « permettez-moi une simple observation. Il est impossible, « quelque génie qu'on ait, de ne pas se tromper quelquefois « dans ses choix. Que ferait Votre Majesté si par hasard elle

« s'apercevait, je le suppose, qu'elle a nommé un ministre qui « se trouve inhabile en administration et incapable de répondre « à sa confiance?

« — Eh bien! Monsieur, reprit cette princesse, je le garderais; « ce serait ma faute, et non la sienne, puisque c'est moi qui « l'aurais choisi; seulement je travaillerais avec un de ses agents « secondaires; mais, pour lui, il garderait son titre et sa « place.

« Tenez, en voici un exemple. J'avais nommé un ministre « qui ne manquait pas d'esprit, mais qui était dépourvu de la « science et du caractère nécessaires pour bien régir une grande « administration; enfin on aurait trouvé difficilement, dans « quelque cour que ce fût, un ministre moins habile. Qu'est-il « arrivé? Il a conservé sa place. Il est vrai que je ne lui ai « laissé que les plus minutieux détails de son département; « j'avais confié tout ce qui était important à l'un de ses subor- « donnés.

« Je me souviens qu'une nuit, recevant un courrier qui m'an- « nonçait la fameuse victoire de Tchesmé et l'incendie de la « flotte turque, je pensai qu'il ne serait pas convenable que le « ministre en question n'apprît que par le public ce grand « événement. A quatre heures du matin je l'envoie cher- « cher; il arrive. Or vous saurez que le pauvre homme, étant « alors uniquement occupé et tourmenté par une petite que- « relle intérieure de bureaux dans laquelle il s'était laissé « aller à un injuste emportement, s'imaginait que je l'avais « mandé pour le gronder.

« Aussi, en ouvrant ma porte et avant de me laisser dire un « mot, il s'écrie : *Madame, je vous conjure de me croire : « il n'y a point ici de ma faute, et je ne suis pour rien « dans cette affaire. — Je ne le sais que trop, Monsieur,* « lui répondis-je en riant. Et je lui appris alors la nouvelle de « l'éclatant succès qui couronnait le plan hardi que j'avais « conçu avec le prince Orloff, pour faire partir de Cronstadt

« mon armée navale, qui, après avoir fait le tour de l'Europe « et traversé la Méditerranée, était parvenue à détruire, au « fond de l'Archipel, la flotte musulmane.

« Cet exemple, Madame, lui dis-je en riant, ne pourrait « servir qu'à un bien petit nombre de princes; car il en est « bien peu qui sachent assez gouverner eux-mêmes pour faire « de grandes choses avec de médiocres ou de mauvais minis- « tres. »

Des nuages assez sombres s'élevaient à l'orient ainsi qu'au sud de l'empire; ils grossissaient peu à peu et répandaient en Europe, comme en Asie, la crainte d'une guerre prochaine. Le pacha d'Achalzik attaquait les Géorgiens; un nouveau prophète nommé Mansoura appelait aux armes les tribus du Caucase; les Tartares du Kuban se joignaient aux Lesghis et aux Turcs pour envahir les États du roi d'Imérétie; enfin la garnison musulmane d'Oczakoff se livrait à des brigandages sur le territoire de l'empire.

Le prince Potemkin, retombant dans ses méfiances accoutumées, nous reprochait de fomenter secrètement ces orages. Bientôt, éclatant en menaces, il ordonna aux officiers de rejoindre leurs corps, renforça les troupes de la ligne du Caucase, et déclara publiquement qu'il voulait, sous peu de mois, se mettre à la tête d'une armée et faire une invasion dans le Kuban.

Tels étaient les présages sinistres qui, vers la fin de l'année 1785, annonçaient une rupture prochaine et presque inévitable avec la Porte ottomane.

Dans ces circonstances je trouvai le moyen de me faire donner un Mémoire très-détaillé et très-curieux sur les différentes tribus qui habitaient le Caucase, sur la force, les mœurs, les lois de ces diverses et nombreuses peuplades, parlant presque toutes des langues différentes, et parmi lesquelles se trouvaient encore les coutumes ainsi que les noms de plusieurs peuples antiques, tels que les Osses, les Avares, autrefois puis-

sants, et dont les roches du Caucase conservent encore quelques débris échappés aux invasions successives de ces flots de Huns et de Tartares qui dévastèrent les plaines de la Scythie avant de porter la terreur en Europe et d'étendre leurs ravages jusqu'au sein du double empire des Césars.

Si ce Mémoire très-important sur une contrée presque totalement inconnue dans l'Occident n'eût pas été trop long, j'aurais cru devoir l'insérer en entier dans ce livre; mais il ralentirait trop ma marche. Il suffira peut-être à mes lecteurs d'en extraire quelques pages pour présenter à leur curiosité une esquisse des mœurs assez singulières des Cabardiens, tribu circassienne.

Ce Mémoire me parut d'autant plus important qu'il était secret et rédigé par le général Paul Potemkin, avec des notes, en marge, du général Apraxin.

Le Caucase, antique théâtre du supplice de Prométhée, est formé par une chaîne de montagnes qui sépare l'Europe de l'Asie. Ses bornes sont : à l'orient, la mer Caspienne; à l'ouest, la mer Noire; au nord, deux rivières, le Terek et le Kuban; au midi, le fleuve Kur, qui borde sa haute chaîne dans toute sa longueur.

Les défilés qui traversent ces montagnes étaient autrefois fortifiés. On voit encore quelques ruines de ces murailles et de leurs portes, qu'on appelait jadis *portes Caspiennes*. Un fort moderne, bâti par les Russes, a reçu le nom de Grégoriopolis, pour rappeler celui du prince Potemkin.

Les nations qui habitent le Caucase sont presque généralement soumises aux puissances musulmanes et russes; mais cette soumission existait plus de nom que de fait; la plupart étaient souvent en rébellion et recouvraient fréquemment leur liberté par les armes.

Les Tartares du Kuban et les Lesghis défendaient presque constamment leur indépendance. Les Abgas se montraient plus fidèles aux Turcs par haine pour les Russes. Les Tschet-

chins combattaient aussi fréquemment les Moscovites; mais, de toutes ces peuplades, connues généralement sous le nom de Circassiens ou Tcherkès, les tribus des deux Cabarda sont peut-être les plus remarquables par l'étendue de leur population, par leurs mœurs, par la forme de leur gouvernement et par leur intrépidité, enfin par la fertilité de leurs pâturages et de leurs champs.

Leurs troupeaux sont nombreux ; ils fournissent des grains aux tribus des Osses et des Avares. Leur pays produit une race excellente de chevaux qu'on vend à Pétersbourg depuis trois cents jusqu'à mille roubles, malgré la petitesse de leur taille, qui est compensée par une singulière agilité et par une incroyable vigueur. Ils sont si souples que j'ai vu à Pétersbourg des princes cabardiens les faire tourner sur eux-mêmes dans un cercle dont le diamètre n'avait pas la moitié de la longueur de leur corps.

La principale force des Cabardiens consiste en cavalerie. Ces guerriers portent des cottes de maille artistement faites, dont quelques-unes leur couvrent la tête et descendent jusqu'aux genoux. Ils se servent quelquefois d'armes à feu, mais plus souvent de l'arc, dont ils tirent avec une adresse merveilleuse.

Le général Apraxin racontait que, dans un combat qui fut très-rude, les Cabardiens firent plus de mal à ses troupes par leurs flèches que par leurs fusils. Ces flèches, lancées d'assez loin, s'enfonçaient dans le corps des hommes et des chevaux jusqu'à la plume. A leur première décharge, sur quatre cents cavaliers russes ils en tuèrent ou démontèrent soixante-dix.

En général tous les Circassiens ne se montraient soumis à l'impératrice que pour en recevoir des présents. Leur reconnaissance durait peu ; on était avec eux dans un état de guerre presque perpétuel. Cependant Catherine II, décidée à subjuguer toutes ces tribus et à consolider son autorité sur elles pour garantir la Géorgie contre leurs attaques, ainsi que contre celles des Lesghis, venait, lorsque j'arrivai en Russie, de former un

nouveau gouvernement sous le nom de gouvernement du Caucase, dont la capitale a été nommée Ecatherinengrad.

Ce gouvernement doit, dit-on, s'étendre depuis le Don jusqu'aux frontières de l'Arménie et du Kuban jusqu'à l'Oural. Deux royaumes et un grand nombre de peuples seront soumis à sa juridiction.

Les Cabardiens forment trois tribus circassiennes de la même race, issue, disait-on, d'un prince nommé Kess, qui, venu jadis d'Arabie, avait soumis toutes les nations du Caucase.

La dynastie de ce prince devint nombreuse; toutes les branches qui la composaient restèrent longtemps sous la domination du chef de leur famille; mais, vers la fin du siècle dernier, le chef qui régnait alors devint odieux aux autres princes; ils se révoltèrent contre lui et le tuèrent, ainsi que ses enfants.

Ces princes, se multipliant avec une incroyable fécondité, se trouvèrent bientôt si pauvres qu'ils n'eurent plus de ressources que le brigandage; ce brigandage devint promptement une coutume générale, et l'on pourrait presque dire un droit reconnu.

Dès qu'un prince devient père d'un enfant mâle, il le confie à un *ousder* ou noble circassien, qui entretient cet enfant à ses frais, le forme aux exercices militaires et aux vols hardis qui doivent un jour fonder sa fortune et sa renommée.

A son tour le belliqueux élève, quand il devient homme, donne à son gouverneur, pour prix de ses soins, la plus grande partie du butin qu'il peut faire, ne s'en réservant pour lui-même que la dixième part.

Autrefois la volonté du chef de la nation tenait lieu de loi: c'était un gouvernement militaire et absolu; depuis, ce gouvernement présenta l'aspect d'une sorte de république divisée d'abord en deux classes, celle des princes et celle des nobles; enfin, pour apaiser les mécontentements du peuple, on admit, dans le grand conseil national des vieillards choisis par ce peuple dans son ordre.

Les décisions de cette assemblée font loi ; mais ces lois sont peu durables. L'engagement le plus sacré pour les Cabardiens est le serment sur l'Alcoran, et rarement ils tiennent ces serments plus d'une année.

Ces Circassiens, jadis idolâtres, depuis chrétiens, et récemment devenus mahométans, respectent peu ces différents cultes et en observent encore moins la morale. Dernièrement les princes, les nobles et les députés du peuple étaient unanimement convenus d'interdire aux Arméniens l'entrée dans la Cabarda ; peu de mois après ils les y appelèrent.

Cependant leur assemblée offre un coup d'œil grave et imposant ; chaque ordre s'y place séparément, et chaque individu selon son rang.

Toute proposition doit émaner des princes ; quand ils sont d'accord, les nobles l'examinent, et presque toujours ils adoptent l'avis de ces princes, parce qu'ils dépendent d'eux immédiatement. On communique ensuite la proposition aux anciens du peuple ; mais, quoique ceux-ci soient nommés sujets par les autres, ils usent librement du droit d'accepter ou de refuser, et leur consentement est indispensable pour donner force de loi aux décisions des deux premiers ordres.

Les princes font exécuter les lois par l'entremise des nobles. Dans les anciens temps, ces nobles, compagnons du premier conquérant, dédaignaient le soin de cultiver la terre et abandonnaient ce travail aux peuples conquis et aux esclaves. Ainsi les vaincus devinrent bientôt les seuls propriétaires.

Mais il en résulta que les princes et les nobles, ne vivant que de brigandage, prirent à discrétion chez les cultivateurs tout ce qui leur était nécessaire, de sorte que, ne s'étant réservé, en droit, aucune propriété, dans le fait ils pillent tout ce qu'il leur convient de s'approprier.

Chaque prince se dit le patron, le protecteur d'un certain nombre d'habitants qui dépendent de lui et qu'il nomme ses sujets. Ceux-ci, regardant leur prince comme un être sacré, n'o-

seraient lui refuser ni leurs biens ni leurs services. Le prince a le pouvoir d'ôter à son sujet ses esclaves et de les vendre ; il peut même lui enlever sa fille ou sa femme ; mais il n'a aucun droit sur sa vie.

Cependant les vieillards des anciennes familles du peuple sont tellement respectés que, dans les assemblées de la nation, leur avis a souvent plus de poids que ceux des princes.

Depuis quelque temps le peuple, trop opprimé, commençait à se soulever et à implorer l'appui de l'impératrice, dont la protection leur a rendu le courage et l'espoir de se venger. Les causes de ces excès et de cette animosité étaient assez récentes, et peut-être amenées par de trop fréquentes communications avec les Turcs et les Russes.

Jusque-là des mœurs simples, et dans lesquelles on retrouvait quelques traces des antiques coutumes lacédémoniennes, remplaçaient chez ces peuples les avantages d'une législation régulière ; ils ne commettaient de brigandages qu'au dehors, n'étant pas resserrés comme ils le sont aujourd'hui dans leurs propres limites par de puissants voisins.

Les princes et les nobles pouvaient bien demander à leurs sujets ce qu'ils trouvaient chez eux à leur convenance ; mais aussi chaque sujet, sans crainte de refus, pouvait s'asseoir, quand il le voulait, à la table du prince son patron, et obtenir de lui en présent tout ce qui paraissait lui être utile ou même agréable : c'étaient le plus souvent des armes et des chevaux, seuls objets de leur ambition ; car ces peuples font peu de cas de l'or et de l'argent.

Les princes et les nobles n'ont pas plus de luxe à leur table que les hommes du peuple ; s'ils n'ont point de repas publics comme les Spartiates, du moins tous les membres de la même famille vivent en commun et à la même *marmite*. Aussi l'usage était établi de faire les dénombrements de la nation par *marmites*, et non par maisons et par familles.

Dès qu'un enfant vient de naître, on l'expose sans précaution

à l'air ; à trois ans on lui présente des armes mêlées avec quelques autres bagatelles qui plaisent à l'enfance ; s'il préfère les armes, sa famille s'en réjouit. A sept ans il apprend à monter à cheval, à tirer de l'arc, à se servir des armes à feu. Bientôt éloigné de la maison paternelle, où l'on craint que l'indulgence de sa mère ne l'amollisse, il n'y revient que lorsqu'il est homme fait et déjà connu par quelques exploits.

Les jeunes gens des deux sexes peuvent se voir librement les jours de fêtes et de danse. Lorsqu'un jeune homme se marie, il paye une espèce de dot nommée *kalim*, en donnant à son beau-père ou des cuirasses, ou des cottes de maille, ou des fusils. Le nouvel époux ne peut voir sa femme que sous le voile du mystère ; il lui ferait tort et se perdrait lui-même dans l'opinion de sa tribu s'il se laissait surprendre avec elle.

Chez ce peuple tout vol est permis, comme à Sparte, pourvu qu'on n'en découvre aucune trace. Un jeune Circassien aimerait mieux mourir que de se laisser convaincre de son larcin.

Ces peuples guerriers, loin d'admirer la magnificence des villes, les regardent comme des prisons. « Je ne changerais pas, disait « un prince cabardien, ma petite cabane pour le plus riche pa- « lais. Dans ce palais les murs sont ornés, mais les cœurs sont « cachés Ces gros murs emprisonnent les idées et les senti- « ments. Pour moi, je respire un air libre, et je peux à mon « gré transporter ma cabane sur toute l'étendue de ce pays où « ma nation est puissante. »

Quoique mahométans, ces peuples conservent encore, par habitude, une vénération singulière pour un lieu nommé *Tatarlouff*, où l'on voit encore les ruines d'une antique église chrétienne ; ces ruines sont un asile sacré, et, malgré leur légèreté ordinaire, ils ne violent presque jamais le serment juré par le nom de *Tatarlouff*.

La nourriture de ces montagnards consiste habituellement en quelques morceaux de mouton bouilli et du gruau cuit à l'eau. Le général Paul Potemkin prétend qu'il s'élève quelquefois entre

deux princes cabardiens, pour un morceau de mouton, des querelles aussi sérieuses que celles d'Agamemnon et d'Achille, si poétiquement ennoblies par le génie d'Homère.

La boisson ordinaire des Cabardiens est une espèce de bière faite avec du millet; les riches boivent un hydromel non fermenté.

Dans les fêtes, la jeunesse danse au son du tambourin et de quelques flûtes percées de trois trous et nommées *balaleka*.

Les hommes se montrent, à ces bals, revêtus de leurs armures, et les femmes parées de leurs plus belles robes ou *surbifs*. Avant d'ouvrir le bal, les jeunes Cabardiens se livrent à des exercices militaires. Les plus adroits peuvent choisir la danseuse qui leur plaît; les maladroits perdent ce privilége. Les jeunes filles apprennent à coudre, à broder, font elles-mêmes les habillements de leurs maris et soignent leurs armures.

Quoique mariée une Cabardienne conserve la coiffure destinée aux vierges, et ne reçoit de ses parents la permission de porter la coiffure des femmes que lorsqu'elle est devenue mère d'un garçon.

Les femmes, non moins belliqueuses que leurs maris, excitent, soutiennent, enflamment leur courage. Le général Apraxin les a vues, après une défaite, insulter ces guerriers vaincus, en leur reprochant d'avoir perdu tout à la fois leur vaillance et leur droit à l'affection de leur famille.

A la mort de son mari la femme doit se déchirer jusqu'au sang le visage et le sein. On juge de sa sensibilité par le plus ou le moins de gravité des blessures qu'elle se fait. Le guerrier devenu veuf doit se meurtrir la tête à coup de fouet. Ces coutumes commençaient à tomber en désuétude.

On retrouve les mêmes mœurs chez les Tschetchins, les Avares, les Karakalpakes, les Andes, les Alagins, les Grébentchoukoffes, les Ingoutches, les Osses, les Sigores et plusieurs autres peuplades du Caucase.

Une seule tribu, celle des Koumoniques, tirant son origine

des Ogres ou Hongrois de Madjar, vit sous d'autres formes de gouvernement. Les ruines de Madjar existent encore dans le désert qu'on traverse en allant de Tcherkask à Mosdock ; leur étendue indique assez que Madjar fut autrefois une ville considérable.

La guerre des Russes contre les Circassiens, d'abord commencée pour les punir de quelques brigandages, avait, jusqu'à l'époque de mon arrivée à Pétersbourg, paru peu importante. Plusieurs princes du Caucase s'étaient même établis en Russie et avaient servi dans les armées impériales.

Je vis à la cour de Catherine et je reçus chez moi des princes cabardiens, envoyés par leurs tribus pour implorer la clémence de l'impératrice. Ils me montrèrent leurs armures et me rendirent témoin de leurs exercices militaires.

Je les ai vus, au galop le plus rapide, abattre avec des flèches et à une grande distance un chapeau posé sur une perche. Je conserve encore des dessins où ils sont représentés avec leur cotte de maille et leur habit de guerre.

Tandis que, dans la capitale, ils parlaient de soumission, leur nation combattait les Russes, et cette guerre prenait de jour en jour un caractère plus grave par la réunion de tous les peuples du Caucase, qui grossissaient leurs forces, et par les secours que leur donnaient les Lesghis, ainsi que les Turcs, qui, sous les ordres du pacha d'Achalzik, envahissaient les États des rois d'Imérétie et de Géorgie.

Dans ce même temps, à l'extrémité de l'Asie, une rupture avait éclaté entre les Russes et les Chinois. Ceux-ci s'étaient emparés d'une île située au milieu du fleuve Amour et y construisaient un fort. L'empereur de la Chine avait écrit des lettres très-hautaines à Catherine II, et cette princesse se voyait obligée d'envoyer à grands frais au fond de la Sibérie des troupes et du canon.

J'étais peut-être alors le seul Européen qu'une semblable querelle pût occuper et contrarier. Le comte de Woronzoff,

ministre du commerce, annonçait l'intention de faire un voyage aux frontières de la Chine, et son départ aurait paralysé nos négociations commerciales peut-être pour une année.

Depuis longtemps l'orgueil du souverain de la Chine avait blessé la fierté de l'impératrice, peu accoutumée aux humiliations. Au commencement de son règne, une nombreuse tribu de Kalmouks, qui habitait les vastes plaines situées au nord-est de la mer Caspienne, se trouvant lasse des taxes que les gouverneurs russes lui imposaient, et ne pouvant supporter le joug des lois, que leur farouche liberté leur faisait regarder comme une tyrannie, résolut de s'en affranchir.

Tout à coup, le même jour, à la même heure, cent cinquante mille familles de Kalmouks plient leurs tentes, les placent sur des chariots, sellent leurs chevaux, emmènent leurs troupeaux, disparaissent, se dirigent vers l'orient, et, après deux ans de marche, arrivent sur les frontières de la Chine. Là ils écrivent au souverain de ce vaste empire et lui demandent un asile.

Cette visite inattendue de deux ou trois cent mille hôtes, loin d'alarmer l'empereur, lui causa une orgueilleuse satisfaction; il accorda des terres à ces Kalmouks, et au milieu de leurs établissements il érigea une pyramide avec une inscription dans laquelle il se vantait d'être au-dessus de tous les monarques de l'univers.

« Ceux-ci, disait-il, prodiguent l'or et le sang, ils épuisent « leurs forces pour conquérir à grands frais et avec de longs « travaux quelques villes, quelques bourgades, tandis que nous, « puissants et respectés, par la sagesse de nos lois, par la pros- « périté de nos sujets, nous voyons des nations entières ac- « courir des extrémités du monde pour se soumettre à notre « domination. »

Bien que l'impératrice voulût quelquefois tourner en ridicule cette forfanterie asiatique, on voyait à l'amertume de ses railleries qu'elle en conservait un vif et secret dépit.

Bientôt l'impératrice fut distraite de ses occupations adminis-

tratives par de nouvelles apparences de guerre. M. de Choiseul la croyait inévitable. Le ministère britannique, dans le dessein de faire échouer nos négociations de commerce, encourageait les Turcs à protéger les mouvements hostiles des Tartares, des Lesghis et du pacha d'Achalzik. En amenant une rupture l'Angleterre espérait arrêter les progrès de notre influence à Pétersbourg ou bien anéantir celle que nous conservions à Constantinople.

Déjà tous ces mouvements renouvelaient dans l'esprit de Catherine II d'anciennes méfiances contre nous, et j'obtenais plus rarement des conférences. Cependant cette princesse me montrait toujours personnellement la même bonté; elle me permit de dîner avec elle dans un nouveau palais construit par le prince Potemkin.

On y voyait une galerie entourée de colonnes, et d'une telle étendue qu'une table de cinquante couverts, placée à l'extrémité de cette galerie, était à peine aperçue de ceux qui entraient par l'autre extrémité.

Hors de cette galerie on trouvait un jardin d'hiver si grand qu'un temple placé au centre de ce jardin n'y paraissait pas disproportionné, bien que dans sa rotonde cinquante personnes pussent être assises sans se gêner.

Là ce prince nous fit entendre le concert le plus étrange: c'était une musique uniquement composée de cors, et dont chacun ne faisait jamais qu'une note; ce qui n'empêchait pas ces singuliers musiciens de jouer avec précision et rapidité des morceaux d'harmonie de la plus difficile exécution.

Le vice-chancelier donna aussi un grand souper à l'impératrice. Je désirais qu'il y invitât M. le comte de Custines, qui venait d'arriver à Pétersbourg; mais, comme il n'avait pas encore été présenté, le comte Ostermann n'osait pas le prier. Je montrai à l'impératrice quelque regret de ce refus, et par ses ordres l'invitation fut faite.

Vers ce temps, après avoir célébré avec magnificence à Pe-

tershoff les fêtes de la Saint-Pierre, Catherine, qui choisissait ordinairement ces jours solennels pour faire éclater sa générosité, donna au comte Bezborodko quatre mille paysans, au comte de Woronzoff une plaque de diamants et cinquante mille roubles. Elle nomma six sénateurs, et accorda à d'autres seigneurs plusieurs gouvernements et un grand nombre de décorations.

A la grande surprise de la cour, on vit le favori Yermoloff attaquer le prince Potemkin dans l'esprit de sa souveraine et miner visiblement son crédit. Le khan de Crimée, Sahim-Gheray, en perdant sa souveraineté, avait obtenu de l'impératrice la promesse d'une indemnité avec un traitement annuel et considérable; je ne sais par quelle raison les payements de cette pension se trouvèrent retardés.

Le khan, soupçonnant le prince Potemkin de détourner pour quelque autre emploi les sommes qui lui étaient destinées, se plaignit vivement de cette négligence ou de cette infidélité, et, pour faire parvenir sûrement ses plaintes à Catherine II, il s'adressa au favori Yermoloff, qui saisit cette occasion favorable pour irriter sa souveraine contre le ministre puissant qu'il se flattait un peu trop légèrement de renverser.

Tous ceux qui étaient mécontents de la hauteur du prince Potemkin se rallièrent à M. Yermoloff, et bientôt, de tous côtés, Catherine fut assaillie de délations contre l'administration du prince, qu'ils accusaient même de déprédations.

L'impératrice en conçut et en montra une humeur assez vive. Au lieu d'expliquer sa conduite et de se justifier, le prince, fier et audacieux, lui oppose des dénégations brusques, un maintien froid, la plupart du temps un silence presque dédaigneux. Enfin non-seulement il cesse toute assiduité près de sa souveraine, mais il s'en éloigne, quitte Czarskozelo et passe à Pétersbourg ses journées chez le grand-écuyer, ne paraissant occupé que de festins, de plaisirs et d'amour.

Le dépit de Catherine se manifestait à tous les yeux; le crédit d'Yermoloff semblait croître rapidement. La cour, étonnée

d'un tel changement, se tournait, suivant l'usage, vers le soleil levant.

Les parents et les amis du prince sont consternés et disent qu'il se perd par un orgueil déplacé. Sa disgrâce paraît certaine ; chacun s'éloigne de lui ; la plupart des ministres étrangers imitent eux-mêmes cet exemple. M. Fitz-Herbert se conduisit plus noblement, quoique dans le fond il ne vît pas avec peine la chute d'un ministre qui se montrait alors plus favorable à nos intérêts qu'à ceux de l'Angleterre.

Pour moi, je crus devoir dans cette circonstance redoubler mon assiduité près du prince. Je le vis tous les jours, et je lui dis franchement qu'il courait imprudemment à sa perte en osant braver ainsi sa souveraine et blesser sa fierté.

« Eh quoi ! vous aussi, me dit-il, vous voulez que je plie honteusement, après tant de services rendus, sous le caprice d'une injustice offensante ? On dit que je me perds, je le sais ; mais on se trompe. Rassurez-vous ; ce ne sera pas un *enfant* qui me renversera, et je ne sais qui *l'oserait*.

« — Prenez-y garde, repris-je ; avant vous, et dans d'autres contrées, plusieurs célèbres favoris ont prononcé ce mot si fier : *On n'oserait*, et ils n'ont pas tardé à s'en repentir.

« Votre amitié me touche, reprit le prince ; mais je dédaigne trop mes ennemis pour les craindre. Parlons plutôt de vos affaires : Où en êtes-vous pour votre traité de commerce ?

« — Il marche bien lentement, lui répliquai-je, — et les plénipotentiaires de Sa Majesté me refusent avec opiniâtreté toute diminution de droits sur nos vins.

« — C'est donc là, dit-il, le point principal d'achoppement ? Eh bien ! prenez patience ; cet obstacle ne tardera pas à être levé. »

Nous nous séparâmes, et je restai, je l'avoue, fort surpris de sa tranquille confiance, qui me paraissait un véritable aveuglement. En effet l'orage semblait grossir chaque jour : M. Yermoloff prit part ostensiblement aux affaires ; il fut placé

dans l'administration de la banque avec les comtes Schouwaloff, Bezborodko, Woronzoff et Zavadoski.

Enfin on apprit le départ soudain du prince Potemkin pour Narva. Ses parents perdirent toute espérance ; ses ennemis chantaient victoire ; les politiques expérimentés spéculaient, les courtisans changeaient de livrées.

Ainsi privé de mon plus ferme appui, et sachant que M. Yermoloff, me regardant comme l'intime ami du prince, était plus disposé à me nuire qu'à m'obliger, je craignais d'échouer dans une négociation qui n'éprouvait déjà que trop d'obstacles.

Cependant les ministres m'invitent à une conférence ; leur accueil me semble plus amical, et, à ma grande surprise, après une assez courte discussion et quelques objections de peu d'importance, ils m'accordent une diminution de droits sur nos vins de luxe, en me laissant même l'espoir d'obtenir de plus fortes concessions.

Je ne pouvais concilier cette réalisation des promesses du prince avec sa disgrâce, dont personne ne doutait plus. Peu de jours après, tout m'est expliqué : un courrier de Czarskozelo m'apprend que le prince Potemkin est revenu triomphant, qu'il m'invite à dîner, qu'il est plus en crédit que jamais, et que M. Yermoloff vient d'obtenir une somme de cent trente mille roubles, quatre mille paysans, un congé de cinq ans et la permission de voyager.

Dans un empire absolu la faveur et la disgrâce se succèdent rapidement, et, sur ce théâtre mobile de la cour, la scène semble changer par un coup de baguette. Catherine II venait de choisir un nouvel aide de camp, M. Momonoff, jeune officier de la garde impériale, très-distingué par les agréments de sa figure et de son esprit.

Dès que j'arrivai chez le prince il m'embrassa en me disant : « Vous ai-je trompé en rien, *batushka* ? L'enfant m'a-t-il ren- « versé ? Me suis-je perdu par mon audace ? et vos plénipoten- « tiaires se sont-ils montrés aussi récalcitrants que vous le

« croyiez? Au moins, pour cette fois, convenez, Monsieur le « Diplomate, qu'en politique mes prédictions sont encore plus « sûres que les vôtres. »

Le nouvel aide de camp de Catherine, protégé par le prince Potemkin, montrait des sentiments conformes aux siens; il ne tarda pas à m'exprimer le désir de se lier avec moi. Ceux qui se trouvaient dans la même position que lui restaient toujours au palais et ne dînaient chez personne; mais l'impératrice lui permit d'accepter une invitation que je lui avais adressée, et, pour mieux me marquer sa bienveillance, au moment où nous étions sortis de table, nous vîmes cette princesse dans sa voiture passer lentement devant le balcon de mes appartements et nous saluer avec bonté.

Ce fut dans ce temps que le prince de Nassau m'écrivit de Varsovie et me demanda s'il ne serait pas possible d'obtenir pour lui la permission de faire porter le pavillon russe aux bâtiments sur lesquels il désirait faire transporter dans l'Archipel et en France, par la mer Noire, les productions de ses terres.

J'en parlai au prince Potemkin; celui-ci m'assura que la chose était impossible. « Premièrement, dit-il, on n'accorde point le « pavillon russe aux étrangers; pour l'obtenir il faut être na- « turalisé en Russie et y posséder quelques terres. De plus, « je vous dirai que l'impératrice a des préventions assez fondées « contre M. de Nassau, parce qu'il est allé dernièrement à « Constantinople et s'y est montré très-disposé à combattre « avec les Turcs contre nous. »

Malgré cette réponse, comme j'insistais assez vivement, ce prince, surpris de la chaleur de mes instances, me demanda par quel motif je me montrais si pressant dans mes démarches en faveur d'une personne qui n'avait avec moi aucun lien de famille. « M. de Nassau n'est pas même, ajouta-t-il, véritablement « votre compatriote; par sa naissance il n'est point Français; « il s'est marié en Pologne, qui devient aujourd'hui sa patrie « adoptive. »

Alors, pour lui expliquer le commencement de notre liaison, je lui racontai notre querelle, notre singulier duel, et le serment de fraternité d'armes que nous nous étions réciproquement fait après ce combat.

Il ne me répondit rien ; mais, peu de jours après, il m'apprit que l'impératrice, voulant me donner une nouvelle preuve de sa bienveillance, m'autorisait à écrire au prince de Nassau qu'elle lui faisait présent d'une terre en Crimée et lui accordait le pavillon russe pour ses bâtiments.

On jugera facilement de la surprise et de la satisfation de M. de Nassau en recevant cette nouvelle si imprévue. D'après mon conseil, il écrivit au prince Potemkin, et le pria d'obtenir une autre faveur pour lui, celle d'être admis à présenter à l'impératrice l'hommage de sa respectueuse reconnaissance.

Cette princesse annonçait déjà publiquement son prochain voyage en Crimée ; je devais l'y accompagner, et ce fut à Kieff que le prince de Nassau vint nous rejoindre.

Le prince de Ligne, qui devait aussi faire partie de notre impériale caravane, était arrivé à Pétersbourg ; connu et fêté dans toutes les cours de l'Europe, il s'y faisait aimer par la douceur et la facilité de son caractère, par l'originalité de son esprit ; par la vivacité de son imagination il aurait animé la société la plus froide.

Brillant à la guerre par une bravoure chevaleresque, remarquable par l'étendue de ses connaissances militaires, historiques et littéraires, il écoutait et flattait la vieillesse, surpassait la jeunesse en légèreté, prenait sa part dans toutes les folies de son temps, dans toutes les guerres, dans toutes les fêtes. A cinquante ans il conservait encore une beauté noble ; quant à son esprit, il s'était arrêté à vingt ans.

Affectueux avec ses égaux, populaire avec les classes inférieures, familier avec les princes et même avec les souverains, il mettait chacun à son aise, ne se gênait avec personne, faisait des vers pour toutes les femmes ; adoré dans sa famille, il vi-

vait avec ses enfants plutôt en compagnon qu'en père, semblait n'avoir jamais de secret pour personne et jamais ne compromettait ceux qu'on lui confiait. Sa frivolité eût déparé ridiculement la vieillesse de tout autre ; mais cette frivolité était si variée, si aimable, si piquante et si exempte de toute malignité, qu'on aimait en lui jusqu'à ses défauts.

Il était en grande faveur auprès de l'impératrice, et, dès qu'il arriva, elle lui apprit qu'elle lui faisait don d'une terre en Crimée et située sur les bords de la mer Noire, au lieu même où l'on assurait que le temple desservi en Tauride par la princesse et prêtresse Iphigénie avait existé.

Depuis plusieurs années j'étais intimement lié avec le prince de Ligne ; aussi je jouis plus que personne du plaisir que me promettait un tel compagnon de voyage.

Plus ce voyage s'approchait, plus il me devenait nécessaire de hâter la conclusion des affaires dont j'étais chargé ; car, une fois parti, tout aurait été suspendu, et, comme le baromètre politique est presque toujours au variable, un long délai, dans les circonstances où je me trouvais, pouvait facilement se convertir en véritable échec.

La marche triomphale de Catherine dans le midi, les troupes nombreuses rassemblées le long du Borysthène jusqu'aux bords du Pont-Euxin devaient probablement réveiller les inquiétudes de la Porte ottomane, exciter ses alarmes, et ranimer les éléments de discorde que nous nous efforcions alors d'apaiser.

A peine parvenu à terminer une longue, importante, difficile négociation, et à vaincre les obstacles que m'avaient suscités d'une part l'activité jalouse des négociants anglais, et de l'autre la disposition peu bienveillante des ministres russes, une nouvelle carrière s'offrait à moi.

Destiné par le sort à me trouver sans cesse dans les positions les plus variées, je devais, à la suite du char de triomphe de Catherine, traverser avec elle son vaste empire, visiter cette Tauride fameuse dans la fable, dans l'histoire, et que l'audace

d'une femme venait d'enlever aux farouches enfants de Mahomet.

Je devais être témoin des hommages que lui prodigueraient sur la route une foule d'étrangers attirés, comme ils le sont toujours, par l'éclat d'une grande puissance et d'une haute fortune; un roi de Pologne jadis aimé et couronné, puis récemment dépouillé d'une partie de ses États par cette impérieuse souveraine; enfin l'héritier des Césars, l'empereur d'Occident, qui, abaissant son diadème et déposant momentanément la pourpre, venait se mêler aux courtisans de la victorieuse impératrice pour resserrer avec elle les liens d'une alliance également redoutable à la liberté polonaise, à la sécurité prussienne et au repos de l'Europe.

A la fois courtisan et négociateur, il m'était prescrit de cultiver de plus en plus la faveur de Catherine et de surveiller en même temps avec activité les desseins et les actions de cette princesse ambitieuse, qui, couvrant alors de troupes nombreuses les rives du Borysthène et les bords de la mer Noire, semblait, de concert avec son allié Joseph II, menacer d'une prochaine et totale destruction l'empire ottoman.

Pour remplir cette curieuse et singulière mission je partais sans légation, sans bureaux, sans secrétaire. Là j'allais me voir au milieu d'une suite non interrompue de courses, de fêtes, d'audiences publiques, de cercles et de jeux, sans pouvoir jouir ni de quelque liberté pour observer, ni de quelques moments de solitude pour méditer et pour me rendre compte de ce qui aurait pu frapper mes regards et mon esprit.

Rien ne ressemble moins aux voyages ordinaires que ceux d'une cour : voyageant seul, on voit les hommes, les pays, les usages, les établissements, tels qu'ils sont; mais, en accompagnant un monarque, on voit tout apprêté, déguisé, fardé. Rien n'est naturel, tout est officiel; on ne rencontre guère ainsi dans les paroles et dans les actions plus de vérité que l'on n'en trouve dans les manifestes dictés par la politique.

Vainement on annonce que toute étiquette sera bannie de ces majestueuses parties de plaisir; la gêne existe toujours là où règne une si grande inégalité; on ne peut s'arrêter où l'on veut, s'occuper de ce qui attache, approfondir ce qu'on vous force d'effleurer.

Tout pour un voyageur libre est objet d'amusement, d'instruction et de curiosité; mais, lorsqu'on suit une cour, elle seule devient l'objet de la curiosité générale. C'est elle et non le pays qui est le vrai spectacle; elle ne va pas voir les hommes et les peuples; ce sont eux qui accourent en foule sur son passage, et le bruit perpétuel des acclamations volontaires ou commandées laisse peu de place au doux charme des entretiens et des réflexions.

Aussi, dans ce voyage de huit cents lieues, je ne m'attendais pas plus à voir dans leur état naturel les lieux et les hommes qu'un habitant de nos villes ne pourrait se flatter de connaître les mœurs de nos villages s'il ne les avait jamais observées qu'à l'Opéra.

Au reste presque toujours l'illusion est plus attrayante que la réalité, et certainement le tableau magique qu'on offrait à chaque pas à Catherine II, et que je vais essayer d'esquisser, sera, pour beaucoup d'esprits, plus curieux par sa nouveauté que les relations bien plus utiles, à d'autres égards, de quelques savants qui ont parcouru et observé philosophiquement cette vaste Russie, sortie si récemment des ténèbres et devenue tout à coup si puissante et si colossale dès son premier essor vers la civilisation.

Un mois avant notre départ pour la Crimée j'avais vu, à mon grand regret, le prince de Ligne s'éloigner de nous pour aller porter à l'empereur Joseph II l'itinéraire de l'impératrice. Il ne nous rejoignit qu'à Kieff, nous ramenant ses compagnes ordinaires, la gaieté franche et piquante, la grâce noble et naturelle, cette facilité d'humeur qui n'appartient qu'aux hommes spirituels et bienveillants, et cette variété féconde dans l'ima-

gination, qui ne permet jamais à la conversation de languir, et qui, dans une cour même, en dépit de l'étiquette, ne laisse pas la plus petite place à l'ennui.

Le 17 janvier 1787, M. Fitz-Herbert, le comte Cobentzel et moi, après avoir dîné à Pétersbourg chez le consul de l'empereur, nous partîmes pour Czarkozelo, où nous trouvâmes l'impératrice assez silencieuse et rêveuse, contre sa coutume.

Elle était contrariée de ne pouvoir emmener avec elle les grands-ducs Alexandre et Constantin ; de plus son aide de camp favori, le comte Momonoff, avait un peu de fièvre, et Catherine éprouvait ce qui arrive à toutes les personnes trop constamment favorisées par la fortune : les plus légères contrariétés sont pour elles des chagrins et même des surprises.

Elle nous reçut bien, mais parla peu, et nous fit jouer avec elle au loto ; ce qui, je crois, lui était bien rarement arrivé. Sa Majesté s'aperçut promptement de l'ennui que me causait cet insipide jeu ; je m'endormais malgré moi. Elle m'en fit quelques plaisanteries, et, pour me tirer d'embarras, je lui dis ces vers que j'avais composés à Paris pour madame la maréchale de Luxembourg, femme célèbre par son esprit, et qui montrait une singulière passion pour ce triste amusement :

Le loto, quoique l'on en dise,
Sera fort longtemps en crédit ;
C'est l'excuse de la bêtise,
Et le repos des gens d'esprit.

Ce jeu vraiment philosophique
Met tout le monde de niveau ;
L'amour-propre, si despotique,
Dépose son sceptre au loto.

Esprit, bon goût, grâce et saillie
Seront nuls tant qu'on y jouera.
Luxembourg, quelle modestie !
Quoi ! vous jouez à ce jeu-là ?

Le cercle fut court; à huit heures on nous congédia. Nous nous réunîmes dans l'appartement de M. le comte de Cobentzel, et là nous ne fûmes pas plus gais. Ce grand voyage, dont l'annonce et l'espoir avaient si vivement excité notre curiosité, semblait nous peser au moment où nous allions l'entreprendre; on eût dit que c'était un pressentiment des longs orages et des terribles révolutions qui ne tardèrent pas à le suivre.

Cependant aucun de nous ne prévoyait que cette marche triomphale de la Cléopâtre du Nord serait à peu près l'époque d'un aussi grand bouleversement que l'avait été le voyage de la Cléopâtre d'Égypte, après lequel on vit la chute de la république romaine, la naissance de l'empire, une guerre civile qui ébranla le monde, et l'établissement d'une longue et sanglante tyrannie.

A ces deux époques si éloignées, les catastrophes furent pareilles, quoique les causes fussent très-diverses, et le sang inonda également la terre, pendant la première pour l'asservissement des peuples, et durant la seconde pour leur émancipation.

Au reste ce grand et terrible avenir était encore couvert pour nous d'un voile épais, et notre tristesse momentanée s'expliquait par des motifs très-naturels, très-vulgaires, et fort étrangers à ces hautes prévisions.

Fitz-Herbert, dont le caractère mélancolique et indépendant se trouvait gêné à la cour, quittait avec peine Pétersbourg, et s'éloignait à regret d'une dame russe qu'il aimait tendrement, ainsi que d'un ami intime, M. Ellis, l'un des plus aimables hommes de l'Angleterre.

Moi, j'étais fort préoccupé de quelques lettres qui m'étaient récemment arrivées de France; le bandeau des illusions jeté sur nos yeux par M. de Calonne commençait à tomber; tout annonçait en France une grande crise, que ce ministre audacieux et léger accélérait par la témérité des mesures qu'il proposait pour l'éloigner.

D'ailleurs, en commençant un voyage de quatre cents lieues pour aller en Crimée et de quatre cents autres lieues pour revenir à Pétersbourg, toute correspondance cessait presque pour moi, et je ne devais recevoir que rarement et à de longs intervalles des nouvelles de ma femme, de mes enfants, de mon père, de mon gouvernement et de tous les objets de mes affections; c'était enfin un redoublement d'absence.

Le comte de Cobentzel était le seul de nous trois qui conservât son inaltérable gaieté; la cour semblait son élément, et tous ses assujettissements étaient autant d'attraits pour lui.

Au reste, nous étions jeunes; dans le printemps de la vie les soucis ne laissent pas plus de traces dans le cœur que de rides sur le front, et notre mélancolie ne fut qu'un léger nuage, qui, à notre réveil, avait disparu comme les songes de la nuit.

Le 18 janvier 1787 nous nous mîmes en route. L'impératrice fit monter dans sa voiture mademoiselle Protasoff et le comte Momonoff, qui ne la quittaient jamais, le comte Cobentzel, le grand-écuyer Narischkin et le grand-chambellan Schouwaloff. Dans le second carrosse on plaça Fitz-Herbert et moi, avec les comtes Tchernicheff et d'Anhalt.

Le cortége était composé de quatorze voitures, de cent vingt-quatre traîneaux et de quarante supplémentaires. Cinq cent soixante chevaux nous attendaient à chaque poste.

Le froid s'élevait à 17 degrés; la route était superbe; le traînage rendait notre course rapide; nos voitures, montées sur de hauts patins, semblaient voler.

Pour nous garantir du froid nous étions tous enveloppés dans de vastes fourrures de peau d'ours que nous portions par-dessus des pelisses plus fines et plus précieuses; nous avions sur nos têtes des bonnets de martre. Avec ces précautions nous ne nous apercevions point du froid, lors même qu'il montait à 20 ou 25 degrés. Dans les maisons où l'on nous logeait les poêles nous donnaient plutôt lieu de craindre l'excès de la chaleur que celui du froid.

A cette époque des jours les plus courts de l'année, le soleil commençait bien tard à nous éclairer, et au bout de six ou sept heures il disparaissait et faisait place à la plus obscure nuit ; mais, pour dissiper ces ténèbres, le luxe oriental ne nous laissait pas manquer de clartés : à de très-courtes distances, et des deux côtés de la route, on avait élevé d'énormes bûchers de sapins, de cyprès, de bouleaux, de pins, qu'on livrait aux flammes ; de sorte que nous parcourions une route de feux plus brillants que les rayons du jour. C'était ainsi que la fière autocratrice du Nord, au milieu des plus sombres nuits, voulait et commandait *que la lumière se fît.*

A soixante-douze verstes de Pétersbourg nous nous arrêtâmes pour dîner dans une petite ville neuve et jolie, nommée Rojestwenk. Là, Sa Majesté, revenue tout à fait à sa gaieté naturelle, daigna me parler avec un extrême obligeance de la satisfaction que lui donnait la conclusion du traité de commerce, signé, peu de jours avant, par ses ministres et par moi.

Cette relation deviendrait monotone si, voyageur trop scrupuleux, je parlais de toutes les villes et bourgs que nous traversions, et où nous nous arrêtions pendant le cours d'une si longue route ; je ne citerai que celles dont la grandeur, l'antiquité, la richesse et l'histoire peuvent être dignes de quelque attention.

La première partie de ce voyage, commencé au milieu d'un rigoureux hiver, ne doit pas faire craindre au lecteur l'abus des descriptions ; une seule suffira. Nous traversions de vastes plaines couvertes de neige, des forêts de sapins dont les branches, hérissées de glaçons, offraient quelquefois, au reflet des rayons du soleil, l'éclat du cristal et du diamant.

Dans cette saison toute la Russie différait peu de la froide Sibérie ; chaque animal restait dans son étable, chaque habitant dans ses foyers, près de son poêle. De rapides traîneaux sillonnaient seuls en tous sens ces plaines solitaires et glacées.

pour porter dans toutes les villes, de l'est à l'ouest et du sud au nord, les productions diverses de l'agriculture et de l'industrie. Ces innombrables traîneaux, semblables à des flottes de barques légères, traversaient avec une incroyable célérité ces plaines immenses, qui n'offraient alors que l'aspect d'une mer glacée.

On peut juger facilement du contraste étrange que présentait, au milieu de cette mer de neige, une route embrasée de mille feux, que parcourait majestueusement le cortége nombreux de l'illustre souveraine du Nord, avec tout le luxe de la cour la plus magnifique.

A peu de distance des bourgs et des villes cette route solitaire se peuplait d'une foule innombrable de citadins et de villageois dont la curiosité bravait la rigueur du froid, et qui saluaient leur souveraine par les plus vives acclamations.

L'ordre constant que l'impératrice avait établi dans sa vie habituelle, pour l'emploi de ses journées, variait le moins possible dans ses voyages : à six heures elle se levait et travaillait avec ses ministres; elle déjeunait ensuite et nous recevait. On partait à neuf heures, et on s'arrêtait à deux pour dîner. Nous remontions ensuite en voiture et nous nous arrêtions à sept heures.

Partout elle trouvait un palais ou une élégante maison préparée pour la recevoir. Nous dînions avec elle tous les jours. Après quelques moments employés à sa toilette, Sa Majesté venait nous retrouver dans son salon, causait, jouait avec nous, et à neuf heures se retirait pour travailler jusqu'à onze.

Dans toutes les villes on nous assignait quelques logements commodes chez de riches habitants; mais dans les bourgs je fus obligé de coucher chez des paysans où la chaleur de leurs maisons étroites et closes était si excessive qu'on ne pouvait y dormir. Une petite lucarne étroite éclaire faiblement une chambre basse, que remplit presque totalement un énorme poêle, entouré de bancs de bois placés près des cloisons. C'est

sur ce poêle que couchent le paysan, sa femme et ses enfants, privés d'air et n'ayant pour lumière qu'une branche de bois résineux enflammé.

Le second jour de notre route j'étais placé avec M. Fitz-Herbert dans la voiture de l'impératrice. La conversation fut vive, gaie, variée, et ne tarit pas. Sa Majesté nous raconta « que, ayant appris qu'on la blâmait généralement d'avoir permis « à un capitaine de vaisseau de se marier avec une négresse, « elle avait répondu : *Vous voyez bien que c'est un effet de « mes vues ambitieuses contre les Turcs, puisque j'ai fait « célébrer avec éclat le mariage de la marine russe avec la « mer Noire.* »

Elle se plaisait beaucoup à nous parler souvent de la barbarie, de la mollesse, de l'ignorance des musulmans, et de la stupide existence de leurs sultans, dont l'horizon ne s'étendait pas plus loin que les murs de leur harem. « Ces despotes « imbéciles, disait-elle, exténués par les voluptés du sérail, « dominés par leurs ulémas et captifs de leurs janissaires, « ne savent ni penser, ni parler, ni administrer, ni combattre ; « leur enfance est éternelle. »

Elle prétendait que ses eunuques, qui veillaient constamment la nuit auprès du grand-seigneur, poussaient leur vigilante, servile et sotte attention jusqu'à le réveiller lorsqu'on croyait s'apercevoir qu'il faisait quelques mauvais rêves : attention moins dangereuse, mais tout aussi spirituelle que celle de l'ours pour son ami, si plaisamment racontée par La Fontaine.

L'entretien étant, quelques moments après, tombé sur l'étendue de l'empire, sur la variété des peuples qui l'habitaient, et sur les obstacles nombreux que Pierre le Grand et ses successeurs avaient dû rencontrer pour civiliser tant d'hommes de mœurs diverses, Catherine nous raconta avec détail un voyage qu'elle avait fait le long des rives du Wolga.

« Il règne, disait-elle, une telle abondance dans ces con-

« trées que les progrès de l'industrie y devaient être néces-
« sairement très-lents ; car on n'y sent presque jamais l'ai-
« guillon du besoin, et cet aiguillon seul peut exciter le peuple
« au travail. Quand même, ajoutait-elle, les habitants voisins
« de ce grand fleuve négligeraient leurs champs fertiles et leurs
« troupeaux nombreux, la pêche seule les empêcherait de
« mourir de faim, et j'ai vu cent vingt personnes suffisam-
« ment nourries par une assez grande quantité de sterlets,
« dont la totalité ne revenait pas à plus de trente-cinq sous. »

Tout cela pouvait être vrai, mais la cause réelle de cette lenteur de la civilisation est l'esclavage du peuple. L'homme serf, qu'aucune fierté ne soutient, qu'aucun amour-propre n'excite, abaissé presque au rang des animaux, ne connaît que des besoins physiques et bornés ; il n'élève pas ses désirs au delà de ce qui est strictement nécessaire pour soutenir sa triste existence et pour payer à son maître le tribut qui lui est imposé.

Le pays que nous traversions, au commencement de ce voyage, offrait à notre attention peu d'aspects variés ; ce n'étaient que forêts et marais glacés. Le seul gouvernement de Pétersbourg contenait soixante-douze mille arpents de bois ; mais la consommation, que le climat rend indispensable, s'était si considérablement élevée qu'on commençait à s'apercevoir de la diminution de ces bois, et l'impératrice avait défendu par un ukase qu'on en coupât annuellement plus de la trentième partie.

Hors les sujets politiques, tous ceux qui peuvent animer une conversation furent successivement traités et soutenus par l'impératrice avec beaucoup de naturel, de raison et de gaieté, de sorte que la journée parut très-courte, et que, sans l'avoir mesurée, nous arrivâmes à Porkhoff, ville remarquable, dont le prince Repnin, gouverneur de la province, nous fit les honneurs avec un faste assez vaniteux.

Ce prince, qui avait mérité quelque renom à la guerre, s'é-

tait fait haïr en Pologne par un orgueil également injurieux pour les Polonais et pour le roi. Un trait suffira pour peindre sa hauteur insultante. Un jour, à Varsovie, le roi Stanislas assistait à la représentation d'une pièce de théâtre ; le premier acte était joué lorsque l'ambassadeur russe arriva dans sa loge. Choqué de voir qu'on ne l'avait pas attendu, il fait baisser la toile et ordonne de recommencer la pièce.

Par de pareilles injures une haine profonde contre la Russie s'était enracinée dans les cœurs polonais. Un peuple fier peut se résigner à être vaincu, mais jamais à se voir humilié. On est conquis par la force, mais on n'est subjugué que par la douceur, la justice et la générosité.

Les Russes étaient tellement habitués à ces manières outrageantes et humiliantes en Pologne que M. de Stackelberg, qui était cependant plus affable et beaucoup moins orgueilleux que le prince Repnin, déployait encore à Varsovie des formes plus royales que diplomatiques. On m'a raconté que le baron de Thugut, voyageant en Pologne et voulant présenter ses hommages au roi Stanislas, vit, lorsqu'il entra dans la salle d'audience, un homme richement décoré, qu'entouraient les plus grands personnages de la cour ; il le prit pour le monarque, et s'avança en lui faisant les trois grandes révérences d'usage. Chacun, s'apercevant de son erreur, l'avertit qu'il se méprenait, et lui montra dans un coin de la salle le véritable roi, causant familièrement avec deux ou trois personnes. M. de Thugut, un peu piqué des plaisanteries répétées qu'on lui faisait sur sa méprise, s'en vengea assez plaisamment. Étant admis le soir à jouer avec le monarque et avec l'ambassadeur, il affecta de se tromper et jeta deux fois sur la table un valet tandis qu'il fallait jeter un roi ; son partner le lui ayant reproché, il s'écria ; « Pardonnez-moi ; je ne sais ce qui m'arrive aujourd'hui : « voilà trois fois que je prends un valet pour un roi. »

Porkhoff est une ancienne ville, située sur la Schelonia, au commencement du quatorzième siècle elle fut rançonnée par

les Lithuaniens. Dans le quinzième, les Novogorodiens l'avaient entourée de fortes murailles; ils y construisirent pour sa défense une forte citadelle. Les Suédois s'en emparèrent en 1606 et la rendirent peu de temps après aux Russes. Cette ville contenait près de six mille habitants et quatre cents marchands, qui envoyaient à Pétersbourg du lin et du blé par la Schelonia et par l'Ilmen.

Comme je n'ai pas le dessein de faire ici un ennuyeux cours de géographie, je me hâterai d'arriver à Smolensk, n'ayant pas la présomption de croire qu'on veuille me suivre dans les villages et bourgs où nous nous arrêtions deux fois par jour, et qui devenaient, à leur grande surprise, le séjour momentané d'une cour pompeuse.

Leurs pauvres et rustiques habitants, rassemblés en foule malgré la rigueur du froid, restaient patiemment, avec leur barbe hérissée de glace, autour du petit palais bâti au milieu de leurs murs par une sorte de féerie, et dans lequel le cortége joyeux de l'impératrice, assis à une table somptueuse ou sur les coussins de vastes et commodes divans, ne s'apercevait ni de la dureté du climat ni de la pauvreté du pays, trouvant partout une douce chaleur, des vins exquis, des fruits rares et des mets recherchés, enfin échappant même à ce vieux enfant de l'uniformité, à l'ennui, par tous les plaisirs variés que sait donner à un cercle nombreux une femme aimable, *quand même* elle est reine et despote.

Je ne crois pas inutile de rapporter ici un fait en apparence assez peu curieux, mais qui doit cependant donner une assez juste idée de l'esprit de Catherine. Un jour, comme j'étais assis vis-à-vis d'elle dans sa voiture, elle me montra le désir d'entendre quelques morceaux de poésies légères que j'avais composées.

La douce familiarité qu'elle permettait aux personnes qui voyageaient avec elle, la présence de son jeune favori, le souvenir de ceux qui l'avaient précédé, sa philosophie, sa gaieté,

ses correspondances avec le prince de Ligne, Voltaire et Diderot, ne pouvant me faire penser qu'elle dût être choquée de la liberté d'un conte galant, je lui en récitai un qui était à la vérité un peu libre et gai, mais cependant assez décent dans ses expressions pour s'être vu bien accueilli à Paris par le duc de Nivernais, par le prince de Beauvau, et par des dames dont la vertu égalait l'amabilité.

A ma grande surprise, je vis soudain la riante voyageuse reprendre la physionomie d'une majestueuse souveraine, m'interrompre par une question tout à fait hors de propos et changer ainsi le sujet de la conversation.

Quelques minutes après, pour lui faire sentir que j'avais compris la leçon, je la priai d'entendre une autre pièce de vers d'un genre très-différent, et à laquelle elle prêta la plus obligeante attention. Comme elle voulait qu'on respectât ses faiblesses, elle prenait soin de les couvrir d'un voile de décence et de dignité.

Cette anecdote me rappela ce que mon frère avait dit, avec tant de justesse et d'originalité, en parlant de l'indulgence des femmes tout à fait vertueuses et de la sévérité apparente de celles qui l'étaient moins. « Là, disait-il, où la vertu règne, « la bienséance est inutile. »

Nous nous amusions quelquefois dans nos soirées à jouer au secrétaire, à faire des énigmes, des charades, des bouts-rimés. Un jour M. Fitz-Herbert me proposa ceux-ci : *amour, frotte, tambour, note.* Je les remplis ainsi :

De vingt peuples nombreux Catherine est l'*amour;*
Craignez de l'attaquer; malheur à qui s'y *frotte!*
La renommée est son *tambour;*
Et l'histoire son garde-*note.*

Cette bagatelle eut beaucoup de succès et peut-être reçut plus d'éloges que n'en aurait recueillis une belle ode : à la cour et en voyage on n'est pas difficile.

La gloire acquise et une fortune constante devraient rendre insensible aux traits de l'envie et aux sarcasmes que lance perpétuellement la malignité des petits esprits contre les grandes renommées; cependant l'impératrice était, sur ce point, semblable à Voltaire : les plus légers coups d'aiguillon blessaient sa vanité. Comme elle avait de l'esprit, elle affectait d'en rire; mais on voyait bien que ce rire était un peu forcé.

Elle savait qu'alors beaucoup de gens, surtout en France et à Paris, regardaient encore la Russie comme un pays asiatique, pauvre, plongé dans l'ignorance, les ténèbres et la barbarie; que l'on y affectait de confondre la nouvelle et européenne Russie avec l'asiatique et rustique Moscovie.

L'ouvrage de l'abbé Chappe, qu'elle croyait composé par les ordres du duc de Choiseul, lui pesait encore sur le cœur, et son amour-propre était sans cesse tourmenté par la causticité de Frédéric II, qui se plaisait à parler avec une amère ironie des finances de Catherine, de sa politique, de la mauvaise tactique de ses troupes, de la servitude de ses peuples et du peu de solidité de sa puissance.

Aussi très-souvent cette princesse, faisant allusion à ces traits satiriques, ne nous parlait de son vaste empire qu'en l'appelant *son petit ménage*. « Comment trouvez-vous, disait-elle, « *mon petit ménage?* N'est-il pas vrai qu'il se meuble et s'a- « grandit peu à peu? Je n'ai pas beaucoup d'argent, mais il « me semble qu'il n'est pas mal employé. »

D'autres fois, m'adressant la parole : « Je parie, Monsieur « le Comte, que dans ce moment-ci vos belles dames, vos élé- « gants et vos savants de Paris vous plaignent beaucoup de « voyager dans le pays des ours, chez des barbares, avec une « ennuyeuse czarine. Je respecte vos savants, mais j'aime « mieux les ignorants; moi, je ne veux tout bonnement savoir « que ce qui est nécessaire pour la conduite de *mon petit mé-* « *nage*.

« — Votre Majesté se divertit à nos dépens, lui répliquai-je;

« vous savez mieux que personne ce que pense de vous la France.
« Voltaire est pour Votre Majesté un assez brillant et clair
« interprète de notre opinion et de nos sentiments. Vous
« pourriez plutôt être quelquefois mécontente de l'espèce de
« crainte et de jalousie que donne aux plus grandes puissances
« l'accroissement prodigieux de *votre petit ménage.* »

« Oui, me disait-elle parfois en riant, vous ne voulez pas
« que je chasse de mon voisinage vos enfants les Turcs. Vous
« avez là, en vérité, de jolis élèves; ce sont des disciples qui
« vous font honneur. Si vous aviez de pareils voisins, en Piémont
« ou en Espagne, qui vous portassent annuellement la peste, la
« famine, et s'ils vous tuaient ou vous enlevaient tous les ans
« une vingtaine de mille hommes, trouveriez-vous bon que je
« les prisse sous ma protection? Je crois que c'est bien alors
« que vous me traiteriez de barbare. »

Mes réponses sur ce point étaient assez difficiles; je m'en tirais de mon mieux par les lieux communs du maintien de la paix et de la conservation de l'équilibre de l'Europe.

Au reste, comme c'étaient des propos interrompus, des plaisanteries, et non des conférences politiques, mon embarras à cet égard durait peu, et quelques saillies gaies suffisaient pour me délivrer du pénible soin de couvrir de belles phrases une ineffaçable tache; car, à mon avis, c'en était une imprimée sur les grandes couronnes que cette aveugle et fausse politique qui les rend amies et presque tributaires de ces féroces et stupides Maures, Tunisiens, Algériens, Arabes ou Turcs, tour à tour l'opprobre ou l'effroi du monde civilisé.

Le nom de Smolensk est imprimé dans le souvenir des Français par de glorieuses victoires et par de grands malheurs. Les flammes auxquelles ses propres habitants vaincus la livrèrent éclairèrent le triomphe du plus célèbre guerrier des temps modernes, et, à son retour, les ruines de cette cité en cendres furent le sinistre monument qui marqua l'époque de la destruction de ses armées et de la ruine de l'empire

fondé par cet homme extraordinaire, dont la vie héroïque et courte retrace dans un seul tableau, et en peu d'années, les triomphes des consuls de Rome, la gloire des législateurs de l'antiquité, les conquêtes d'Alexandre, de César, de Trajan, de Charlemagne, les désastres de Cambyse, les revers de Charles XII et la triste fin de Prométhée.

Une noblesse nombreuse habite Smolensk et y remplit les principales charges de l'administration. La partie qui ne se trouve ni noble ni esclave est marchande. Sous le règne de Catherine, les limites de la servitude ont été peu à peu resserrées, et celles de la liberté se sont progressivement étendues.

La position de cette ville est très-pittoresque : la beauté du Dniéper, la rapidité de ses eaux, qui annoncent presque dès sa source la majesté qu'il déploie à Kioff, et qui s'accroît jusqu'à sa chute dans le Pont-Euxin, l'escarpement de son rivage, les bâtiments en amphithéâtre qui le décorent, les ravins inégaux que la nature a placés dans les flancs de cette montagne, les maisons, les jardins, les vergers dont ils sont ornés, offrent le point de vue le plus singulier au voyageur qui, franchissant les voûtes hardies de ses ponts, aperçoit au-dessous de lui, au fond d'un abîme, cette ville artistement dessinée.

La neige qui couvrait encore la terre ne nous permit de voir ce tableau piquant qu'à travers un voile; cependant, malgré cette enveloppe uniforme et triste, il était impossible de ne pas être frappé du changement de sol dès qu'on quitte le gouvernement de Pétersbourg, et surtout depuis une chaîne de hauteurs qui s'élève après Porkhoff, et qui offre un point d'autant plus remarquable que c'est du sein de cette chaîne que prennent leur source la Dwina, le Wolga et le Borysthène, versant leurs eaux, l'une dans la mer du Nord, les deux autres dans la mer Caspienne et dans la mer Noire.

Néanmoins, comme on y arrive de tous côtés par une longue pente presque insensible, ces hauteurs ne paraissent à l'œil que

des collines, quoique ce soit peut-être un des points les plus élevés de l'Europe.

Nous avions parcouru près de deux cents lieues en six jours ; l'impératrice était fatiguée ; cependant il était difficile de voyager, dans une saison plus rigoureuse, avec plus de commodité, de promptitude, de magnificence et de plaisirs. Le froid avait disparu sous la multitude des précautions ; la distance avait été absorbée par la légèreté des traîneaux, et la longueur des nuits effacée par la clarté des immenses bûchers allumés de trente en trente toises.

Mais, comme il fallait partout tenir une cour, être en représentation, examiner les établissements, donner des audiences, recevoir des plaintes, remédier à des abus, donner des leçons utiles et des récompenses encourageantes, il restait peu de moments pour se délasser.

En voiture même l'impératrice, qui ne se reposait de régner que pour travailler à plaire, faisait une dépense continuelle de grâce, d'esprit et de gaieté, genre d'occupation très-aimable, mais qui ne peut se soutenir si longtemps sans quelque fatigue.

Catherine résolut donc de s'arrêter trois jours à Smolensk, ce qui retarda notre arrivée à Kioff, où une foule de voyageurs de toutes les parties de l'Europe l'attendaient.

Sa Majesté, après avoir rempli ses devoirs religieux à la cathédrale, se renferma dans son palais ; mais le lendemain elle reçut la noblesse, les autorités, la corporation des marchands, le clergé, et donna le soir un grand bal, où trois cents dames richement parées nous prouvèrent les progrès qu'avait faits déjà, dans les provinces de l'empire, l'imitation du luxe, des modes et des grâces qu'on admire dans les plus brillantes cours de l'Europe. La superficie en tout offrait l'image de la civilisation ; mais sous cette écorce légère l'observateur attentif retrouvait encore facilement la vieille Moscovie.

L'archevêque de Mohiloff vint faire sa cour à l'impératrice. Je fus surpris de sa tournure plus martiale qu'ecclésiastique.

« Ne vous en étonnez pas, me dit Catherine ; il a été long-
« temps capitaine de dragons ; en cette qualité je vous conseille
« de vous confesser à lui. »

Le bon prélat nous prouva qu'il se ressouvenait encore de son ancien métier ; car il nous accompagna à cheval jusqu'à Kioff, en faisant au galop ses trente-cinq lieues par jour, sans se plaindre ni de la fatigue ni de la glace.

Je vis avec plaisir la fin de ces trois journées, qu'il plaisait à l'impératrice d'appeler jours de repos, et qui, étant sans relâche employées aux audiences et à la représentation, me semblaient bien plus fatigantes que les jours de voyage.

Ne valait-il pas bien mieux, en effet, se voir traîné rapidement sur la glace, dans une douce et large voiture, étant bien assis, vêtu commodément, et avec une société aimable, instruite et gaie, que de rester debout et en grand habit pendant toute une matinée et une partie de l'après-midi, au milieu de vastes salons, à recevoir des corporations, à écouter de longues et flagorneuses adresses, et de plus à entendre dans une église grecque la monotone mélodie du plain-chant?

Remarquez que dans ces églises l'usage des messes basses et courtes n'existe pas, et qu'il est défendu de s'asseoir, ce qui au reste serait impossible, parce qu'on n'y trouve ni bancs ni chaises. Il faut avouer que les Latins prennent un peu plus leurs aises que les Grecs pour suivre la voie du salut. Les offices du rit grec sont bien plus longs que les nôtres ; enfin nous n'avons qu'un carême, et ils en observent quatre chaque année.

Nous nous remîmes en route, et, après dix jours de marche, nous arrivâmes, le 9 février 1787, à Kioff, antique capitale des premiers czars de Russie. Cette ville est située sur le Borysthène, à près de quatre cents lieues de Pétersbourg. C'était le terme de la première partie de notre voyage, et nous devions y séjourner jusqu'au moment où la fonte des glaces laisserait libre la navigation du fleuve, ce qui probablement ne pouvait pas arriver avant la fin d'avril.

De Smolensk à Kioff, malgré l'uniformité des aspects qu'une neige épaisse offrait à nos regards, il était facile de s'apercevoir que les villages étaient plus nombreux et plus peuplés, à mesure que nous descendions vers le midi. Avant d'arriver à Kioff nous traversâmes dix villes : Mscislaff, Tscherikoff, Novomest, Starodoub, Novogorod-Severski, Soznitsa, Betzna, Tschernigoff, Péjin, Kozélits.

Nous vîmes à Mscislaff deux couvents catholiques et une grande école de jésuites. Cet ordre, exilé de tous les royaumes de l'Europe, avait conservé un asile en Russie ; on ne croyait point que les intrigues de ces moines pussent y être dangereuses, puisqu'ils ne pouvaient sortir des deux ou trois villes qu'on leur avait assignées pour leurs résidences.

D'ailleurs comment aurait-on pensé que leur influence politique ou religieuse pût s'étendre dans un pays où le souverain, la cour, la noblesse et le peuple étaient si fortement attachés à une Église séparée depuis tant de siècles de l'Église romaine ?

Mais, après la mort de Catherine, on n'imita point sa prudence prévoyante ; les jésuites, à force de souplesse et d'intrigues, obtinrent l'autorisation de filtrer dans l'intérieur de l'empire ; il s'en établit même à Pétersbourg et à Moscou ; et, comme rien ne peut arrêter l'ambition de cette milice turbulente, si funeste à tous les gouvernements qui l'ont protégée, elle a trouvé le moyen, par ses sourdes menées et par son mystérieux prosélytisme, de semer la désunion dans plusieurs familles et de donner au gouvernement des inquiétudes fondées. Enfin la patience de l'empereur Alexandre s'est lassée, et ce monarque, peu d'années avant sa mort, a chassé de ses États cette pernicieuse et incorrigible congrégation.

Partout l'impératrice, loin de se borner à des phrases banales, questionnait avec soin les autorités, les évêques, les propriétaires, les marchands, sur leur situation, leurs moyens, leurs vœux et leurs besoins. C'était ainsi qu'elle se faisait aimer et

qu'elle laissait à la vérité quelque issue pour arriver près d'elle, pour lui découvrir les énormes abus que tant de gens étaient intéressés à lui cacher.

« On en apprend plus, me disait-elle un jour, en parlant à « des ignorants de leurs propres affaires qu'en s'adressant aux « savants, qui n'ont que des théories, et qui seraient honteux « de ne pas vous répondre avec de ridicules assertions sur des « choses dont ils n'ont aucune connaissance positive. Que je « les plains, ces pauvres savants ! ils n'osent jamais prononcer « ces quatre mots · *Je ne sais pas*, qui sont si commodes pour « nous autres ignorants, et qui nous empêchent parfois de « prendre de dangereuses décisions ; car dans le doute il vaut « mieux ne rien faire que de mal faire. »

A ce propos elle me raconta un trait fort singulier de M. Mercier de La Rivière, écrivain d'un talent distingué. M. de La Rivière, ancien intendant à la Martinique, avait publié à Paris un ouvrage qu'on estime encore aujourd'hui ; il était intitulé : *de l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*. Ce livre obtint un brillant succès par sa conformité aux principes des économistes, qui étaient alors fort en vogue.

Comme Catherine II désirait connaître leur système, elle avait fait inviter ce publiciste à faire un voyage en Russie, en l'assurant qu'il y recevrait une juste indemnité pour sa complaisance. C'était à l'époque où Catherine devait faire son entrée solennelle à Moscou ; elle lui fit dire de l'attendre dans cette capitale.

« M. de La Rivière, me dit l'impératrice, se mit en route « avec promptitude, et, dès qu'il fut arrivé, son premier soin « fut de louer trois maisons contiguës, dont il changea pré- « cipitamment toutes les distributions, convertissant les salons « en salles d'audiences et les chambres en bureaux.

« Le philosophe s'était mis dans la tête que je l'avais appelé « pour m'aider à gouverner l'empire et pour nous tirer des « ténèbres de la barbarie par l'expansion de ses lumières. Il

« avait écrit en gros caractères sur les portes de ses nombreux « appartements : *département de l'intérieur, département* « *du commerce, département de la justice, département des* « *finances, bureaux des impositions*, *etc.*, et en même temps « il adressait à plusieurs habitants russes ou étrangers, qu'on « lui indiquait comme doués de quelque instruction, l'invita- « tion de lui apporter leurs titres pour obtenir les emplois dont « il les croirait capables.

« Tout ceci faisait un grand bruit dans Moscou, et, comme « on savait que c'était d'après mes ordres qu'il avait été mandé, « il ne manqua pas de trouver bon nombre de gens crédules, « qui d'avance lui faisaient leur cour.

« Sur ces entrefaites j'arrivai, et cette comédie finit. Je tirai « ce législateur de ses rêves; je m'entretins deux ou trois fois « avec lui de son ouvrage, sur lequel j'avoue qu'il me parla « fort bien; car ce n'était pas l'esprit qui lui manquait : la va- « nité seule avait momentanément troublé son cerveau. Je le « dédommageai convenablement de ses dépenses. Nous nous « séparâmes contents; il oublia ses songes de premier mi- « nistre, et retourna dans son pays en auteur satisfait, mais « en philosophe un peu honteux du faux pas que son orgueil « lui avait fait faire. »

Ce fut en faisant allusion à cette anecdote que l'impératrice écrivit à Voltaire : « M. de La Rivière est venu ici pour nous « législater. Il nous supposait marcher à quatre pattes, et très- « poliment il s'était donné la peine de venir de la Martinique « pour nous dresser sur nos pieds de derrière. »

C'était le célèbre Diderot qui avait inspiré à cette princesse le désir de connaître M. de La Rivière. Diderot lui-même vint à Pétersbourg; il plut beaucoup à Catherine par la vivacité de son esprit, par l'originalité de son génie et de son style, par sa véhémente et rapide éloquence.

Ce philosophe, qui ne méritait peut-être guère ce beau nom,

puisqu'il était intolérant dans son incrédulité et presque ridiculement fanatique du néant, aurait dû pourtant moins qu'un autre, avec son âme de feu, croire que cette âme n'est que matière.

Au reste, son nom semble avoir survécu à la plus grande partie de ses écrits ; on les vante plus qu'on ne les lit. Il parlait bien mieux qu'il n'écrivait ; le travail refroidissait son inspiration. Dans ses livres il est fort au-dessous de nos grands écrivains ; mais dans sa conversation il était doué d'une chaleur qui entraînait ; la force des expressions qu'il trouvait sans les chercher ne laissait pas le temps d'apprécier la justesse ou la fausseté de sa pensée ; on la croyait grande parce qu'elle était éclatante et revêtue d'images ; c'était le génie du paradoxe et le prophète du matérialisme.

« Je m'entretins longtemps et souvent avec lui, me disait « Catherine, mais avec plus de curiosité que de profit. Si je « l'avais cru, tout aurait été bouleversé dans mon empire ; lé- « gislation, administration, politique, finances, j'aurais tout « renversé pour y substituer d'impraticables théories.

« Cependant, comme je l'écoutais plus que je ne parlais, un « témoin qui serait survenu nous aurait pris tous deux, lui « pour un sévère pédagogue, et moi pour son humble écolière. « Probablement il le crut lui-même ; car, au bout de quelque « temps, voyant qu'il ne s'opérait dans mon gouvernement « aucune des grandes innovations qu'il m'avait conseillées, « il m'en montra sa surprise avec une sorte de fierté mécon- « tente.

« Alors, lui parlant franchement, je lui dis : *Monsieur Di- « derot, j'ai entendu avec le plus grand plaisir tout ce que « votre brillant esprit vous a inspiré, mais avec tous vos « grands principes, que je comprends très-bien, on ferait de « beaux livres et de mauvaise besogne. Vous oubliez dans « tous vos plans de réforme la différence de nos deux posi-*

« *tions ; vous, vous ne travaillez que sur le papier, qui souffre* « *tout ; il est tout uni, souple, et n'oppose d'obstacles ni à* « *votre imagination ni à votre plume, tandis que moi,* « *pauvre impératrice, je travaille sur la peau humaine,* « *qui est bien autrement irritable et chatouilleuse.*

« Je suis persuadée que dès lors il me prit en pitié, me regar- « dant comme un esprit étroit et vulgaire. Dès ce moment il « ne me parla plus que de littérature, et la politique disparut « de nos entretiens. »

Malgré ce peu de succès, l'auteur du *Père de famille*, de la *Vie de Sénèque*, et l'un des fondateurs d'un grand monument, l'*Encyclopédie*, eut plus à se louer de la Russie que de la France ; car dans son pays il fut jeté en prison, tandis que l'impératrice acheta cinquante mille francs sa bibliothèque, qu'elle lui laissa, et fit pour lui l'acquisition d'une maison à Paris.

Tous les souverains de ce temps voyaient nos parlements accuser et condamner les ouvrages hardis des philosophes, et cependant ils courtisaient ces mêmes philosophes, qu'ils regardaient comme les dispensateurs de la renommée. Catherine et Frédéric surtout étaient insatiables de célébrité, et, comme les dieux de l'Olympe, ils aimaient à s'enivrer d'encens ; c'était pour en obtenir qu'ils le prodiguaient eux-mêmes à Voltaire, à Rousseau, à Raynal, à d'Alembert et à Diderot.

On a beau faire, on vit dans l'atmosphère de son siècle ; on est entraîné par son tourbillon, et ceux mêmes qui se sont tant affligés de sa marche ont été les premiers à l'accélérer.

Toute la noblesse suivait leur exemple, et ce n'est qu'après avoir ainsi consolidé les fondations de l'édifice d'un nouvel ordre social qu'ils ont conçu le projet chimérique de le renverser, oubliant que l'esprit humain, comme le temps, marche toujours en avant et ne recule jamais.

On peut arranger le présent, embellir l'avenir ; tout dans la nature peut se modifier hors le passé, qui ne doit jamais re-

naître; c'est pour nous le véritable néant, une ombre qui n'a d'existence que dans nos souvenirs.

La crainte très-raisonnable que montrait Catherine II pour tout ce qui pouvait l'entraîner dans la route périlleuse des innovations me rappelle la colère qu'elle m'exprima contre un pauvre médecin de son empire, M. Samoïloff, qui venait de s'aviser, me dit-elle, de traiter la peste comme la petite vérole et de l'inoculer dans l'espoir de l'affaiblir graduellement. Il en avait fait l'essai sur lui-même et se l'était donnée plusieurs fois; il demandait la permission de généraliser cette dangereuse expérience. Le bon docteur, au lieu de pension et de brevet d'invention, reçut la semonce que méritait sa charitable folie.

Ce fut le maréchaf Romanzoff, gouverneur de la province, qui reçut à ses limites l'impératrice. Ce vieux et célèbre guerrier portait sur ses traits l'empreinte de son caractère; on y voyait ce mélange de modestie et de fierté qui annonce toujours le vrai mérite; mais il y perçait aussi une teinte d'amertume et de mécontentement excités en lui par les préférences et par l'immense crédit accordés au prince Potemkin.

La rivalité de commandement divisait ces deux généraux; c'était une lutte constante entre la gloire et la faveur, et, comme il n'arrive que trop souvent, la faveur triomphait toujours.

Le maréchal n'obtenait rien pour son gouvernement : ses travaux languissaient; ses troupes n'avaient que de vieux habits; ses officiers sollicitaient en vain de l'avancement. Toutes les grâces, tous les encouragements pleuvaient sur les armées que commandait, sur les provinces que gouvernait le favori premier ministre.

L'impératrice trompée attribuait à l'indolence du maréchal le triste état où elle trouvait ses troupes, ses ouvrages et son administration, tandis qu'elle louait avec enthousiasme la situation

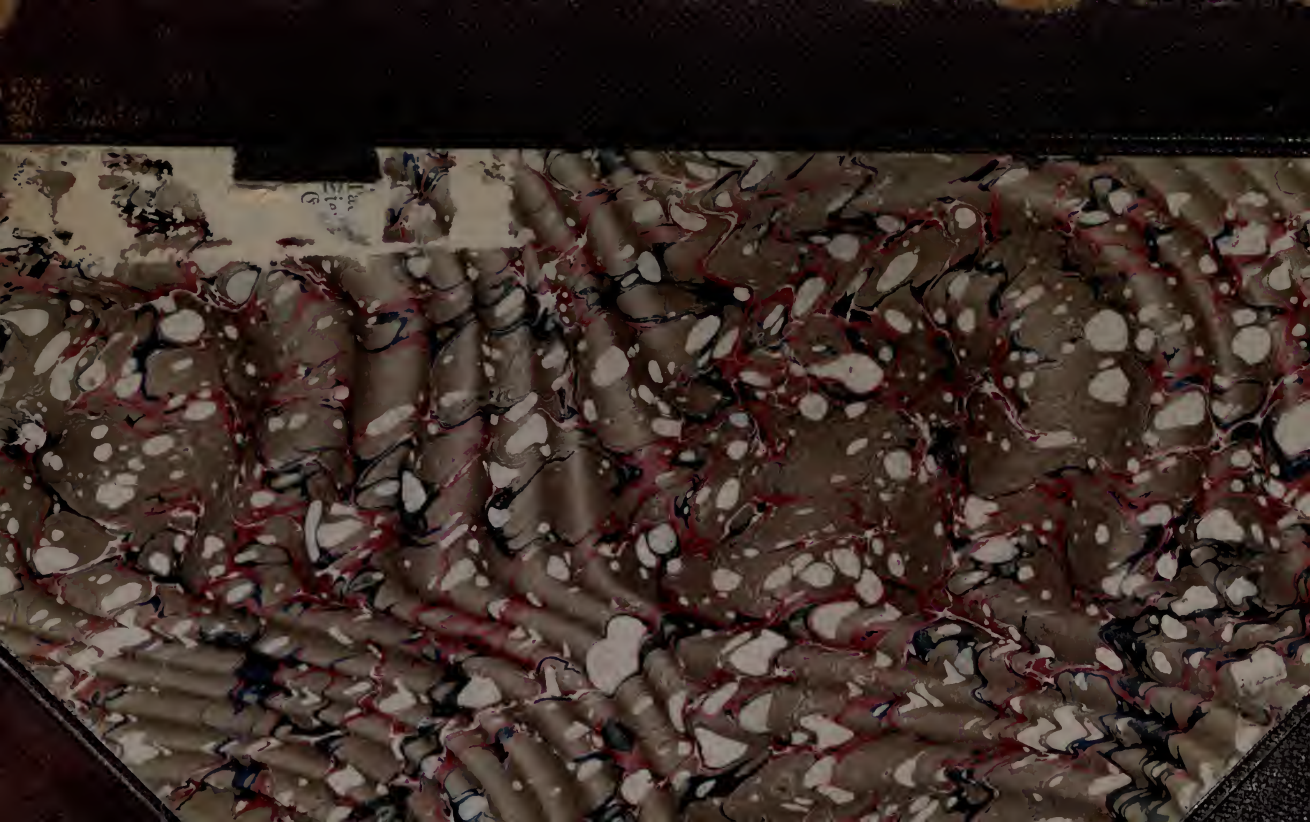
florissante des gouvernements du prince et la rapidité magique de ses créations.

D'ailleurs Catherine était reine et femme : l'ancien favori la louait, la remerciait perpétuellement ; le vieux gagneur de batailles se plaignait toujours ; aussi elle attendait le retour de l'un avec impatience et n'écoutait l'autre qu'avec humeur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

HF.C
B275b

Barrière, Jean Francois
Mémoires souvenirs et
T. 1.

DATE.	NAME OF

Not wanted in RBSC
21/11/86